

Christophe Martin, « *Dangereux suppléments* ».
L'illustration du roman en France au dix-huitième siècle,
Louvain-Paris, Peeters, coll. « La république des
Lettres », 24, 2004, 224 p.

Jacques Berchtold

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2011/1 n° 43 , PAGES CLXV À CLXV
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707169426

DOI 10.3917/dhs.043.0725fi

Date de mise en ligne : 11/10/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2011-1-page-CLXV?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

sous la direction de Gérard LAUDIN

ÉDITIONS DE TEXTES

Europäische Aufklärung zwischen Wien und Triest. Die Tagebücher des Gouverneurs Karl Graf Zinzendorf 1776-1782, en 4 volumes édités et travaillés par Grete KLINGENSTEIN, Eva FABER et Antonio TRAMPUS, Veröffentlichungen der Kommission für neuere Geschichte Österreichs, vol. 103/1-4, Wien Köln Weimar, Böhlau Verlag, 2009, 2011+ XLI p.

Cette édition des journaux intimes du comte Charles de Zinzendorf entre 1776 et 1782, pendant son gouvernorat à Trieste, se subdivise en quatre volumes : le premier, de 338 p., est consacré à une introduction qui a pour auteur Grete Klingenstein. Le second, de 360 p., présente les journaux de 1776 à 1778, le troisième (d'environ 650 p.) couvre la période 1779-1782, le quatrième (663 p.) est un volume d'index qui offre une profusion d'informations qui font de cette publication, plus qu'une édition de textes historiques, une véritable somme historiographique. Dans le premier volume, Grete Klingenstein, qui a dirigé l'entreprise, rappelle l'histoire très symptomatique de cette édition et retrace la manifestation progressive de l'intérêt historiographique pour ce massif – au sens quasi géologique du terme – du fonds Zinzendorf dont les journaux intimes du comte rédigés pendant toute sa vie constituent la pièce majeure. Peut-être l'éducation piétiste du comte – que l'on confondit et confond encore souvent avec son demi-frère aîné Louis et plus encore avec son oncle Nikolaus Ludwig fondateur et dignitaire de l'ordre des *Herrnhuter*, sans oublier, autre source de confusion, la famille noble presque homonyme des Sinzendorf – a-t-elle joué un rôle dans cette écriture du for intérieur ? Quoi qu'il en soit, il a laissé à la postérité un document de toute première importance et sans équivalent sur les États des Habsbourg et sur l'Europe dans le dernier tiers du 18^e siècle, car le comte Charles de Zinzendorf a parcouru l'Europe du nord au sud et d'est en ouest et, outre ses journaux intimes, a laissé des journaux de voyages qui sont aussi une mine d'informations des plus variées dont beaucoup ont déjà été édités.

Or c'est précisément cette variété des informations qui fait tout le prix des journaux du comte. Comme le montre G. Klingenstein, cette variété n'a été découverte que progressivement et c'est elle qui a finalement mis en route le processus éditorial. Les économistes ont d'abord exploité le fonds Zinzendorf, puis ce furent les musicologues, et enfin les historiens sociologues dont notre collègue Christine Lebeau. Finalement la notion d'histoire culturelle a fait rentrer ces journaux dans le champ d'observation de la recherche historiographique. Car le comte Charles de Zinzendorf n'était pas seulement un économiste, physiocrate « libéral », soucieux de dynamiser l'économie, il était aussi géographe et géologue, statisticien démographe, mais également un grand lecteur, amateur de belles-lettres, de théâtre, de musique. Enfin, son nom, ses voyages, les hautes fonctions qu'il a occupées, lui ont permis d'entrer en contact avec les plus hautes autorités de son temps, avec les grands noms des arts et des lettres. Ses journaux nous font voir le fonctionnement de la machine administrativo-politique habsbourgeoise de l'intérieur. On « voit » littéralement Joseph II « gouverner ». Les documents purement administratifs, aussi intéressants soient-ils, sont muets sur les délibérations qui les ont précédés. Or les journaux de Zinzendorf informent justement sur un certain nombre de discussions préalables. Enfin l'ordinaire des jours est également présent dans ces textes avec ses remarques sur le temps, les voies de communication, les constructions, etc.

C'est donc la volonté de donner accès à toute cette matière historiographique qui a amené la Commission d'histoire moderne de l'Autriche (*Kommission für Neuere Geschichte Österreichs*) à (re)lancer dès 1970/71 l'entreprise de l'édition des journaux – rédigés en

français – qui voit aujourd'hui son aboutissement avec la publication de ces quatre volumes exemplairement illustrés et commentés. On ne saurait donc trop féliciter les auteurs-éditeurs pour cette grande réussite éditoriale qui fait honneur à la communauté historique autrichienne – ce fut un travail d'équipe – et qui doit figurer désormais dans toutes les bibliothèques et bibliographies consacrées à la période thérésiano-joséphiste. Bien sûr, l'intérêt de ces journaux est trop évident pour que l'on s'arrête en si bon chemin. Il faut continuer cette publication. On ne comprendrait pas que les journaux de la période joséphiste si passionnante à tant d'égards ne fassent pas l'objet d'une prochaine édition.

Jean MONDOT

Jacques Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *La vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, édition présentée et annotée par Raymond TROUSSON, Paris, Honoré Champion, 2009, 213 p.

Cet ouvrage demeuré inachevé, est constitué d'un ensemble de souvenirs fragmentaires, fruit des rencontres entre Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau à Paris, entre juin 1771 et le 20 mai 1778, date du départ de l'écrivain pour la propriété du marquis de Girardin à Ermenonville, qui sera, on le sait, sa dernière demeure. Bernardin, qui se pose en disciple du maître, entend essentiellement fournir un témoignage. Il est de ceux qui furent souvent accueillis rue Plâtrière et il eut le bonheur d'accompagner Jean-Jacques dans ses promenades aux Champs-Élysées, sur les boulevards du Temple ou dans les environs boisés de la capitale. Lorsqu'il apprend la mort de l'écrivain, Bernardin décide de jeter sur le papier des souvenirs « des anecdotes de sa vie, de ses goûts, mœurs, opinions, sentiments, réflexions ». Sans adopter toujours les idées de Rousseau, le disciple vise à se situer dans le sillage du maître, pour faire siennes ses souffrances, comme s'il était un peu son intercesseur : « C'est ainsi que j'ai recueilli les débris de ce naufrage afin d'en fortifier ma vie. »

Ce qui frappe dans ce recueil, c'est d'abord l'importance et la fonction du témoignage, contribuant à faire revivre une mémoire, tout en la sacralisant. Il est, à ce propos, des expressions récurrentes : « Je lui disais, il me disait », ou encore : « Je lui demandais quel homme il aurait le mieux avoir été. » Les approches sont multiples, mais c'est un Rousseau intime, saisi dans le quotidien et présenté comme la meilleure voie d'accès à la connaissance de l'homme comme de l'œuvre, qui est ici dépeint. L'auteur évoque le décor de l'appartement de Rousseau, ses habitudes, les plats qu'il préférerait. Les erreurs de date que relève à juste titre Raymond Trousson sont assez nombreuses, mais elles importent moins finalement, dans l'économie de l'œuvre, que cet « effet-vérité » que le témoin veut léguer à la postérité et dont il entend bien se faire le dépositaire privilégié.

Reste que Bernardin de Saint-Pierre vise à conférer à l'œuvre de Rousseau une unité profonde, celle de la vertu, toujours défendue et toujours pratiquée, en dépit des noires humeurs qui rendent les relations difficiles. L'auteur fait aussi de Jean-Jacques un défenseur de l'ordre de la nature, menant inévitablement à Dieu, par l'entremise du sentiment, dans le sillage de Fénelon que Rousseau aimait tant. C'est dire aussi que Bernardin trouve en Rousseau un puissant allié dans son combat contre les athées et aime à l'annexer dans ses théories sur l'harmonie de la nature.

Cet ouvrage constitué de notes, de fragments rédigés mais aussi de brouillons pose de multiples questions. Pourquoi est-il resté inachevé? Pourquoi ne l'avoir pas publié, alors que Bernardin de Saint-Pierre le considérait comme « une espèce de supplément aux *Confessions* »? Serait-ce, comme le pensait déjà Aimé Martin, que la publication, en 1782, des six premiers livres des *Confessions* le rendait inutile? Mais le récit de Bernardin s'inscrivait dans une chronologie postérieure et n'était pas une autobiographie. L'écrivain a sans doute été emporté par d'autres projets littéraires. Ajoutons que Raymond Trousson a repris, avec raison, presque intégralement l'édition de Maurice Souriau, beaucoup plus sûre que celle d'Aimé Martin qui avait traité avec désinvolture le manuscrit. Cette œuvre méritait

d'être rééditée, car elle constitue l'exemple remarquable d'une mise en scène cherchant ses marques, mais fondée sur le témoignage intime, pour célébrer la mémoire et le culte d'un écrivain consacré.

Didier MASSEAU

François Marie BOTTU, « *La liberté générale, ou les colons à Paris* ». *Saint-Domingue et l'esclavage*, pièce présentée, annotée et commentée par Jean-Charles BENZAKEN, Paris, Éditions SPM, 2010, 476 p.

Jean-Charles Benzaken publie ici un texte inédit, quasi inconnu en dehors du cercle étroit des spécialistes de l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue : *La liberté générale ou les colons à Paris* de François Marie Bottu. La pièce a été écrite en août 1796 et jouée une seule fois au Cap-Français, capitale de la partie française de Saint-Domingue, alors principal foyer intellectuel et urbain de la Caraïbe. Bottu était un républicain convaincu, ferme partisan de l'abolition de l'esclavage décrétée par la Convention un peu plus de deux ans plus tôt. Sa pièce met en scène le milieu des colons de Paris, avec leurs représentants officieux auprès des pouvoirs révolutionnaires et leurs alliés royalistes violemment hostiles à l'abolition en cette première phase du Directoire. Destinée au public des républicains de Saint-Domingue, la pièce se veut une vive dénonciation des intrigues et des manœuvres de ceux qui, depuis Paris, n'acceptent pas la « liberté générale » dans une colonie qui n'avait connu d'autre régime que celui de la servitude. Bottu, une fois rentré en France, fonda un journal destiné à défendre la même cause, *Le Républicain des colonies*.

L'ouvrage imposant publié ici se compose de trois parties : le texte intégral de la pièce de Bottu, jamais réédité depuis 1796, occupe le centre du livre, p. 87-153 ; il est précédé d'une « Introduction générale », p. 13-85, qui permet à J. Ch. Benzaken de mettre le lecteur en situation de comprendre le contexte colonial et révolutionnaire dans lequel la pièce a été produite et dans quels champs idéologiques et politiques s'inscrit le combat mené par Bottu. La troisième partie, la plus longue, p. 155-375, est formée d'un « Commentaire » de la pièce, de son contexte et de sa portée. Enfin, l'ouvrage se termine par une série d'annexes, de sources, de références bibliographiques et de notes très complètes.

Au total, il s'agit d'une somme documentaire mise à la disposition des chercheurs sur un sujet rarement abordé : la défense de l'abolition de l'esclavage par les républicains sous le Directoire, au moment où la contre-offensive des colons pour en obtenir le rétablissement prenait son essor. Nous savons que cette défense républicaine de la « Liberté générale » fut efficace et qu'elle rendit impossible le rétablissement de l'esclavage, du moins jusqu'à ce que le Consul de Bonaparte fût en mesure de briser la résistance républicaine, sur cette question comme sur bien d'autres. La pièce de Bottu est ainsi une belle illustration de ce républicanisme appliqué aux colonies et nous ne pouvons que nous réjouir de la volumineuse publication qui en est faite ici.

Marcel DORIGNY

Georges-Louis LECLERC de BUFFON, *Œuvres complètes, Histoire générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, texte établi, introduit et annoté par Stéphane SCHMITT avec la collaboration de Cédric CRÉMIÈRE, Paris, Honoré Champion, tome III (1749), 2009, 772 p., tome VI (1753), 2010, 868 p. et tome V (1755), 2010, 532 p. + ill. noir.

Le n° 41 (*DHS*, 2009, 742) présentait les deux premiers tomes de la publication en 2007 et 2008. Le rythme de publication pour cette œuvre gigantesque reste donc très régulier. Et au fur et à mesure que les volumes paraissent, les textes de Buffon sont de plus en plus connus et les reproductions célèbres conservent dans cette édition une bonne qualité. Chaque volume est ordonné de la façon suivante : une introduction, une Note sur le texte (principes d'édition, forme des notes, contenu des notes et abréviations) qui conserve les mêmes informations rapportées à chaque volume, le texte de Buffon, des

annexes et des index (*nominum, operum, locorum et populorum, rerum, specierum* et des notes lexicales), l'indication des poids et mesures de l'époque, et enfin une bibliographie. La « Note sur le texte » indique le point de vue adopté pour cette édition des œuvres complètes de Buffon. L'édition de référence choisie est l'édition *princeps* in-quarto qui fait autorité. Buffon a facilité le travail des rééditions en ne modifiant guère son texte initial. Après des remarques sur l'orthographe et sur la forme des notes, c'est l'explication du point de vue critique qui retient l'attention. En effet, S. Schmitt a choisi de limiter le texte des notes en refusant des commentaires interprétatifs, en ne faisant pas étalage de tous les travaux récents d'historiens, sauf sur des points précis, mais en se limitant à quelques objectifs essentiels pour comprendre le texte même de Buffon. Il y a donc une attention particulière portée sur deux points fondamentaux qui sont, d'une part, le vocabulaire avec l'explication des mots disparus etc., et, d'autre part, la mise en situation de ces textes dans l'époque. À ce souci de rigueur scientifique, il faut aussi ajouter une pratique (pas assez répandue) qui consiste à faire des commentaires pour les non-spécialistes afin de fournir les clefs de la compréhension. Tous ces aspects font de cette édition de Buffon une édition jusqu'à présent très réussie.

Le vol. III a été publié en même temps que les deux premiers mais ce qui le caractérise consiste dans la contribution de Daubenton. Ici commence la collaboration entre Buffon et Daubenton. Aussi l'introduction de S. Schmitt, de plus de 80 pages, porte-t-elle dans sa première partie sur Daubenton (sa vie, son œuvre, son apport au Jardin du roi, ses sources, sa théorie de la muséologie, l'anatomie et la réception de ses textes). Une seconde partie est consacrée à l'*Histoire naturelle de Buffon*. En effet, ce vol. III contient la *Description du Cabinet du Roy* et la *Description de la partie du Cabinet qui a rapport à l'histoire naturelle de l'Homme* par Daubenton et l'*Histoire naturelle de l'Homme* de Buffon. Ces 488 pages du texte sont suivies par une Annexe qui comprend sept textes sur près de cent pages. Parmi eux des extraits de Dezallier d'Argenville, de Lelarge de Lignac, de F. Bernier, de Maupertuis et le magnifique article de l'*Encyclopédie* sur le CABINET D'HISTOIRE NATURELLE dû à Louis Daubenton et Diderot. Cet article appartient aux articles les plus importants de l'*Encyclopédie* et S. Schmitt ne manque pas d'en souligner les enjeux épistémologiques. Ils visent, on le sait, la question de l'ordre et du savoir de la distinction. L'accord entre les encyclopédistes, Daubenton et Buffon ne fait aucun doute. C'est aussi, il est vrai, un dialogue, dit-il, entre les deux plus grandes entreprises des Lumières. Nous n'avons pas la place de discuter sur Buffon et ce n'en est pas le lieu, aussi nous nous contentons de souligner la pertinence des notes. L'auteur ne manque jamais de signaler par exemple les occurrences sur le sens intérieur et, ici, c'est la première occurrence de l'idée de dégénérescence ou dégénération, sur laquelle Canguilhem a si bien écrit, qui est justement soulignée. En effet, cette notion est essentielle, confirme Schmitt, dans la conception qu'a Buffon des espèces et de la diversité interspécifique. Il en reparlera au vol. V. On a dans ce volume une théorie de l'ordre destinée à la muséologie et les premiers développements de la théorie sensualiste de Buffon. L'aspect matériel est également honorable quant à la qualité du papier. Alors que le vol. III contient quelques planches de Jacques de Sève, les plus belles planches commencent au vol. IV.

Le vol. IV de 1753 contient deux *Lettres* de la Sorbonne datant de 1751 qui informent Buffon de censure envers son texte, puis une lettre de Buffon niant son intention de contredire le texte de l'Écriture et acceptant de se comporter en bon chrétien. Il n'y a pas, comme le pense justement l'auteur, de réelle rétractation de la part du comte de Montbard vu l'objet qui porte sur la formation des planètes et non sur l'éternité cyclique de l'histoire géologique. De toute façon, Buffon n'était pas anti-chrétien, loin s'en faut. Après ces lettres introductives suivent le *Discours sur la nature des animaux* avec leur *Description*, l'*Exposition des distributions méthodiques des animaux quadrupèdes*, *Les Animaux domestiques* comprenant *Le Cheval*, *L'Asne* et *Le Bœuf*. La partie zoologique est donc entamée dans

laquelle les tâches sont bien réparties entre Daubenton et Buffon : le premier décrit en grand scientifique qu'il est et le second pense dans un style magnifique qui prend toute son ampleur pour examiner l'hypothèse philosophique d'une origine des espèces. Ce texte est entouré par une forte introduction de S. Schmitt sur 94 pages et une annexe de 305 pages. On peut donc dire que le volume est pour moitié constitué de l'apparat critique (400 p.) et pour moitié du texte original (430 p.) dont une partie appartient à Daubenton, ce que la Table originale détaille. Un index de 40 pages suivi d'une bibliographie de près de 20 pages terminent ce sérieux travail. Autant dire que tout lecteur sans connaissance très pointue de Buffon trouve là une juste explication de ce grand texte de l'*Histoire Naturelle* et a la possibilité de le comprendre par la contextualisation qui en est offerte. En effet, l'introduction suit de près le texte donné. Elle comporte donc quatre parties avec une introduction à l'échange épistolaire entre Buffon et la Sorbonne, une introduction au *Discours sur la nature des animaux* par Buffon, une introduction à la *Description des animaux* et à l'*Exposition* par Daubenton, une introduction aux articles sur les animaux quadrupèdes dus à Buffon et à Daubenton. À chaque partie, la contextualisation est présentée et l'historique justement fourni et finement analysé. Il faut ajouter que rien n'est séparé, mais que, comme l'*Histoire naturelle* est un tout fait de parties en rapport les unes avec les autres, S. Schmitt marque sans cesse les références dans le texte de Buffon. On pourrait regretter que les renvois dans les notes critiques soient faits uniquement avec la pagination d'origine sans l'ajout de la pagination concernant cette présente édition. Ainsi le lecteur doit chercher la page marquée en gras située dans le texte même et non la page de son volume. Par exemple pour « sens intérieur » l'introduction fait référence au vol. II, p. 429-430 : il s'agit de pages originales qui correspondent à la p. 452 du vol. II. Une fois qu'on le sait, le repérage est facile à faire. Tout reste donc positif dans ce volume. Il est intéressant de suivre pas à pas les explications sur cette notion qui va connaître une évolution et une importance de plus en plus grande dans l'œuvre de Buffon et qui éclairera sa position nettement plus leibnizienne que cartésienne. Soulignons également les analyses sur la différence de point de vue entre Buffon et Daubenton. Quant aux annexes qui replacent le texte dans son environnement scientifique, elles comprennent un texte extrait des *Mémoires* de Réaumur sur les alvéoles des abeilles ; plusieurs textes de Daubenton, dont des extraits de son cours au Muséum, de ses contributions à l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke (1782-1832 et pas 1830), avec le dictionnaire méthodique sur l'*Histoire naturelle des animaux* qui comprendra 10 tomes de 1782 à 1825 et dont on trouve ici les 18 pages de l'introduction portant sur les animaux (les autres pages de cette introduction de Daubenton forte de 92 pages portent sur l'homme) ainsi que l'article *Quadrupèdes* ; plusieurs articles de l'*Encyclopédie* comme DESCRIPTION et BOTANIQUE qui permettent, ainsi que le présente l'auteur, de voir les positions défendues par Daubenton et, précise-t-il, ces textes de l'*Encyclopédie* sont presque contemporains de l'*Histoire naturelle*, l'un date de 1752 et l'autre de 1754 ; des extraits de textes contemporains relatifs à des conceptions transformistes (Mauvertuis, Diderot) etc. Ce souci constant de fournir toutes les données contextuelles et les références, que nous ne pouvons pas toutes énumérer ici, tout comme les multiples notes basées sur les travaux de Jacques Roger, font de ce volume un des ouvrages les plus éclairants jamais paru sur ce texte historique.

Le vol. V est plus court. Il est paru très vite après le vol. IV, c'est-à-dire en l'espace de deux ans, ce qui est toutefois noté comme long par rapport aux prévisions de Buffon lui-même. En effet, il constitue la suite directe du précédent et traite d'autres animaux domestiques. La réflexion philosophique sur la place de l'homme dans la nature et sur la classification se poursuit également. Il comporte les textes sur *La Brebis*, *La Chèvre* et *La Chèvre d'Angora*, *Le Cochon*, *Le Cochon de Siam* et *le Sanglier* et enfin *Le Chien avec ses variétés*. L'introduction de S. Schmitt porte sur la question de l'espèce, de sa constance et de ses variations chez Buffon et ses contemporains. On retrouve donc toujours ce travail qui caractérise cette réédition, à savoir la contextualisation de l'œuvre. Ainsi, et à juste titre,

cette édition critique évite l'interprétation au profit de la contextualisation. Ce sont bien des clefs qui sont offertes au lecteur à chaque volume et elles résultent d'un travail rigoureux et par là même susceptible d'intéresser les chercheurs de toutes les disciplines. Plus réduite ici, l'annexe comporte deux textes qui sont un extrait des *Mémoires* de Daubenton et les articles de l'*Encyclopédie* sur le mouton, la chèvre, le cochon et le chien, qui sont AGNEAU, BÉLIER, BREBIS, MOUTON, BOUC, CHÈVRE, COCHON, SANGLIER, CHIEN. Le texte de 280 pages est ainsi entouré de 240 pages d'apparat critique. Le travail de cette édition reste à souligner car il se positionne en spectateur d'un des grands points de vue adopté par J. Roger et défendu par Alquié qui consistait à dire « qu'on ne peut, de toute façon, comprendre un auteur qu'en retrouvant d'abord la manière dont se formulaient, de son temps, les questions auxquelles il a entrepris de répondre ». C'est ici ce que réalise S. Schmitt pour Buffon.

Martine GROULT

CHAVIGNY DE LA BRETONNIÈRE, *La Religieuse en chemise* et *Le Cochon mitré*, présentés et édités par Jean SGARD, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Lire le Dix-huitième Siècle », 2009, 204 p.

Saluons, avec un peu de retard, une nouvelle preuve de la vigueur et de l'inventivité des programmes de la collection dirigée par H. Duranton. Avec Chavigny (1652?-1705), Jean Sgard a eu de quoi satisfaire sa curiosité pour un « aventurier entreprenant » (p. 13) des lettres, en cette période tourmentée où tout suspect d'hétérodoxie peut douloureusement mesurer « ce que c'est que la France toute catholique ». Dans une abondante préface, où son sens du récit mêlé à l'enquête érudite fait merveille, cet éditeur averti construit le profil et le destin, à certains égards si proche de la cavalcade du Prévost des années 1730, d'un bénédictin malgré lui, bientôt défroqué, qui fuit vers Amsterdam autour de 1680 et tente, dans la fréquentation dangereuse d'intellectuels et de journalistes tout imprégnés de libre-pensée, voire de franc spinozisme, et parfois réfugiés protestants, de se construire une carrière de romancier (on lui attribue une dizaine de titres) et de gazetier spécialisé dans les « lardons ». Repris et enlevé par « la police de Louvois » (p. 8), qui lui attribue la paternité du pamphlet du *Cochon mitré* dirigé contre Le Tellier, dont il ne s'avouera cependant, pour sa part, qu'un copiste (p. 58-63), Chavigny disparaît en 1685 dans l'affreuse prison d'État du Mont Saint-Michel (détails glaçants, au propre et au figuré, p. 66-67), où il gagne pour la postérité ses galons de prisonnier mythique. En 1683, il aura surtout publié cette célèbre *Religieuse en chemise*, série de fort libertins dialogues du cloître dont l'inspiration, à l'égale de celle de l'*Académie des dames* (dont la délicate pédagogie par le « venin » est saluée dans le troisième entretien, p. 142).

Mais de même qu'il se retrouve brutalement dépossédé de sa propre existence par l'arbitraire absolutiste, son œuvre, montre J. Sgard, grâce à un minutieux examen des archives et des éditions, lui échappe : si les trois premiers entretiens de cette *Vénus dans le cloître ou la Religieuse en chemise* sont bien de sa plume, les trois suivants, bien médiocres, sont de toute évidence une « suite » opportuniste (et mal raccordée) dont la présence, ici, relève surtout de l'histoire de la librairie clandestine et de ses usages. Quant au *Cochon mitré*, J. Sgard n'en a pas repéré d'éditions avant 1689, alors que Chavigny compte les rats dans la tristement fameuse « cage de fer » depuis quatre ans. Voilà un homme qui, comme le souligne justement avec sympathie J. Sgard, a « payé le prix » de sa liberté, voire davantage.

On se satisfera grandement de relire un classique de la production érotico-philosophique, dont bien des passages dessinent nettement la tension, caractéristique du tournant de siècle, entre la figure du libertin et celle du philosophe des « Lumières » (voir en particulier p. 127-128 et p. 143 sq) auquel *Thérèse philosophe* et *La Religieuse* de Diderot (un article récent du même J. Sgard dans la livraison des *RDE* de 2009 l'a précisé), mais aussi Sade et, en amont, jusqu'à certains échos de *La Nuit et le Moment* de Crébillon – encore une pierre dans le jardin des « séparatistes », qui en tiennent pour la distinction des deux libertina-

ges – doivent décidément beaucoup. La préface très informée éclaire les enjeux des textes, mais on regrettera, toutefois, le caractère un peu succinct de l'annotation.

Florence LOTTERIE

Denis DIDEROT, *Pisma estetycznoteatralne* (écrits d'esthétique théâtrale), Marek DEBOWSKI (éd.), traduits par Marek Debowski, Jan Kott, Ewa Rzadzowska, Andrzej Siemek, Gdansk, Wydawnictwo slowo/obraz terytoria, 2009, 340 p., 24 ill.

Dans l'excellente collection « Theatroteka » proposant aux lecteurs polonais des éditions savamment commentées de sources et documents pour l'histoire du théâtre, Marek Debowski livre un recueil des principaux textes de Diderot relatifs à l'esthétique théâtrale ; on peut rappeler qu'il avait déjà donné en 2005, dans la même collection, une très bonne édition de *L'Art du théâtre* de François Riccoboni. Dans ce volume consacré aux écrits de Diderot, on trouve les *Entretiens sur Le Fils naturel*, *De la poésie dramatique*, *Le paradoxe sur le comédien*, ainsi que les *Lettres à Mademoiselle Jodin*. Le modèle suivi est celui de l'édition *Diderot et le théâtre*, donnée par Alain Ménil en 1995. On ne peut que saluer l'impeccable travail de présentation, d'annotation et d'édition ainsi que le choix judicieux des illustrations, sans parler du très utile index, effectués par Marek Debowski. On signalera aussi qu'on trouve dans l'introduction et les notes de précieuses informations sur la réception de Diderot en Pologne.

François ROSSET

DIDEROT, *Lettres à Sophie Volland. 1759-1774*, édition présentée et annotée par Marc BUFFAT et Odile RICHARD-PAUCHET, Paris, Éditions Non Lieu, 2010, 715 p.

Ce volume nous propose une édition complète de la correspondance que Diderot entretint, pendant vingt ans, avec celle qui fut à la fois son amante, sa confidente, le juge de son cœur et de ses actes. Nous découvrons alors ce fascinant et touchant « dialogue à une voix » dont parlait Jacques Chouillet, l'ouvrage ne nous mettant en présence que des lettres de Diderot, celles de Sophie ne nous étant pas parvenues. Pourtant, Sophie n'a de cesse de se faire entendre au sein même des lettres de Diderot car son correspondant sait lui prêter sa voix, tout comme il sait la prêter aux personnages de ses romans dialogués. La correspondance nous met alors en présence d'une sorte de Diderot bicéphale : cette écriture de l'intime et du privé que constitue sa relation épistolaire avec Sophie Volland lui permet, en effet, de s'incarner sous la forme de ce « monstre à deux têtes emmanchées sur un même cou », de cet être « *Dicéphale* qui se contemple lui-même, et dont une des têtes fa[ic]t des observations sur l'autre » (Supplément à la *Lettre sur les Sourds et les Muets, Lettre à Mademoiselle de ****). Jouant tour à tour son propre rôle et celui de Sophie, Diderot donne une présence à sa correspondante absente. En adoptant son point de vue, il procède aussi à une sorte de dédoublement qui favorise l'examen de conscience et l'analyse de ses actions. De ce fait, les lettres, qu'il adresse à Sophie Volland et qui témoignent d'abord de son amour et de son attachement pour sa destinataire, constituent aussi, pour le lecteur d'aujourd'hui, un précieux témoignage sur la vie et la pensée de Diderot. Sorte de journal intime dans lequel les tabous n'ont plus de place, cette correspondance pourrait emprunter la formule baudelairienne de « Cœur mis à nu » en guise de sous-titre car c'est, en effet, un cœur qui se dévoile dans ces lettres, sous ses formes les plus avouables comme sous celles qu'il voudrait taire. Bien plus naturel que lorsqu'il se dénude devant M^{me} Therbouche qui souhaite faire son portrait, Diderot se montre ici dans toute sa complexité et toute sa sensibilité. La constance du sentiment amoureux, fil d'Ariane reliant toutes ses lettres, atteste que la réputation de « girouette » attribuée à Diderot est quelque peu surannée. Certes, il peut s'égarer dans les dédales de sa pensée ; certes, la liberté que lui confère l'absence de codification de l'écriture épistolaire donne parfois à ses lettres une structure labyrinthique ; certes, l'épistolier est parfois confronté à des Minotaures qui l'empêchent d'agir à sa guise et

de voir Sophie; mais, en dépit de tout cela, loin d'être une « girouette », Diderot reste fidèle à son amour pour Sophie et à ses convictions les plus profondes.

Lettres à Sophie Volland forment donc un ouvrage passionnant qui nous met en présence d'un être complexe et profondément humain. Aussi convient-il de saluer ce travail d'édition qui nous donne accès à une belle correspondance amoureuse qu'il n'était plus possible de se procurer depuis trente ans, le dernier tirage de l'édition qu'en proposait autrefois André Babelon datant de 1978. Outre le fait qu'ils rendent de nouveau accessibles les lettres de Diderot à Sophie Volland, Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet en proposent une approche critique très intéressante. La préface de Marc Buffat, intitulée « Une correspondance amoureuse » (p. 7-20), et la postface d'Odile Richard-Pauchet, intitulée « *Lettres à Sophie Volland*, l'œuvre inadvertante » (p. 665-676), mettent l'accent sur les fonctions et les enjeux de l'écriture épistolaire de Diderot tout en analysant l'étrange phénomène du dédoublement de l'épistolier et l'efficacité de la forme brève de la lettre pour exprimer ses idées. Les annexes, à dominante biographique, les index et les notes critiques proposés pour éclairer le texte de cette correspondance permettent au lecteur de comprendre aisément les implicites historiques et biographiques, sans pour autant nuire à son « plaisir du texte ». C'est pourquoi cette édition des *Lettres à Sophie Volland* de Diderot est à conseiller à un vaste lectorat car tous, chercheurs comme néophytes, trouveront dans cet ouvrage de quoi satisfaire leurs attentes et leurs réflexions.

Nadège LANGBOUR

Madame de GENLIS, *Histoire de la duchesse de C****, introduction, notes et traduction de l'anglais par Mary S. TROUILLE, London, Modern Humanities Research Association, coll. « Critical Texts », 21, 2010, 211 p.

La collection « Critical Texts » de la MHRA se propose de publier des éditions critiques de textes moins connus ou d'accès difficile. Mary S. Trouille y publie à son tour un texte soigneusement annoté et suivi d'une bibliographie imposante. On regrettera qu'elle ait choisi d'annoter séparément le texte original français de M^{me} de Genlis et sa traduction anglaise. Les pages 96 à 101 et 162 à 165 de ce petit volume alignent du coup des séries de notes rigoureusement identiques (à cette seule nuance près que la note 8 du texte français explique un italianisme que la traductrice choisit pour sa part de paraphraser; la note 9 du texte français devient du coup la 8 de la version anglaise et ainsi de suite). On s'étonne aussi, puisqu'il s'agit ici d'une édition critique, que l'éditrice ait choisi de simplifier la lecture en subdivisant de son chef quelques paragraphes et d'alléger aussi des phrases qui lui paraissent filandreux en mettant à l'occasion de simples points en lieu et place des points-virgules et des doubles points; c'est toujours méconnaître un peu que la syntaxe du 18^e siècle a sa respiration propre.

Ce ne sont bien sûr que des inconvénients tout à fait mineurs. On remerciera donc d'abord l'éditrice-traductrice de donner l'occasion de relire un texte fort curieux. Parue originellement comme un récit inséré dans le roman pédagogique *Adèle et Théodore* (1782), l'*Histoire de la duchesse* eut un tel succès que M^{me} de Genlis s'empressa, dès 1783, d'en procurer une édition séparée. L'épisode est basé sur une anecdote réelle, dont M^{me} de Genlis avait rencontré la protagoniste en Italie; les fragments des *Mémoires* qui l'évoquent ainsi que les principaux documents historiques sur sa sombre histoire sont repris ici dans quelques très utiles appendices. On y lit à chaque fois comment, soupçonnée sur des indices assez légers, certaine duchesse de Girifalco avait été séquestrée pendant plusieurs années par un mari qui la faisait passer pour morte. La duchesse de C***, pour sa part, n'a aucune infidélité à se reprocher; ses malheurs n'en découlent pas moins d'une imprudence juvénile puisque avant son mariage elle avait eu quelques entretiens secrets avec un jeune soupirant, qui se trouve être par la suite le neveu du mari choisi par ses parents. L'argument permet de dénoncer à la fois la courte vue des père et mère qui s'inquiètent du seul rang de leur

gendre et « la fatale imprudence » (p. 52) d'une enfant qui se laisse aller à parler mariage de sa propre initiative : la lettre compromettante qui tombe classiquement entre les mains du mari n'aurait jamais été écrite s'il n'y avait eu, avant le mariage, quelques échanges téméraires. Quand nous apprenons en outre qu'ils avaient été favorisés par une amie un peu inconsidérée, l'anecdote rejoint une thèse centrale d'*Adèle et Théodore*, qui voudrait qu'une mère avisée soit la meilleure mais aussi la seule amie intime de sa fille.

La duchesse de C***, qui raconte elle-même ses tribulations, indique qu'elle est la seule à pouvoir faire le « détail » de ses « sentiments et de [s]es réflexions » (p. 45) pendant ses neuf ans de solitude ; M^{me} de Genlis a dû tenir à souligner que les pages les plus originales de son *Histoire* sont entièrement de son cru. Elles servent, dans l'économie globale d'*Adèle et Théodore*, à démontrer l'efficacité suprême des consolations de la religion, qui suffisent ici à détourner la prisonnière du suicide et l'aident aussi à échapper à la folie, voire à goûter quelques moments de bonheur. L'évocation reste sobre et se nuance de quelques notations prosaïques qui l'authentifient d'autant ; il y a là quelques pages qui tranchent très avantagusement sur le tout-venant stéréotypé de l'imaginaire gothique pour ressaisir du dedans les vécus d'une solitude prolongée et apparemment sans issue.

Les sources historiques divergent sur la façon dont la Duchesse de Girifalco fut enfin délivrée de sa geôle. M^{me} de Genlis s'offre la solution la plus romanesque en imaginant que le duc de C***, sur son lit de mort, confie une part de son secret à son neveu, qui est aussi son héritier ; la duchesse, que tout le monde croit morte depuis neuf ans, est donc retrouvée par l'homme qu'elle avait aimé. Le lecteur du 21^e siècle sourit un peu en voyant qu'elle choisit de rester pour quelques jours encore dans sa prison puisqu'il ne lui convient d'en sortir que « guidée par » ses parents (p. 82). On est un peu plus surpris de voir que la jeune veuve refuse d'épouser son soupirant toujours disponible : elle a « perdu jusqu'à l'idée d'une passion qui jadis eût tant d'ascendant sur [s]on cœur » (p. 90). Elle ne lui accorde donc que son amitié, puis, quelques années plus tard, la main de sa fille qui a atteint entre-temps l'âge qu'elle avait elle-même au temps de ses premières imprudences et se trouve, par chance, l'aimer à son tour. Ce qui revient à proposer une variante curieusement biaisée du renoncement final de la Princesse de Clèves, qui s'était toujours imposé un adieu plus radical à son Nemours...

Cela ne signifie pas forcément que la vertu sensible se montre ici encore plus accommodante que celle du Grand Siècle. On peut comprendre aussi que l'ancienne prisonnière est si bien guérie de sa passion qu'elle y renonce sans efforts et sans regrets. Mary S. Trouille salue l'émancipation discrète d'une veuve qui se soustrairait au remariage et dispose toujours assez souverainement du sort des siens ; on est sans doute plus proche des intentions conscientes de M^{me} de Genlis en y lisant d'abord un triomphe de la religion, qui fait préférer la retraite et la bienfaisance à toutes affections humaines trop passionnées. Resterait à se demander si la romancière a pu se laisser entraîner – ou non – par la logique propre d'une fable qui débordait au moins par instants les certitudes assez bien pensantes d'*Adèle et Théodore*.

Paul PELCKMANS

Carlo GOZZI, *Mémoires inutiles de la vie de Carlo Gozzi écrits par lui-même et publiés par humilité*, nouvelle traduction d'après l'édition vénitienne de 1797, collectif de traducteurs sous la direction de Françoise Decroisette, Paris, Alain Baudry et C^{ie}, 900 p., ill.

Le comte vénitien Carlo Gozzi (1720-1806), dramaturge fabuleux de trois des théâtres les plus en vue de la Sérénissime, signe son autobiographie en tant que citoyen de la nouvelle République libérée de la censure des Inquisiteurs. Publiée à Venise chez Carlo Palese, dix ans après l'autobiographie théâtrale de Carlo Goldoni, grand rival expatrié à Paris, celle de Gozzi, sédentaire et célibataire endurci, rend involontairement compte de la dérive tyrannique du Conseil des Dix. Le scandale éclate quand Gozzi écrit le drame *Drogues de l'amour*, motivé par sa jalousie amoureuse. Il a convoité l'actrice Teodora Ricci (1749-1825), mère de famille,

qu'il protège dans la troupe Sacchi, mais depuis 1775 elle « ose » lui préférer Pietro Antonio Gratarol (1738-1785), imbu de lui-même, franc-maçon et jeune secrétaire du Sénat. Parmi les sénateurs au pouvoir, Andrea Tron qui honnit les « *frasques effeminés* [de Gratarol] *trop confiant dans sa facilité à pisser des phrases* » (lettre privée de Tron à C. Gozzi), s'implique dans l'affaire, et davantage encore son épouse, Catarina Dolfin Tron, qui tient un salon littéraire important; elle est aussi protectrice de Gasparo Gozzi, directeur du périodique *La Gazette vénitienne* et frère du dramaturge. Catarina se sent trahie par Gratarol qui, désormais, au salon des Tron préfère la maison des Ricci. Mais Catarina trahit à son tour la confiance de Carlo Gozzi, l'« ours », qui lui donne à lire le manuscrit des *Droghe d'amore*. De concert avec son mari Andrea Tron, elle enfonce Gratarol dans un vertige de scandales politiques et sociaux qui déclenchent les préparations et présentation de ce drame gozzien : *Drogues d'amour*, où l'on reconnaît facilement la figure de Gratarol dans le séducteur. Les controverses et rebondissements entourant en janvier 1777 la représentation théâtrale de cette « comédie de Gratarol » – d'abord interdite, puis repoussée, enfin jouée sous l'injonction du Conseil de Dix dans un théâtre San Samuel, plein à craquer –, causent l'attaque nocturne d'un acteur de la troupe, un faux accident de jambe cassée pour Teodora Ricci, enfin la fuite soudaine de Gratarol à l'étranger, aussitôt jugé pour « trahison » et condamné à mort par le Sénat. Gozzi, mis en cause dans la *Narration apologétique* de Gratarol, mémoire publié au cours de l'exil suédois (Stockholm, 1779), entreprend ses propres mémoires pour sauver son honneur et se justifier devant les amis et la famille de Gratarol. Le Sénat, ayant déjà déshérité la famille Gratarol, s'efforce d'empêcher la diffusion et les rééditions de la *Narration apologétique* à Venise même. Nous mesurons ce zèle des Inquisiteurs par un rapport de Giacomo Casanova (*confidente* des Inquisiteurs de Venise), « À la recherche du livre de Gratarol », du 20-XII-1781, traduit en annexe de l'édition Laffont de l'*Histoire de ma vie* de Casanova, 1993, t. 3, p. 1182, sans que le personnage de Gratarol ni le titre de son livre de mémoires *Narration apologétique* soient identifiés...

F. Decroisette fait état des étapes de rédaction et de publication des mémoires gozziens, puis des rééditions italiennes ainsi que des traductions françaises tronquées des 19^e-20^e siècles; première édition critique italienne en 2006 seulement, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Gozzi. Cette première traduction intégrale exacte du texte gozzien est présentée avec beaucoup de soin ici; elle bénéficie d'une dizaine d'illustrations et de presque 150 pages d'annexes diverses – notices biographiques, glossaire, bibliographie essentielle (comprenant la liste des traductions, adaptations et mises en scène de Gozzi en français), ainsi que les index des titres cités et des noms propres. Nous relèverons une erreur burlesque (p. 471) pour la mythologie : le nom d'« Adone » dont Gozzi affuble Gratarol en faisant allusion à Adonis – amant de la déesse de l'Amour, n'est pas « Adonis, fils de Vénus », ainsi présenté par l'un des trois rédacteurs des notes.

Branko ALEKSIĆ

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome IV, 1757, édition critique par Ulla KÖLVING avec la collaboration de François BESSIRE, Christoph FRANK et Jean SGARD, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2010, 304 p., 8,5 x 26,5 cm.

Après un écart de deux années (*DHS* 40, 753), ce 4^e tome de la *Correspondance* était attendu. Il comprend l'année 1757, année riche en événements historiques et littéraires (attentat contre le roi, 2^e année de la guerre de Sept Ans avec la participation de Grimm à la campagne de Westphalie, rupture entre Grimm, Diderot et Rousseau). On retrouve la même présentation à chaque volume avec une introduction (47 p.), un appendice comprenant ici deux *Lettres* de M^{me} d'Épinay et un manuscrit issu d'un feuillet se trouvant dans un recueil de la BnF intitulé *Papiers littéraires divers du 18^e siècle*. Il s'agit du manuscrit ou plutôt d'un brouillon de l'article du 15 janvier 1757, puisque ce dernier article conserve

peu de similitude avec ce manuscrit si ce ne sont quelques lignes finales. Enfin trois index achèvent le volume (index des titres, index des incipit des pièces en vers et index général). Rappelons que cette édition a pour objectif de rééditer le texte intégral (mai 1753-février 1773) et que le texte de base choisi est le manuscrit envoyé à la duchesse de Saxe-Gotha. Lorsque ce manuscrit a des manques, il lui est substitué d'autres manuscrits accessibles à chaque fois minutieusement répertoriés dans la liste des abréviations (Me = Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin-Dahlem, ou We = Goethe-Schiller-Archiv, Weimar ou d'autres éditions de la *Correspondance littéraire* comme celles de Michaud et Chéron (1813), de Salgues (1812), de Suard (1813), de Taschereau (1829-1831) ou encore Tourneux (1877-1882) et de nombreuses autres). Il faut dire que les manuscrits peuvent être différents selon la période visée, aussi chaque volume comporte une section « Principes de l'édition » différente qui précise le choix du texte de base, les feuillets déplacés et les interventions de l'éditeur. Les annotations identifient les ouvrages et les auteurs dans une perspective historique et visent à mettre en rapport la *Correspondance* avec les Journaux de l'époque. En ce qui concerne l'orthographe, signalons que d'Alembert est écrit normalement dans le texte de Grimm et avec une majuscule dans les notes. Comme pour chaque volume, l'introduction fait état des activités de Grimm, des publications, des collaborateurs, des controverses et événements de l'année, ici 1757. La présente introduction comporte cinq parties qui exposent : 1/ les activités de Grimm en 1757, 2/ l'année 1757 par le contexte politique, international, littéraire et artistique, 3/ les rapports avec la presse, 4/ la diffusion de la *Correspondance* et enfin 5/ les principes d'édition que nous venons de voir. Pour l'année 1757, le manuscrit Gotha répertorié présente un certain désordre qui a obligé les éditeurs à lister aussi bien les problèmes rencontrés et les solutions adoptées que – comme à chaque volume – les lacunes par rapport aux manuscrits, c'est-à-dire des suppressions opérées soit par les premiers éditeurs soit par la censure. On le voit, il ne s'agit pas simplement de rééditer ce texte légendaire mais d'en faire voir toutes les difficultés de construction et tous les changements qui reflètent en fait les problèmes de l'époque avec beaucoup de précision puisque nous avons à chaque événement la date exacte. Comme avec les précédentes éditions dues à R. Granderoute, l'édition de ce tome IV est sur ces aspects très bien menée. Le texte de ce volume est particulièrement intéressant car il présente une année où Grimm décrit la guerre – il y sera du 23 avril au 15 septembre –, la brouille survenue en mars entre Rousseau et Diderot et ensuite les relations houleuses entre Rousseau, M^{me} d'Épinay et Grimm. La fin de l'année voit la maladie de M^{me} d'Épinay et le départ de Rousseau de l'Ermitage pour Montmorency. La rupture entre les trois personnes clôt l'année. Il y a aussi, entre autres, le 7^e tome de l'*Encyclopédie* qui est paru en novembre. L'article GENÈVE est signalé mais personne ne sait encore que c'est la dernière année de publication avant huit années de suspension. On ne saurait terminer sans mentionner les notes très documentées de U. Kölvig tout au long du texte et de F. Bessire pour les articles 3 (1^{er} fév.) et 4 (15 fév.) qui concerne Fontenelle, lequel vient de finir sa carrière, de Ch. Frank pour les articles 19 et 20 (1^{er} et 15 oct.) sur le Salon, puis de Jean Sgard pour la 2^e partie de l'introduction. À la richesse des notes il convient d'ajouter que la satisfaction pour le lecteur est accentuée par le grand format de ces volumes qui rend la lecture agréable et sans fatigue.

Martine GROULT

David HUME, *Essais et Traités sur plusieurs sujets, Essais moraux, politiques et littéraires (deuxième partie)*, introduction, traduction et notes par Michel MALHERBE, Paris, Vrin, 2009, 286 p.

M. Malherbe publie en quatre volumes les textes que Hume avait réunis à partir de 1753 sous le titre *Essais et Traités sur plusieurs sujets* comme étant l'ensemble de ses œuvres philosophiques. Il s'agit ici du volume 2, deux autres sont à paraître mais aucun d'eux ne contiendra le *Traité de la nature humaine* qui reste une œuvre à part selon le philosophe

lui-même. Ce volume contient les *Essais* I à XVI sur le commerce, le raffinement des arts, l'argent, l'intérêt, (...) le contrat primitif, l'obéissance passive, la coalition des partis, la succession protestante, l'idée d'une république parfaite ainsi que deux *Essais* non publiés intitulés « Du suicide » et « De l'immortalité de l'âme ». L'introduction basée sur l'autobiographie de Hume et sur sa correspondance, est tout d'abord historique avant d'offrir une étude du style philosophique que représente ce genre particulier qu'est l'essai si bien maîtrisé par Hume, puis la présentation des discours politiques et du vocabulaire économique. Ces parties politiques et économiques sont associées dans la démonstration humienne élargie de la proportion entre l'effet et sa cause. Si un peuple qui s'est accru à immédiatement connu une inégalité des richesses, la cause n'en est pas l'argent mais les usages et les mœurs dominants. Si tout gouvernement est fondé sur un contrat qui a associé et soumis les hommes à une autorité, la cause est le consentement des hommes. L'essai sur le principe du contrat primitif constitue un des essais les plus importants sur la source de l'obligation morale qui connaît les célèbres développements kantien. Enfin le dernier essai sur l'immortalité de l'âme raisonne à partir du cours ordinaire de la nature qui ne suppose pas de nouvelle intervention de la « Cause suprême », ce qui devrait, ajoute Hume, « toujours être exclu de la philosophie ». Pour Hume, toute cause a simplement sa source dans la nature humaine. Ce qui pourrait permettre de comprendre le détachement du grand *Traité de la nature humaine* de ces *Essais* qui restent une merveille de style et de philosophie.

Martine GROULT

Samuel JOHNSON, *The History of Rasselas Prince of Abissinia*, édition, introduction et notes par Thomas KEYMER, Oxford, New York, Oxford University Press, Oxford World's Classics, 2009, 157 p.

Parmi les nombreuses rééditions du célèbre conte de Johnson, les plus utilisées étaient jusqu'à présent celle de Geoffrey Tillotson et Brian Jenkins (Oxford University Press, 1977) et celle de Paul Goring (Penguin Books, 2007). Grâce à Alain Montandon, le lecteur français dispose également d'une traduction française de qualité (traduction d'Alexandre Notré, publiée à Londres en 1823 et révisée, Adosa, 1993). Nous devons cette nouvelle livraison des presses universitaires d'Oxford, format poche, à Thomas Keymer, professeur à l'Université de Toronto et *Fellow* de *St Ann's College*, Oxford. L'introduction de 36 p. rappelle la genèse du livre, les préoccupations financières de l'auteur juste avant les funérailles de sa mère, la difficulté de la critique à classer *Rasselas* dans un genre particulier, conte philosophique, conte oriental, fable morale, ou encore apologue satirique. L'A. apporte un regard neuf sur la réception de *Rasselas*. Ainsi il rappelle que Sterne demanda à publier *Tristram Shandy* en deux volumes de la taille et du format de *Rasselas* et qu'à l'époque de l'abolition de l'esclavage le nom du prince d'Abyssinie fut choisi par au moins deux esclaves émancipés, Rasselas Belfield (mort en 1822) et Rasselas Morjan (mort en 1839). Il note avec justesse que Johnson n'accorde aucune importance à la couleur de peau de ses héros, de sorte que le lecteur oublie que *Rasselas* était un prince noir. L'orientalisme de Johnson est analysé avec finesse, comme libérant le roman des « contingences du réalisme » (XXIV). On peut regretter toutefois que Keymer ne mentionne à aucune reprise dans cette introduction le concept de « Lumières » et la dimension ironique. À trop vouloir insister sur les ombres, « les traces de traumatisme spécifique dans le texte », ce que l'on a souvent nommé le pessimisme de l'œuvre, on occulte un peu les effets de lumière. Or justement *Rasselas* est aussi et peut-être même surtout une œuvre des Lumières, non seulement en raison de son thème principal, la quête empirique du bonheur et le concept de libre choix, mais aussi par sa forme même, son refus de didactisme et d'une voix narrative faisant autorité. L'ironie même du conte, si elle n'est pas aussi décapante que celle de *Candide* paru la même année (1759), l'échec de la quête du bonheur et le retour des voyageurs à la case départ sont bien caractéristiques du doute et du refus des dogmes chers aux Lumières. À défaut de trouver « le sens de la vie » (le

titre initial du conte comportait ce sous-titre « The Choice of life », et la voie idéale vers le bonheur, le prince Rasselas et la princesse Nekayah regagnent la « vallée heureuse » de leur enfance, pas plus heureux qu'au départ mais sans doute plus avisés, après avoir tiré parti des maximes d'Imlac, bien caractéristiques de l'esprit de l'époque, telles que « Quand l'ignorance est volontaire, elle est criminelle » ou encore « L'exemple a toujours plus d'efficacité que les préceptes » (chap. 30, trad. A. Notré, revue par A. Montandon).

Cette nouvelle édition est cependant un outil de travail précieux. Elle s'accompagne d'un appareil de notes extrêmement bien fait. Keymer a le souci de ne pas alourdir le texte inutilement, d'éclairer seulement le contexte. Il fournit de plus un glossaire très judicieux, car reproduisant les définitions du dictionnaire de Johnson (*Dictionary of the English Language*, 1755) et renvoyant à l'utilisation de chacun de ces termes dans le texte de *Rasselas*. Cet ouvrage, de lecture très stimulante, devrait servir de référence dans les études universitaires, tout particulièrement pour les étudiants anglicistes.

Cécile REVAUGER

The Early Journals and Letters of Fanny Burney, Lars E. TROIDE (éd.), vol. IV, « The Streatham Years », partie II, 1780-1781, Betty RIZZO (éd.), Oxford, Clarendon Press, 2003.

Le lecteur français ne se souviendrait guère de Fanny Burney (1752-1840), auteur de quatre romans majeurs publiés entre 1778 et 1814, si le compte rendu de son deuxième roman, *Cécilia*, n'avait été, pour l'auteur des *Liaisons dangereuses*, l'occasion d'une importante réflexion théorique sur le genre. Il en va tout autrement dans le contexte anglo-saxon : d'une part, on y redécouvre, depuis quelques décennies, la pionnière du roman de mœurs, d'autre part, on y a toujours apprécié l'épistolière et la diariste, dont les écrits intimes, parus après sa mort en 1842, sont célèbres pour de nombreux morceaux de bravoure. Pendant plus de soixante-dix ans, Fanny Burney consigne en effet inlassablement, avec un sens aigu de l'observation et de l'humour, les événements, petits et grands, d'une vie personnelle, familiale, sociale et intellectuelle qui la conduit des milieux artistiques et littéraires vers la cour d'Angleterre, ainsi que vers la France napoléonienne où elle accompagne son mari émigré, le général d'Arbly. L'édition moderne de ses lettres et de ses journaux, particulièrement attachée à reconstituer, à partir de manuscrits inédits, un texte largement censuré et remanié par l'auteur pendant les vingt dernières années de sa vie, a déjà donné lieu à la publication de douze volumes consacrés aux années 1791-1840. L'entreprise actuelle, dirigée par Lars E. Troide, la complétera par l'amont. Douze nouveaux volumes, dont c'est ici le quatrième, reconstitueront les premiers écrits privés de l'auteur : des textes strictement intimes adressés à « Miss Nobody » par une jeune fille craintive de quinze ans, vivant dans l'ombre d'un père admiré et redouté (le célèbre historien de la musique, Charles Burney, dont elle écrira plus tard les *Mémoires*), aux hybrides « lettres-journal », écrites de la cour d'Angleterre où elle occupe pendant six ans la fonction ingrate de seconde femme de la garde-robe de la reine, le plus souvent adressées à sa sœur cadette Suzanne, sa correspondante favorite.

Le présent volume, richement annoté par Betty Rizzo, est le deuxième des quatre consacrés aux « années Streatham », du nom de la résidence de ses amis mécènes, Henri et Hester Thrale, où Burney – devenue une « attraction » depuis le succès éclatant de son premier roman, *Evelina, ou l'entrée d'une jeune personne dans le monde* – effectuée à l'époque de fréquents séjours. Ce sont notamment ses échanges avec les habitués de Streatham Park (dont Samuel Johnson) que Burney enregistre ici. Faisant alors elle-même son « entrée dans le monde », l'épistolière rend souvent dans leurs infinis détails des scènes dignes de ses œuvres fictionnelles. À ses admirateurs qui l'appellent justement « Evelina » (comme, plus tard, Napoléon l'appellera « Cécilia »), Burney rend la monnaie de leur pièce en les transformant eux aussi en personnages, parfois touchants, souvent ridicules, d'un texte comique qui se moque des frontières des genres. Elle a en effet beau jurer qu'elle n'invente rien, n'écrit que la vérité, sa correspondance démontre l'extrême perméabilité entre fiction et document

dans la prose narrative du temps. Mais au cours des deux années que couvre ce volume, la satire exercée par l'auteur prodige d'*Evelina* cède peu à peu la place à l'angoisse, à la maladie même, provoquées par l'écriture d'un nouveau roman. Burney, prise entre ses engagements familiaux et mondains, respectueuse des convenances qui lui interdisent toute posture d'écrivain professionnel, communique à sa sœur Suzanne et à son mentor, Samuel Crisp, ses doutes, ses peines et ses difficultés à trouver le temps et la force de venir à bout d'un roman qui ne cesse de s'allonger. Le volume se clôt cependant sur l'achèvement du douloureux travail et sur la naissance de la fameuse *Cécilia*, qui, selon le jugement averti de Laclós, ne le cède qu'à *Tom Jones*, *Clarisse* et *La Nouvelle Héloïse*.

Shelly CHARLES

Adolph Freiherr KNIGGE, Gustav Friedrich GROßMANN, *Briefwechsel 1779 bis 1795. Mit einer Auswahl von Knigges Schriften zum Theater*, hrsg. von Michael RÜPPEL, Göttingen, Wallstein Verlag, 2010, 215 p.

Outre quarante et une lettres de Knigge à Großmann et six de Großmann à Knigge, l'édition comprend des lettres de tiers et des documents éclairant les relations entre les deux hommes et un bref choix de textes consacrés par Knigge à la scène. Großmann (1743-1796), comme auteur dramatique, est surtout connu par sa célèbre pièce *Nicht mehr als sechs Schüsseln*, une violente critique de la noblesse, et, comme directeur de troupe, pour sa gestion du théâtre de cour de Hanovre. Il coopéra avec le baron Knigge (1752-1796), auteur à succès et publiciste engagé, surtout à l'époque où ce dernier commentait les représentations du théâtre de Hanovre dans ses *Dramaturgische Blätter* (1788-1789). Dans la correspondance, il est question en particulier de la souscription que Großmann veut lancer pour élever un monument à la mémoire de Lessing et de son projet d'une caisse de retraite pour comédiens. Mais par ailleurs la querelle qui oppose Knigge aux pédagogues réformateurs Campe et Trapp, voire ses difficultés familiales, y occupent une certaine place. Les textes de Knigge sur le théâtre reprennent sans grande originalité les motifs de la critique du temps, mais éclairent aussi la situation concrète du théâtre allemand à l'époque décisive de la formation des scènes permanentes et de leur glissement vers la commercialisation et le divertissement, une évolution que, bien entendu, Knigge, comme tous ses collègues, déplore, mais enregistre aussi comme inévitable. L'édition comprend une introduction, des notes fournies et un index des noms.

Roland KREBS

LA COSTE, *Voyage philosophique d'Angleterre, fait en 1783 et 1784 par Monsieur de la Coste*, Isabelle BOUR (éd.), Les Presses de l'Université Laval, Éditions du CIERL, « Les Collections de la République des Lettres », 2010, XVI-286 p.

L'ouvrage fut publié en 1786 à Paris sous l'adresse de Londres, et la *Correspondance littéraire* nous révèle le nom du voyageur, d'ailleurs fort inconnu. Ce mondain curieux accompagne le duc de Chaulnes en Angleterre, où il fréquente les meilleures maisons. Dans ce siècle « philosophique », il ne manque pas de sacrifier au goût du temps pour une anglomanie contrôlée (les guerres d'Amérique ne sont pas loin) : en 19 lettres adressées à une autre anonyme (« ma bonne amie », lettre 15), il étudie la société britannique dans ses composantes sociales et ses activités dominantes : politique, religion, mais aussi industrie du verre (flint-glace) et système financier. Cette petite encyclopédie rédigée avec « le crayon moelleux du philosophe » (Avertissement de l'éditeur) ne manque pas d'intérêt pour réviser ce que l'on croit savoir d'Albion. « La singularité inhérente au moral anglais » (lettre 16) fait bon ménage avec l'« influence du régime social anglais sur la manière d'être des voleurs de grands chemins » (lettre 1). L'auteur se gendarme de l'immoralité qui règne en Angleterre, de la vulgarité de son théâtre. L'originalité du texte tient dans les contrastes d'une réalité observée sans trop de complaisance et parfois sévèrement critiquée. Les « objets de seule curiosité » (lettre 6) le retiennent moins que ce qui distingue l'Angleterre de la France. Il a

déjà voyagé au « Nord » (Prusse, lettre 7) et se révèle habile à juger de la supériorité anglaise dans le domaine de l'urbanisme, par exemple, même si l'excessive liberté de la presse le choque. Par rapport à d'autres relations de voyage en Angleterre imprimées ou manuscrites de la même époque, celle de ce très obscur La Coste mérite une attention particulière.

François MOUREAU

Marquis de LA FARE, *Mémoires et réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV, et sur le caractère de ceux qui y ont eu la principale part*, suivis de duc de Saint-Simon, *Matériaux pour servir à un mémoire sur l'occurrence présente*, introduction et notes de Jean-Louis LEUTRAT, Paris, Alain Baudry et C^{ie}, coll. « République européenne des lettres », 2010, 292 p.

Charles Auguste, marquis de La Fare (1644-1712), le beau compagnon de noblesse ancienne de M^{me} de La Sablière dans les années 1676-1679, poète fugitif de la société libertine du Temple, et traducteur des poètes latins – Catulle, Horace, Tibulle –, était aussi un grand stratège militaire et avait mérité le nom de guerre : « M. de la Cochonière ». Le but de ses *Mémoires* : présenter un tableau varié et réfléchi – « raisonné », dit-il –, de la vie humaine sous le Roi. De même façon, Saint-Simon compose ses *Matériaux pour servir à un mémoire sur l'occurrence présente – août 1753*, qui dans l'image divine des rois, compare à la hiérarchie céleste la hiérarchie terrestre. Occasion pour Leutrat de développer la thèse d'« un grand texte indifférencié », tel un film muet composé des mémoires complaisants de la cour de Louis XIV – par La Fare, en 1661-1693 et Saint-Simon en 1691, qui constituent l'ouvrage bicéphale présent – mais aussi par l'abbé de Choisy, M^{me} de Caylus et Mademoiselle de Montpensier, qui laissent les mémoires souvent inachevés. Leutrat a découvert le manuscrit original de l'ouvrage de La Fare, issu de la Bibliothèque de du Fay dissipée en 1725, et acquis début 2010 par la Bibliothèque Sainte-Genève. Il le publie pour la première fois, en relevant les variantes des éditions 1716, 1740 et 1828. La spécificité de la nouvelle édition rétablie d'après celle de 1828, la plus aboutie puisqu'elle était faite d'après une copie datant de la vie de l'auteur, est la mise en valeur typographique de ces variantes : dans les notes en bas de pages, les caractères imprimés en couleur rouge indiquent les différences et écarts frappants du texte connu jusqu'ici avec le manuscrit (p. 31-188). L'original de l'ouvrage de Saint-Simon, plus bref (p. 189-215), est conservé au Ministère des Affaires étrangères. Leutrat reprend le texte tel qu'il a été publié par J.-P. Brancourt dans son livre *Le duc de Saint-Simon et la monarchie* (éditions Cujas, 1971) et dont l'édition Boislisle a signalé l'existence dans « Fragments inédits de Saint-Simon » dont il n'a reproduit que la première page. L'étude approfondie de Leutrat sur la stratégie des mémoires saint-simoniennes, « Plus royaliste que le roi » (p. 217-246), encadre ce deuxième ouvrage. Index des noms propres et des lieux, ainsi que deux bibliographies respectives, permettent d'apprécier la belle idée de réunir sous une même couverture ces deux mémorialistes.

Branko ALEKSIĆ

Gotthold Ephraïm LESSING, *Dramaturgie de Hambourg*, traduction, introduction et commentaire par Jean-Marie VALENTIN, Paris, Klincksieck, coll. « Germanistique », 2010, CXXVI-594 p.

La *Dramaturgie de Hambourg* est un texte séminal dont la présence est perceptible, de façon récurrente, non seulement dans l'Allemagne des 18^e et 19^e siècles, mais dans tout le théâtre européen. Comme les *Entretiens sur le Fils naturel* de Diderot, elle propose un lien étroit et constitutif entre la pensée critique, l'écriture et la pratique du théâtre, dont le chiffre est sans doute donné par le mot polysémique de « dramaturgie ». Rien de plus actuel pour la pensée du théâtre. La première traduction française par Junker, marquée par son horizon d'attente français, date de 1785 ; la seconde, celle de Suckau, annotée par Crouslé et introduite par Alfred Mézières fut publiée en 1869 et est restée la seule accessible

depuis cette date (si l'on excepte l'étrange et partielle traduction scolaire de Desfeuilles de 1885). C'est dire si la nouvelle traduction donnée par Jean-Marie Valentin était attendue. Jean-Marie Valentin est en effet un excellent connaisseur de tout le théâtre allemand et français analysé par Lessing au fil des livraisons successives qui composent la *Dramaturgie de Hambourg*. Sa traduction extrêmement précise est attentive à la pensée de Lessing dans toutes ses nuances. Ses partis pris, à égale distance d'une réinterprétation moderniste et de l'archaïsme sont tout à fait justifiés. Les notes, précises et sobres, viennent compléter celles que Lessing a lui-même apposées à son texte. Elles éclairent le contexte du théâtre européen du 18^e siècle aujourd'hui largement méconnu des lecteurs.

Une copieuse préface de 126 pages éclaire le texte de Lessing, analysant en particulier tout ce qu'il doit à ses prédécesseurs et au théâtre français. Sans doute doit-on créditer d'abord Lessing d'un rôle de fondation dans la pensée nouvelle du théâtre allemand, mais Jean-Marie Valentin montre que son rôle est moins fondamental qu'on ne l'a quelquefois affirmé dans la naissance d'un nouveau théâtre avec le *Sturm und Drang*. Ce n'est pas un mince paradoxe de remarquer, avec l'auteur, combien Lessing qui voulait en découdre avec le théâtre français en est profondément imprégné. Valentin analyse ainsi dans tout son détail le corps à corps de Corneille et de Lessing dont il lui semble que le tragique français sort incontestablement victorieux. Cela s'entend évidemment des critiques portées contre les grandes tragédies de Corneille au regard de sa théorie propre mais aussi du Corneille des *Discours*, du théoricien dont Lessing raille un aristotélisme de pacotille, c'est-à-dire l'aristotélisme français lui-même. Et de même de Diderot, dont Valentin souligne l'influence profonde sur l'auteur de la *Dramaturgie*, contre tous ceux qui ont voulu à tout prix la minimiser mais dont il marque aussi les limites. Lessing n'hésite pas ainsi à s'appuyer sur les *Petites lettres* de Palissot contre les affirmations hasardeuses de Diderot. On a affirmé aussi un peu trop vite que Lessing devait à Diderot sa conception des genres. Valentin fait apparaître tout ce qui les sépare aussi sur ce point. Mais la lutte anti-française de Lessing l'oppose encore à nombre de confrères allemands, par exemple les disciples de Gottsched, attachés au modèle esthétique qu'il combat. Et du coup, il n'hésite pas à proposer en modèle certains aspects de la politique « culturelle » française vis-à-vis de l'art dramatique.

Jean-Marie Valentin, on l'aura compris, lit Lessing en se gardant des inflexions parfois contradictoires et parfois – cela peut surprendre – très semblables au fond des interprétations françaises et allemandes, marquées parfois par des préjugés nationaux ou des lectures de seconde main. Ce chemin tout en nuances conduit l'auteur vers une interprétation qui tente de serrer au plus près la pensée de Lessing. Attentif à la marque du 17^e siècle français et allemand, au contexte dans lequel Lessing compose son feuillet critique, il s'attache moins aux ferments théoriques nouveaux, lisibles dans certains développements et sans doute un peu plus connus des lecteurs allemands que des lecteurs français, qu'à la fondation d'une véritable critique dramatique et à celle d'une poétique néoaristotélicienne dans l'espace germanique. Le rôle que joue la pitié dans le système dramatique de Lessing est ainsi expliqué par Valentin par une volonté de la substituer à l'admiration, centrale dans les poétiques de Gottsched ou de Corneille plutôt qu'éclairée par le goût du pathétique dans le théâtre européen et par les développements philosophiques qui entourent la pensée européenne du théâtre dans la cité. Ce travail monumental répond largement aux attentes du public français à qui il fera découvrir toute la richesse de la *Dramaturgie de Hambourg*.

Pierre FRANTZ

Lettres de Genève (1741-1793) à Jean Henry Samuel Formey, édition critique établie par André BANDELIER et Frédéric S. EIGELDINGER, Paris, Honoré Champion, 2010, 936 p.

La correspondance de J. H. S. Formey (1711-1797) constitue un corpus remarquable pour l'histoire culturelle et intellectuelle aux origines prussienne et tsariste de l'Allemagne. Ce secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin semble difficile

à cerner puisqu'il est un contributeur de l'*Encyclopédie* et un ennemi farouche de Diderot et d'Alembert, un auteur d'une des plus volumineuses correspondances d'Allemagne – il resterait encore plus de 17 000 lettres consultables – et qu'il n'a écrit que peu de lettres lui-même. Il s'agit en effet d'une correspondance « passive » et aux multiples correspondants. Cette multiplicité fait sa richesse. A. Bandelier et F. S. Eigeldinger ont choisi 292 lettres possédant deux caractéristiques : émaner de la ville de Genève et en contenir une quarantaine de Formey lui-même. Parmi elles, notons aussi des lettres écrites en 1789 par son fils Jean Louis Samuel content d'avoir quitté « l'orageux Paris ». Dans ces *Lettres de Genève* se situent surtout les échanges épistolaires entre Formey et Charles Bonnet. L'échange est réel car Formey écrit à Bonnet. La période s'étale de 1741 à 1793, les années de 1740 à 1770 étant les plus prospères. Après 1770, ne sont conservées que 31 lettres. Les autres auteurs sont Jean Peschier, pasteur et professeur de mathématiques et de théologie, Gabriel Cramer, que les auteurs qualifient justement de « seul vrai confident de d'Alembert », le bibliothécaire Léonard Baulacre, le professeur de morale François de Roches, le maître en théologie naturelle Jacob Vernet, puis les libraires Barillot, Duvillard, Cramer et Philibert. On apprend alors que Genève « faillit connaître en 1754 la rencontre du triumvirat littéraire célèbre, Voltaire, Rousseau et Montesquieu »! On ne peut mentionner ici toutes les questions fondamentales du 18^e siècle abordées dans ces lettres. Il convient toutefois d'ajouter que cette édition indique sur plus de 50 pages les sources, la bibliographie avec des notes sur tous les personnages présents dans les *Lettres*, un répertoire des périodiques ainsi qu'un index des œuvres et des noms terminé par la liste des correspondants. Le lecteur se repère donc très facilement grâce à cet appareil scientifique. Tous les ouvrages sur Formey sont précieux pour les échanges culturels au 18^e siècle et cet important volume constitue un apport supplémentaire qui intéressera autant les littéraires que les historiens des sciences.

Martine GROULT

Chrétien-Guillaume de MALESHERBES, *Malesherbes à Louis XVI ou les avertissements de Cassandre. Mémoires inédits 1787-1788*, édition établie, présentée et annotée par Valérie ANDRÉ, Paris, Tallandier, coll. « La bibliothèque d'Évelyne Lever », 2010, 299 p.

Les originaux des trois mémoires publiés ici se trouvent dans le fonds Lamoignon des archives du château de Rosanbo. Ils sont intitulés : *Mémoire présenté au Roi en 1787 sur la résistance opposée par les parlements à l'enregistrement des édits*, avec une mise au net partielle intitulée *Mémoire sur la nécessité de diminuer les dépenses*; *Mémoire de Malesherbes sur la demande par lui faite en juin 1788 de se retirer du Conseil du Roi*; *Mémoire sur la situation présente des affaires en juillet 1788*, trois versions. Ce manuscrit a été recopié par plusieurs secrétaires et porte des traces de relecture par l'auteur. Cette édition critique se termine par un index des noms de personnes établi avec beaucoup de soin.

Françoise WEIL

Gabriel de MIRABEAU, *Lettres à Sophie de Monnier, 1777-1780*, édition établie et annotée par Jean-Paul DESPRATS, Tallandier, « La Bibliothèque d'Évelyne Lever », 2010, 344 p.

J.-P. Desprats, qui a publié une biographie de l'orateur révolutionnaire (*Mirabeau, l'Excès et le Retrait*, Paris, Perrin, 2008), propose une réédition des missives envoyées par le prisonnier de Vincennes à sa maîtresse, enfermée à Paris, puis au couvent à Gien. Mirabeau et Sophie de Monnier s'étaient rencontrés à Pontarlier en 1775, il était prisonnier au fort de Joux, à la demande de son père, mais libre de ses sorties, elle était mariée à un magistrat de cinquante ans plus âgé qu'elle. Les amants s'enfuirent en Hollande, il travaille pour les libraires locaux, mais ils sont rattrapés par la justice, ramenés en France et emprisonnés, chacun de son côté. Un policier compréhensif leur permet de correspondre. Ils échangent de longues lettres passionnées, parfois composées en écriture chiffrée, qui ne nous sont

parvenues que partiellement. Une grande partie des lettres de Mirabeau a été publiée dès 1792 par Manuel dans une édition trafiquée, mais régulièrement reproduite. Les autres ont été détruites par son fils adoptif Lucas-Montigny. Les lettres de Sophie ont attendu le début du 20^e siècle pour être connues, dans les deux livres de Paul Cottin, bibliothécaire à l' Arsenal, *Sophie de Monnier et Mirabeau* (1903) et *Lettres inédites de Sophie de Monnier à Mirabeau* (s. d.). Ces lettres étonnamment libres ont été elles aussi censurées. L'échange est passionnant, riche d'informations sur la vie matérielle, sentimentale et intellectuelle des amants, tranquillement athées et superbement libertins. Elle est enceinte, accouche, se livre à des travaux de couture et de tricot. Il compose un ensemble impressionnant de traductions, de romans érotiques et de textes politiques, sans compter la transcription de leurs aventures sous forme de dialogues. Ils consacrent de nombreuses heures à s'écrire, mais dépendent du bon vouloir de leur protecteur pour faire acheminer leurs lettres. Ils connaissent des moments difficiles : dépression de Mirabeau, éloignement de Sophie, décès de la petite Gabrielle-Sophie. À la veille de Noël 1780, Mirabeau est libéré et rattrape le temps perdu. Même s'il va passer quelques nuits clandestines dans le couvent de Gien, les chemins des amants divergent. Il est happé par le succès, puis par la Révolution. Elle est libérée par la mort de son mari en 1783, croit retrouver un grand amour, mais le fiancé meurt de tuberculose peu avant le mariage, elle se suicide en septembre 1789. J.-P. Desprats propose une introduction de 35 p. et une annotation essentiellement biographique, selon la perspective d'une collection pour un large public. Il ne donne aucune bibliographie. Le contenu littéraire des lettres, qui permettent de suivre le travail de Mirabeau, mériterait également un commentaire, et le croisement des deux correspondances attend encore son éditeur (voir « Lettres d'amour, lettres de combat. Sophie de Monnier et Mirabeau (1775-1789) », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 35, 2010).

Michel DELON

Chevalier DE MOUHY, *La Mouche ou les Aventures de M. Bigand*, René DÉMORIS et Florence MAGNOT-OGILVY (éd.), Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 1 vol., 662 p.

Polygraphe impénitent et du coup peu porté à se relire, le Chevalier de Mouhy (1701-1784) publie en 1777, soit un bon quart de siècle après les premières sorties de presse espacées de 1735 à 1742, une réédition très soigneusement retouchée de son roman *La Mouche*. Elle sert aujourd'hui de base à une excellente édition critique, qui permet de redécouvrir un très curieux roman, qui risque d'être, aux côtés de *La Paysanne parvenue* (rééditée pour sa part en 2005 par Henri Coulet aux Éditions Desjonquères), le second chef-d'œuvre de son auteur. Mouhy n'aura de toute manière effectué aucune autre révision analogue – et on se souvient que Prévost, pour sa part, n'en aura fait autant que pour la seule *Manon Lescaut*.

René Démoris et Florence Magnot-Ogilvy inventorient les variantes des éditions originales et alignent séparément, d'après le *Recueil de Préfaces de Romans* bien connu de Jan Herman, leurs divers textes liminaires, que la version unifiée de 1777 devait tout naturellement sacrifier. Leur volume comporte aussi une belle bibliographie, qui atteste que l'œuvre du Chevalier bénéficie de nos jours d'un modeste retour de faveur. On regrettera au plus que la « Table des Matières » finale se contente des numéros des chapitres et ne reprend donc pas leurs titres. Comme il s'agit de titres descriptifs plutôt copieux, qui alignent à chaque fois, en quelque deux ou trois lignes, les principaux événements racontés, l'ensemble aurait fourni une manière de résumé cursif, qui aurait aidé bien des chercheurs à retrouver rapidement tel ou tel épisode précis.

Les deux éditeurs signent respectivement une « Préface » et une « Introduction », qui proposent en fait deux lectures globales du roman. Pareil partage des tâches ne pouvait guère manquer d'amener quelques redites ; admettons que, s'agissant d'un roman peu connu, elles ont toujours leur modeste vertu pédagogique... La « Préface » de René Démoris souligne que *La Mouche* vaudrait une manière de « roman total » (p. 24) qui

convoquerait, en multipliant les tiroirs d'accent très différent, quasiment tous les registres romanesques alors disponibles. Le récit premier, lui, donne la parole à un narrateur plébéien sans rejoindre pour autant la perspective picaresque ou comique qui dominait le plus souvent la Basse Romancie: des réalités et des préoccupations triviales font l'objet d'une évocation foncièrement sérieuse et aboutissent à illustrer, sans les idéaliser, un bon sens et des vertus populaires. S'y ajouteraient, dans les principaux épisodes sentimentaux du roman, quelques suggestions singulièrement audacieuses sur les postulations d'une sexualité qui déborderait les casuistiques amoureuses traditionnelles et se désintéresserait même de la personnalité du partenaire; les meilleures pages du roman anticiperaient (comme les *Mémoires d'Anne-Marie de Moras* que René Démoris rééditait en 2006 chez Desjonquères) sur telles intuitions freudiennes. Le problème, que René Démoris indique au demeurant en toutes lettres, est que Mouhy, à la différence de Marivaux, évite plutôt les réflexions et se contente donc de combiner des intrigues qui pourraient (ou devraient) donner à penser. Il est du coup difficile de savoir si les leçons audacieuses qui seraient selon la « Préface » leur enjeu secret sont effectivement appelées par le texte ou si elles ne relèveraient pas plutôt, au moins par instants, d'une surinterprétation généreuse (ou à la limite anachronique) de péripéties que Mouhy a pu accumuler sans trop d'arrière-pensées. La question vaudrait d'être étudiée au cas par cas; nous ne pouvons ici que l'indiquer.

L'« Introduction » de Florence Magnot-Ogilvy commence par rappeler les principaux faits de la biographie de Mouhy et conclut que, même si le narrateur premier Bigand est à sa façon une figure de romancier, toute interprétation autobiographique du roman reste au mieux conjecturale. Elle constate ensuite à son tour que *La Mouche* convoque et combine des registres narratifs des plus hétérogènes; elle ajoute pour sa part que Mouhy multiplie aussi, de façon moins voyante, les effets d'écho: « la répétition des situations, des séquences narratives et la reprise des mêmes signifiants » (p.64) unifient à certain degré son matériau disparate. L'onomastique du roman, fort peu vériste, comporte son lot d'échos directs: quatre rôles féminins majeurs du roman sont tenus par des dénommées Lina, Linette, Lusinette et Likinda; la Laure du dernier épisode continue sur la même lettre initiale. Ce serait anodin si ne s'y ajoutaient, par ailleurs, des échos plus thématiques. Plusieurs intrigues comportent un rival présumé qui se trouve être en réalité un frère de la bien-aimée crue à tort infidèle; la récurrence paraît d'autant plus troublante que d'autres épisodes frôlent l'inceste, qui s'accomplit au moins une fois pour de bon. D'autres épisodes témoignent de certaine « obsession de la réparation et du remboursement » (p. 73): si l'argent, dans *La Mouche*, est omniprésent et bien souvent néfaste, l'auteur voudrait en indiquer aussi certain *bon usage*. Là encore, l'idée mériterait ample réflexion; il est au moins permis d'espérer que ce grand roman redevenu enfin disponible ne manquera pas de susciter quelques belles thèses.

Paul PELCKMANS

Philippe NÉRICHAULT DESTOUCHES, *Le Philosophe marié ou le Mari honteux de l'être, comédie*, texte introduit, établi et annoté par Gabrielle VICKERMANN-RIBÉMONT, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2010, 288 p., 1 ill.

Cette comédie de Destouches fut l'un des grands succès du répertoire de la Comédie-Française au 18^e siècle. Largement oubliée sauf des spécialistes, elle mérite cette édition savante dans la collection de référence de la librairie Droz. Gabrielle Vickermann-Ribémont rappelle dans sa préface tout ce que l'on peut savoir de l'auteur, un temps comédien, puis agent diplomatique et, surtout, l'un des écrivains de théâtre dont la réputation internationale fut immense au 18^e siècle: il fut de loin, par exemple, l'auteur dramatique le plus joué en Pologne au cours du siècle. *Le Philosophe marié*, créé à la Comédie-Française en 1727, appartient au genre nouveau, la comédie sérieuse, dont Destouches passe pour être le père. Sur un modèle classique (cinq actes en vers), elle refuse l'évolution de la comédie des successeurs de Molière vers un cynisme social de plus en plus agressif. Dans la comédie sérieuse, les valets

ont de la morale et les maîtres des interrogations existentielles. L'état de « philosophe » est-il compatible avec le mariage de sentiment? C'est la question débattue dans la pièce, d'autant que le mariage concerné est une union secrète sans l'aval des parents, prévue par l'Église, mais interdite par la loi. Le débat autour de la nouvelle conception du mariage – acte social ou acte d'amour – témoigne de l'évolution de la société française. Quelques années plus tard, *Le Préjugé à la mode* de La Chaussée montrera combien la société est hostile par « préjugé » à ce nouveau concept. Sincérité ou air du temps sous le gouvernement du cardinal de Fleury? On peut s'interroger, comme pour La Chaussée, un fin libertin, sur Destouches, qui avait été l'affidé du futur cardinal Dubois, le maître en libertinage du Régent. La pièce fit scandale pour quelques vers contre la Ferme générale supprimés rapidement de la première édition. Une pluie de petits pamphlets critiquant le caractère du « philosophe » comme inadapté ne fut là que pour mettre encore en lumière le contenu de la pièce. L'édition de M^{me} Vickermann-Ribémont prend pour texte de base l'édition originale de 1727 non cartonnée (oubli d'une correction manuscrite sur un vers 1978 faux), elle y joint des variantes – d'ailleurs légères – des éditions postérieures et publie en appendice ce qui en diffère dans le manuscrit de souffleur de la Comédie-Française – en fait le manuscrit de censure signée du lieutenant général de police René Hérault avant la première représentation.

François MOUREAU

Abbé PRÉVOST, *Contes singuliers tirés du Pour et Contre*, Jean SGARD (éd.), Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 502 p.

De 1733 à 1740, Prévost publie un « ouvrage périodique d'un goût nouveau », *Le Pour et Contre* dans lequel il évoque tout ce qui peut intéresser un lecteur français dans l'actualité culturelle anglaise : nouvelles de Londres, traductions de morceaux littéraires, extraits des journaux anglais, échos des débats moraux, philosophiques ou scientifiques, comptes rendus d'ouvrages. Il y insère aussi des morceaux narratifs plus ou moins étendus, présentés comme « aventures », « événements », « histoires », dont la dimension va du micro-récit de fait divers raconté en huit lignes, jusqu'à la longue nouvelle à épisodes publiée en plusieurs parutions du journal. Jean Sgard, dont les travaux sur Prévost font référence, propose ici un choix de soixante-dix de ces *Contes singuliers tirés du Pour et Contre* (la précédente anthologie de ce type avait été réalisée par Pierre Berthiaume en 1985 dans le tome VII des *Œuvres de Prévost* (J. Sgard [dir.] aux Presses Universitaires de Grenoble).

Souvent, le point de départ de Prévost est un fait divers raconté dans la presse anglaise, choisi pour son caractère extraordinaire, insolite ou particulièrement noir. Il le met en scène, lui donne un décor anglais pour la couleur locale, et fait de cette anecdote initiale un récit propre à attacher le lecteur, en faisant parler les personnages, en leur donnant des motivations, en moralisant sur leurs actions, et surtout en inventant des développements narratifs proprement romanesques tout droit sortis de son imagination ou inspirés de romans contemporains. Parfois, comme dans la remarquable « Histoire de Molly Sibilis », les personnages sont entièrement fictifs, ce qui n'empêche pas Prévost de rappeler en préambule de cette nouvelle que, s'il a « promis de rapporter des événements extraordinaires », « le *Pour et Contre* n'est point un ouvrage d'imagination ». Le narrateur cède alors la parole à cette héroïne du mal qui raconte elle-même sa vie de séduction et de meurtre, puis il reprend la plume et s'adresse ainsi au lecteur : « La nature produit-elle un monstre? Vous y courez, cher lecteur. La curiosité vous porte à le voir de près et à l'examiner. L'horreur qu'il vous inspire rebute si peu vos yeux que c'est précisément ce qui vous conduit au spectacle. » On voit par là que, si le spécialiste se réjouira de cette publication qui donne le sentiment d'entrer dans l'atelier du romancier, le lecteur en général n'aura pas besoin de cette motivation scientifique pour se délecter des trouvailles de l'imagination noire de Prévost, et rêver avec lui sur la part irréductible d'opacité des actions humaines.

Colas DUFLO

Abbé PRÉVOST, *Manon Lescaut*, texte intégral et dossier par Alain SANDRIER et lecture d'image par Agnès VERLET, Folioplus classiques, 2010, 272 p.

Il faut savoir gré aux concepteurs de cette collection destinée au travail scolaire de nous offrir, dès l'ouverture du livre, le texte original de l'abbé Prévost sans truchement ni intermédiaire. L'édition reproduite est le texte établi par F. Deloffre en 2008 pour les éditions Gallimard et l'on peut fort bien, si l'on n'a pas d'autre projet universitaire à satisfaire, s'en tenir à ces pages qui fournissent, à chaque âge de la vie, une lecture forcément renouvelée et différente des désordres de l'amour. Des Grieux vient d'avoir 17 ans et Manon ne les a pas encore quand ils se rencontrent à l'arrivée du coche d'Amiens et même si l'âge ne fait rien à la chose on ne peut qu'être emporté par cette puissance de la vie que plus rien ne pourra éteindre. Les notes de bas de page sont limitées à l'extrême, ce qui est bien car elles accompagnent la lecture sans en briser l'élan. Elles tentent, entre autre, de démêler la place que tient l'argent dans cette aventure et ouvrent des perspectives qui ne manquent pas d'intérêt sur ce que pouvaient être les milieux sociaux dans l'entourage desquels vivait l'abbé Prévost. Du dossier d'accompagnement, qui suit le texte, minutieusement composé par A. Sandrier, on retiendra, en ordre dispersé, une chronologie situant l'abbé Prévost dans son temps, une présentation du mouvement littéraire des années 1730, de Marivaux et autres contemporains à Crébillon, une analyse de ce que peut être l'esprit d'une œuvre qui cherche à être l'écriture de la passion, des perspectives sur les origines et les prolongements d'une publication qui fit scandale, bref tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour un commentaire littéraire, et ceci jusqu'à l'histoire du coup de foudre et de ses avatars. S'y ajoute, réalisée par Agnès Verlet en un complément bien venu, l'analyse de *La lettre d'amour* de Fragonard dont la reproduction orne la première et la quatrième de couverture. Malgré le décalage de génération existant entre les deux œuvres, c'est bien Manon à s'y tromper.

Jean BOISSIÈRE

Guillaume-Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, tome I, livres I-V, Antony STRUGNELL (dir.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2010, 770 p., 19x27,5 cm.

Guillaume-Thomas RAYNAL et Rigobert BONNE, *Tableaux, atlas et cartes de l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Fac-similés des éditions de 1774 et 1780, Andrew BROWN (éd.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2010, 128 p., 37 x 27 cm.

Les spécialistes de l'histoire coloniale, de l'histoire des voyages, de Diderot, des idées politiques ou de l'anthropologie du 18^e siècle attendaient depuis longtemps la publication d'une édition critique de *l'Histoire des deux Indes* qui non seulement rende ces pages à nouveau disponibles, mais également fasse la synthèse de l'ensemble des connaissances rassemblées sur ce texte depuis les cinquante dernières années. Cette édition, qui est la première à proposer l'ouvrage de Raynal dans son intégralité depuis 1820, comblera leurs vœux. L'entreprise était ambitieuse et la longue liste des chercheurs membres de l'équipe scientifique et mis à contribution pour ce volume témoigne de la complexité de la tâche qui supposait en effet des compétences assez variées. Le texte de base retenu est celui de la dernière édition parue du vivant de l'auteur et sous son contrôle (1780), les variantes par rapport aux éditions de 1770 et 1774 sont bien entendu signalées. À terme, l'édition comprendra quatre volumes, comme l'édition de référence, complétés par le volume des *Tableaux, atlas et cartes* de 1780, et un volume comportant toutes les pièces annexes (gravures, index général et bibliographie, etc.). Chaque livre est précédé d'une présentation réalisée par son éditeur scientifique, en l'occurrence Peter Jimack, Guido Abbatista, Anthony Strugnell, Florence D'Souza et Muriel Brot, qui en résume le contenu et la structure, en analyse les sources et les choix idéologiques ainsi

que la dimension philosophique. L'annotation précise les données historiques et géographiques situe l'origine des informations utilisées par Raynal (et les précise même, le cas échéant en les confrontant à d'autres textes contemporains), analyse les différences d'une édition à l'autre de l'*Histoire des deux Indes* : compte tenu de la multiplicité et de la variété des connaissances mises en jeu, il s'agit d'un travail remarquable qui va rendre service à de très nombreux chercheurs. Au-delà de cette dimension purement universitaire, tout ce travail de mise à disposition des sources et des informations rend le texte de Raynal à nouveau lisible et intéressant pour lui-même.

On sait que Raynal a recouru à de nombreux collaborateurs et que l'*Histoire des deux Indes* doit être considérée comme un travail collectif : Jussieu, Saint-Lambert, Pechméja, Deleyre, Suard, Condorcet, d'Holbach et de nombreux autres ont, dans des proportions variables et à différents moments, apportés leur pierre à l'édifice. Mais le collaborateur le plus marquant est sans nul doute Diderot qui a écrit sous le nom de Raynal et dans les pages de l'*Histoire des deux Indes* une des parties les plus importantes de sa philosophie politique et, ce faisant, a contribué à donner à l'ouvrage une dimension critique qui a fait une bonne part de son succès de scandale et motivé sa condamnation. Le travail indispensable de Gianluigi Goggi dans ce volume permet de repérer et d'analyser ces interventions diderotiennes qui, bien qu'étant souvent de portée générale, ne prennent véritablement tout leur sens qu'*in situ*, dans le texte de Raynal, et dans le jeu, parfois décalé et subversif, qu'elles entretiennent avec le contexte où elles s'inscrivent.

Le volume de cartes est bien sûr un complément indispensable à cette lecture. À côté de cette fonction pratique, elles permettent au lecteur dix-huitiémiste de rêver et d'imaginer dans quel monde circulent les héros de romans et les auteurs de récits de voyage.

Colas DUFLO

Madame G. M. de ROCHMONDET, *Études sur la traduction de l'anglais*, intr. et notes Benoît LÉGER, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, lxxii + 287 p.

Cet ouvrage, édité avec soin par Benoît Léger, est tout à fait remarquable. Madame G. M. de Rochmondet, dont on ne sait rien sinon qu'elle était probablement protestante et peut-être suisse est l'un des « inventeurs » de la traductologie. Femme cultivée et réfléchie, elle publia ses *Études* à compte d'auteur en 1830. Les études proprement dites sont précédées d'une introduction où elle examine les problèmes posés au traducteur par les différences d'extension entre les mots de langues différentes, par les changements diachroniques dans la langue de départ et la langue d'arrivée, et où elle explique qu'elle s'est surtout attachée à l'exactitude. Cette affirmation est infléchie dans le « Résumé ou principes de traduction » qui conclut son ouvrage : elle dit là qu'il est primordial « de transporter d'une langue dans l'autre la pensée de l'auteur, pour le faire connaître particulièrement » (260). Son effort de systématisation va jusqu'à évoquer la généralisation et la particularisation, terminologie qui fut utilisée beaucoup plus tard par J.-P. Vinay et J.-L. Darbelnet dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958). Les textes qu'elle traduit et commente datent tous du 18^e siècle et de la fin du 17^e ; il s'agit surtout de prose discursive, plus rarement de prose narrative. Ses traductions sont analysées et justifiées fragment par fragment, à la manière d'un manuel de version actuel. Comme le dit BL, il s'agit à la fois « d'exercices pédagogiques et d'une tentative de définition de ce que devrait être la traduction » (xvi).

L'ouvrage comprend peu de coquilles ; on rappellera que, comme on le savait au 19^e siècle, le féminin d'« auteur » est « autrice », non « auteure ».

Isabelle BOUR

Jean-Jacques Rousseau en 78 lettres. Un parcours intellectuel et humain, présentation de Raymond TROUSSON, Paris, Sulliver, 2010, 297 p.

Raymond Trousson nous permet de revisiter les pensées de Rousseau à travers un choix judicieux de 78 lettres qui révèle fondamentalement un être solitaire, intransigeant sur

sa liberté, et pourtant en perpétuel besoin d'autrui et d'amitié. Si Rousseau y apparaît également très sensible à la bonté des autres, face à un père qui le délaisse (lettres de 1731 et 1735), c'est bien sûr tout particulièrement le cas dans ses lettres à Madame de Warens, au nombre de six, qui soulignent ce qu'ils ont de commun dans leur manière de penser, de sentir.

D'une lettre à l'autre, Rousseau marque une constante, conserver « une entière liberté » (à Madame d'Épinay, 1756), tout en se voulant un défenseur des principes de l'optimisme, même dans les pires malheurs pour l'humanité, ainsi dans la lettre à Voltaire de 1756 à propos du séisme particulièrement meurtrier de Lisbonne.

Ses dé mêlés avec Diderot qui voit en lui « un méchant caractère » sont également exposés dans trois lettres, la lettre de rupture de 1758 incluse. Ainsi se précise le portrait que Rousseau dresse de lui-même et qu'il revendique par le seul fait de lui-même. Il apparaît comme un cœur trop sensible, qui s'épanche trop facilement, et par là même présente un caractère qui cultive de manière extrême le goût de la simplicité, de la solitude, de l'oisiveté, mais aussi de l'intime amitié, associé à un esprit romanesque marqué par l'amour de sa patrie.

Il en ressort aussi l'expression d'un sentiment de vide dans la conversation mondaine, sentiment allant jusqu'au dégoût pour le commerce des hommes qu'il explique par « un indomptable esprit de liberté » et « une violente aversion pour les états qui dominent les autres » (lettre à Malesherbes de 1762). Il précise aussi que ce quelque chose existant en lui-même, et dont il parle sans cesse, en lui interdisant d'accepter quelque chose de l'autre, lui permet ainsi de « faire entendre la voix de la vérité ».

Cependant, cette correspondance témoigne également d'un événement majeur qui frappe Rousseau en 1762 : le début de son exil suite à la condamnation de *L'Émile* tant dans le royaume de France qu'à Genève. Ainsi, affirmant, au terme d'une longue lettre à Claude Anglancier de Saint-Germain, du 26 février 1770, quelques années avant sa mort, « j'ai vécu », il retrace dans les dernières lettres un parcours où, du moment où il communique ses écrits au public et en subit les conséquences dans l'exil, il devient « un homme affreux » pour les gens de lettres, et va de persécution en persécution, d'autant qu'il fait des lectures publiques de ses *Confessions* non encore publiées. Diderot, comme l'a montré par ailleurs Raymond Trousson dans sa biographie (*Diderot*, Folio-Gallimard, 2008), est de ceux qui font de Rousseau dans les années 1770 un traître et un fourbe. C'est ainsi tout un système de calomnies à son égard que Rousseau décrit et qui marque bien, quel que soit son degré de véracité, son souci de dévoiler « le langage de l'hypocrisie », tout en supportant le malheur dans un perpétuel souci de n'être pas dupe de lui-même.

Jacques GUILHAUMOU

La comtesse de SABRAN et le chevalier de BOUFFLERS, *La Promesse. Correspondance 1786-1787*, édition établie et présentée par Sue CARRELL, Éditions Taillandier, 2010, 588 p.

Nous avons quitté la comtesse et le chevalier à la fin de 1785 (voir *Le Lit bleu, Dix-huitième Siècle*, 2010, n° 42, p. 734), toujours amoureux fous, toujours épistoliers impénitents lors de leurs fréquentes séparations, rédigeant sans le savoir ce qui constitue probablement la plus belle correspondance amoureuse du siècle. Or, pour tenter de combler la distance sociale, et pour tout dire financière, qui le sépare de celle qu'il aime, le chevalier accepte le poste qui lui est proposé de gouverneur du Sénégal, ce qui va le contraindre à deux mortelles années en Afrique, exil heureusement interrompu en son milieu par un bref retour en France. Tous deux fidèles à leur promesse de ne pas laisser passer un jour sans au moins quelques lignes à l'être aimé, ils tiendront l'un pour l'autre un journal fidèle de leur vie quotidienne, qui parviendra à l'*alter ego* par envois groupés, au gré des rares vaisseaux qui font l'aller et retour entre la France et ces contrées exotiques. Perpétuel chant d'amour, exigeant et absolu, du premier volume au deuxième la tonalité reste la même. Mais les circonstances

extérieures les contraignent, sans qu'ils en aient pleinement conscience, à nuancer l'autisme affectif qui caractérisait la première partie de leur correspondance. L'aimable auteur mondain, devenu monsieur le gouverneur, voyage dans des conditions périlleuses, souffre de mille maux soigneusement rapportés, et, surprise, se révèle un excellent administrateur, réglant les conflits qui naissent chaque jour entre blancs et populations locales, faisant avec des moyens dérisoires l'impossible pour améliorer leur situation matérielle. L'échange intime se mue ainsi en document ethnographique, riche d'enseignements, ne serait-ce que par la révélation d'une effroyable mortalité dans la petite colonie que le chevalier est amené à consigner jour après jour. Quant à la comtesse, malgré les petites misères physiques qui l'assaillent, dont elle tient un journal minutieux, l'ennui des jours solitaires, le déchirement de la séparation, elle aussi fournit un vivant témoignage sur ces années 1786-1787 où une aristocratie insouciant ne sait pas qu'elle vit ses derniers beaux jours. Bien qu'absorbée par le mariage de sa fille qui est la grande affaire du moment, elle, d'ordinaire si peu attentive aux événements politiques, en vient à évoquer au coin de lettres de plus en plus nombreuses, les difficultés financières de la monarchie, le conflit avec les parlements, l'assemblée des notables. Vint le début tant désiré de l'année 1788 qui scelle enfin la réunion des deux amants et marque *de facto* l'interruption de cette passionnante correspondance. Mais l'avenir est gros d'incertitudes, de drames, de séparations que de nouvelles lettres viendront adoucir. Il y faudra un troisième et dernier volume, qui ne devrait pas tarder à paraître.

Henri DURANTON

Cinquante Lettres du marquis de Sade à sa femme, établies et annotées par Jean-Christophe ABRAMOVICI et Patrick GRAILLE, choix et préface de Pierre LEROY, texte de Cécile GUILBERT, Paris, Flammarion, 2009, 255 p.

Ce luxueux volume regroupe un choix de lettres écrites par Sade à sa femme : quarante du donjon de Vincennes, entre 1777 et 1784 ; huit de La Bastille, en 1784 et 1785 ; une de Paris en 1798 ; enfin la dernière lettre connue à sa femme, écrite de Versailles le 25 novembre 1799.

Nous sont présentées côte à côte une photo couleur de la lettre manuscrite, une édition diplomatique qui reproduit au plus près le texte manuscrit (sa disposition graphique, ses ajouts ratures ou soulignements) enfin une version modernisée dans son orthographe et sa ponctuation, qui permet au lecteur d'aujourd'hui une lecture cursive.

Quatre de ces lettres sont inédites. Pour les autres, les éditeurs donnent chaque fois scrupuleusement les références et la pagination des éditions précédentes. Leur scrupule va même jusqu'à signaler la page où telle lettre, par ailleurs inédite, est évoquée dans la biographie de Lely.

Cette nouvelle édition fournit, pour ces cinquante lettres, un texte que l'on peut considérer comme définitif : lettres tronquées ou passages omis par les précédents éditeurs sont rétablis ; des lettres jusque-là publiées en fragments séparés sont restaurées dans leur continuité et bien sûr de nombreuses lectures fautives sont rectifiées. L'annotation s'efforce de mettre en rapport la correspondance du marquis et ses œuvres littéraires. Toujours précise, elle éclaire fort bien le texte (autant que faire se peut pour une correspondance, toujours bourrée d'allusions plus ou moins déchiffrables, qui de plus fait ici un abondant usage de termes codés destinés à déjouer la censure) et vient compléter et éventuellement rectifier celle des précédents éditeurs.

Par la continuité qu'il établit entre les manuscrits et l'imprimé en graphie modernisée, ce beau livre nous offre le plaisir de lire les lettres du marquis à sa femme, dans leur mélange d'extrême violence et de maîtrise rhétorique, en nous tenant au plus près de ce qu'elles avaient de brûlant pour les deux épistoliers.

Pourquoi cinquante lettres et précisément celles-là ? C'est le choix (subjectif, donc) du possesseur des manuscrits, Pierre Leroy. On aurait souhaité en voir publier davantage. En

tout cas, indépendamment de la beauté de ce livre-album, l'édition de ces textes, dans son exactitude philologique comme dans son annotation, constitue à la fois une amorce et un modèle pour une édition scientifique de l'ensemble de la correspondance du marquis, qui fait aujourd'hui si fâcheusement défaut. Regrettons que les noms des deux éditeurs scientifiques, eux aussi auteurs de l'ouvrage, n'apparaissent pas dès sa couverture.

Marc BUFFAT

DIRK SANTVOORT, *Recherches curieuses de Philosophie (1714)*, édition critique établie par Emilio SERGIO avec des notes supplémentaires de Rienk VERMIJ, Paris, Honoré Champion, 2009, Livre pensée et littérature clandestine, 38, 405 p.

Cette édition critique du manuscrit F. fr. 9107 de la Bibliothèque nationale de France identifie pour la première fois, comme le souligne Claudia Stancati dans son avant-propos, l'auteur de ce texte longtemps resté anonyme. Il s'agit du seul exemplaire de la traduction française d'un texte écrit à l'origine en néerlandais par Dirk Santvoort entre 1699 et 1707 et publié en traduction latine en 1704 et 1713. E. Sergio établit également que la version française publiée ici fut traduite à partir du texte latin par Henri de Boulainvilliers. Nous sommes ainsi en présence d'un cas intéressant de circulation d'un texte naturaliste qui prend une valeur plus radicale en traduction, comme l'indique C. Stancati.

Dans son introduction (p. 17-66), E. Sergio s'attache à l'identification et à la biographie de l'auteur, à ses sources notamment cartésiennes et à la présentation des grandes lignes de son interprétation du monde. Le texte du manuscrit est accompagné de notes (rédigées par E. Sergio et par R. Vermij) qui le comparent à la version latine et identifient un certain nombre de sources. L'ensemble constitue un ouvrage très bien documenté, dans la lignée des recherches sur les manuscrits clandestins philosophiques, et qui apporte des connaissances précieuses sur le monde intellectuel notamment aux Pays-Bas au tournant des 17^e-18^e siècles. On peut toutefois regretter qu'E. Sergio ait choisi de structurer son introduction en grande partie autour des étapes de sa recherche de l'identité de l'auteur et qu'au lieu d'une étude détaillée du contenu du texte, il renvoie, modestement, à une présentation chronologique des travaux antérieurs. Ces choix ne facilitent pas la tâche du lecteur et n'aident pas à la clarté de l'exposition. On aurait préféré une présentation plus claire de l'auteur et de son milieu, des circonstances de la composition du texte et de sa circulation, afin de mieux cerner sa place dans le cadre non seulement de ce qu'il est convenu d'appeler la littérature clandestine française, mais également plus largement de la pensée philosophique et scientifique de son temps. Des indications concernant la réception plus large du texte de Santvoort auraient été les bienvenues à cet égard. Car s'il n'existe qu'un exemplaire de la traduction française de Boulainvilliers, les versions imprimées en néerlandais et latin existent dans plusieurs bibliothèques, comme l'indique une « notice bibliographique » (p. 67-72), dont le statut n'est pas très clair. Tel quel, cependant, ce livre met ce texte annoté à la disposition des chercheurs et contribue à notre connaissance de l'activité clandestine de Boulainvilliers et de la circulation de la pensée naturaliste.

Ann THOMSON

Jean TARDIEU, *Candide*, adaptation radiophonique du roman de Voltaire 1944-1946, présentation par Delphine HAUTOIS, André MAGNAN et Morgane PAQUETTE, Centre international d'études du 18^e siècle, Ferney-Voltaire, 2010, 64 p. et disque compact audio.

À la fin de l'année 1944, on célébrait le 250^e anniversaire de la naissance de Voltaire et la radio, un des principaux media du temps, s'en est mêlée en offrant à Jean Tardieu un temps de direct. Cette première version n'ayant pas été gravée, c'est l'enregistrement de 1946 qui est ici proposé.

Je n'ai pas été convaincue par celui-ci : la volonté de tout faire passer par les discours des personnages fait perdre la verve du texte. Les voix et les effets sonores sont si démodés

que cette version ne me semble pas pouvoir être utilisée par les enseignants du secondaire.

En revanche, c'est une très belle et très utile publication et un morceau d'archives extrêmement intéressant par les courts articles, tous passionnants, qui accompagnent le CD : ils proposent une présentation du contexte de la réalisation de l'œuvre et évoquent entre autres la question de la place de Voltaire en 1944. Les discours qui se sont succédé le 10 décembre 1944 sont significatifs : le Voltaire « convenable » de Henriot ou le Voltaire « génie de la dissociation » de Valéry, qui se demande ce que peut encore un homme d'esprit, en 1944. Le rapport (et le non-rapport) de Tardieu à Voltaire, les conditions de production et la musique sont également évoqués. D'ailleurs, à l'écoute du CD, la musique, de Claude Arrieu, retient d'emblée. André Magnan offre en fin de volume une liste des « variations musicales sur *Candide* » de 1784 à nos jours fort utile. Il faut signaler aussi la remarquable qualité du livre : belle couverture, beau papier, belle impression, belles reproductions photographiques, en somme un très bel objet.

Anne-Marie MERCIER

Samuel Auguste TISSOT, *De la Médecine ou de la Police de la Médecine*, Miriam NICOLI (éd.), introduction Danièle TOSATO-RIGO et M. NICOLI, Éditions BHMS, 2009, 162 p. + 1 ill.

Ce texte sur la Police médicale a occupé les derniers jours de ce fameux médecin né en 1728 et mort en 1797 et est donc resté inachevé. Alors que nous connaissons bien l'*Onanisme* (1760) et l'*Avis au peuple sur sa santé* (1761), la *Police médicale* est un texte jusqu'à présent resté inédit que les présentes éditrices qualifient de testament politique du médecin. Il s'agit d'un véritable plan de santé publique et de prévention destiné aux autorités et détaillant par conséquent la vie ou plutôt la survie à la fin du 18^e siècle. Après une reproduction en couleur du portrait de Tissot en 1783 par A. Kaufmann, ce livre présente la carrière de Tissot, l'évolution de sa pensée face aux épidémies (la dysenterie en 1772), le manuscrit de la *Médecine civile* (qui signifie police médicale) puis une analyse sur les réflexions médicales développées par Tissot concernant l'hygiène et donc les rapports entre l'expérience individuelle de la maladie et les enjeux collectifs. Les éditrices soulignent à l'époque l'évolution entre l'article novateur HYGIÈNE de l'*Encyclopédie* (1765) et celui de l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke (1780) qui intègre le point de vue global de la santé publique. Tissot s'adresse donc à la fin de sa vie aux autorités par ce texte que les auteurs qualifient de « manuel d'un expert pour les pouvoirs publics ». Cette présentation est suivie par vingt pages de fac-similés de la préface actant des corrections et détours par lesquels Tissot est passé dans l'élaboration définitive du texte. Enfin suit le texte du manuscrit de 1797 du Fonds Tissot de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Il comporte deux parties. La première traite des moyens de conserver la santé du public ou de l'hygiène générale en quatre chapitres qui détaillent la médecine des anciens puis l'importance à accorder à l'air, aux aliments, aux boissons etc. La seconde partie, en trois chapitres sur les hôpitaux, énonce les moyens de rétablir la santé et la manière d'y traiter et d'y recevoir le malade. Des solutions pour l'accueil dans les hôpitaux d'enfants trouvés y sont proposées. Enfin, une meilleure considération du personnel médical est envisagée. Il n'est pas question des devoirs mais des moyens qui doivent être accordés pour faire fonctionner un système de santé. Les éditrices notent justement l'actualité étonnante du texte ! Une bibliographie, un glossaire et un index des noms terminent cette intéressante édition d'un texte « nouveau » et utile.

Martine GROULT

Raymond TROUSSON (éd.), *Louis-Sébastien Mercier, De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution française*, Paris, Honoré Champion, 2010, 495 p.

Depuis les travaux de Roger Barny et de Nathalie Robisco nous avons pris la mesure de « l'éclatement du rousseauisme sous la Révolution » : tous les révolutionnaires, de toutes les tendances, se sont réclamés du « vrai Rousseau » ; et bien des contre-révolutionnaires en firent autant : il y eut des « Rousseau aristocrates », selon le titre du pamphlet de Lenormant, en 1790, puis il y eut le Rousseau robespierriste, certainement la lecture de Jean-Jacques la plus connue de la période révolutionnaire. L'ouvrage que réédite ici, pour la première fois depuis 1791, Raymond Trousson donne une lecture « libérale » de Rousseau, qui aurait été un précurseur des Girondins. C'est bien ainsi que Mercier présente celui qui fut un des fils conducteurs de sa pensée, réinterprété à sa façon bien entendu. Mercier avait, dans un chapitre fameux de *Mon Bonnet de nuit*, en 1784, fait l'éloge des gens de lettres, érigés en hérauts de la liberté contre l'oppression tant religieuse que politique : la Révolution fut pour lui la confirmation éclatante de ce rôle actif des livres dans l'avènement du nouvel ordre politique. L'exergue placé en tête de son livre consacré à l'influence de Rousseau dans la Révolution en cours est explicite : « On a député des hommes aux États généraux ; et nous, hommes de lettres, nous y avons député des ouvrages ; et ces ouvrages sont cause qu'il y a eu une assemblée nationale, et que depuis elle a prospéré. » Le ton est ainsi donné : Mercier développe au fil des centaines de pages de cet ouvrage l'éloge des philosophes du siècle, Rousseau étant le premier d'entre eux.

Raymond Trousson, en une longue présentation (p. 7-82), retrace l'itinéraire pré-révolutionnaire de Mercier, qui avait appelé à la destruction de la Bastille dès 1770 dans une note de *L'An 2440* et avait souhaité une révolution en France en termes explicites dès le début des années 1770. Mais, et R. Trousson n'est pas dupe de ces appels révolutionnaires, Mercier restait partisan d'une monarchie, certes constitutionnelle mais bien éloignée d'une « démocratie » qui lui fera toujours horreur : « La souveraineté émane du peuple, mais le peuple ne doit pas être souverain », écrira-t-il en 1787 dans *Notions claires sur les gouvernements* ; pour Mercier seule la représentation fonde la liberté politique. Et c'est bien sur ce point que réside l'ambiguïté de sa référence constante à Rousseau, qui s'exprime au grand jour dans les deux volumes qu'il publia en 1791 et qui sont réédités ici. En effet, la vision que Mercier propose de Rousseau est une adaptation à ses propres conceptions politiques : un système représentatif, le droit de propriété garanti par la loi, la liberté économique tempérée par une régulation administrative... Si Mercier a effectivement rencontré Rousseau comme il l'affirme lui-même à plusieurs reprises – ce dont nous n'avons aucune preuve – cette rencontre n'atteste pas pour autant une filiation politique entre les deux hommes. L'image de Rousseau que propage Mercier dans son livre est celle de l'homme simple, éloigné des fastes de cour, vivant modestement en solitaire effrayé par le bruit du monde ; en aucun cas ce n'était l'adhésion à un quelconque « programme » rousseauiste que Mercier aurait développé à partir des textes politiques de Rousseau les plus cités sous la Révolution, le *Contrat social* ou le *Discours sur l'inégalité*. En revanche, Mercier plaçait très haut la réplique à Christophe de Beaumont, les *Lettres écrites de la Montagne* et, plus encore, l'*Émile* et la *Profession de foi du vicaire savoyard*, qui sera le credo de Mercier dans la Révolution en matière religieuse. Pourtant le *Contrat social*, peu lu mais beaucoup commenté avant la Révolution, occupe une place à part dans le livre de Mercier : Rousseau est le père de la Révolution et le *Contrat social* en est « le temple le plus superbe », le « levier », qui a permis à l'Assemblée nationale de renverser la tyrannie ; la contradiction entre le refus de toute délégation de souveraineté chez Rousseau et l'éloge du système représentatif chez Mercier est résolue de façon étonnante : lorsque qu'une nation est libre, il n'y a plus ni représentants ni représentés, et les représentants sont eux-mêmes le souverain. C'était, souligne R. Trousson, en totale contradiction avec le *Contrat social*, mais Mercier n'y voyait qu'une adaptation de la théorie de Rousseau à une situation qu'il n'avait pu même entrevoir, celle où la nation se serait affranchie elle-même. Le Rousseau de Mercier n'avait, à ce stade, plus grand rapport avec l'auteur du *Contrat*...

On ne peut que souligner l'importance de cette réédition qui, venant après les grandes éditions de Mercier qu'a données Jean-Claude Bonnet (*Le Tableau de Paris*, *Le Nouveau Paris*, *Mon Bonnet de nuit* et *Du Théâtre*, au Mercure de France, *Néologie*, aux Éditions Belin), permet de mieux connaître cet auteur trop longtemps ignoré, voire méprisé, mais dont l'importance fut immense à la fin du 18^e siècle.

Marcel DORIGNY

Denis VAUGELADE, *Le Voyage en Amérique de La Rochefoucauld-Liancourt 1794-1798*, Paris, Éditions de l'Amandier, 2010, 462 p.

Cette publication est une édition de « morceaux choisis » à travers l'immense corpus du *Voyage* de La Rochefoucauld-Liancourt aux États-Unis pendant ses années d'exil forcé sous la Révolution, de 1794 à 1798. En effet, le *Voyage dans les États-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796 et 1797* du célèbre philanthrope français occupe huit gros volumes, publiés par ses soins dès son retour en France dans le sillage de Talleyrand. Cette édition, peu diffusée à l'époque, est aujourd'hui introuvable et nous ne pouvons que nous réjouir de cette réédition – même très partielle – due au soutien du comité scientifique de l'établissement public du château de La Roche-Guyon qui fut le lieu où La Rochefoucauld-Liancourt vécut une bonne partie de sa vie. La sélection des textes à reproduire a suivi un principe simple et clair : le récit du voyage, de la découverte des États-Unis et de cette société nouvelle si différente de celle de l'Europe, les commentaires et les critiques de Liancourt envers cette société, notamment envers l'esclavage, la mise à l'écart des Indiens et leur extermination qui s'annonce, la spéculation foncière effrénée qui s'empare de toutes les couches sociales... Donc, un regard lucide sur la nouvelle Amérique en train de consolider ses institutions républicaines, mais également un sentiment de reconnaissance pour l'hospitalité dont les réfugiés français ont bénéficié à leur arrivée à Philadelphie et dans les autres villes, y compris les colons de Saint-Domingue qui ont fui la révolution des esclaves...

Ces longs et nombreux extraits, dont le choix est certes arbitraire et ne relève que de ce que Denis Vaugelade a voulu retenir, mettent le lecteur devant la vision subjective de l'Amérique par un des Français les plus perspicaces de la période, qui avait ardemment défendu les *Insurgents* au cours de la guerre d'indépendance, mais qui, une fois sur place, nuança son admiration par une série de critiques pertinentes sur les évolutions parfois inquiétantes de la nouvelle nation.

On pourra regretter, cependant, que cette belle publication ne soit pas dotée d'un appareil critique plus développé : des notes explicatives au fil du texte, une bibliographie approfondie de l'état actuel des recherches sur le milieu des Français réfugiés aux États-Unis sous la Révolution, un index exhaustif des personnes et des lieux cités, une carte de l'itinéraire de Liancourt aux États-Unis...

Marcel DORIGNY

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Gerhardt STENGER (éd.), Paris, GF-Flammarion, 2010, 639 p.

Rien ne témoigne mieux de l'évolution des pratiques éditoriales que la comparaison des éditions du *Dictionnaire philosophique* en GF, en 1964 et en 2010. En 1964, le volume, de 374 pages, était précédé d'une brève préface de René Pomeau (5 p.). Le texte reprenait celui de l'édition des Classiques Garnier par Raymond Naves. Les rares notes signalaient les différences entre les éditions de 1764, 1765, 1767 et 1769, à l'exclusion de toute autre information. L'étudiant ou l'honnête homme qui découvrait le texte sous cette forme était sans nul doute frappé par son brillant, ses qualités polémiques, son sens de l'ironie et de la formule qui fait mouche, mais il restait fort démuni devant l'abondance des allusions à l'Ancien et au Nouveau Testament comme à l'histoire de l'Église catholique et à l'actualité du dix-huitième siècle. En 2010, l'édition de poche n'est plus une édition au rabais, mais elle a toutes

les qualités d'une édition scientifique, qui bénéficie des apports de cinquante ans d'études voltairiennes et en particulier de l'édition en cours des *Cœuvres complètes* à Oxford (1994 pour le *Dictionnaire philosophique*). Une solide présentation de G. Stenger (67 p.) éclaire la genèse et le sens de cette œuvre complexe. Le texte est établi sur l'édition de 1769, avec un choix de variantes significatives. Un appareil de notes très substantiel vient éclairer le vocabulaire, les allusions et les références voltairiennes. L'appareil critique comprend en outre une version de 1752 de l'article ÂME établie par André Magnan, un index des noms de personnes, une chronologie, et une bibliographie à jour. De beaux esprits craignent parfois que tant d'érudition n'alourdisse la légèreté voltairienne. Mais des textes comme le *Dictionnaire philosophique* ne retrouvent leur pleine efficacité qu'une fois restituée, par delà l'éloignement des siècles, en même temps que la pointe polémique, l'assise culturelle qui la soutient.

Colas DUFLO

VOLTAIRE, *Cœuvres complètes, Questions sur l'Encyclopédie*, vol. 39, tome III, Aristote-Certain, 2008, 626 p., vol. 40, tome IV, César-Égalité, 2009, 676 p. et vol. 41, tome V, Église-Fraude, Nicolas CRONCK et Christiane MERVAUD (dir.), Oxford, Voltaire Foundation, 2010, 606 p.

Le n° 41 de la revue (*DHS*, 2009, 761) rapportait la parution du premier tome des *Questions sur l'Encyclopédie*, par des amateurs dont Voltaire lanca la publication en 1770 et qui ne fut jamais rééditée depuis la première édition intégrale de 1775. Le rythme annoncé par la VF d'un volume par an est tenu. Cet événement littéraire prend donc forme avec 2 vol. en 2008 (38 et 39), un en 2009 (40) et un autre en 2010 (41). Ce qui fait quatre tomes parus sur les sept prévus. Il convient avec la parution de trois nouveaux volumes de préciser les aspects scientifiques de ce projet. Le texte de base choisi est celui de l'édition de 1775 corrigée par Voltaire juste avant sa mort et se trouvant dans la Bibliothèque de Saint-Petersbourg (w75g*, 1777-1778). Chaque volume suit la même présentation avec la table des matières qui liste l'ordre des articles dans le texte de base, ordre qui n'est pas toujours strictement alphabétique, suivie par les abréviations des titres des ouvrages cités, l'apparat critique, un avant-propos détaillant le programme de cette édition, puis par les auteurs des annotations ainsi que toutes les indications sur le texte de référence utilisé article par article. Le n° 37 paraîtra en dernier puisqu'il contiendra entre autres l'index général et la description complète des éditions utilisées, chaque tome en présentant une liste abrégée. Précisons que les numéros précédents 35 et 36 (1994) des *Cœuvres complètes* concernaient le *Dictionnaire philosophique*. Il sera maintenant facile de ne plus confondre le *Dictionnaire* (1764) et les *Questions sur l'Encyclopédie* (1775). Toutefois, il n'est pas toujours aisé de pouvoir séparer les textes de Voltaire et, par exemple, certains articles figurant dans les *Questions*, ainsi que le précise l'avant-propos, car ils ont bien des rapports avec les articles publiés pour la 1^{re} fois dans l'édition Kehl. Mais le lecteur devra attendre un peu pour découvrir ces derniers puisqu'ils sont annoncés dans un vol. 34, *Articles du fonds Kehl*, non encore paru.

Le vol. 39 commence avec une reproduction du manuscrit MSI, MS2 de l'article *Assassinat* de la main de Wagnière portant d'une main étrangère la mention 71β. Le titre en était *Assassins* alors qu'il s'agit de l'article *Assassinat*. En effet, ce texte a une histoire exposée en note à l'article *Assassinat*. Il faut dire sans attendre que toutes les notes sont d'une grande érudition, nous allons y revenir. Ce volume dont la publication a été soutenue par la Columbia Foundation et l'Ambassade de France au Royaume-Uni, comporte au total 69 articles parmi lesquels pour la philosophie : *Aristote, Augustin, De Bacon, Tout est bien, Bornes de l'esprit humain, Cartésianisme, Causes finales*; pour la religion : *Athéisme, Autels, Baptême, Bethsamès, Biens d'Église, Blasphème, Bulle, Carême, Certitude*; pour l'histoire : *Auguste Octave, Avignon, Brahames, Bulgares, Celtes*; pour les arts : *Art dramatique, Art poétique, Arts, beaux-arts, Beau* et pour la science : *Astronomie, Atomes, Axe* etc. Nous avons mis des disciplines mais, contrairement à l'*Encyclopédie* où les articles sont classés

par disciplines, ici il n'y en a pas, et ce n'est pas chose facile que d'attribuer une matière à un article de Voltaire! Aussi nos suggestions de disciplines pourraient être tout autres. Ce n'est pas un oubli de la part de Voltaire, car cet ouvrage n'est pas une encyclopédie et n'est pas non plus un dictionnaire : la nomenclature n'est ni exhaustive ni fortuite. Voltaire ne présente pas non plus des traités ni des aphorismes. Alors qu'est-ce que cette œuvre peu commune? J'ajouterais aux excellents commentaires de cette édition, que Panckoucke offre une possibilité de réponse. Il avait choisi parmi les quatre ouvrages de base constitutifs de l'*Encyclopédie méthodique* : l'*Encyclopédie*, les *Suppléments à l'Encyclopédie* et le *Grand Vocabulaire François* et les *Questions sur l'Encyclopédie*. D'ailleurs il place en exergue de son « Prospectus » la première phrase de l'article *Dictionnaire* (vol. 40). On le sait, son but était d'améliorer l'*Encyclopédie* et, nous dit-il, « M. de Voltaire désiroit ardemment une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, où les fautes de la première fussent corrigées ; c'étoit pour cette nouvelle édition qu'il avoit fait ses *Questions sur l'Encyclopédie*. » Voltaire fait ce que tout le monde fait : il travaille pour une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*. Il n'était pas question d'écrire contre ou de répondre à l'*Encyclopédie* – ce que cette édition des *Questions* note justement en resituant la plupart des articles par rapport à l'*Encyclopédie* – mais d'écrire pour améliorer l'*Encyclopédie*. Dans la nouvelle édition « corrigée » qui occupait alors tous les esprits et tous les Libraires, Voltaire avait lancé sa participation. Et Panckoucke qui remporta le combat éditorial en a tenu compte. Aussi, quand Voltaire parle de cinq éditions nouvelles de l'*Encyclopédie* (art. *Filosophe* ou *Philosophe*, vol. 41) il s'agit probablement de cinq éditions en effet « commencées » à Yverdon (1770-1780), à Genève (1771-1776), à Lucques (1758-1776), à Livourne (1770-1779) et le projet *Encyclopédie Suard* qui ne vit jamais le jour mais que Panckoucke transforma en *Méthodique*. Voltaire parle de ce qui se passe au moment où il écrit. C'est aussi une des richesses de ces *Questions* qui constituent une œuvre majeure pour tout chercheur travaillant sur l'*Encyclopédie* des Lumières et ses suites. Enfin, dans ce vol. 39, on peut lire à l'article *Aristote* que le grand sens de ce philosophe a été « d'avoir assigné sa place à chaque chose », ce qui démontre que Voltaire reste un encyclopédiste convaincu.

Le vol. 40 tout comme le vol. 41 ont été publiés grâce au soutien généreux de Paul Le Clerc. Ces soutiens sont déterminants dans tous les travaux scientifiquement pointus que certains appellent d'excellence comme l'est cette édition des *Questions*, c'est pourquoi nous les mentionnons. Le vol. 40 compte 76 articles où l'accent est de plus en plus uniquement historico-politique et juridique, ce qui explique souvent que les articles soient plus longs et totalement différents de ceux de l'*Encyclopédie*. Dans *César*, la vérité sur le tyran est dite mais l'homme est qualifié d'unique. Voltaire défend *Cicéron* contre Linguet tout comme Diderot défendait Sénèque pour rétablir son équité (ici aussi, l'intéressant historique de l'article *Cicéron* est retracé en note). *Conspirations contre les peuples ou proscriptions* est une peinture de la tyrannie pendant que, dans *Démocratie*, notre auteur pour qui la contradiction est utile conclut que la dispute incessante n'est plus la cruauté mais la preuve qu'il est difficile de gouverner les hommes. C'est à la même conclusion qu'aboutit l'article *Du droit de la guerre* qui met en scène un Anglais et un Allemand discutant sur le choix à faire entre servir ou tuer les conquérants. Enfin le volume se termine par l'article *Égalité* qui conclut que dans la situation où l'accueil vous est négatif, la solution est de s'en aller. Tous les articles sont positionnés par rapport à l'article du même nom de l'*Encyclopédie*, ce qui n'apporte pas forcément l'écho que mériterait le traitement du sujet par l'*Encyclopédie*. C'est qu'en effet, ce n'est pas toujours, loin s'en faut, à l'article du nom que se trouve abordé le problème dans l'*Encyclopédie*. Par exemple on sait que si on veut connaître la philosophie de l'*Encyclopédie* ce n'est pas à l'article wolfien *Philosophie* qu'il faut aller. Ou encore il faut courir plusieurs articles pour avoir le traitement de la question, voir la note à l'article *Esprit* (vol. 41). Là est la difficulté de l'*Encyclopédie*. Aussi, cette édition des *Questions* pourrait offrir la possibilité de

positionner où se trouvent discutés dans l'*Encyclopédie* ces sujets pertinents qui posaient la question du bien et du mal d'un point de vue historique, politique et juridique et non plus théologique. Une pareille étude comparative entre les deux œuvres serait riche d'enseignements.

Le vol. 41, tout aussi passionnant, comporte 55 articles. Il commence par *Église*, porte ses regards sur les profondeurs de la théologie, et se termine par *Fraude*, qui pose la question « Faut-il user de fraudes pieuses avec le peuple? » Mais il contient aussi *Esprit*, *Femme*, *Force*, *François Rabelais* et bien d'autres dont il faudrait plus qu'une simple note pour en rendre compte. Aussi, dans ce court espace, nous terminerons en rappelant que chaque volume comporte à la fin la liste des ouvrages cités ainsi qu'un Index. Ces outils sont toujours précieux pour donner une utilité au travail d'édition. Les quatre volumes jusqu'à présent parus constituent un apport considérable pour ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Nous avons ciblé celles qui concernent l'*Encyclopédie*, mais il y en a bien d'autres que les prochains volumes, nous l'espérons, permettront de mieux percevoir puisqu'il s'agit d'un ouvrage qui, il faut bien l'avouer, n'a jamais été abordé dans sa globalité.

Martine GROULT

William Wordsworth, Stephen GILL (ed.), Oxford, Oxford UP, coll. « 21st-Century Oxford Authors », 2010, 799 p.

La toute nouvelle édition des œuvres de Wordsworth publiée par Oxford U. P. se veut l'anthologie la plus complète à ce jour des écrits en vers et en prose du grand poète romantique. La très vaste quantité de textes dus à Wordsworth – qui mourut âgé de 80 ans sans avoir jamais cessé d'écrire tout au long de sa vie – rend délicate l'édition d'une anthologie en un seul volume, même aussi épais que celui-ci. La dernière édition de l'œuvre intégral du poète révisée par ses soins en 1849-1850 ne comptait pas moins de six volumes... Comme le souligne Stephen Gill, l'éditeur du présent volume, les lecteurs de Wordsworth ont toujours considéré sa poésie de jeunesse comme supérieure à sa poésie plus tardive. La plupart des poèmes retenus par Gill appartient donc logiquement à la période qui s'achève avec la publication des *Poems* de 1815, tous les grands poèmes de cette première période étant inclus. Toutefois, la nouvelle édition de Oxford U. P. tient compte de la réévaluation critique de ces dernières années et donne donc plus d'importance aux écrits tardifs que la précédente édition du même éditeur en 1984. C'est la dernière édition révisée par Wordsworth en 1849-1850 qui a servi de texte de référence. Les poèmes et les textes en prose sont arrangés dans l'ordre chronologique. On est à même ainsi de suivre l'évolution du poète. La première période créatrice de Wordsworth – la plus riche – commence par les *Lyrical Ballads* de 1798 qui constituent bien sûr une étape décisive dans la carrière de Wordsworth à l'issue de ses années de formation, et prend fin avec la publication de *The Excursions* (1814) et *Poems* (1815) qui correspondent à l'abandon de son projet inachevé d'écrire un vaste poème philosophique, *The Recluse or Views of Nature, Man, and Society* qui aurait contenu la somme de ses connaissances. Par la suite, Wordsworth devait publier de nombreuses éditions révisées de ses poèmes, tout en continuant d'ajouter à intervalles irréguliers de nouvelles pièces au corpus ou à compléter des poèmes commencés longtemps auparavant. La composition de *The Prelude* devait ainsi s'étaler de 1798 à 1850, le poème n'étant publié qu'après la mort de Wordsworth. Accompagnée d'une bonne introduction, d'une chronologie du poète et d'un appareil de notes portant essentiellement sur les circonstances de composition des œuvres, cette nouvelle édition peut être recommandée comme présentation de l'essentiel de l'œuvre de Wordsworth.

Pierre DUBOIS

REVUES ET FASCICULES

Féeries, n° 6, « Le conte, les savoirs », Grenoble, ELLUG, 2009, 285 p. + 1 ill.

Cette sixième livraison de la revue *Féeries* propose une entrée originale dans l'univers du conte à travers la question de la place des savoirs, donc d'un discours de vérité, dans la fiction merveilleuse et de l'articulation entre fiction et connaissance. Le premier article, « La science illuministe du merveilleux, entre roman véritable et roman de magie », par Yves Citton a deux mérites. Le premier est qu'il trace les grandes problématiques liées à ce sujet, entre perspectives narratives et heuristiques. On assiste plutôt à des changements de régime dans les deux domaines, en lien avec la Querelle des Anciens et des Modernes, qu'à une réelle opposition. Le deuxième est qu'il s'appuie sur deux essais récents et en propose une analyse. *La Magia come maschera di Eros. Silfidi, demoni e seduttori nella Francia del Settecento* (2007) d'Isabella Matazzi n'a pas encore été traduit en français ; Y. Citton en tire des aperçus intéressants sur la frontière artificielle posée en France entre Lumières et Illuminisme.

On trouve dans la suite du recueil des analyses sur des auteurs de contes merveilleux, nourries d'une réflexion sur l'état des savoirs scientifiques et techniques à cette époque (essentiellement les années 40, mais tout le siècle est représenté) : la physique de Descartes et de Newton dans un bel article de Françoise Gevrey croise cette perspective avec celle de l'opéra ; ces sciences, jointes à d'autres comme l'optique, sont également présentées dans l'article central d'Anne Defrance sur certains contes de Cazotte, Crébillon et Bignon. Certains articles portent sur des domaines moins attendus : l'économie est abordée de façon très intéressante à travers deux articles portant sur *Le Prince Titi* de Saint-Hyacinthe (Aurelia Gaillard, qui a écrit aussi la préface, et Magali Fournaud). Un article surprenant au premier abord sur les *Mémoires* de Saint-Simon (Marc Hersant) s'avère tout à fait passionnant et convaincant, en confrontant le genre de l'anecdote avec celui du conte merveilleux.

La partie thématique se clôt avec une étude minutieuse de la dimension encyclopédique des contes de Gueulette. Jean-François Perrin y étudie une fabrique très particulière du conte, nourrie de toute une bibliothèque d'érudition historique et géographique, et de littérature de toutes les époques : « une poétique non d'invention mais de composition », « une machinerie à tirer du narrable de tous les secteurs de la Bibliothèque ». Le programme annoncé pour cette livraison est parfaitement rempli : la place des savoirs dans un genre où ils sont en position critique et le jeu sur les formes de narration qui en découle y sont examinés en alliant souci du détail et vues larges.

Anne-Marie MERCIER

Féeries, Études sur le conte merveilleux (17^e-19^e siècle), n° 7, « Le Conte et la Fable », dossier coordonné par Aurélie GAILLARD et Jean-Paul SERMAIN, Grenoble, Service Ellug, 2010, 263 p.

Le septième numéro de *Féeries* est consacré à l'étude des similitudes et des différences entre le conte et la fable. Quelles sont les spécificités génériques de ces deux genres voisins ? Comment sont-ils définis au fil des siècles et des pratiques d'écriture ? En quoi les concepts de merveilleux et de moralité, indissociables de ces deux genres, participent tout autant à leur définition qu'à leur ambiguïté générique ? Voilà quelques questions auxquelles dix chercheurs tentent de répondre dans onze articles qui traitent du conte et de la fable du 17^e au 20^e siècle.

Plusieurs d'entre eux s'intéressent avant tout à des questions d'ordre esthétique et générique. Ainsi, Jean-Paul Sermain entend dans un premier article dégager les spécificités de trois genres très proches que sont la fable, le conte et la nouvelle. Adoptant une démarche historique, il met en évidence les différences fondamentales entre des genres que l'on tend traditionnellement à confondre afin de dégager les caractéristiques propres à chaque type

narratif. Son deuxième article, qui clôt la quête scientifique menée dans cet ouvrage comme le premier l'amorçait, s'intéresse à la spécificité du conte de fées, en comparaison avec la forme plus générale du conte et propose une lecture intéressante du surnaturel féerique qui s'incarne notamment dans le personnage des fées. Ce serait un vestige du surnaturel présent dans les fables antiques dont les contes de fées modernes proposeraient une relecture permettant la transposition de ces fables dans un cadre nouveau. À la suite de La Fontaine, qui a pratiqué et théorisé le conte et la fable, les chercheurs s'accordent donc pour établir, en principe, une différence fondamentale de nature entre ces deux types de textes : tandis que le conte propose une narration pure qui fait sens en elle-même, la fable apparaît comme une narration impure qui n'a d'autre fonction que d'illustrer ou d'amener le précepte moral. La visée didactique de la fable constitue donc, en théorie, le premier critère de différenciation des deux genres. Cependant, dans les faits et dans les pratiques textuelles, les frontières sont loin d'être aussi clairement définies. La démarcation entre les deux genres tend souvent à s'estomper. La Fontaine lui-même participe à ce vague définitionnel. C'est ce que montre très bien Patrick Dandrey lorsqu'il étudie, dans le livre XII des *Fables*, la porosité générique qui permet la contamination des deux genres, contamination qu'autorise une nouvelle conception de la fable par le protégé de Fouquet : abandonnant la dimension allégorique sous-jacente chez Esope, La Fontaine renouvelle la fable en considérant que la diégèse n'est plus soumise à un décodage systématique et nécessaire. Dans une optique similaire, Federico Corradi montre que, chez La Fontaine, un même esprit anime ses fables et ses contes, le fabuliste se plaisant à utiliser les charmes de l'*elocutio* pour amuser et distraire son lecteur et faisant du concept de « gaieté » le concept-clé de ses productions. Pour autant, l'auteur des « Avatars de la gaieté : le dialogue du conte et de la fable chez La Fontaine » rappelle que le fabuliste, conscient de la spécificité des deux genres, ne les confond pas et qu'il sait faire la part des choses entre le caractère ludique du conte, qui est soumis aux caprices de la mode et du moment, et le caractère didactique de la fable, qui lui confère une certaine universalité et atemporalité. Un siècle après La Fontaine, le flottement définitionnel qui entoure les genres du conte et de la fable ne s'est pas estompé. Jean-Noël Pascal, examinant ces genres au siècle des Lumières, montre que la réflexion générique n'a pas radicalement évolué depuis les théories lafontainiennes. Toutefois, loin des essais esthétiques, certaines pratiques d'écriture témoignent d'une nouvelle orientation. L'abbé Aubert, par exemple, influencé par la sensibilité émanant des scènes domestiques peintes par Greuze, renouvelle le genre en infléchissant la nature profonde de la moralité : délaissant les grands préceptes porteurs de leçons religieuses, sociales et politiques, il privilégie une moralité touchante qui s'ancre dans le quotidien des lecteurs.

À l'instar de Jean-Noël Pascal, plusieurs contributeurs proposent des analyses précises de contes spécifiques qui leur permettent de dégager de grandes composantes esthétiques. Julie Boch, dans un intéressant article articulé autour de *Riquet à la houppe* et du *Prince rosier*, deux contes rédigés conjointement par Catherine Bernard et Fontenelle, montre comment ce dernier épure le récit du merveilleux et du surnaturel traditionnels pour y substituer la notion de hasard, opérant par là même une rationalisation du conte de fées en accord avec la conception que les Lumières se font des œuvres de fiction. Dans le même esprit, Raymonde Robert étudie deux contes merveilleux de la première moitié du 18^e siècle : *Les Aventures d'Abdella* de l'abbé Bignon et *Boca de M^{me} Le Marchand*. Soulignant le caractère atypique des héros – un musulman et un artisan – des personnages marginaux au sein de la famille des héros quêteurs et sauveurs des contes de fées, elle montre que le hiatus entre la morale immaculée des héros et leur condition sociale/religieuse introduit une ambiguïté dans la portée morale du conte. Celui-ci peut alors être interprété à travers le prisme d'une idéologie de classe ou d'une moralité qui se heurte à l'essor de la littérature libertine et tente de la contrebalancer. Jean-François Perrin, quant à lui, s'intéresse à la réécriture de soixante-douze contes de Grimm opérée par notre contemporain Philippe Beck dans son

recueil poétique intitulé *Chants populaires* (2007), et Ruth B. Bottigheimer s'interroge sur la filiation entre les contes médiévaux et les contes de fées.

À côté de ces recherches portant tantôt sur des questions génériques, tantôt sur des œuvres spécifiques, on relèvera deux articles à la fois originaux et d'une grande rigueur scientifique. Catherine Velay-Vallandin invite le lecteur à s'intéresser aux illustrations, notamment aux frontispices qui ornent les différentes œuvres de Perrault. Par le biais de l'étude des vignettes, et plus précisément par le biais de la représentation de la fileuse et de la conteuse, l'auteur met en évidence les similitudes entre l'esthétique du conte et l'esthétique de la fable, au niveau des textes, mais aussi de leurs compléments iconographiques. L'article d'Aurélia Gaillard est focalisé sur la clé et le puits, deux objets symboliques dont l'omniprésence dans les contes en font des éléments emblématiques : l'A. y voit l'incarnation de la nécessité, faite au lecteur, de décoder les récits merveilleux. La clé et le puits sont ainsi des indices métatextuels par lesquels le conteur met à distance la narration et précise que le genre appelle à un déchiffrement.

Les onze articles réunis ici allient rigueur scientifique et originalité d'approche. On ne saurait trop en conseiller la lecture à tous, notamment aux professeurs du secondaire : non seulement parce que l'étude du conte de fées et celle de la fable sont au programme des classes de sixième et de cinquième, mais aussi parce que l'analyse proposée par Catherine Velay-Vallandin offre des pistes d'étude intéressantes pour combiner l'analyse littéraire et l'histoire des arts, dont l'enseignement occupe une place importante dans les nouveaux programmes de collèges et lycées.

Nadège LANGBOUR

Yannick FONTENEAU (dir.), *Penser le travail à l'époque moderne*, Paris, Cahiers d'Histoire, *Revue d'histoire critique*, n° 110, octobre-novembre 2009, 224 p.

Cette livraison des *Cahiers d'Histoire* est consacrée au thème du travail et le 18^e siècle y est fortement représenté. Nous limiterons cette note aux articles relevant de cette période. La longue introduction théorique de Yannick Fonteneau place la question dans une perspective longue, partant des débats récents sur la « fin du travail » imaginée par les économistes de la mondialisation actuelle, pour rappeler que cette question du travail humain avait été au centre des controverses du 18^e siècle, tant chez les économistes physiocrates que chez les moralistes et les philosophes. Le travail fut en effet au cœur des débats des Lumières : quels rapports à l'individu et à la société sont induits par les différentes formes du travail ? La corvée, seigneuriale et royale, étudiée ici par Anne Conchon, pose la question du passage (flou) entre travail forcé et travail salarié ; de même, pour les physiocrates – étudiés par Romuald Dupuy – adeptes de la théorie du seul produit net agricole, le travail n'est pas en lui-même créateur de richesses nouvelles, sauf s'il est appliqué à la terre nourricière. Mais c'est la terre qui est productive et non le travail humain. À l'opposé de cette vision « naturaliste » de la formation des richesses, l'Angleterre du 18^e siècle développe une conception du « travail marchandise » – étudiée par Arnaud Diemer et Hervé Guillemain – pleinement intégrée à l'économie de marché qui se met en place outre-Manche : la libéralisation des forces productives commencée à la fin du 17^e siècle transforme le travail en simple marchandise, soumise aux lois de la concurrence. Adam Smith fut celui qui synthétisa le premier cette mutation, rompant radicalement sur ce point avec les physiocrates français.

Au total, ce numéro ouvre de très riches perspectives de réflexions et de recherches autour d'un sujet délaissé depuis une quinzaine d'années par l'historiographie et qui sera à n'en pas douter un des axes majeurs des travaux des historiens des années à venir à la lumière des mutations en cours du monde du travail à l'échelle mondiale. Les débats du 18^e siècle sont fondateurs en ce domaine et les revisiter s'impose aujourd'hui.

Marcel DORIGNY

L'Intermédiaire des Casanovistes, XXVI, 2009, 56 p.

Le riche panorama de l'actualité casanovienne que brosse le numéro XXVI (2009) de *L'Intermédiaire des Casanovistes* témoigne de l'intérêt renouvelé que connaît dans toute l'Europe l'œuvre du célèbre Vénitien. Il nous livre aussi plusieurs aperçus intéressants sur des aspects étonnants ou méconnus de sa tumultueuse existence. Un article de M. Leeftang et S. Hermann met au jour une curiosité : dès 1797 (du vivant encore de Casanova), un éditeur allemand avait adapté son *Histoire de ma fuite des prisons de Venise* en ouvrage pour la jeunesse, dont le thème, « propre à captiver les jeunes imaginations », ne pouvait manquer de piquer l'intérêt des jeunes gens désireux d'apprendre le français. F. Luccichenti et G. Rees reviennent sur deux épisodes de *L'Histoire de ma vie*, respectivement celui de la rencontre des sœurs Pelliccia lors du séjour de Casanova en Espagne, et sur Carlisle House qu'il visite en 1763, célèbre salle de bal londonienne tenue alors par sa vieille amie Theresa Cornelys. La revue reproduit enfin un « Spécimen » de l'*Icosameron* retrouvé à Dux, et rend hommage à l'une des premières casanovistes, Julia Fulpius-Gavard (F. Luccichenti, H. Watzlawick). Ultime curiosité, J.-C. Hauc rassemble diverses analyses graphologiques de Casanova : entreprise de saison, à l'heure où de nombreux érudits se penchent sur l'écriture énergique et déliée du manuscrit enfin accessible de *L'Histoire de ma vie*.

Guillaume SIMIAND

L'Intermédiaire des Casanovistes, XXVII, 2010, 65 p., Louis de CAHUSAC, *Zoroastre*, traduzione dal francese ed adattamento di Giacomo Casanova, a cura di Furio Luccichenti, con una nota di F. Luccichenti e H. Watzlawick, « Documenti casanoviani. Serie pubblicata sotto l'égide de *L'Intermédiaire des Casanovistes* », n° 7, Vernier, 2010, 80 p.

Ce nouvel *Intermédiaire* propose des découvertes érudites sur Ange Goudar, sur la poudre d'écorce de quinquina, sur l'aventure de Césène, sur un projet espagnol de création d'une manufacture de tabac, ainsi que des réflexions sur le film de Carlos Saura, *Don Giovanni. Naissance d'un opéra*. Parmi les rubriques habituelles, la bibliographie est comme toujours un outil précieux. Ce numéro est accompagné par un volume de « Documents » : la reproduction d'une traduction par Casanova, celle d'une tragédie de Louis de Cahusac, *Zoroastre*, qui sert de livret à l'opéra de Rameau, représenté à Paris en 1749 et joué en 1752 en italien à la cour de Dresde. L'exemplaire utilisé est celui de la Bibliothèque de Dresde, il est complété par cinq dessins en couleurs d'inspiration ésotérique, appartenant à un manuscrit allemand et latin, *Zoroaster*, appartenant à l'*Accademia dei Lincei* à Rome.

Michel DELON

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, n° 44, « Sur un Air d'Encyclopédie », Société Diderot, Paris, 2009, 311 p.

À partir du mot polysémique « air » du tome I, une équipe interdisciplinaire de chercheurs s'est mesurée avec l'une des cinq opérations de mise en ordre encyclopédique distinguées par Diderot dans l'entrée ENCYCLOPÉDIE (t. V, p. 640-642). Celle qui consiste à regrouper, dans le corps du dictionnaire raisonné, une multiplicité d'entrées de même intitulé mais ressortissant à des champs disciplinaires différents. D'autres travaux individuels de même genre avaient été menés auparavant. Retenons-en deux : P. Coleman, « Figure in the *Encyclopédie* : discovery or discipline », *SVEC*, 2002, 05, p. 63-79 et J.-L. Martine, « L'ordre encyclopédique à l'épreuve des machines : les désignants dans la *Description des arts* », *RDE*, 40-41, 2006, p. 193-207. Pourtant, l'exploration tous azimuts d'un ensemble d'articles de même intitulé peut exiger un effort collectif. C'est assurément le cas du dossier « air » dans l'*Encyclopédie*. Rédigées par différents encyclopédistes, situées à l'intersection d'une multiplicité de branches du savoir, les entrées ayant l'intitulé « air » sont envisagées au cours de treize contributions complémentaires (p. 9-204). Comme le remarquent les préfaciers, Pierre Crépel, Marie Leca-Tsiomis et Irène Passeron, on voit « se dessiner une cartogra-

phie à travers les ellipses, les manques, les renvois, déplacements et transferts autour d'un "élément" transparent resté longtemps hors de portée des instruments de mesure, l'air » (p. 7). La richesse du spectre sémantique du mot « air », tant dans son acception physique que dans son complexe de significations sociales, offre la matière d'une vaste enquête dont l'intérêt épistémologique est double : le fait de lister un ensemble d'articles de même intitulé éclaire la démarche technique d'organisation encyclopédique qu'est celle du quatrième ordre, tout en faisant observer que cette pratique de mise en ordre est étroitement corrélée aux autres dispositifs encyclopédiques, comme le système de classification par branches du savoir ou celui des renvois. Couvrant toutes les aires épistémiques du savoir sur l'air, les différentes contributions n'ont pas seulement le mérite d'être claires et au plus près de l'actualité de la recherche, mais surtout de nous dépeindre des champs d'investigations qui s'entrecroisent, effectuant des va-et-vient incessants entre eux, entre physique, chimie, théologie, mythologie, musique, littérature, art équestre, art pictural, jardinage... Les chroniques, les comptes rendus, la documentation, la bibliographie et les résumés bilingues qui achèvent ce numéro de la *RDE* (p. 287-344), confirment le dynamisme et la qualité des travaux en cours sur l'*Encyclopédie*.

Luigi DELIA

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, n° 45, Paris, Société Diderot, Aux Amateurs de Livres, 2010, 256 p.

Ce numéro des *RDE* offre au lecteur une série d'articles d'un grand intérêt et parfois d'une grande nouveauté, ouvrant la voie à de nouvelles recherches et à une meilleure compréhension du siècle des Lumières. Les trois premiers articles sont consacrés à Diderot, qui endosse successivement les rôles de critique d'art, de lecteur de romans et d'amateur de voyages... polymorphisme qui ne pourrait que plaire à celui qui déclare, dans le *Salon de 1767* : « J'avais en une journée cent physionomies diverses. » C'est précisément au Diderot salonnier que Laurence Mall consacre son article intitulé « Entre ironie philosophique et ironie romantique : les *Salons* de Diderot. » Si Diderot est traditionnellement défini comme un auteur ironique, c'est surtout en raison du ton grinçant et acerbe qui se manifeste dans ses écrits comme *Jacques le fataliste* et *Le Neveu de Rameau*. Rarement son travail de critique d'art est pris en considération pour traiter cette question. Aussi l'article de Laurence Mall est-il d'un grand intérêt puisqu'il entreprend de montrer comment l'ironie diderotienne est un élément constitutif de sa critique d'art. Elle se manifeste, tout d'abord, lors des descriptions de mauvais tableaux, se traduisant dans des tournures de phrases saugrenues qui miment la dissonance de la composition de la toile ou dans l'utilisation d'images relevant du « comique bas » (nourriture, sexualité, scatologie...). L'ironie diderotienne prend aussi un tour plus personnel lorsque le critique d'art amuse ses lecteurs aux dépens des peintres dont il révèle les détails croustillants et peu flatteurs de leur vie privée. En ce sens, l'ironie du salonnier flirte avec l'ironie mondaine et philosophique qui est de mise à l'époque. Mais, en même temps, il annonce, par certains points, l'ironie romantique, notamment lorsqu'il tourne en dérision ses propres analyses des œuvres d'art et fait preuve d'auto-ironie. Tel est, en effet, le paradoxe de l'ironie dans les *Salons* de Diderot que Laurence Mall met parfaitement en évidence : « Diderot est à la fois trop profondément ironique et trop passionné pour ne pas ironiser sur l'ironie même, de quelque nature qu'elle soit » (p. 21). L'article qu'Eszter Kovacs consacre aux réflexions de Diderot sur les voyageurs et les voyages fait aussi un détour par les *Salons*, notamment celui de 1767, dans lequel Diderot insère quelques remarques relatives aux voyages, et montre que la position de Diderot face aux voyages et aux voyageurs est essentiellement négative. L'image récurrente du voyageur qui s'incarne sous les traits d'un propriétaire arpenteur sans relâche sa maison atteste de cette vision d'un être inquiet, incapable de repos et de méditation. Cette conception péjorative se renforce encore dans l'*Histoire des deux Indes* lorsque le voyageur coïncide avec le colon qui

ne s'expatrie que pour s'enrichir au détriment des peuples autochtones. De fait, le discrédit qui frappe le voyageur se répercute sur les récits de ses expéditions. Diderot remet en question la véracité et la pertinence des récits de voyage dont on ne peut garantir l'objectivité, ne serait-ce que parce que les auteurs de ces récits ne décrivent les curiosités, les nouveautés et les civilisations inconnues qu'à travers le prisme déformant de leur propre culture, source de préjugés. Ainsi, le philosophe qui, de son côté, n'a entrepris que deux voyages dans sa vie – en Hollande et en Russie – remet-il généralement en question l'utilité et l'intérêt de voyager. Cependant il tempère ponctuellement son propos en reconnaissant que les voyages contribuent à l'éducation des jeunes gens ou des artistes qui vont apprendre à Rome les fondements de la peinture et de la sculpture. Il admet aussi que le voyageur peut s'enrichir intellectuellement s'il prépare son séjour et s'il circonscrit son périple aux différents pays européens possédant des cultures similaires à la sienne. Le dernier article consacré à Diderot, de Shelly Charles, ne pourra être ignoré de ceux qui étudieront à l'avenir l'influence de Richardson sur les idées esthétiques de Diderot. On considère traditionnellement que sa rencontre avec les œuvres de Richardson s'est effectuée tardivement, dans les années 1760, peu avant la rédaction de l'*Éloge de Richardson* (1762) dans lequel Diderot, en maître de la mystification, pose la première pierre de cette légende d'un homme découvrant et lisant *Clarisse* dans le texte original. Or, Sh. Charles remet en question ce mythe. En effet, une unique citation de l'*Histoire de sir Charles Grandison* se trouve dans le *Discours sur la poésie dramatique* (1758), et cette citation, traduite de l'anglais, est empruntée à une version française de l'œuvre de Richardson, non à celle proposée par Prévost que Diderot ne cesse de critiquer, mais à celle de Gaspard-Joël Monod. Sh. Charles en conclut que Diderot a vraisemblablement pris connaissance de l'œuvre de Richardson par le biais de cette traduction, hypothèse confirmée par l'avertissement de Monod, qui précède son édition, et l'*Éloge de Richardson* où Diderot reprend maintes idées de Monod. La démonstration efficace et convainquante du critique ne permet plus d'avoir de doute : le mythe d'un Diderot lisant Richardson en anglais que se sont transmis les chercheurs a fait son temps. Sh. Charles ouvre une nouvelle voie à la recherche qui ne demande qu'à être prolongée.

Outre ces trois articles, ce numéro contient plusieurs recherches sur les sources du grand dictionnaire. Alain Cernuschi s'intéresse à la façon dont les encyclopédistes se sont approprié les textes scientifiques publiés dans les *Mémoires* de l'Académie et dans la *Cyclopaedia* de Chambers. Il montre ainsi que les textes publiés dans les volumes d'*Histoires* et de *Mémoires* de l'Académie Royale des sciences de Paris sont réinvestis dans l'*Encyclopédie* où ils sont repris de Chambers. On assiste ainsi à une circulation complexe des idées, les réflexions scientifiques menées par l'Académie française passant donc par la langue et l'esprit anglais avant de réintégrer les pages du grand dictionnaire dont l'ambition était de faire la somme des connaissances de son temps. On soulignera l'intérêt des annexes proposées par Cernuschi qui illustrent le propos par des exemples précis, notamment l'étude de l'article « Réticule ». Christian Gilain propose également une étude comparative de l'*Encyclopédie* avec d'autres dictionnaires contemporains en suivant l'évolution du concept de l'analyse mathématique dans les grandes encyclopédies qui ont marqué le siècle des Lumières : la *Cyclopaedia*, l'*Encyclopédie*, le *Supplément à l'Encyclopédie* avec l'apport de Condorcet et l'*Encyclopédie méthodique* éditée par Bossut, Condorcet et Charles. Partant du constat que la polysémie du terme « analyse » fait qu'il désigne tantôt une méthode pour aborder des notions mathématiques, tantôt un domaine spécifique, il montre comment la conception de l'analyse se précise, jusqu'à devenir une science mathématique distincte de l'algèbre et de la géométrie. Il était nécessaire qu'un article fût consacré à d'Alembert (Françoise Launay rend compte des recherches qui lui ont permis d'identifier Étienne Gabrielle Ponthieux, la nourrice de d'Alembert, et de reconstituer sa généalogie) et un autre à d'Holbach, étudié par Alain Sandrier qui tente de circonscire sa contribution à l'œuvre commune, présentée dans deux tableaux clairs et complets. On soulignera l'utilité d'études qui font « tomber des

masques » derrière lesquels se cachent les collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Les articles réunis ici proposent des savoirs nouveaux et de nouvelles hypothèses de lecture.

Nadège LANGBOUR

Revue Corpus n° 56, « La Chimie et l'*Encyclopédie* », mis en œuvre par Christine LEHMANN et François PÉPIN, Université Paris-Ouest La Défense, 2009, 262 p.

Ce numéro spécial comporte huit articles introduits par un texte des deux directeurs d'édition sur la chimie et l'*Encyclopédie*. Il fait partie d'un travail plus large qui intègre, entre autres, la publication annoncée pour 2010 des *Cours de Chimie* (1761) de Venel, auteur de l'article CHYMIE OU CHIMIE (*Ordre encyclopédique, Entendement... Chimie*) au vol. 3 (1753) de l'*Encyclopédie*. La classification dans l'ordre encyclopédique indique un article général, c'est-à-dire fondamental de l'*Encyclopédie*. Ces articles généraux seraient, selon les sources ARTFL au nombre de 56. C'est dire la considération qui était accordée à la chimie dans l'*Encyclopédie*. En effet, on peut dire que c'est dans cette œuvre qu'elle est présentée en tant que science et qu'elle prend son essor scientifique. Pour offrir un aperçu de ce cheminement, les auteurs ont commencé par élargir le sujet au-delà du célèbre article du montpelliérain. L'objet consiste à questionner non seulement le traitement de la chimie dans l'*Encyclopédie* des Lumières mais aussi à s'interroger sur les rapports de la chimie aux autres matières ou encore à la philosophie et à l'esprit philosophique. Il s'agit, comme y insiste Bernadette Bensaude, de « voir fonctionner le système de chimie » plutôt que de consacrer l'œuvre de Venel, même si celle-ci en vaut la peine. On assiste donc à un traitement tout à fait complet de ce « savoir émergent » du 18^e siècle. Après l'introduction dans laquelle les auteurs commencent par établir, à juste titre, une différence du traitement des sciences par d'Alembert dans une théorie de la connaissance et par Diderot dans un dynamisme des matières, c'est une mosaïque d'auteurs – cercle et facteur d'unité autour de Diderot et d'Holbach – de la chimie encyclopédique qui est convoquée. L'élargissement est lancé et les articles le présentent en étudiant la chimie dans la *Cyclopaedia*, dans le Trévoux, dans l'*Encyclopédie* bien sûr avec les articles MIXTE, RAPPORT, AFFINITÉ, et bien d'autres. Enfin Pascal Bret traite de l'*Encyclopédie Méthodique Chymie* de Guyton de Morveau, Fourcroy et Vauquelin publiée en 7 vol. dont un recueil de planches de 1786 à 1815.

Martine GROULT

Revue germanique internationale, 11/2010, *Villes baltiques. Une mémoire partagée*, Paris, CNRS Éditions, 2010, 248 p.

L'Europe du Nord-Est, dont les frontières mouvantes ressortissent à la géographie mentale plus qu'aux contingences strictement géographiques, fait l'objet de 13 articles consacrés prioritairement aux transferts culturels dans cette aire baltico-finnoise, entre le monde slave, l'aire germanique, la Scandinavie, sans oublier le monde juif. Il y eut le temps de la poussée des Teutoniques et de l'hégémonie commerciale de la Hanse, celui de la domination suédoise jusqu'en 1718, celui de la pénétration russe puis soviétique. L'imprégnation allemande et luthérienne aux périodes moderne et contemporaine demeura une donnée de base. Le dix-huitiémisme retiendra, hormis quelques mentions éparées (sur Pskov par exemple), les évocations des villes de Vilnius, Mitau et Tartu. Vilnius est le paragon des villes juives de l'Europe orientale; la communauté juive qui avait un statut de minorité tolérée dans le cadre de l'État polono-lituanien, perdit sa cohésion sous le coup de divers courants, les prophètes sabbatéens, le hassidisme, l'ébullition messianique; les oratoires privés, les *kloyzn*, concurrencèrent les rabbins; et à la fin du siècle, la Haskalah, en liaison avec les Lumières juives berlinoises, atteignit Vilnius qui ouvrit en 1808 la première école juive moderne. Mitau en Courlande demeura sous suzeraineté polonaise jusqu'au dernier partage, où elle passa sous domination russe. À cette date, la moitié de la population était allemande; venaient ensuite les Lettons (22 %), les juifs (13 %), les Lituaniens,

les Polonais ; on parlait un allemand plein d'idiotismes, et un letton absorbant nombre de mots étrangers (latin, français, allemand, russe). Les transferts linguistiques rendent plus complexe le clivage social fondamental entre aristocrates allemands et paysans lettons : germanisation des élites lettones, lettonisation des « petits Allemands ». Le séjour de Louis XVIII en exil enrichit la ville d'une colonie française. Tartu s'enorgueillit d'une université ouverte en 1632 par Gustave Adolphe et refondée comme université de langue allemande de l'Empire russe en 1802 ; dans cet avant-poste de la culture allemande, on enseigna en allemand jusqu'en 1889. Les bâtiments néo-classiques de J. W. Krause abritèrent des professeurs célèbres : le curateur Klinger, un *Stürmer und Dränger* ami de Goethe ; Morgenstern, philologue, historien des arts et de la littérature ; G. F. Parrot, un Français de Montbéliard, mathématicien et administrateur, correspondant de l'empereur Alexandre I^{er}. Disons aussi qu'au siècle dernier, Tartu fut le berceau de l'école sémiotique célèbre de Iouri Lotman. Tout le recueil retient l'attention, dans cette aire baltique il y a aussi Königsberg/Kaliningrad, Gdansk, Tallinn, autres lieux labourés par une histoire souvent tragique et devenus enjeux de mémoire.

Claude MICHAUD

Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'histoire des littératures romanes, Heidelberg, n° 34, 1/2, 2010, 264 p.

Ce très riche numéro, entièrement consacré, à une exception près, à la littérature française, observe un bel équilibre, tant pour les langues que pour les époques étudiées. Les douze articles respectent une parfaite parité entre français et allemand, avec, comme il est d'usage, un résumé pour les non-germanistes. La même diversité se constate pour les sujets : trois articles sont dédiés au Moyen Âge (la *Vie de Saint-Julien l'Hospitalier/La mort le Roi Artu*/le recueil de nouvelles médiévales dit le *Novellino*), un au 17^e siècle (Saint-Amant), un au 18^e (Sénac de Meilhan), un au 19^e (Balzac), quatre au 20^e (Sartre, une incroyable pièce conçue et réalisée par Germain Tillon dans le contexte mortifère de Ravensbrück, Céline à deux reprises) enfin deux thèmes transversaux (un traitant du conte de fées, l'autre destiné à l'exploration du concept de « champ littéraire » naguère proposé par Pierre Bourdieu). Et pour faire bonne mesure, l'évocation de diverses manifestations de collègues romanistes allemands, plus quelques comptes rendus. On ne peut qu'être admiratif devant une performance renouvelée depuis plus de trente ans, qui permet à des spécialistes français qui, hélas, sont de moins en moins nombreux à simplement lire l'allemand, de se tenir au courant des travaux de leur homologues d'Outre-Rhin. À une époque où les revues de sciences humaines luttent pour leur survie, une telle réalisation tient quelque peu du miracle.

Henri DURANTON

La littérature au croisement des cultures, Actes réunis par Madeleine BERTAUD, Travaux de littérature, n° XXII, Association pour la Diffusion de la Recherche littéraire, Genève, Droz, 2009.

Ce colloque organisé par l'ADIREL visait, à travers dix-neuf contributions, à étudier les échanges qui se nouèrent entre la littérature française et les cultures du vaste monde, du Moyen Âge aux approches du 20^e siècle. Comme l'affirme Madeleine Bertaud dans l'introduction : « Devant un champ aussi vaste, n'excluant aucun genre, on ne pouvait procéder qu'à des sondages ». Sept contributions portaient sur le 18^e siècle. Dans la première section intitulée « La permanence du fonds antique, quelques exemples », Jérôme Brillaud étudie la réception de *De rerum natura* de Lucrèce, en soulignant que le 18^e siècle préféra le poète au philosophe, et que l'écrivain latin contribua au renouvellement de la poétique. Les six autres articles sont très divers. Dans « *L'Histoire de ma vie* de Casanova, une mémoire littéraire européenne ? », Emmanuelle Lesne-Jaffro montre comment le mémorialiste donne l'illusion, dans son parcours européen, de ne jamais se heurter à un obstacle linguistique,

en recourant à des procédures inspirées du théâtre. Jean-François Batail étudie les mythes engendrés par la représentation de la Suède. Voltaire, Jaucourt, et tout particulièrement Montesquieu transmettent l'idée que le froid entretient la force des Suédois et les rend moins accessibles à la corruption. La notion de sympathie théorisée par Adam Smith, connaît une immense diffusion en Europe et en France en particulier. Marc-André Bernier montre, de manière très convaincante, comment, en jouant le rôle de passeur, Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, radicalise l'idée de sympathie en lui donnant des bases étroitement physiologiques. Eric Francalanza insiste à juste titre sur le rôle de diffuseur culturel qu'a joué Jean-Baptiste Suard, dans la deuxième moitié du siècle, en conférant à sa critique littéraire une amplitude européenne. Dans un article intitulé « La découverte des fabulistes européens », Jean-Noël Pascal se livre à un extraordinaire inventaire des larcins commis par les Français aux dépens de leurs confrères européens entre 1760 et 1780. En étudiant la représentation du Japon et son instrumentalisation idéologique dans les discours philosophiques, Sylvia Leoni révèle combien Voltaire ou Raynal « recourent à un discours allégé, voire débarrassé de l'intertextualité classique », et sélectionnent, dans les récits des voyageurs, les passages susceptibles d'étayer leur argumentaire. Colette Cazenobe montre comment Lesage dans *Les aventures du chevalier de Beauchêne*, parodie le mythe du bon sauvage inspiré par les récits des voyageurs dans le nouveau monde.

Plusieurs points se dégagent de ces contributions. Les échanges culturels reposent au 18^e siècle sur des va-et-vient incessants. Les influences reçues sont souvent redistribuées par des passeurs qui les radicalisent. Elles sont aussi transformées par un discours qui dissimule souvent ses emprunts ou ses citations, et filtrées par une critique qui cherche en elles une réponse aux questions qu'elle se pose ou une confirmation des thèses affichées.

Didier MASSEAU

ÉTUDES CRITIQUES

Sylviane ALBERTAN-COPPOLA, *L'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier (1718-1790). Des Monts-Jura à Versailles, le parcours d'un apologiste du 18^e siècle*, Paris, Champion, 2010, 328 p.

De tous les apologistes du 18^e siècle, l'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier est certainement celui qui s'est le mieux imposé en son temps. Ses adversaires eux-mêmes surent apprécier ses qualités intellectuelles et, parfois même, la profondeur de son argumentaire. C'est dire combien il était important de lui consacrer une étude. Sylviane Albertan-Coppola retrace la brillante carrière de cet apologiste hors du commun : d'abord curé de campagne, il gagne rapidement des galons, grâce à ses talents littéraires. Il accède à un début de notoriété, en devenant membre d'une académie provinciale, puis il est introduit dans les milieux parisiens, indispensable clef de la réussite. Le parallélisme est frappant avec les gens de lettres appartenant à l'autre bord. Seule différent la position religieuse et philosophique du carriériste, car c'est grâce à ses talents d'apologiste que l'ancien curé de Flangebouche, après avoir été directeur de collège, obtient le canonat de Notre-Dame (1769-1771), puis devient, suprême consécration, confesseur de Mesdames, filles de Louis XV à la cour de Versailles. Après avoir publié *Le Déisme réfuté par lui-même* (1765) et *La Certitude des preuves du christianisme, ou réfutation de l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne* (1767) qui lui valent les célèbres *Conseils raisonnables à M. Bergier* de Voltaire, l'Assemblée du Clergé lui décerne, en récompense, une pension de deux mille livres, et le Roi le gratifie, peu après, d'un bénéfice de 2 400 livres sur une abbaye du diocèse d'Alès. Sylviane Albertan-Coppola montre bien l'importance du rationalisme de Bergier associé à la croyance en la Révélation. L'apologiste catholique use parfois d'une grande habileté dialectique pour mettre ses adversaires en contradiction avec eux-mêmes. Contre Rousseau, à tout jamais marqué par sa formation protestante, l'apologiste catholique vise à démontrer la nécessité d'une Église seule capable d'éclairer les points obscurs de la Bible. Plus profondément, pourrait-on dire

aussi, il tente de montrer que l'auteur d'*Émile* se met en contradiction avec lui-même, lorsque sa définition de la conscience s'oppose au rôle immense qu'il attribue par ailleurs à la raison. Si Bergier refuse avec détermination d'accorder la tolérance civile aux protestants, il a souvent maille à partir avec des antiphilosophes plus radicaux, et notamment avec les jansénistes des *Nouvelles ecclésiastiques* à cause de sa conception extensive du salut.

Il faudrait compléter cette étude par une approche sociologique, tant la carrière de Bergier, ses relations avec l'institution catholique, avec la magistrature parisienne, avec les cercles philosophiques, ainsi qu'avec une part importante des milieux mondains et dévots de la capitale, posent des problèmes fondamentaux qui ne sont pas vraiment résolus. Le fait que l'apologiste fasse lire sa réfutation du *Système de la Nature* à d'Holbach lui-même et à Diderot, avant de la publier, implique des relations très particulières avec ses adversaires qu'il faudrait étudier. La participation de Bergier à l'*Encyclopédie méthodique* dans laquelle il côtoie Nageon, particulièrement engagé dans le militantisme athée, pose aussi un certain nombre de problèmes intéressants pour l'analyste des pratiques éditoriales et culturelles. L'intervention de l'apologiste révèle d'abord la volonté d'exercer, entre autres, une emprise sur un lectorat aux frontières incertaines. Il est amusant de constater que Bergier, comme Diderot, dans la grande *Encyclopédie*, est obligé d'observer une prudence stratégique pour éviter les foudres de la censure. Il conviendrait aussi et surtout d'étudier les réseaux antiphilosophiques, comme on l'a fait pour la philosophie, en analysant les relations épistolaires de l'abbé Bergier. Le duc de Wurtemberg, ce libertin repenté, qui entretient une correspondance avec l'apologiste, souhaiterait que l'abbé donne un contenu plus politique à la lutte antiphilosophique en usant de stratégies plus affinées pour faire triompher à la fois la religion et l'ordre monarchique. Quant à l'Église de France, elle aurait souhaité faire de lui un défenseur officiel de l'orthodoxie catholique, ce qu'il n'a jamais été véritablement. Par ses positions parfois conformes aux Lumières, parfois hostiles à l'esprit nouveau, par la situation qu'il occupe dans l'espace culturel français et européen, l'abbé Bergier doit être comparé à d'autres acteurs de la lutte philosophique. Il est, en tout cas, un exemple clef pour renouveler notre approche du 18^e siècle.

Didier MASSEAU

Annick AZERHAD, *Le dialogue philosophique dans les contes de Voltaire*, Paris, Honoré Champion, 2010, 442 p.

Dans son ouvrage *Le dialogue philosophique dans les contes de Voltaire*, l'A. s'interroge sur les motivations qui sous-tendent l'écriture voltairienne lorsque le « Patriarche » insère des dialogues philosophiques dans des récits à caractère romanesque. Dans la mesure où Voltaire paraît subordonner l'intrigue et l'action au dialogue, porteur de réflexion critique, il convient de s'intéresser à la spécificité de la forme du conte, forme foncièrement plus ouverte et plus légère que celles de l'essai et de la dissertation. Pourquoi et comment Voltaire procède-t-il à cette insertion du dialogue dans le conte ? Sa démarche est-elle novatrice ou s'inscrit-elle dans une tradition littéraire et philosophique ? Travaillant de façon méticuleuse sur trente-sept contes de Voltaire (le corpus complet est présenté aux p. 19-20 de l'ouvrage), l'A. organise sa réflexion en quatre temps, montrant d'abord comment Voltaire fait le procès de la parole et souligne les limites du dialogue philosophique, avant de s'intéresser aux domaines de la pensée dans lesquels le dialogue est fructueux et efficace. Elle aborde également les questions esthétiques intrinsèques à la forme du dialogue et à son interaction avec la forme du conte.

Dans la première partie intitulée « Le conte, lieu privilégié du procès de la parole » (p. 23-84), l'A. montre que la parole est majoritairement discréditée dans les contes de Voltaire. Loin d'être le vecteur de la vérité, la parole est corrompue par le mensonge, la médisance, la tromperie. Utilisée par l'obscurantisme, elle est détournée par les religieux afin de justifier leur débauche et leur soif de richesses. Dangereuse pour l'esprit, la parole

l'est aussi pour le corps car elle peut causer la mort. Qu'on pense, par exemple, aux accusations portées contre Zadig qui se voit condamné au supplice du pal. Dans de telles conditions, la parole vraie peine à éclore et le dialogue philosophique semble impossible. De plus, la parole semble souvent incapable d'appréhender le réel. La polysémie des mots et leurs emplois métaphoriques font du langage un outil de communication peu fiable. Devant cet amer constat voltairien qui incrimine les défaillances du langage, on peut se demander dans quelle mesure les personnages des contes sont capables de participer à un dialogue philosophique.

C'est ce qu'Annick Azerhad tente de déterminer dans la deuxième partie, intitulée « Les conditions et les limites d'un dialogue philosophique » (p. 85-143). Si Voltaire semble dresser de prime abord un inventaire des usages pervers de la parole, c'est pour mieux faire ressortir, par contraste, le bon usage que l'homme peut en faire. Encore faut-il, pour cela, qu'elle soit utilisée à bon escient. Ainsi, la parole vraie et pertinente peut voir le jour lorsque les hommes entreprennent de discuter de sujets relatifs à la morale, à la société ou aux sciences. Mieux encore : la parole s'avère alors efficace car, en permettant une confrontation sans heurt des points de vue, elle devient un outil formidable pour promouvoir la tolérance. En revanche, la parole est stérile et source de conflit lorsqu'elle est employée pour traiter de questions métaphysiques. Dans ce cas, l'action utile ou, à défaut, le silence, doit être substituée à la parole oiseuse. C'est d'ailleurs le parti que prend Candide, préférant « cultiver son jardin » plutôt que de répéter les vaines paroles de Pangloss.

Cette dichotomie entre les bons et les mauvais usages de la parole nécessite la mise en place d'une esthétique particulière qui permet de valoriser les uns et de dénoncer les autres. C'est cette « esthétique des dialogues philosophiques dans les contes de Voltaire » qui est analysée dans la troisième partie (p. 145-187), l'A. soulignant trois caractéristiques des dialogues philosophiques. Elle montre, dans un premier temps, que la parole pratique et authentique est nécessairement brève, s'opposant par là même aux controverses interminables qui portent sur les questions métaphysiques. Cependant, il arrive que Voltaire souhaite exprimer, au sein de ses dialogues, certaines intuitions intellectuelles qui ne relèvent pas du champ de la réflexion pratique et concrète. Dans cette optique, le philosophe s'abstient toutefois de construire un discours argumenté, lui préférant la forme de l'apologie, de la prophétie ou de la parabole qui laisse à l'auditeur du discours (et au lecteur) la liberté d'adhérer – ou non – aux propos tenus. C'est là la deuxième caractéristique de l'esthétique des dialogues philosophiques, la troisième consistant dans le renouvellement du topos du dîner philosophique dont les sources remontent à Plutarque. Cette analyse du leitmotiv des soupers dans les contes de Voltaire vient compléter l'étude passionnante que Christiane Mervaud avait proposée dans *Voltaire à table : plaisirs du corps, plaisirs de l'esprit*.

L'analyse de l'esthétique voltairienne du conte se poursuit dans la quatrième et dernière partie de l'ouvrage intitulée « L'interaction entre le dialogue philosophique et le genre du conte » (p. 189-303). À cette lecture, on comprend bien que le développement des dialogues est intrinsèquement lié à celui de la trame narrative, les événements vécus par les personnages servant tantôt de point de départ à une discussion, tantôt d'illustration des propos précédemment tenus ou, au contraire, de contre-exemples permettant d'invalider, par l'action, une parole mensongère qui avait été présentée comme vraie, tels les préceptes énoncés par Pangloss. Mêlant le discours philosophique à l'écriture narrative et même à l'écriture théâtrale, Voltaire donne alors naissance à une écriture originale qui fait une large place à l'art de la satire, à la fois au sens étymologique du terme de « mélange des genres » et au sens moderne du terme de critique.

On ne peut qu'admirer la rigueur avec laquelle l'A. a traité la question du « dialogue philosophique dans les contes de Voltaire ». Abordant son sujet sous tous les angles – thématique, esthétique, philosophique... – elle propose une étude complète, riche et intéressante qui ravira les spécialistes comme les néophytes. La clarté avec laquelle elle déve-

loppe ses analyses et l'absence de jargon scientifique rendent, en effet, cet ouvrage accessible à tous. Aussi ne peut-on qu'en conseiller la lecture aux chercheurs, aux étudiants mais aussi aux enseignants du secondaire que les nouveaux programmes de classe de Première invitent, précisément, à aborder le genre du dialogue philosophique.

Nadège LANGBOUR

Frédéric BARBIER, *Le rêve de Monsieur de Choiseul. Les voyages d'un Européen des Lumières*, Paris, Armand Colin, 303 p.

Le comte de Choiseul-Gouffier occupe une place centrale dans le puissant courant qui porta une partie de l'élite intellectuelle, politique et négociante de la France de la fin du siècle vers l'orient méditerranéen, souvent symbolisé par la « Grèce », sans que ce terme recouvre exactement le territoire de l'actuelle Grèce. En effet, depuis la fin du siècle précédent, le déclin de l'empire ottoman était une réalité perçue par toutes les chancelleries occidentales : sous l'apparence (jamais totalement dénuée de réalités) d'un intérêt pour les antiquités grecques, ou pour les sociétés Méditerranéennes de ce qui fut l'immense zone d'expansion grecque (y compris byzantine), voyageurs, « archéologues », diplomates et commerçants sillonnèrent le bassin de la méditerranée orientale et en rapportèrent des descriptions, des objets anciens, des récits plus ou moins documentés. L'immense succès littéraire des *Voyages du jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélémy, est une illustration de cet engouement pour la Grèce et ce qu'elle représentait alors dans l'imaginaire et la culture de l'Europe occidentale. Choiseul-Gouffier fut un de ces voyageurs, mais sa grande culture, son intimité étroite avec les hautes sphères du pouvoir monarchique français en fit un intermédiaire incomparable entre orient et occident méditerranéen, puis entre la France et la Russie. Le livre de F. Barbier, d'une érudition impressionnante, retrace non la biographie exhaustive de Choiseul, mais sa passion pour le monde grec et, cela va de pair, ses vues quant à la réorganisation prochaine des « dépendances » de l'empire turc, dont la chute lui paraissait inévitable et proche.

Le *Voyage pittoresque de la Grèce*, bilan savant du long séjour de Choiseul-Gouffier en Grèce, a été publié en 3 volumes, séparés par de longues périodes : 1782 pour le premier volume, 1809 pour le second et 1822 pour le troisième, à titre posthume cette fois, Choiseul étant mort en 1817. En marge de la publication du premier volume, Choiseul publia un *Discours préliminaire*, qui bénéficia de la collaboration de Chamfort et de Talleyrand, grand ami de Choiseul et qui jouera un rôle décisif en plusieurs moments de sa vie. Ce *Discours* eut trois versions successives, sous la pression directe du ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, Vergennes : dans la première version, Choiseul avait inséré au fil de sa présentation érudite de la Grèce de longs développements géopolitiques où il appelait à la destruction rapide de la puissance ottomane en Méditerranée dont la conséquence immédiate serait l'indépendance de la Grèce et l'expulsion des Turcs d'Égypte, voire de Palestine, du Liban et de Syrie... Cette révolution dans la hiérarchie des puissances ne pouvait se faire qu'avec l'intervention directe de la Russie, appelée explicitement en renfort par Choiseul : c'était heurter à la fois l'alliance française avec l'Autriche et les relations privilégiées avec la Porte, clé de voûte de la diplomatie française depuis François I^{er}. Les réécritures successives de ce *Discours préliminaire* atténuèrent la violence des propos, lesquels n'en reflétaient pas moins les arrière-pensées de bien des diplomates français (et anglais...) en cette fin du 18^e siècle. Henry Laurens, dans son ouvrage classique de 1987 sur les « origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte » n'a pas manqué de souligner cet aspect essentiel des « Voyages en Grèce » de cette période. F. Barbier confirme ici amplement cette étroite imbrication entre démarches purement scientifiques et intellectuelles et projets politiques de démantèlement de l'empire turc ; visées qui ne se réaliseront, comme le fait observer l'auteur, qu'un siècle après la mort de Choiseul-Gouffier, mais dont les vues avaient contribué à préparer les esprits de longue date.

Paradoxalement, celui qui avait si explicitement appelé à la destruction de l'empire turc – ce que la diplomatie du sultan n'ignorait pas – fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1784. Ce qui devait être pour lui un séjour de quelques années dura en réalité près de 20 ans : refusant une Révolution dont il avait pourtant été un initiateur par la diffusion des idées de monarchie éclairée à l'anglaise, il n'eut pas la trajectoire politique habile et grandiose de son ami Talleyrand. Inscrit sur la liste des émigrés après son refus de rentrer en France en 1792, il passa en Russie où Catherine II vit en lui un ami de la Russie : il eut une place officielle à la cour, une riche dotation en terres d'abord en Crimée, puis en Galicie, un bâtiment pour abriter sa riche bibliothèque et une partie de ses collections d'antiquités achetées en Grèce. À la mort de Catherine II, il vit son rôle s'accroître encore par sa relation amicale avec Paul I^{er} : il devient directeur de l'Académie des Beaux-Arts, puis, lorsque le comte de Provence, devenu Louis XVIII, séjourna en Courlande, Choiseul fut son représentant auprès du tsar. L'arrivée au pouvoir de Bonaparte en France changea sa position : par l'intermédiaire de Talleyrand il obtint sa radiation de la liste des émigrés et rentra à Paris : il y retrouva une bonne partie de ses biens, même si beaucoup des pièces antiques qu'il avait fait envoyer depuis Constantinople avaient disparues. Bien que très proche de Talleyrand, il ne joua aucun rôle officiel sous Napoléon, se tenant à l'écart du régime. À la Restauration, toujours par l'entremise de l'ancien évêque d'Autun, il fut nommé à la chambre des pairs où il siégea du côté des libéraux pour faire contrepoids aux ultras ; il retrouva une place à l'Institut.

Le travail de F. Barbier sur la « passion grecque » de Choiseul-Gouffier ouvre de vastes horizons, tant en direction de la diffusion de l'hellénisme érudit à la fin du 18^e siècle, des regard intéressés à la recomposition géopolitique de l'Orient, mais également en direction du monde des livres et de l'édition savante de la fin de l'Ancien Régime, de la Révolution et du début du 19^e siècle.

Marcel DORIGNY

Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL et François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé en Europe (du Moyen Âge à l'époque contemporaine). Enquêtes, Analyses, Publications*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, 655 pages.

Depuis le début des années 2000, une très vaste enquête a été ouverte par le GDR 2646 du CNRS sur les écrits du for privé, tant sur le plan problématique que sur celui des archives recensées, ainsi que le montre le site Web www.ecritsduforprive.fr. Le présent ouvrage est le quatrième d'une série de publications en la matière : il fait suite à un premier recensement, puis à une vaste interrogation par étapes dans une perspective d'histoire de la culture écrite. À ce titre, il approfondit les pistes ainsi ouvertes en France, puis au niveau européen, donc au-delà de l'aire francophone, ce qui va de pair avec la multiplication des nouveautés archivistiques, l'élargissement des perspectives interdisciplinaires, et l'amplification des thématiques, par exemple celles du corps et de l'événement. Une telle source, recensée de manière aussi systématique, permet de particulier une analyse fine des perceptions, d'un siècle à l'autre, des identités individuelles à chaque moment de l'existence.

Le 18^e siècle est bien représenté dans cet ouvrage, soit dans des interventions portant sur plusieurs siècles, par exemple avec la contribution de Sylvie Mouysset sur les secrets de famille, soit avec des interventions spécifiques au siècle, et tout particulièrement dans les parties sur « Solitudes et solidarités », « Au plus secret des corps » et « L'événement », ce qui correspond à une dizaine de contributions pour un ensemble d'environ quarante.

Constatons-nous, au siècle des Lumières, d'éventuelles spécificités ? Remarquons d'abord un intérêt marqué pour l'observation de l'événement, et tout particulièrement de leur côté cérémoniel, sans qu'il s'agisse vraiment d'une spécificité du siècle. Cependant, du côté de l'interprétation de la maladie, nous sommes renvoyés de manière plus singulière à l'observation de l'individu malade par lui-même, comme si c'était à chacun de connaître au

mieux son propre corps, de manière à rendre compte de son identité. Le Journal de Rétif de la Bretonne, étudié par Pierre Testud, révèle ainsi, tant sur le plan de la sexualité que sur celui de la maladie, comment un homme pris en permanence par l'ivresse de l'écriture, en vient à s'identifier en permanence à son mode d'être, au ressenti le plus immédiat du sentiment de sa propre existence. De même, le comte de Thorenc, dans ses notes autobiographiques étudiées par Valérie Piétri, considère ses « recherches sur moy même et sentiment de mon état d'esprit ».

Au moment même, en fin de siècle, où le philosophe allemand Wilhelm von Humboldt écrit, dans son ouvrage sur *Le Dix-huitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*, que « l'individualité est une force dont le caractère est l'actualisation » et en conclut que « le caractère est le Je originaire, la personnalité donnée avec la vie », l'écrit du for privé donne conjointement à voir le « caractère » propre d'une conscience souvent « malheureuse » et l'héritage de la tradition des moralistes du siècle antérieur. Ce « caractère » apparaît ici à la fois dans des contributions transculturelles sur tel ou tel pays européen et dans des études de cas, ce qui fait toute la richesse du présent ouvrage.

Jacques GUILHAMOU

Guillaume BARRERA, *Les lois du monde. Enquête sur le dessein politique de Montesquieu*, Paris, Gallimard, 2009, 507 p.

Guillaume Barrera entend suivre la requête que Montesquieu formule à son lecteur dans la préface de *L'Esprit des lois* : « Si l'on veut chercher le dessein de l'auteur, on ne le peut bien découvrir que dans le dessein de l'ouvrage. » Attentif aux relations, Montesquieu pense d'une manière systématique : l'A. s'impose donc de tenir ensemble toutes les parties de l'ouvrage dans le parcours qu'il propose pour le commenter, en mobilisant opportunément toutes les œuvres de Montesquieu, des *Lettres persanes* aux *Pensées* et à l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères* (voir l'éd. critique que l'A. a donnée de cet *Essai* dans les *OC*, Oxford, VF, 2006, t. 9), en éclairant le contexte dans lequel s'inscrivent ses thèses et les commentaires qu'elles ont pu susciter, pour dégager le « dessein » de *L'Esprit des lois*. Cette question du « dessein » est inséparable de celle du « destinataire » (p. 19, p. 60, p. 480). Montesquieu cherche à éclairer l'action humaine et il entend faire des « recherches utiles » (*Défense de l'Esprit des lois*, seconde partie, idée directrice) : « l'*Esprit des lois* est un manuel de politique destiné à éclairer les peuples et à former leurs magistrats » (p. 14). Tout l'effort de rationalisation des histoires et de « l'infinie diversité de lois et de mœurs » (*Esprit des lois*, préface) vise à constituer une « science pratique » (p. 15, p. 322). L'étude des lois doit permettre de former l'esprit du législateur, qui doit être animé par la modération (*Esprit des lois*, XXIX, 1). Cette finalité pratique est assortie d'une thèse politique qui oriente tout le commentaire de Guillaume Barrera : la liberté n'est pas contraire à la puissance et à la prospérité des États; Montesquieu soutient qu'elles vont de pair (p. 16, p. 475), et il cherche à mettre au jour leurs conditions de possibilité. Du coup, l'objet même de *L'Esprit des lois* consiste dans « ces trois grandes choses, la religion, le commerce et la liberté » (*Esprit des lois*, XX, 7), que l'Angleterre a su combiner au mieux.

Pour établir ces points, *Les lois du monde* offre en six temps un parcours qui fait circuler le lecteur dans l'ensemble de *L'Esprit des lois*. La première partie aborde la question du destinataire en examinant comment les figures proprement politiques sont convoquées dans l'ouvrage. Si Montesquieu n'entend pas éduquer les princes, c'est que ce sont les nations, dont il dit vouloir comprendre « les histoires », qui retiennent son attention (p. 30). Il n'en reste pas moins que la connaissance des causes générales va avec l'examen de la façon dont l'action humaine peut s'insérer dans la « nature des choses ». Aussi l'avènement du pouvoir personnel, et la forme qu'il prend dans les monarchies modernes, suppose un examen particulier. S'il n'entend pas prendre la place de conseiller du prince, Montesquieu expose à tous une forme de prudence qui est le véritable antidote aux calculateurs politiques. L'intérêt bien

compris du prince doit le conduire à se guérir du machiavélisme ; c'est que la « politique » du prince est débordée par « ces trois grandes choses » sur lesquelles les gouvernants n'ont pas une prise directe, mais avec lesquelles ils doivent composer. En restituant l'intérêt porté au « point de vue » des princes, l'A. montre comment c'est en se plaçant sur le terrain du réalisme politique que Montesquieu entend s'opposer aux tentations du despotisme. En multipliant les destinataires (p. 61, p. 65), il œuvre pour une publicité essentielle aux régimes modérés. En ce sens, le législateur est peut-être moins le « destinataire principal » de l'œuvre (p. 479) que la focale par laquelle on peut bien juger des lois, et par laquelle Montesquieu instruit son lecteur. La seconde partie interroge le rapport de Montesquieu à la culture philosophique pour voir comment ses jugements sur les anciens et les modernes révèlent une pensée de l'action. « Montesquieu, contre ou par-delà la métaphysique, tenait la politique pour sa philosophie première » (p. 112). S'il n'est pas « philosophe », comme peuvent l'être ceux qui s'intéressent aux fondements et à l'ordre des connaissances humaines, il examine librement les discours des grands hommes qui l'ont précédé ; il ressort un portrait vivant de ce penseur systématique dans l'examen que l'A. fait de ce dialogue « entre anciens et moderne ». Résolument moderne, il n'en reste pas moins héritier des anciens dans ce qui touche son dessein même : « il a restauré l'art politique, rétabli la science du gouvernement à sa juste place, qui est la première » (p. 167). Le thème de la religion occupe la troisième partie, la plus importante, de l'ouvrage. C'est dans une visée polémique (en s'opposant aux lectures de Cotta, Shackleton ou Starobinski) que l'A. entend restituer sans l'émousser le libre examen que Montesquieu fait des religions et du christianisme en particulier. Sur ce point, la critique ecclésiastique ne s'est pas trompée (p. 172). Sans être irréligieux, Montesquieu est séduit par la morale stoïcienne et par la religion naturelle. C'est qu'il ne juge pas d'un point de vue philosophique les questions morales et théologiques (p. 180), mais en les rapportant à ses principes pratiques. En ce sens, c'est l'évaluation des effets sociaux qui importe, et c'est la variété de ces effets qui conduit à moduler les propositions. La vérité du christianisme est dans sa douceur (p. 206), mais la primauté que Montesquieu accorde à la justice et son attention pour les questions pénales le conduit à séparer, non les Églises et l'État, mais le théologique et le juridique (p. 249). Comme il pense les religions au regard des « histoires de toutes les nations », il les rapporte également aux exigences politiques de la prospérité. Sur ce second volet de la question religieuse, la thèse de l'A. peut s'énoncer ainsi : « le commerce présente une voie vers la paix préférable à la religion, parce qu'il favorise en même temps l'industrie et la prospérité » (p. 477). L'idée que la religion et le commerce forment une « alternative » (p. 258) fera sans doute l'objet de débats interprétatifs. La quatrième partie du volume est consacrée aux « sources de la prospérité ». Centrée sur l'utilité (p. 266), la pensée de Montesquieu ne s'inscrit pas dans un cadre individualiste, mais vise « l'équilibre du tout » (p. 269). C'est ainsi qu'il faut comprendre la justification du bon usage du luxe dans les monarchies (où il favorise le commerce, la redistribution des richesses et l'accroissement démographique), la réflexion sur les obligations de l'État (p. 283), et le regard porté sur la propriété (toujours utile à l'État dans la mesure où elle intéresse les hommes au travail – p. 302). Il ressort de ces analyses que le « travail » est central dans l'anthropologie politique de Montesquieu (p. 322). La cinquième partie porte sur le couple « forces et puissance ». Étudiant aussi bien les rapports internes aux États (avec le jeu des passions et des intérêts) et les rapports internationaux, l'A. entend montrer quel sens il faut donner à la « modération ». Il ne s'agit pas de dénigrer la force, puisque la violence ne provient jamais que d'un déséquilibre des forces, mais de « dégager les relations par lesquelles les forces produisent puissance ou liberté, ou bien faiblesse et oppression » (p. 333). Cette appréhension dynamique des situations historiques justifie une thèse politique : le despotisme se caractérise non seulement par la servitude, mais par l'impuissance (p. 352). La France et l'Angleterre offrent deux voies d'accès à la modération (p. 365), qui donnent à voir comment mesurer les forces, ce qui s'entend aussi dans la question de la guerre et du commerce entre nations. La dernière partie, sur « la nature des hommes », aborde par

le biais anthropologique la question de la différence des sexes (le rôle dévolu à l'action des femmes dans la vie des sociétés et l'idée que la « communication » des hommes et des femmes est l'un des moteurs de l'histoire humaine », p. 412) et celle de la « méchanceté » des hommes (qui loin de justifier la répression doit engager à l'administration modérée des lois, p. 468).

S'il ne s'agit pas de l'ordre des rapports tel qu'il est abordé dans *L'Esprit des lois*, et s'il ne délivre pas une vue d'ensemble sur le « plan » de l'ouvrage (ce qu'on aurait pu légitimement attendre dans un ouvrage qui fait du « dessein » de *L'Esprit des lois* son objet principal), *Les lois du monde* réussit à mettre au jour l'unité d'intention qui permet de rendre compte du projet de Montesquieu. L'écriture vive et les formules bien trempées de Guillaume Barrera rendent assurément le plus bel hommage à « l'écrivain politique » qu'est Montesquieu, en même temps qu'elles manifestent comment l'auteur s'est approprié une œuvre qui s'attache à « faire penser » (*Esprit des lois*, XI, 21). On ne doute pas que le commentaire qu'il en fait suscitera la réflexion et les débats.

Denis de CASABIANCA

Michèle BARRIÈRE, *Les soupers assassins du régent*, Paris, Agnès Viénot, 2009, 320 p.

Ce cinquième tome des aventures et mésaventures de la famille Savoisy qui se déroule de siècle en siècle peut se lire de diverses manières. En premier lieu comme un polar gastronomique où chefs de renom, manuels culinaires, aliments et boissons sont à l'épicentre de l'intrigue. Comme un roman historique d'autre part, puisque l'auteur, qui est par ailleurs journaliste et historienne de l'alimentation, se documente amplement sur archives et sur les lieux afin de reconstituer de manière relevée une époque, dans ce cas celle de la Régence et de ses petits soupers. Enfin, comme roman picaresque, puisque les principaux protagonistes se déplacent sans cesse au fil de leurs escapades : à travers Paris, en Champagne, en Bretagne et en Espagne. Assassinats et empoisonnements y foisonnent, rivalités meurtrières côté industrie du champagne aussi. On voit des personnages hauts placés (Philippe d'Orléans, la princesse Palatine, l'abbé Dubois, le cardinal Alberoni...), le monde du champagne (Claude Moët, frère Oudart, chanoine Godinot...) et le chef-auteur le plus réputé du temps, François Massialot, dont les recettes de plats apprêtés au cours du roman sont données en annexe, tout cela à travers le fil conducteur de Baptiste Savoisy et sa sœur Alixe savants et arts culinaires. Le style est enlevé, les mets d'époque qui défilent font saliver et le champagne coule à flots. Le tome qui précède celui-ci se situe au Potager du Roi à Versailles, et celui en voie de parution se passe en 1759, Voltaire et Diderot à l'appui. Une trinité pas comme les autres.

Béatrice FINK

La Bastille ou « l'enfer des vivants » à travers les archives de la Bastille, Élise DUTRAY-LECOIN et Danièle MUZERELLE (dir.), Catalogue de l'exposition présentée par la Bibliothèque nationale de France sur le site de la Bibliothèque de l'Arsenal, du 9 novembre 2010 au 11 février 2011, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2010, 208 p., 137 ill.

C'est apparemment la première exposition d'envergure consacrée à la Bastille, à son histoire, ses archives et au destin de ses embastillés célèbres (le Masque de fer, Voltaire, Damiens, Sade, Latude) ou moins connus (protestants, jansénistes, libraires). Elle est, pour les dix-huitiémistes, l'emblème du combat des Lumières contre le despotisme de la monarchie absolue et l'arbitraire du système judiciaire. On ne pouvait choisir lieu plus approprié que les salons de l'Arsenal, dans l'ancien hôtel Paulmy-d'Argenson où sont conservées les archives de la Bastille d'une extrême richesse, réservoir de quelque 600 000 pièces dans lequel on a puisé pour organiser cette exposition de 235 objets. À côté des dessins et gravures retraçant l'histoire de la forteresse honnie, sont montrés des portraits, souvent superbes, de personnalités liées à la police du livre, qui se révèlent tels qu'on les imaginait : ainsi Malesherbes impressionnant de majesté ou le redouté Sartine,

un tantinet inquiétant. Dans les vitrines sont présentées des archives de nature variée, soit produites par les autorités administratives et policières (fameuses lettres de cachet, registres d'écrou, interrogatoires) soit par les prisonniers, « mauvais » livres et manuscrits saisis lors de leur arrestation ou écrits pendant leur captivité. Le parcours de la visite est ponctué par un assortiment d'objets : uniformes des gardes, boutons de culotte jansénistes de l'évêque de Senes, échelle de corde de Latude, vestiaire de Damiens comprenant gant, chapelet et couteaux et, l'objet le plus curieux, un encrier dissimulé dans une reliure, qui n'a pas eu la chance d'être photographié, à côté de la chemise usée de Latude et du portrait bien connu de Voltaire écrivant la *Henriade* sur les murs. Cette relique a été découverte par Martine Lefèvre qui nous révèle aussi l'existence d'une bibliothèque à la Bastille à l'usage des prisonniers, possédant son ex-libris.

Il faut subir encore une fois le récit, incontournable pour les non-initiés, du supplice de Damiens avant de découvrir des territoires moins fréquentés. L'importance d'une prison janséniste d'État sous Louis XV est démontrée par Monique Cottret qui souligne à juste titre le poids des appelants, convulsionnaires et de leurs sympathisants. Recrutés jusqu'aux marges du peuple parisien, ils exercent une influence souvent sous-estimée par leurs écrits contestataires, pamphlets, chansons et bouts rimés largement diffusés. Dans une contribution originale, Jacques Berchtold analyse la relation de l'embastillement dans les mémoires du temps, où les prisonniers se plongent dans une méditation souvent désespérée sur leur mésaventure et oscillent entre témoignage authentique et fiction romanesque. Parallèlement à leurs interventions savantes dans le catalogue, des spécialistes reconnus, Arlette Farge, Robert Darnton, Michel Delon, filmés devant les cartons d'archives de la Bastille, initiaient le visiteur à l'histoire de quelques prisonniers remarquables, à la vie littéraire au 18^e siècle et au fonctionnement de la société d'Ancien Régime par l'utilisation d'écrans tactiles, à des fins pédagogiques. Robert Badinter y passait en revue le statut juridique du prisonnier d'un siècle à l'autre et renouvelait ainsi la problématique de la condition pénitentiaire. Dans un « Sade's Corner » aménagé à part, un portrait présumé du jeune marquis voisinait avec une version manuscrite de sa précieuse *Justine* et avec un écran où Michel Delon apparaissait à côté de la photographie du manuscrit *Les 120 journées de Sodome*. Mais, même si nombre de visiteurs ont eu l'illusion, comme la journaliste du *Monde*, de voir exposé le manuscrit original, précisons, pour dissiper toute ambiguïté, qu'il n'a pas quitté la Fondation Bodmer où il a été mis en dépôt par son possesseur, alors que d'autres, autre confusion regrettable, ont cédé à la tentation de croire qu'il appartenait à la BnF.

On aurait pu souhaiter une évocation des liens de la Bibliothèque du Roi avec certains prisonniers jansénistes ainsi que l'embastillement de l'abbé de Chancy, garde des estampes, accusé de détournement, précédé d'une arrestation spectaculaire, en pleine nuit, à l'hôtel de la rue de Richelieu.

Toute recherche sur l'histoire de la Bastille, étant donné la masse colossale de ses archives, est largement tributaire des magnifiques travaux de grands devanciers qui devraient inciter plus à la modestie qu'à la condescendance. Nous tenons, quant à nous, les Paul d'Estrée et Funck-Brentano avec ses 5 279 fiches, non pas pour des maniaques de « l'histoire anecdotique » mais pour des défricheurs et travailleurs acharnés auxquels on doit nécessairement avoir recours.

Françoise BLÉCHET

Hans Erich BÖDEKER, Philippe BÜTTGEN, Michel ESPAGNE (dir.), *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Cerf, coll. « Bibliothèque franco-allemande », 2010, 594 p.

Ce collectif de 19 articles présente une étude approfondie sur ce que les auteurs appellent le « modèle Göttingen ». Cela commence avec la fondation de l'université de Göttingen par le baron de Münchhausen en 1737 et s'étend jusqu'aux années 1820 où, nous dit Ulrich

Muhlack, certains commentateurs furent amenés à parler de « science de l'homme » comme point d'unité de la vie intellectuelle de Göttingen. On aperçoit très vite comment cette université a pu faire de la ville une capitale du savoir dans l'Europe des Lumières autour des questions fondamentales de l'époque telles que les encyclopédies et la systématisation du savoir au 18^e siècle, l'influence napoléonienne, les lumières écossaises, les lumières allemandes ou encore sur des hommes importants comme le professeur de théologie Gottfried Less (1736-1797), le père de l'anthropologie physique Jean-Frédéric Blumenbach (1752-1840), les professeurs d'histoire Gatterer et Schlözer auteurs d'histoires universelles en 1761 et 1772. L'objectif du recueil consiste à montrer, en s'appuyant sur de multiples exemples, la genèse de la science de l'homme qui à travers le contexte européen de Göttingen a été envisagée comme « dynamique d'appropriations productives » selon les termes de M. Espagne. Les dernières parties qui traitent des rapports entre la science de l'homme avec le langage, la société puis l'histoire confirment cet aspect fondamental. On assiste autant à la genèse d'un modèle qu'à une actualisation d'un cas qui pourrait inspirer notre époque, en étant moins un modèle à copier qu'un dynamisme historique sur lequel réfléchir.

Martine GROULT

Michèle BOKOBZA-KAHAN, *Dulaurens et son œuvre. Un auteur marginal au 18^e siècle : Déviances discursives et bigarrures philosophiques*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2010, 250 p.

Henri-Joseph Dulaurens attend toujours son heure pour recevoir le statut qu'il mérite parmi les dix-huitiémistes. Cette heure pourrait bien être venue. Au cours des dernières années, Stéphan Pascau a publié sa monumentale thèse dans deux ouvrages importants, *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793). Réhabilitation d'une œuvre* (Champion, 2006) et *Écrire et s'enfuir dans l'ombre des Lumières* (Les Points sur les i, 2009). Moins qu'à réhabiliter Dulaurens – ce qui implique de le faire passer du statut d'auteur « mineur » à celui d'auteur « majeur » – Michèle Bokobza-Kahan a fait le choix de l'étudier *du point de vue de sa marginalité*, de façon à en faire un trait saillant et un principe structurant de son existence dans notre paysage littéraire ainsi que dans celui de son époque. L'écrivain est marginal géographiquement en ce qu'il « fuit la France » (après avoir fui sa robe d'abbé), mais aussi et surtout en ce que, dès lors qu'on « occupe une place centrale dans la république des lettres », on est conduit à « trahir » le type de « radicalité philosophique » dans laquelle on faisait mine de s'inscrire (p. 11-13). En caractérisant sa position excentrée dans le champ littéraire de l'époque (dans une première partie nourrie des travaux de Darnton, Chartier, Goulemot, Bonnet, Duranton et Masseau), Michèle Bokobza-Kahan aborde son auteur en termes de « posture d'écrivain » et d'« hybridations génériques » qui sont habilement décrites comme résultant des rapports de force et de pression structurant ce champ. Une deuxième partie analyse de près « les entours du texte », ses seuils (épîtres dédicatoires, préfaces, annotations), qui apparaissent comme des lieux de négociation des rapports de force que *subit* un auteur « mineur », mais dont il peut aussi *jouer* pour renouveler l'invention formelle et les dispositifs scripturaires qui singularisent son œuvre. La troisième et dernière partie dégage de la lecture des textes une poétique de l'hétérogène et de la transgression par laquelle « Dulaurens s'approprie de l'intérieur la marginalisation qui lui est imposée de l'extérieur, il la revendique et l'assume à travers des modalités discursives telles que le mélange des genres, la polyphonie, la digression et l'ironie » (p. 14).

Outre l'éclairage qu'il apporte sur l'œuvre de Dulaurens lui-même, cet ouvrage esquisse un programme de recherche et de réflexion qui déplace significativement les cadres qui ont longtemps dominé les études littéraires dix-huitiémistes. Il montre que les dichotomies habituelles (philosophes *vs.* anti-philosophes, matérialiste *vs.* spiritualiste, progressiste *vs.* conservateur) écrasent toute une série d'écrivains qui n'apparaissent comme « margi-

naux » ou « mineurs » que parce que de telles dichotomies les ont rendus rétrospectivement illisibles (on peut penser ici à des noms comme Bordelon, Mouhy ou Tiphaigne de la Roche, sur lesquels a également travaillé Michèle Bokobza-Kahan). Il est révélateur qu'un même « geste d'autodénigrement » (p. 86), un même « processus de disqualification » (p. 137), une même « démarche d'autodérision qui caractérise à la fois sa pensée et son écriture » (p. 147) soient repérés au fil des trois parties de cet ouvrage : Dulaurens, comme ces autres *minores*, esquive la posture d'affirmation qu'on attend d'un écrivain et d'un penseur. Cette esquive paraît toutefois moins relever d'une prudence stratégique face aux menaces de la censure (selon ce qu'un réflexe devenu pavlovien a induit des générations de dix-huitiémistes à imaginer), que d'une posture indissociablement intellectuelle et scripturale « anti-fondationaliste » qui accepte (fût-ce à contrecœur) de se confronter à la contingence et à la fragilité, à la mobilité et à la relativité de sa propre énonciation – et qui en fait (discrètement) l'objet d'une vérité plus authentique que celle de toute prétention explicite à la vérité. On le voit, il s'agit ici non tant de « réhabiliter une œuvre » que de mesurer la puissance propre à la marginalité, jouée et affichée comme telle. *Pour une littérature (enfin) mineure!*

Yves CITTON

Florence BOULERIE, Marc FAVREAU et Éric FRANCALANZA (dir.), *L'Extrême-Orient dans la culture européenne des 17^e et 18^e siècles*, Tübingen, Narr Verlag, coll. « Biblio 17 », 2009, 256 p., ill.

Actes d'un colloque organisé à Bordeaux, ce volume balaie rapidement un sujet immense. Quelques monographies alternent avec des synthèses selon la règle du genre. Pour le 18^e siècle, on notera une intéressante analyse d'une belle au bois dormant, le Japon, fermé aux Européens, sauf pour le comptoir de Dejima. Plusieurs communications ont pour objet l'art chinois et japonais dans les collections françaises et leur influence sur les arts occidentaux. Dans les monographies, on trouvera naturellement les chinoiseries de Voltaire et la présence de cet Extrême-Orient dans la fiction ou l'opéra. Une étude au titre singulier sur Bougainville « écrivain et espion » fait seulement allusion aux instructions secrètes qu'il avait reçues de Choiseul pour son tour du monde.

François MOUREAU

Laurent BOVE, *Vauvenargues ou le séditieux. Entre Pascal et Spinoza. Une philosophie pour la seconde nature*, Paris, Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 44, 2010, 336 p.

Suivant une piste ouverte au 19^e siècle par Prévost-Paradol (*Études sur les moralistes français*, Paris, Hachette, 1864), cet ouvrage propose une redécouverte de Vauvenargues philosophe spinoziste. Se démarquant de la critique qui a mis en lumière les contradictions (apparentes) de Vauvenargues sans se soucier de sa métaphysique, Laurent Bove recadre l'œuvre sur ses fondements philosophiques. Des textes comme le *Traité sur le libre arbitre* (non daté), le *Discours sur la liberté* (1737), les réponses et les fragments connexes (*Réponse à quelques objections*, *Réponse aux conséquences de la nécessité*, *Sur la justice*, *Sur la providence*, *Sur l'économie de l'univers*) ainsi qu'une *Imitation de Pascal* sont estimés essentiels pour la compréhension de l'œuvre. En choisissant de ne pas publier ces textes spinozistes, Vauvenargues contribue à la mécompréhension de son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de Maximes*, parue en 1746.

Dans une dense introduction, Laurent Bove détaille alors la « stratégie textuelle » et « éditoriale » (p. 11, 16) du philosophe aixois : non content de garder secrets ses textes philosophiques, Vauvenargues sélectionne les textes publiés en 1746 (comme en 1747 dans la seconde édition de son *Introduction*), s'épargne de se voir accusé d'être « peu favorable à la piété » (p. 54) et finalement agrmente son livre d'exercices de déclamation religieuse. Et

le critique de dévoiler, par une étude comparée de Vauvenargues et de Spinoza, le spinozisme plus ou moins dissimulé du premier.

Sont ainsi mis en évidence, dans la première partie de cet ouvrage, les points communs entre les deux auteurs : la métaphysique de la puissance d'agir et de la nécessité universelle, Dieu identifié à la nature, la singularité et la diversité des êtres, l'homme envisagé dans son unité à la fois corporelle et pensante, la liberté comme libre nécessité, le rejet du libre arbitre au profit de la détermination par l'idée ou par le sentiment, le *conatus* vauvenarguien défini selon une « dynamique » de l'« affirmation » et de la « résistance » (p. 99-109) aux causes extérieures (pour une analyse similaire du *conatus* spinoziste, voir Laurent Bove, *La Stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Paris, Vrin, 1996) et enfin l'amour de la gloire ou de l'humanité qui, chez Vauvenargues comme chez Spinoza, est « au fondement de la socialité » (p. 119-127).

La « filiation » (p. 74) des deux auteurs une fois mise en lumière, l'A. fait ressortir, dans les deuxième et troisième parties de son ouvrage, « l'invention philosophique vauvenarguienne » (p. 18) dans les domaines de la politique et de l'histoire. Invention à entendre, précise l'A. en reprenant un concept récemment revisité par Yves Citton (voir « L'Invention du spinozisme dans la France du 18^e siècle », dans Catherine Secrétan, Tristan Dagron, Laurent Bove (dir.), *Qu'est-ce que les Lumières « radicales » ? Libertinage, athéisme et spinozisme dans le tournant philosophique de l'âge classique*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 316), non pas comme « création *ex-nihilo* » mais comme « production complexe dont il faut comprendre les déterminations causales » (p. 32, note 42). Outre Spinoza, Boulainvilliers et Machiavel, Pascal représente une autre référence de la pensée politique de Vauvenargues fondée sur la « primauté de la force sur la loi » (p. 150). Toutefois, la vision augustiniennne du péché originel encadre la pensée politique pascalienne, tandis que la métaphysique spinoziste de la nécessité universelle et de la puissance d'agir conduit Vauvenargues à une « conception radicalement laïque de l'homme et du monde » (p. 154). Et dans un monde qui n'est plus surplombé par aucun Dieu transcendant mais simplement régi par une causalité immanente, il n'y a plus de prééminence d'un être sur l'autre. Seule l'affirmation incassante des êtres et leur fière résistance aux forces extérieures engendre des valeurs, du sens et une vie vécue dans le présent. On comprend pourquoi la philosophie de Vauvenargues est, selon le sous-titre de cet ouvrage, « une philosophie pour la seconde nature » (p. 261, 283, 301). En postulant un « *désir de liberté* » comme « donnée dynamique intrinsèque de la nature humaine » (p. 195, souligné dans le texte), Vauvenargues montre aussi que l'histoire pourrait devenir le temps de « la constitution collective de la liberté » (p. 204) dans le cadre d'une république, à condition que ce régime ait pour principe l'actualisation et la conciliation de la puissance d'agir de tous. Et ce principe ou ce concept est incarné dans certaines figures (Louis XI, Catilina, Clodius) que Vauvenargues réinterprète, à l'envers de la tradition, afin de pouvoir penser ensemble le sage, le philosophe et le politique.

Il reste peut-être à rechercher l'invention, comme le proposait Yves Citton dans l'article cité (p. 319), aussi du côté de l'écriture. Après la rigueur géométrique de l'*Éthique*, quelle serait la forme d'écriture la plus propre à l'expression de la pensée de Vauvenargues ? Serait-ce l'oxymore et/ou le paradoxe, deux formes qui, suivant l'A., rendent compte du travail vauvenarguien de renversement des images de la tradition (p. 293-296) ? Ou bien la saillie qui, toujours d'après lui, assure le rebondissement continué par lequel l'être passe de la mélancolie à l'ambition et de la mort à la vie (p. 288-289) ? À ces questions, et comme pour susciter le mouvement infini par lequel la connaissance persévère en son être, Laurent Bove propose aussi des ouvertures suggestives (voir la belle analyse du caractère d'Eumolpe derrière lequel surgit Spinoza, p. 294-296). On ne saurait désormais partir à la recherche des formes vauvenarguiennes sans tenir compte de cet ouvrage qui marque la place de Vauvenargues dans l'histoire de la philosophie. « Entre Pascal et Spinoza. »

Ioana MARCULESCU

Jacques CARRÉ (dir.), *Londres 1700-1900. Naissance d'une capitale culturelle*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, coll. « Mondes anglophones », série « Britannia », 2010, 312 p.

À la fin du 18^e siècle, Londres ne pouvait rivaliser avec Paris dans la plupart des domaines artistiques. La réforme et le puritanisme privaient les arts des commandes d'église, tandis que le système constitutionnel et le désintérêt des premiers George supprimaient le mécénat royal. La culture populaire résista à la méfiance des élites en entretenant les combats de coqs et autres animaux, le football, la boxe, les charivaris, les paris ; les tavernes et les *gin-shops* foisonnèrent. Le Londres élégant ou fortuné fréquenta les parcs payants comme le Ranelagh où étaient donnés des concerts, ou les nouvelles salles de spectacles, Haymarket, Covent Garden ou le Saddler's Wells. La forte ségrégation qui opposait l'est et l'ouest de la capitale était sociale et aussi culturelle. Néanmoins le développement rapide des *coffee-houses* – le premier ouvrit en 1652 –, des lieux ouverts où on lisait la presse, surtout le *Spectator* et le *Tatler*, où on discutait de politique, permit un certain brassage social. Ceux du *West End* furent les vitrines de la mode, d'autres affichèrent leurs opinions whig ou tory. Après 1720, la diffusion des journaux chez les particuliers, la vogue du thé, les clubs fermés ralentirent l'essor des *coffee-houses* qui eurent un rôle fondamental pour la formation d'une opinion publique. Pour les arts, l'État ne fut longtemps qu'un censeur de caricatures et de spectacles. Le développement des classes moyennes créa la possibilité de sociétés en dehors du patronage royal ou aristocratique. Quatre académies des beaux-arts virent le jour au 18^e siècle, en 1711 celle de Great Queen Street, en 1720 celle de St. Martin's Lane, plus tard une seconde dans la même rue, enfin en 1768 la Royal Academy of Arts, avec le patronage de George III qui la logea dans le palais de Somerset House. Les artistes étrangers y côtoyaient les anglais : à la Royal Academy, un tiers d'étrangers, dont Zoffany et Angelina Kauffmann. Hogarth y joua un grand rôle, promut les techniques de commercialisation, défendit les droits d'auteur. La première exposition publique avec catalogue ouvrit en 1760. Les droits d'entrée assurèrent l'indépendance financière des artistes. En 1753, des fonds publics permirent l'achat de la collection Sloane ; mais Wilkes échoua pour l'achat de celle de Robert Walpole. Le British Museum n'ouvrit qu'en 1810, avec quelques décennies de retard sur le continent. En revanche, l'avance est incontestable pour la commercialisation de l'art. L'autonomie de la scène artistique et culturelle londonienne, tout comme le primat incontesté de la capitale, même si quelques foyers provinciaux (Bath) commencent à percer, confèrent à la capitale britannique une place originale au sein des « capitales culturelles, capitales symboliques » revisitées récemment.

Claude MICHAUD

Michel CASSAN et Paul D'HOLLANDER (dir.), *Figures d'appartenances (17^e-20^e siècle), Temporalités* n° 6, Limoges, Pulim, 2010, 151 p.

L'appartenance, à un ou plusieurs groupes, serait-elle en passe de devenir un concept opératoire de la recherche historique, palliant l'essoufflement de celui d'identité ? La notion et son contraire, l'exclusion, la perte du rang, sont si plastiques qu'il semble que l'on puisse réunir des études fort disparates, allant ici, et pour le 18^e siècle, du métissage aux îles à l'éthique de vie de la dernière princesse de Conti. À la colonie, les combinaisons des couples hors mariage mettent en jeu les diverses appartenances des partenaires, leur statut (libre et non libre), leur aisance, leur phénotype, avec toute la (dé-)gradation à la Martinique du blanc au nègre en passant par le sang-mêlé, le quarteronné, le quarteron, le métif, le mulâtre, le capre. Sauf les hommes blancs qui s'en soucient peu pour leurs relations illégitimes, tous valorisent la couleur claire. Suivre dans la génération née dans les années 1750-1760 ceux qui eurent une fonction dans le département de la Haute-Vienne entre 1790 et le Consulat permet de mesurer les fidélités, les compromis et les compromissions, le

suivisme, l'alignement, l'appartenance à un parti, à une faction, les points nodaux étant le 20 juin 1792, les élections de novembre suivant, le 9 Thermidor, la nouvelle administration départementale de novembre 1794. L'instrumentalisation des poursuites à la suite de la conspiration/conjuration/complot de Pichegru révèle les enjeux politiques du moment, il s'agit de justifier par la menace (supposée) le coup du 18 Fructidor. L'apparition et l'approvisionnement par l'argent des bancs et des chaises dans les églises à partir de la fin du 17^e siècle mettent en jeu les stratégies du paraître, une vanité dénoncée, mais c'est une ressource pour les fabriques. Enfin cette ultime princesse de Conti, Marie-Fortunée d'Este, dernière des princesses du sang après les Orléans, les Condé et les autres Conti, rompt avec le cadre normatif de la cour après 1770, quitte le milieu des courtisans versaillais auquel elle appartient par statut, moins pour des raisons financières – la séparation d'avec son époux ne lui laisse qu'une pension de 180 000 livres – que par goût personnel d'une vie retirée et pieuse. Bref, avec un tel thème, comme le rappelle l'introduction, « l'enlèvement intellectuel est improbable ». Le danger viendrait plutôt d'une élasticité incontrôlée.

Claude MICHAUD

Emmanuelle de CHAMPS et Jean-Pierre CLÉRO (dir.), *Bentham et la France : Fortune et infortunes de l'utilitarisme*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009, 311 p.

Le projet de cet ouvrage pluridisciplinaire est né lors du colloque « Bentham et la France » qui s'est déroulé à l'Université Paris X en 2006. Les différents articles entendent en effet réfléchir sur la réception de Bentham en France, réception difficile mais dont on veut montrer qu'il s'agit plutôt d'un va-et-vient entre la France et l'Angleterre, à travers en particulier les traductions et les commentaires, que d'une implantation réelle de la philosophie utilitariste. Il faut tout d'abord souligner l'originalité et la pertinence de la perspective de l'ouvrage qui prend le contre-pied d'une certaine anglophobie de la philosophie française afin de rendre justice à la pensée de Bentham. Tout d'abord la Révolution française fournit à Bentham un terrain d'observation privilégié qui lui permettra d'affiner les contours du projet utilitariste, en particulier autour du « calcul félicitaire », en se confrontant aux Lumières françaises (Brissot, Chastellux, Rousseau, Helvétius) mais aussi aux réactions britanniques en face de ces événements (Burke, Paine). En second lieu, la question des traductions est analysée dans la mesure où elle est à la fois le lieu d'un échange entre Bentham et son traducteur français Dumont et le point de départ de nouvelles circulations des idées vers l'Espagne et la Suisse. Une troisième série d'articles s'emploie à mesurer la place de l'utilitarisme au 19^e siècle, aux côtés du socialisme et du libéralisme, dans la pensée politique et économique française (Constant, Morellet, Rossi, Dupuit, Saint-Simon). L'ouvrage s'achève sur une recension des différents intérêts que Bentham a suscités au 20^e siècle à travers l'ouvrage de référence d'Halévy, *La formation du radicalisme philosophique*, mais aussi des lectures partielles de Villey, Lacan et Foucault. Le croisement de ces différentes perspectives de lecture est très éclairant.

Françoise BADELON

Christophe CHARLE (dir.), *Le temps des capitales culturelles. 18^e-20^e siècles*, conclusions de Daniel ROCHE, Seyssel, Champ Vallon, 2009, 322 p.

L'histoire urbaine, important champ de recherches depuis les années 1960, a longtemps négligé d'étudier le rôle spécifique des « capitales culturelles », que C. Charle définit comme des lieux d'attraction et de pouvoir structurant un champ de production symbolique (p. 15) pouvant servir de « nouveau cadre de compréhension des phénomènes d'innovation et de diffusion culturelle » (p. 10). Cette définition souple permet de ne pas trancher *a priori* sur les indices de culturalité, car, ainsi qu'il ressort des contributions publiées ici par C. Charle à la suite d'ouvrages qu'il a écrits seul ou avec Daniel Roche (2000, 2002, 2004, 2008), chaque ville a son équation propre qui se modifie sans cesse dans la diachronie.

C'est de surcroît affirmer la spécificité du culturel perçue dans l'importance accordée à la production symbolique (par exemple le prestige international dont jouit la scène parisienne à certaines époques), mais c'est surtout déplacer partiellement les enjeux vers la perception en mettant en avant une sorte d'aura, un « effet capitale » qui lui aussi se construit dans la durée. À partir de quel moment une ville est-elle perçue comme capitale culturelle et qui en décide? Comme l'écrit D. Roche en conclusion, il s'agit de comprendre comment une ville, à un certain moment de son histoire, « rassemble une pluralité d'activités susceptibles de cristalliser équipements, institutions et activités multiples dont l'attrait autorise des effets de domination » (p. 344).

Le présent volume, nourri de recherches monographiques, montre la fécondité d'une démarche qui, mettant en perspective des nombreuses villes (Venise, Rome, Naples, Paris, Londres, Berlin, Munich, Moscou, Saint-Petersbourg... étudiées dans différents moments de leur histoire), permet de saisir le fait « capitale culturelle » dans ses différents facteurs de variabilité. Malgré le nombre relativement élevé de contributeurs, C. Charle propose néanmoins un « vrai » livre et non une juxtaposition d'articles, bien que plusieurs d'entre eux aient été écrits à plusieurs mains par des spécialistes de différentes aires culturelles, tant il est structuré par les interrogations qui le traversent (les transferts, les circulations et les mouvements des sociabilités intellectuelles, la mise en place puis le remplacement des hiérarchies esthétiques, et la concurrence entre les États et entre les élites).

Avant de se diluer au cours de la seconde moitié du 20^e siècle dans la dispersion géographique de nombreuses activités culturelles qui réduit la domination des capitales proprement dites, l'émergence des capitales culturelles coïncide avec les progrès de la centralisation monarchique (et s'inscrit souvent d'abord dans une concurrence entre la principale ville de l'État et la Résidence), puis dans les États-nations. Avec l'émergence de l'idée de patrimoine sous la Révolution, amplifiée sous la Restauration, les musées publics se multiplient, et la capitale se définit largement comme le lieu de mise en scène publique des anciens patrimoines dynastiques. À partir du 18^e siècle, la dimension de rivalité des grandes villes s'accroît, y compris même pour les académies pour lesquelles dominait au 17^e siècle encore l'idée d'un savoir élaboré de concert dans le cadre de l'Europe savante. La comparaison bientôt hiérarchisante entre Paris et Londres était déjà très présente à l'esprit des contemporains. Des stéréotypes émergent qui tendent à se stabiliser assez vite, tel que le mythe de Paris comme capitale de la conversation et des élégances mondaines qui prend forme à partir du milieu du 18^e siècle et tire sa force de sa diffusion dans des cercles variés. Parallèlement, deux modèles principaux de création et de structuration du culturel sont en concurrence, rivalité ou émulation, comme le montrent par exemple pour le théâtre Paris, Venise, Londres ou Hambourg au 18^e siècle : soit le soutien public comme le mécénat d'État, soit l'entreprise privée.

Les réflexions présentées ici s'inscrivent dans une diachronie qui excède largement le 18^e siècle. Des chapitres concernent Rome et Paris, respectivement « capitale des arts » et « capitale théâtrale de l'Europe » au 19^e siècle, et un autre la dyarchie culturelle russe puis soviétique, Saint-Petersbourg et Moscou. Pour le « long » 18^e siècle, elle contient trois études principales. L'une porte sur les musées de Paris, de Londres et d'Allemagne dans la période allant de l'ouverture de collections anciennement privées au cours du 18^e siècle à la Restauration. Une autre concerne les capitales de l'opéra italien, successivement Venise (théâtre et opéra au 17^e siècle), Naples (l'opéra au 18^e siècle), puis Milan à partir des années 1810-1820, une succession qui s'accompagne à la fois de mutations politiques et de déplacements des frontières des genres. Une troisième examine les formes de sociabilité intellectuelle induite par les institutions officielles (académies) ou non (salons, *coffee-houses*, loges maçonniques, théâtres, journaux...), les rapports entre pouvoir politique et réseaux privés de sociabilité culturelle y sont étudiés dans les cas de Paris et de Londres qui ont remplacé Rome dans le rôle de capitale culturelle à partir du 17^e siècle; le rôle des salons, tout comme

certaines académies des beaux-arts, dans la constitution de réseaux, puisque c'est là que souvent les étrangers de passage trouvent accueil. Des sujets bien connus sont exposés à partir d'exemples qui le sont moins. Les réseaux savants internationaux à l'heure de la concurrence entre les capitales sont analysés sur l'exemple de l'astronomie et des hypothèses concernant Saturne et la mesure des méridiens. Au total, une excellente étude qui allie une grande richesse documentaire et une grille à la fois précise et souple de compréhension du phénomène « capitales culturelles ».

Gérard LAUDIN

Caroline CHOPÉLIN-BLANC, *De l'apologétique à l'Église constitutionnelle : Adrien Lamourette (1742-1794)*, Paris, Champion, 2009, 894 p.

Issue d'une thèse d'histoire, cette enquête extrêmement fouillée se présente comme une biographie intellectuelle d'Adrien Lamourette, apologiste catholique dans les années qui précèdent la Révolution, puis évêque constitutionnel et député à partir de 1791. Caroline Chopélin-Blanc entend éclairer l'articulation entre une apologétique ouverte aux nouvelles idées du siècle et l'engagement révolutionnaire du théologien-philosophe. Dépassant souvent le cadre du seul Lamourette, elle aborde, dans un foisonnement d'analyses minutieuses, de multiples questions fondamentales, parfois négligées par la critique dix-huitémiste : la vie religieuse dans les séminaires, les relations multiples entre la théologie et la philosophie, les divisions de l'Église à la veille de la Révolution. Ordonné diacre en 1765, Lamourette quitte la maison mère de Saint-Lazare pour les séminaires lorrains de la congrégation. Il enseigne la physique et les mathématiques au séminaire de Metz jusqu'en 1769, année où il est ordonné prêtre. Son œuvre apologétique connaît un réel succès. Ses *Pensées sur la Philosophie de l'Incrédulité* (1785) et *Les délices de la religion* visent un public large, et font l'objet d'un grand éloge du *Journal des savants*, tandis que les *Pensées sur la philosophie de la foi s'adressent* à des lecteurs plus avertis en établissant un dialogue avec les philosophes modernes, sans pour autant céder sur l'essentiel du dogme chrétien.

Comme beaucoup de ses pairs, Lamourette ne néglige pas la reconnaissance littéraire. Il est élu à l'Académie des Belles-Lettres d'Arras, une des institutions phares de la vie intellectuelle de la fin du 18^e siècle. Il participe pleinement à cette mutation essentielle de la religion qui vise, durant cette période, à concilier bonheur terrestre et félicité éternelle. Contre le thomisme qui séparait science et foi, il renoue avec saint Augustin en faisant de la connaissance une espèce d'illumination. En 1789, il est reçu dans les salons de M^{me} Helvétius, M^{me} de Lameth et M^{me} de La Reynière. C'est chez la première qu'il aurait fait la connaissance de Mirabeau qui le soutiendra dans son élection comme évêque constitutionnel de Rhône et Loire. Il fréquente aussi le Cercle social, centre des Girondins. Comme l'abbé Grégoire, rencontré à Metz en 1772, il milite pour l'émancipation des juifs. Le 7 juillet 1792, contre ceux qui veulent poursuivre la Révolution, il lance, dans une sorte de chant du cygne, un appel à une réconciliation nationale autour de la constitution. C'est la fameuse scène du « baiser Lamourette ». Durant le printemps 1793, au moment où les mouvements athées relèvent la tête, il dénonce l'influence néfaste de la philosophie sur la Révolution. Ayant adopté la position des Fédéralistes girondins de Lyon, il est arrêté par les Conventionnels, puis exécuté le 11 janvier 1794.

Pour Caroline Chopélin-Blanc, Lamourette représente ce « catholicisme des Lumières », qui choisit la Révolution, comme le moyen de réconcilier la transcendance divine et l'humanité terrestre. Il serait le premier à employer le concept de « démocratie chrétienne ». Son avènement dans les premières années de la Révolution donnerait accès au bonheur annoncé dans les textes apologétiques publiés avant la Révolution. La confiance de Lamourette en l'Église serait telle qu'il l'estimerait suffisamment forte pour survivre à l'éclatement de ses formes historiques. Dans une optique théologique et anthropologique à la fois, l'homme réalise ainsi pleinement sa nature, tout en se réconci-

liant avec le christianisme primitif et en réalisant l'idéal d'humilité et de charité proposé par un Saint-Vincent de Paul.

L'ouvrage de Caroline Chopelin-Blanc, qui se situe dans le droit fil des travaux de Bernard Plongeron, est séduisant et, à plusieurs égards, convaincant. Son grand mérite est de mettre l'accent sur la permanence de la pensée chrétienne au 18^e siècle et ses modes de cohabitation complexes avec les mouvements philosophiques, sur les intrications du théologique et du philosophique, au gré d'une situation singulièrement mouvante. Peut-être présente-t-il tout de même une thèse un peu trop bien huilée. On a parfois du mal à comprendre pourquoi Lamourette est toujours apparemment aussi confiant en « la démocratie évangélique » en 1792, alors que tous les indices de la Terreur à venir sont réunis. Ne faudrait-il pas étudier l'écart qui sépare les intentions de la réalité? Mais, surtout, la pensée apologetique durant les dernières années de l'Ancien Régime est-elle si sûre d'elle-même? Les relations entre philosophie et apologetique ne sont pas seulement ambiguës, elles s'établissent aussi dans le malaise et l'incertitude. Quant à l'idée d'infini qui préoccupe tant Lamourette et nourrit une tendance à l'inassouvissement, elle annonce singulièrement les positions de Chateaubriand. Ce fil conducteur pourrait être exploré encore davantage. Reste que ce travail d'une grande richesse est une mine d'informations précieuses et incontournables sur l'apologetique des dernières années de l'Ancien Régime et sur la question religieuse durant la Révolution. Nul doute que cet ouvrage d'une grande envergure sur Adrien Lamourette fera date.

Didier MASSEAU

Tristan COIGNARD, *L'apologie du débat public. Réseaux journalistiques et pouvoirs dans l'Allemagne des Lumières*, Bordeaux, PU de Bordeaux, coll. « E-18 », 2009, 336 p.

Version remaniée d'une thèse qui se fonde en partie sur des documents d'archives, le présent ouvrage replace le parcours du « publiciste » Peter Adolph Winkopp (1759-1813) dans le contexte des débats d'idées politiques et des mutations des pratiques journalistiques de son temps. Entre 1782 et 1785, Winkopp, bénédictin défroncé qui fut élève à Erfurt d'un philosophe à la fois antikanien, leibnizien et influencé par les Écossais et par le spinozisme, adopte dans ses écrits un ton revendicatif inusité, intervient dans des questions d'actualité, en particulier de politique religieuse (en 1783, il écrit sur « l'amendement civil et religieux du monachisme » et prend la défense des déistes de Bohême), se montre ardent défenseur de la liberté de la presse et apporte son soutien aux Illuminés de Bavière, politiquement radicaux. En 1786, il est emprisonné pour un article qui attaquait la cour de Mayence. Après sa libération, il soutient Carl Theodor von Dalberg, partisan des Lumières modérées, devient un défenseur de l'absolutisme éclairé et se met au service des autorités, en particulier en tant que rédacteur de la revue *Der Rheinische Bund*. En 1793, il soutiendra le souverain contre la République de Mayence. Même s'il ne cesse jamais de s'opposer à l'exercice absolu du pouvoir monarchique, la rupture avec la première partie de sa vie paraît consommée: il est passé de la « contestation » à la « coopération », ou du moins d'un certain radicalisme à des positions modérées, ce qui lui vaut des critiques de la part d'anciens compagnons de route demeurés plus radicaux.

T. Coignard montre que cette évolution n'a pas que des motifs personnels, comme la peur ou un revirement opportuniste, mais qu'elle témoigne de l'amorce d'une mutation des rapports entre les autorités et les journalistes. Il fonde sa démonstration sur l'étude des « réseaux » de publicistes avec qui Winkopp est en relation. Cette approche, qui s'appuie sur les analyses de Daniel Roche (un réseau implique un entourage structuré à l'intérieur duquel se déroule un échange, avec des interactions, y compris avec les autorités et les institutions), se révèle particulièrement féconde. En effet, les publicistes proches de Winkopp, en Bavière, puis à Zurich (Joseph Milbiller, Ignaz Schmid, Peter Philipp Wolf, Franz Xaver Bronner, ou encore Johann H. Füßli), enfin à Mayence (Johann Baptist von Brenzel), sont liés à Moses Mendelssohn, Johannes von Müller, Carl von Dalberg ou Montgelas, eux-

mêmes intégrés dans les débats publics, ou (futurs) acteurs de la vie politique. En second lieu, les itinéraires personnels de ces hommes présentent des similitudes, en particulier une rupture avec la vie religieuse. Certains, après la crise des Illuminés autour de 1785-1786 (ainsi que l'affaire Crätz, un libraire bavarois qui a vendu des livres interdits), cesseront d'afficher leur attachement aux Lumières et renonceront à leur activité de publiciste. Milbiller fera une carrière d'historien à l'université. D'autres seront fidèles, parfois longtemps, à la Révolution. Tous entendent désormais partager l'espace de communication auparavant réservé au monarque. Mais la revendication de la liberté de parole n'exclut nullement des services rendus au souverain : s'exprime ainsi un « patriotisme des Lumières », qui représente une nouvelle compréhension du rôle du citoyen dans l'État, qui fut déjà celle de Lessing et sera bientôt celle de Kant. C'est précisément ce qu'exprime avec force et précision Winkopp dans son *Apologie der Publizität* (1785). Comme pour Schlözer, qu'il cite souvent, la « publicité », dont la presse est un des principaux instruments, est un facteur politique essentiel de l'édification de l'État moderne. Au début des années 1780, Winkopp affirme le droit, au nom de la publicité, de guider l'homme d'État dans ses actions. Au moment où, vers la fin des années 1780, la censure accomplit une transformation amorcée plus tôt – d'instrument de contrôle de la communication aux mains de l'Église, elle devient un instrument de répression aux mains de l'État –, il pense toujours que la liberté de la presse ne saurait souffrir aucune restriction.

On le voit, cette étude, fortement ancrée dans quelques espaces particuliers (muniçois, zurichois, mayençais), dégage des enjeux excédant les limites géographiques de l'activité de Winkopp. Il apporte ainsi une contribution à une compréhension plus fine des Lumières dites « tardives », durant lesquelles les revendications les plus radicales ne s'accompagnent pas d'une volonté de changer le système politique, mais toujours de le réformer. Il montre aussi le dynamisme de la production intellectuelle des années 1780. En raison même du morcellement territorial du Saint-Empire, la presse y connaît un développement inégal en Europe qui fonde une véritable culture médiatique (l'A. s'appuie ici en particulier sur les travaux de K. Baker et d'H. E. Bödeker), laquelle entraîne une intensification de la réflexion politique. La pertinence des termes de « Spätaufklärung » ou de « Lumières tardives », qui connotent un essoufflement ou un affadissement, en est ébranlée. L'exemple de Winkopp, sa réflexion politique et sa pratique de citoyen illustrent ce que Uwe Wilhelm a identifié comme le « premier libéralisme allemand » (*Der deutsche Frühliberalismus*, 1995), celui du 18^e siècle, qui ne saurait se confondre avec le libéralisme du *Vormärz* et dont les fondements sont la foi dans une constitution reposant sur la séparation des pouvoirs et une double liberté pour le citoyen, la liberté politique qui lui donne le droit de participer aux prises de décision publique, et la liberté « civile », qui se fonde sur le droit naturel.

Gérard LAUDIN

Tristan COIGNARD, Peggy DAVIS & Alicia C. MONTOYA (dir.), *Lumières et histoire. Enlightenment and History*, Études internationales sur le dix-huitième siècle, n° 12, Paris, Honoré Champion, 2010, 352 p.

Ce volume rassemble les études présentées en anglais et en français, en septembre 2006 au Séminaire international des jeunes dix-huitiémistes, organisé par Marc-André Bernier et Hans-Jürgen Lüsebrink à Québec et à Trois-Rivières. Les interventions des quinze participants proposent une interrogation particulièrement riche sur les différentes temporalités à l'œuvre au 18^e siècle et sur le rapport inquiet qu'ont entretenu avec l'histoire les philosophes, les écrivains et les artistes des Lumières. Comme le rappelle M.-A. Bernier dans la préface, « il appartenait sans doute à notre temps d'être attentif à cette complexité » de la pensée historique, de renouer avec les interrogations d'un siècle qui « concevait déjà son rapport à l'histoire comme une question résistant aux schématisations sommaires et, à ce titre, comme la source d'une inquiétude fondamentale » (9).

L'exploration de la multiplicité des rapports qu'Anciens *et* Modernes entretenaient avec la tradition classique pour répondre aux interrogations de leur temps et faire entendre une parole neuve, voire subversive, s'oriente ici sur trois grandes perspectives : réinventer l'Antiquité, imaginer de nouveaux mondes et penser les Révolutions. Trois grandes parties, dont on retiendra les thèmes de prédilection, ainsi, dans la première, les questions que soulève d'un point de vue politique, esthétique et moral le recours des auteurs « républicains » comme Rousseau, Wieland ou Sade à la figure de Diogène. La fonction critique négative du style cynique s'apparente à celle de l'utopie sans épuiser les potentialités du recours à l'idéal moral Cynique dans un état libre. Dans l'imaginaire des Lumières, le parallèle avec les figures exemplaires de l'Antiquité est au même titre que la recherche sur l'origine des langues, au fondement de l'indépendance critique du philosophe et de la promotion du langage comme puissance capable de fédérer l'esprit public sur le modèle cicéronien. Certains se font les interprètes des « antiquités nationales » à partir de l'imaginaire médiéval, pour opposer la nature à la civilisation ou réinventer l'histoire des origines. Le passé devient une dimension constitutive de la représentation de l'histoire de la société et de la connaissance de l'homme, en relation avec une réflexion anthropologique et linguistique, à l'origine de la théorie politique moderne.

Le concept ambivalent de civilisation est au cœur de la découverte et de la diffusion des savoirs sur les mondes non-européens, comme en témoignent les éditions successives de l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. À la fin du siècle, la réorganisation de l'espace historique s'accompagne chez les hispano-américains de la volonté de mettre l'autorité des archives au cœur de l'histoire du Nouveau Monde, ainsi dans l'*Historia antigua de México* de Clavijero. Dans la postface, Hans-Jürgen Lüsebrink propose cinq concepts-clés, susceptibles de permettre une meilleure approche de la constitution de nouveaux savoirs sur le monde non-européen et son histoire au 18^e siècle : l'empirisme, la voix des Autres, l'encyclopédisme, la philosophie de l'histoire, enfin la présence à géométrie variable des références à l'Antiquité dans les différents discours. La dernière partie du livre propose une riche réflexion sur l'évolution des concepts de révolution et de république dans l'événement révolutionnaire, en France et en Angleterre autour du discours de la *Revolution society*, en Suisse autour du mythe de Guillaume Tell qui scelle la rencontre du républicanisme et du droit naturel. La Révolution française prolonge la quête du Législateur, de l'*Oceana* d'Harrington aux *Ruines* de Volney, et introduit à une dimension positive du temps et de l'histoire dans les fictions utopiques. Chateaubriand a beau donner raison à Hobbes, dans son *Essai historique sur les révolutions*, quant à la dangerosité de la lecture des classiques, la réalisation moderne du concept de révolution s'avéra finalement plus efficiente que ses promoteurs du début du siècle avaient pu le craindre ou l'espérer.

Raymonde MONNIER

Jacques CORMIER, *L'atelier de Robert Challe (1659-1721)*, préface de Geneviève ARTIGAS-MENANT, Paris, PUPS, 2010, 667 p.

Depuis notamment l'inscription en 1992 des *Illustres Françaises* au programme de l'agrégation, et les découvertes du manuscrit primitif du *Journal de voyage aux Indes* par Jacques Popin, de celui des *Difficultés sur la religion proposées au père Malebranche* par François Moureau, et d'une édition du roman datant de 1725 par Jacques Cormier chez un bouquiniste des quais de Seine, Robert Challe a non seulement acquis la graphie définitive de son nom, mais est entré dans la cour des grands auteurs. Depuis près d'un demi-siècle, son œuvre fait régulièrement l'objet de colloques et de programmes universitaires, ainsi que de publications de mémoires, thèses, et autres études critiques collectives. Il est patent, comme le dit G. Artigas-Menant, que « la redécouverte de Robert Challe est un événement majeur de la recherche littéraire du 20^e siècle » (in *Robert Challe et les passions*, G. Artigas-Menant [dir.], Paris, PUPS, 2008, p. 11). L'ouvrage de J. Cormier, fruit de sa thèse de

doctorat soutenue en 2006, arrive donc à point nommé pour affiner l'éclairage d'un auteur qui entretint autant de mystère sur lui-même, montra une préférence pour l'anonymat et dont le traité philosophique se trouve classé dans la littérature clandestine.

Comment faire la lumière sur la genèse, la construction et l'histoire d'une œuvre quand l'écrivain exprime une aussi grande passion du secret, aussi bien du point de vue de sa vie d'homme que de son travail créateur ? C'est le pari que s'est donné J. Cormier, déjà grand connaisseur de Challe en sa position de Secrétaire général de la Société des Amis de Robert Challe et de rédacteur en chef des Bulletins de ladite Société. L'enjeu, de la part de celui que la quatrième de couverture annonce avec raison comme « l'un des artisans de la résurrection du "silencieux auteur des *Illustres Françaises*" » est, il faut le reconnaître, réussi. Ainsi, à travers une démarche qui conjugue une enquête biographique, une recherche des sources et de l'intertextualité, et une étude de la réception, l'A. offre une synthèse de l'écrivain que même les spécialistes ne connaissaient que par fractions. Mais l'intérêt de l'ouvrage est double ; en effet, non seulement la création challienne trouve là son unité, avec les contrepoints et harmoniques que l'A. met pertinemment en relief, mais elle reste ouverte à l'interprétation. J. Cormier ne reste pas en effet factuel, ce que risquait de favoriser une telle entreprise, mais, en lecteur challien passionné, argumente et transforme l'atelier de Challe en aventure romanesque, tout en respectant bien sûr la véricité des faits et en émettant les hypothèses et les réserves qu'il se devait face à quelques données qui nous resteront à jamais inconnues (on ne saura sans doute jamais ce que devint Challe après avoir été rayé des cadres de la Marine le 1^{er} janvier 1694, cf. p. 60).

Après une introduction qui se lit comme on entre dans une aventure policière ! et dont l'auteur des présentes lignes regrettera presque la brièveté, le chapitre premier s'intéresse à la vie de Challe en la situant dans le contexte littéraire et éditorial, tout en observant habilement les éléments biographiques qui ont nourri l'œuvre. Le chap. 2 retrace tour à tour la vie des textes challiens avec des détails d'une précision remarquable. Le chap. 3, quant à lui, questionne chaque œuvre afin de comprendre la manière dont Challe, écrivain du Roi lors de son expédition maritime vers le Siam en 1690, qui remplissait là une tâche administrative, est devenu l'écrivain que l'on sait. Entrelaçant à nouveau passages biographiques, histoire de la mission navale, transformation des notes de trois journaux (p. 100) en celui adressé à l'oncle Raymond qui deviendra le *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* en 1721, J. Cormier, avec une grande rigueur, prend plaisir à mettre au jour la belle entreprise challienne en offrant des éléments savoureux qui enchanteront les lecteurs, lesquels découvriront encore avec intérêt (p. 155) la reproduction d'une note manuscrite épinglée dans l'exemplaire des *Illustres Françaises* du marquis d'Argenson rapprochant le roman des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne (1780) tout en critiquant – comme ce fut souvent le cas – le style de Challe, qui ne fut jamais que recherche de naturel et non de belle rhétorique (p. 152). Tout au long de son histoire de la création challienne, l'A., qui rassemble les morceaux du puzzle d'une enquête extraordinaire, ne laisse pas non plus de côté ses talents d'analyste littéraire qu'il met, toujours dans le chap. 3, au service des *Illustres Françaises*. Le chap. 4 présente le grand intérêt de nous informer sur l'histoire des *Tablettes chronologiques*, vaste ouvrage disparu ou du moins introuvable, et propose une analyse de la gravure de Le Pautre qui devait en être le frontispice (p. 237). S'ensuit la genèse des *Difficultés sur la religion*... et celle du *Journal d'un voyage aux Indes orientales* : on apprécie particulièrement le lien effectué entre toutes les œuvres qui souligne l'unité de pensée du polygraphe.

Ces quatre chapitres composant la première partie de *L'atelier...* auraient sans doute suffi à la grande synthèse qu'offre l'A. Ce dernier ajoute pourtant une seconde partie constituée d'une anthologie de sept articles de sa main déjà parus dans diverses revues scientifiques. Certes de qualité dans le sens où ces études se veulent illustrer certains aspects de la création challienne, on empruntera à Diderot pour se demander toutefois si leur place ne rend pas l'ouvrage quelque peu « feuillu ».

Mais n'oublions pas de signaler la richesse des treize documents annexes, et surtout celle des onze illustrations provenant de clichés de l'A. effectués à partir d'exemplaires personnels qu'on lui envie ! La bibliographie raisonnée, divisée en trois sections, ne se contente pas de reprendre les références des notes et sera précieuse aux étudiants comme aux chercheurs.

Depuis plus de vingt ans que J. Cormier se consacre à l'œuvre de Challe, il se devait et nous devait bien ce beau livre, somme de son érudition challienne, qui reconstruit toute l'aventure d'un « fabuleux conteur » (p. 385) dont la recherche d'anonymat, presque inévitable en ces temps de libertés restreintes, « a failli occulter définitivement une œuvre éclatante » (p. 400). Qu'il soit ici remercié de la lecture passionnante qu'il nous propose.

Hélène CUSSAC

Valérie COSSY, Béla KAPOSSY, Richard WHATMORE (dir.), *Genève, lieu d'Angleterre 1725-1814; Geneva, an English Enclave 1725-1814*, Genève, Slatkine, 2009, 248 p.

Cet ouvrage traite de l'Angleterre dans la vie intellectuelle de la Suisse romande au 18^e siècle, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Ernest Giddey (1974). Plusieurs chapitres sont consacrés à l'influence de la constitution anglaise sur les institutions de la République de Genève; d'autres chapitres explorent les visites ou les séjours de Britanniques – Adam Smith, Edward Gibbon, James Boswell, les Shelley – en Suisse et l'effet sur leur œuvre de ces voyages. Les contributions restantes étudient diverses autres formes d'inter-culturalité.

L'un des éditeurs, Richard Whatmore, est l'auteur de l'introduction, qui fournit une très utile mise en contexte historique; Whatmore a également rédigé une contribution (« The role of Britain in the political thought of the Genevan exiles of 1782 »), tout comme Béla Kapossy, qui se penche sur la figure de Théodore Rilliet de Saussure. La plupart des études, qui font appel à des spécialistes de disciplines diverses, sont savantes et éclairantes, étayant les hypothèses interprétatives par un recours fréquent aux sources primaires. L'ouvrage contient malheureusement nombre de coquilles; on regrette particulièrement de lire dans un ouvrage publié en Suisse que Jean-Jacques Rousseau est l'auteur de *La Nouvelle Eloïsa* et qu'on trouve des glaciers à Grindelward.

Isabelle BOUR

Anne COUDREUSE et Françoise SIMONET-TENANT (dir.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, l'Harmattan, Itinéraires. Littérature, textes, cultures, 4, 2009, 201 p.

C'est au terme du 18^e siècle que l'adjectif « intime » fut appliqué aux écrits autobiographiques non destinés à la publication. La vogue actuelle, sinon l'exhibition de l'intime rendent nécessaire une approche linguistique menée à partir des dictionnaires, du catalogue des titres de la BnF et de la base Frantext. L'explosion de l'intime se situe au 19^e siècle, durablement le terme co-occurent fut majoritairement « ami ». Mais en 1995 parut *L'Invention de l'intime au siècle des Lumières*. La laïcisation de l'aveu avec les *Confessions* de Rousseau, le secret des correspondances reconnu par Louis XVI en 1775, dans l'habitation le boudoir, la spécialisation nocturne de la chambre à coucher, les persiennes, les miroirs, la privatisation du temps par la montre portable, autant de signes des progrès d'une meilleure possession de soi. Le succès au 18^e siècle de Madame de Sévigné, les lettres intimes de Mademoiselle de Lespinasse, celles de Diderot à Sophie Volland, le genre du roman par lettres (*Les Liaisons dangereuses*, *La Nouvelle Héloïse*), le journal intime camouflé en roman épistolaire (*Werther*, *Oberman*), autant de signes de l'expression publique de l'intime. Voltaire, en dépit des jérémiades perpétuelles sur ses maux, refusa toute trace d'intimité dans ses écrits, aussi bien dans les *Lettres de Berlin* (rien sur la liaison avec Madame Denis), les *Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire, écrits par lui-même* (rien sur Madame du Châtelet) que dans le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de La Henriade*; le test supplémentaire sur le tome XI de la *Correspondance* de La Pléiade aboutit au même constat. Le journal

du baron de Prangins, en cours de publication, révèle les réticences de son (ses) auteur(s) à céder à l'expression de l'intime, à faire vibrer la corde du sentiment. Ce n'est qu'après son mariage que le « nous » du baron suisse devient plus familier, traduisant, timidement encore, le passage de l'amitié à l'amour. Dans les récits des émigrés, l'intime peine à trouver sa place tant la « grande histoire » paraît plus digne de narration. Les *Mémoires d'un agent royal sous la Révolution, l'Empire et la Restauration 1763-1827* du Marquis de La Maisonfort ne valorisent pas du tout les sentiments intérieurs évoqués avec la désinvolture et l'enjouement propres à la culture aristocratique de l'Ancien régime, « autant en emporte le vent » ! Mais la Révolution produit un tel traumatisme qu'il faut affirmer son identité dans tous ses aspects, même les plus futiles en rappelant l'âge d'or. Au total, quelques pièces nouvelles versées au *work in progress* de l'histoire de l'intime.

Claude MICHAUD

Monique COTTRET et Caroline GALLAND (dir.), *Les damnés du ciel et de la terre*, Presses Universitaires de Limoges, 2010, 272 p.

On trouvera dans cet ouvrage une douzaine de communications issues du séminaire qu'animent les auteurs au Centre d'histoire sociale et culturelle de l'Occident de l'Université de Nanterre. La démarche, comme le rappelle M. C. en introduction, s'inscrit dans le prolongement des travaux de Jean Delumeau sur la pastorale de la peur si présente dans le christianisme des époques médiévale et moderne. Les diverses contributions témoignent de la richesse d'un thème quasiment inépuisable, en un temps où les affrontements doctrinaux tiennent une place majeure dans la vie spirituelle. C'est un ligueur de la fin du 16^e siècle démontrant, entre autre, que Calvin est un disciple de Satan (F. Valérian). C'est le pasteur Dumoulin faisant inlassablement, dans ses prédications, l'inventaire des péchés de ses ouailles (Jean Hubac). Ce sont les religieuses appelantes de la bulle Unigenitus persécutées jusqu'à l'heure de leur trépas par leur hiérarchie religieuse (Fr. de Noirfontaine). D'autres, comme le pasteur Ferdinand-Olivier Petit-Pierre de Neuchâtel (M. Cottret) ou l'abbé Bergier (S. Albertan-Coppola) préfèrent donner des gages de soumission à leurs autorités de tutelle plutôt que d'en affronter les rieurs. C'est que lentement s'érode la rhétorique de la damnation. Déjà, du temps de Colbert, l'État manipule le sacrement de pénitence pour mieux asseoir son autorité sur les terres lointaines de la Nouvelle-France (C. Galland). Au siècle des Lumières on s'interroge, avec Rousseau, sur la réalité de l'éternité des peines ; avec l'abbé Bergier sur la validité même du principe de damnation, sans compter la part de la gaudriole que les aventures sexuelles du père Girard favorisent (M. Deniel-Ternant). Le thème, pour autant, ne va pas disparaître. Un des intérêts de l'ouvrage est de nous montrer comment il resurgit, à l'époque révolutionnaire, au-delà des anathèmes pontificaux de Pie VI (M. Cottret) dans un registre socio-politique plein d'avenir. Là encore, c'est l'ennemi que l'on voue aux gémonies : le peuple d'Angleterre quand il fait corps avec ses institutions contre le mouvement révolutionnaire (M. Bélissa et S. Wähnich), Robespierre et ses proches lors de la réaction thermidorienne (A. Duprat). Au-delà de ces affrontements vigoureux et souvent cruels dont une intéressante iconographie permet de prendre la mesure se dégage également une discrète éthique de la responsabilité, peut-être davantage protestante. J. Cottin en décèle déjà les signes, au milieu du 15^e siècle, dans le retable du jugement dernier de Van der Weyden. Elle éclate sous la plume et dans les innombrables prédications de Jonathan Edwards et sa doctrine de l'enfer (Roy Carpenter), prémices du mouvement du Réveil en Occident. Au total un ouvrage particulièrement enrichissant.

Jean BOISSIÈRE

Luigi DELIA, Fabrice HOARAU (dir.), *L'esclavage en question. Regards croisés sur l'histoire de la domination*, avec un avant-propos de Pierre BODINEAU, Dijon, Centre Georges Chevrier, 2010, 209 p.

Y a-t-il des esclaves par nature ? Les Lumières ont-elles œuvré à l'avènement des droits de l'homme ? Quelles furent les implications conceptuelles de l'usage de la notion d'esclave chez Sidney, Nietzsche et Marx ? Quel fut l'enjeu culturel et politique de l'abolitionnisme au 19^e siècle ? Quel héritage de ce discours universaliste et civilisateur pouvons-nous saisir dans le débat politique actuel sur l'avenir de l'Afrique en relation à son passé de continent colonisé ? Précédées d'une préface de l'historien Pierre Bodineau, les sept contributions réunies par Luigi Delia et Fabrice Hoarau, se proposent de répondre à ces questions au cœur du problème historique de l'esclavage à l'époque moderne et contemporaine. Le volume est issu de la journée d'étude du 24 avril 2009 organisée par les deux chercheurs à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, dans le cadre du Centre Chevrier de l'Université de Bourgogne et du CNRS. Comme le suggère le sous-titre – *Regards croisés sur l'histoire de la domination* –, le dossier fait de l'esclavage un objet d'étude transdisciplinaire et transnationale. C'est que l'esclavage se prête à être abordé de différents points de vue : philosophique, historique, économique, littéraire, politique... Parallèlement, le volume se présente comme une occasion donnée « aux historiens de la philosophie et des idées de retrouver des questions traditionnellement rattachées à l'histoire de la domination et à l'historiographie de l'esclavage » (p. 11). Autrement dit, le lecteur trouvera moins des analyses traitant d'esclavage comme une structure d'exploitation des colonies européennes, qu'un complexe de regards critiques sur les représentations et les théorisations de la plus extrême des dominations. Deux contributions visent le 18^e siècle. D'une part, dans « Esclavage colonial et droits de l'homme dans l'*Encyclopédie* » (p. 43-63), L. Delia envisage le débat sur l'esclavage colonial en examinant les entrées *Esclavage* et *Traite des nègres* de l'*Encyclopédie* de la main du chevalier de Jaucourt. À la suite de la tradition historiographique récemment mise au point par Jean Ehrard (*Lumières et esclavage*, 2008), L. Delia valorise le rôle joué par les Lumières dans l'élaboration et la diffusion d'une pensée antiesclavagiste et d'un vocabulaire qui est déjà celui des droits de l'homme. D'autre part, la dernière contribution du livre (p. 161-184) porte sur la période contemporaine, notamment sur le discours prononcé par Nicolas Sarkozy à l'Université de Dakar (26 juillet 2007) au sujet du passé et de l'avenir de l'Afrique. M.-C. Laval analyse ce discours controversé. Elle souligne les persistances au niveau de la représentation du continent africain remontant à l'époque de la traite et de l'esclavage des noirs. D'après l'auteur, de telles persistances seraient enracinées dans le discours ethnocentrique des Lumières de légitimation de l'esclavage. Déjà défendue par d'autres interprètes, Sala-Molins et Estève les premiers (et déjà contestée par Jean Ehrard), cette lecture des Lumières est sans doute partielle. Au demeurant, dans son examen des entrées de l'*Encyclopédie*, L. Delia en souligne ponctuellement les limites et les excès. Ouvrage polyphonique, lieu de confrontation entre interprétations différentes, *Les esclaves en question* offre un regard critique qui sollicite les historiens des idées et suscitera l'intérêt des historiens de l'esclavage et de son abolition : voir sur ce dernier point l'article de A. Girollet, *Les débats devant la Commission d'abolition de l'esclavage de 1848*, p. 107-132. L'ouvrage est complété d'une bibliographie et des résumés bilingues (français-anglais) des articles.

Alessandro TUCCILLO

Dan EDELSTEIN (dir.), *The Super-Enlightenment : daring to know too much*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, IX, 300 p.

Super-Enlightenment : le titre peut légitimement intriguer ou faire sourire. Derrière ce pseudonyme ne se cache pourtant pas un nouveau super-héros, doté de pouvoirs extraordinaires pour faire triompher la raison et le progrès, mais plus simplement un projet historiographique visant à réintégrer, dans l'histoire des Lumières, les courants ésotériques de la fin du siècle. Trop souvent, en effet, les Lumières sont associées au rationalisme, au scepticisme et à la modestie épistémologique, si bien que les différentes versions de l'occultisme, de

l'hermétisme, ou de la théosophie, qui fleurissent dans la deuxième moitié du siècle sont renvoyées du côté des anti-Lumières, voire du pré-romantisme, catégorie évidemment peu heuristique. Les auteurs réunis par Dan Edelstein visent au contraire à troubler la frontière entre le rationalisme des Lumières et les différents courants de l'illuminisme. Ils montrent d'une part que ceux-ci, de Swedenborg à Saint-Martin, en passant par Pernety et Blake, partagent avec les Lumières de nombreux présupposés philosophiques, et, d'autre part, que le cœur même des Lumières est plus équivoque qu'on ne peut le penser dans sa tentative de dresser des frontières rigoureuses au savoir humain. Ainsi, le vitalisme qui domine la médecine et la philosophie naturelle de la deuxième moitié du siècle, en France comme en Allemagne, ouvre un questionnaire sur les mystères de la vie, et s'accompagne très bien d'un renouvellement de l'hermétisme, comme le montre brillamment Peter Reill. De même, D. Edelstein montre que l'Égyptomanie ne date pas de Bonaparte, et que l'engouement des Jacobins, sous la Révolution française, pour les mythes et la symbolique égyptienne, hérite d'un intérêt sous-jacent, tout au long du siècle, notamment au sein de la Franc-maçonnerie, depuis les déistes anglais jusqu'à Court de Gébelin, au croisement du savoir antiquaire, de la mythologie et du naturalisme des Lumières. À travers plusieurs études de cas, le volume contribue ainsi très utilement à rendre plus complexe l'idée que nous nous faisons de l'histoire culturelle et intellectuelle du 18^e siècle.

Antoine LILTI

Jean EHRARD, *Lumières et esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au 18^e siècle*, Bruxelles, André Versaille éditeur, 2008, 240 p.

Cet ouvrage d'un des plus éminents spécialistes du 18^e siècle est en lui-même un événement d'importance : il vient éclairer par la science la plus exigeante et l'érudition la plus précise un débat qui a envahi l'espace public depuis maintenant plus de vingt ans et dont les termes peuvent se résumer ainsi : les Lumières du 18^e siècle ont-elles été complices, activement ou tacitement, de la traite négrière et de l'esclavage pratiqués par les puissances européennes dans leurs colonies ? À cette question posée en termes polémiques parfois très violents, Jean Erhard s'efforce d'apporter non pas une réponse dogmatique, qui ne serait que réplique de la méthode des détracteurs des Lumières, mais une longue analyse des textes et des sources dont nous disposons aujourd'hui sur un sujet dont la portée dépasse de très loin le pur débat académique. Le sous-titre voulu par l'auteur était plus précis, et peut-être moins ambitieux, que celui imprimé sur la couverture du livre par l'éditeur : *Lesclavage colonial et la formation de l'opinion publique en France au 18^e siècle*. Ce sous-titre se retrouve certes en page 3, mais hélas de façon moins visible qu'en couverture, et on ne peut que regretter ce glissement sémantique, car tel est bien l'objet du travail de l'auteur : montrer comment et par quelles voies les débats des Lumières ont contribué à informer, à éclairer et par là même à former l'opinion publique française à ce qui sera le grand débat colonial des décennies 1780-1850 : l'esclavage et la traite négrière sont-ils des pratiques conformes au droit naturel et aux droits de l'homme ? Peut-on légitimer ces pratiques au nom de la nécessité économique, de la géopolitique des puissances, de la conversion des Noirs au christianisme ou encore au nom d'une hiérarchie à l'intérieur de l'espèce humaine ?

Les accusations portées contre Voltaire d'avoir investi dans la traite négrière nantaise, tout comme celles de même nature portées contre Raynal et Diderot, l'ont été sans la moindre trace de preuve, et probablement sans que des recherches sérieuses n'aient été entreprises par leurs auteurs et diffuseurs ; ceux-ci n'ont d'ailleurs pas jugé nécessaire de répondre aux demandes de précisions que J. Ehrard leur a adressées. Ainsi, après avoir rappelé le caractère infondé de ces accusations, l'auteur propose un retour aux textes pour démontrer combien la haine déployée aujourd'hui contre les Lumières est au mieux preuve de l'ignorance des accusateurs, au pire reflet d'un obscurantisme inquiétant. L'auteur, après avoir soigneusement rappelé le contexte violent de la société d'Ancien Régime, où torture,

fouet, exécutions publiques étaient le lot ordinaire de toutes les formes de déviance et de perturbation de l'ordre établi, passe en revue les textes littéraires et philosophiques qui permettent de voir émerger progressivement la figure du Noir et de faire surgir les premières critiques du principe même de l'esclavage comme mode de domination sur des hommes et d'appropriation de leur personne. Les textes de Montesquieu, Saint-Lambert, Rousseau, Diderot, Raynal, pour ne citer que les noms les plus emblématiques, sont tour à tour passés au crible d'une lecture serrée, toujours replacée dans le contexte de leur émergence et face aux thèses dominantes qui justifiaient l'esclavage soit au nom de la conversion des païens, soit au nom du droit de la guerre envers les prisonniers, soit tout simplement au nom des nécessités économiques des colonies tropicales. Il ressort de ces analyses que le cheminement des auteurs des Lumières, y compris le gros corpus de l'*Encyclopédie* sur la question, ne fut certes pas linéaire, mais qu'il fut bel et bien la première interrogation collective sur la légitimité de l'esclavage et du commerce des esclaves, question jamais posée au cours des millénaires précédents, pas plus par les auteurs de l'Antiquité, que par les textes bibliques ou par les fondateurs du christianisme. De la dénonciation philosophique, éthique, voire théologique pour certains auteurs (on pensera à Grégoire) de la pratique de l'esclavage, les dernières décennies du siècle ont vu naître l'abolitionnisme proprement dit : dès les années 1770, des issues violentes à l'esclavage colonial ont été mises en perspective plus ou moins imminente par Mercier puis Raynal, tout en suggérant un ensemble de réformes des sociétés coloniales supposées éviter l'insurrection générale des Noirs et le massacre des Blancs qui en résulterait. L'auteur fait preuve ici d'une grande prudence, évitant de faire des textes incendiaires de *L'An 2440* ou de l'*Histoire des Deux Indes*, des appels à la « guerre des races » et du « Vengeur du Nouveau Monde » prôné par Mercier, une « anticipation » d'un Toussaint Louverture, trente ans plus tard.

C'est une belle leçon d'histoire et de lecture des textes du 18^e siècle qui est ainsi offerte au lecteur de ce livre indispensable, somme de nombreuses années de réflexion et de relecture des textes, des plus illustres aux plus obscurs. Avec Jean Ehrard, nous sommes aux antipodes des affirmations péremptoires des polémistes, malveillants ou mal informés, qui ont lancé des anathèmes violents contre les Lumières. Dans le contexte du retour à un certain obscurantisme qui caractérise ce début de 21^e siècle, ce livre est en quelque sorte une bouffée d'oxygène salutaire.

Marcel DORIGNY

Pascal ÉJARQUE, *Écrire la clôture conventuelle. Réalités féminines, rêveries masculines dans la Vie de Marianne* de Marivaux, Paris, Honoré Champion, 2009, 360 p.

Consacrer tout un livre au thème de la clôture conventuelle dans la seule *Vie de Marianne* paraît à première vue quelque peu disproportionné ; l'auteur est la première à en convenir. Sauf si, avec elle, on y découvre une clé, non seulement pour une meilleure compréhension de l'œuvre, mais tout autant pour celle de son créateur. Le couvent ne serait pas seulement un topos romanesque commode, auquel Marivaux est bien loin d'être le seul à recourir, mais à la fois l'indice et le lieu d'exercice d'un enfoui, où un examen attentif dévoile pour finir des abîmes vertigineux. S'y révèlent des pratiques sociales, celles-ci bien connues, des postures de domination masculine, l'occasion pour la femme, prise isolément ou dans le sein du groupe conventuel, de s'y pleinement révéler et pour finir un regard oblique sur un impensé de l'auteur même. Vaste programme dès lors, très sérieusement traité, grâce au rappel des études historiques sur la question, à l'utilisation aussi des techniques modernes d'analyse textuelle, par le recours enfin à une psychanalyse de parfaite orthodoxie freudienne. Une telle approche est évidemment fort à contre-courant de l'image traditionnelle d'un Marivaux funambule gracieux, plein d'humour et de légèreté, chez qui même les larmes ont leur charme. Mais pourquoi pas, si la démonstration, comme ici, est menée avec sérieux et compétence ? Cela dit, on reste parfois perplexe devant les résultats obtenus.

Constater par exemple que le mot *angoisse* ou ses synonymes est d'usage nettement plus fréquent que celui d'*amour* étonne un peu. Marivaux « névrosé » (p. 283), vraiment ? Mais ce sont là divergences d'interprétation, toujours contestables. Il est en revanche des objections de méthode qui mériteraient davantage discussion. L'auteur d'ailleurs ne les méconnaît pas et les mentionne honnêtement à l'occasion. À commencer par l'essentiel. De quoi parle-t-on quand on évoque le couvent dans la *Vie de Marianne* ? D'une réalité historique objective ou d'une pure création romanesque ? Parce qu'enfin Marivaux n'a jamais, et pour cause, mis les pieds dans un vrai couvent, et ses réticences éventuelles n'ont pas été assez fortes pour l'empêcher d'y faire entrer sa propre fille unique. On regrette en ce sens que d'autres couvents de la tradition romanesque ne soient pas évoqués, sauf, ce qui est révélateur, les lieux clos sadiens et, bien entendu, *La Religieuse* de Diderot. D'y rappeler que le couvent est une présence constante dans bien d'autres romans aurait pu amener à relativiser la création marivaudienne. De même, dogmatiser, de fait, sur la nature de la femme, à partir de la seule Marianne (ou de Tervire et Marthon, ses doubles transparents) paraît quelque peu excessif. C'est la restreindre à un moment fugace de son existence, quand elle est jeune, c'est-à-dire sexuellement désirable. M^{me} de Miran n'est-elle pas femme aussi, et même M^{me} Dutour, ou encore la savoureuse M^{lle} Habert ? On aurait aimé que ces figures, non moins authentiquement marivaudiennes, fussent également prises en compte. On dira qu'elles n'ont aucun rapport avec le thème conventuel. Certes, mais si le couvent est révélateur, comme il est ici démontré, de la psyché féminine, celle-ci devrait aussi se manifester en ses autres avatars. En un mot, voilà un livre qui prête à discussion, avec lequel on peut n'être pas d'accord. Mais on se doit de saluer le courage d'une lecture radicalement différente de celle le plus souvent adoptée, qui du coup paraît un peu douçâtre, comparée à la sombre vision brossée, avec de solides arguments, par Pascale Éjarque.

Henri DURANTON

Geneviève ESPAGNE (dir), *Histoires de littératures en France et en Allemagne autour de 1800*, Paris, Éditions Kimé, 2009, 350 p.

Fruit d'un colloque qui s'est tenu à l'Université d'Amiens en janvier 2007, ce riche volume rassemble des articles portant sur les origines de l'histoire littéraire moderne autour de 1800. Son originalité est d'avoir comparé les approches des théoriciens et historiens français à celles des Allemands, en suggérant une contamination réciproque. Dans une large introduction, G. Espagne dit bien « avoir voulu dépasser les positions acquises au sein des traditions nationales longtemps dominantes en Europe » et « faire émerger la part de l'altérité et de l'échange qui entre en réalité dans la formation de toute identité particulière ». Elle rappelle combien le triomphe de la tradition rhétorique en France est un facteur de résistance aux tendances historicistes, alors qu'en Allemagne, où la recherche savante demeura le fait de l'institution universitaire, l'*historia litteraria* se transforma insensiblement en une histoire de la littérature. Plusieurs communications étudient la question en amont : Dinah Ribard met l'accent sur les innovations présentes dans l'histoire littéraire des Bénédictins de Saint-Maur et souligne l'attention portée à l'authenticité des textes, pour éviter la perte du sens originel. En Allemagne, montre bien Gérard Laudin, on assiste à l'apparition progressive d'une histoire culturelle des belles-lettres intégrant les événements politiques et les phénomènes de société, sans que la dimension esthétique soit prise en compte avant les années 1760. Sont ensuite examinés les fondateurs ou, du moins, les précurseurs de l'histoire littéraire moderne, s'inscrivant en Allemagne, dans un jeu complexe de glissements de l'*historia litteraria* vers une histoire de l'esprit national et de la culture nationale. Il en va ainsi de Leonhard Meister ou de Karl August Kütner qui publient leurs travaux dans les années 1780. Soulignons que pour M^{me} de Staël aussi, « il n'est de littérature intelligible que nationale : de chaque peuple jaillit une littérature spécifique » (G. Gengembre). Une approche à la fois historique et comparatiste s'esquisse

dans la *Prusse littéraire* de l'historiographe piémontais Carlo Denina (Franca Spinoli), parce que tout en conservant une empreinte érudite, l'ouvrage commence à viser un public de plus en plus élargi. Les théoriciens de la période romantique, comme les frères Schlegel ou Friedrich Bouterwek dans son *Histoire de la poésie et de l'éloquence* (1801), s'efforcent de dépasser la tradition rhétorique de l'imitation des classiques, tout en prenant leurs distances avec l'hégémonie de la culture française. À la différence des Français, qui à la fin de l'Ancien Régime, s'en tiennent au dictionnaire comme Sabatier de Castres ou Palissot, Bouterwek construit un récit ayant pour vocation d'établir une connexion des faits et des événements littéraires. Une rupture essentielle surgit : tout en gardant l'idée d'un processus cumulatif et d'un progrès du goût, Bouterwek adopte une position anhistorique et « combine ce schéma avec la conception herdérienne selon laquelle chaque moment de la chaîne historique est individualité singulière, organique » (G. Espagne). Ce faisant, il parviendrait « à marier l'idée d'un goût universel, à la conscience qu'il existe des critères propres à chaque variante nationale » (G. Espagne). Ceci dit, les théoriciens allemands du début du 19^e siècle, auraient souvent du mal à concilier une théorisation philosophique du fait littéraire et une approche historique de la littérature.

Quant à La Harpe qui passe souvent pour le fondateur de l'histoire littéraire, Philippe Roger montre qu'il est moins novateur qu'on ne l'a prétendu, car l'historien limite son champ d'étude à celui de l'éloquence. Les avancées principales, en la matière, reviendraient donc incontestablement à M^{me} de Staël et surtout aux théoriciens allemands. Il est impossible d'évoquer toute la substance de ce volume, tant est vaste le domaine abordé. Peut-être aurait-il fallu tenter une approche plus synthétique, dans une postface ou dans l'introduction, afin d'essayer de relier entre eux les critères multiples qui entrent en ligne de compte : histoire conceptuelle, champ disciplinaire, esthétique, historicité, nationalité, public visé et public réel, avec des différences très sensibles entre les approches françaises et allemandes. Mais, la tâche eût été peut-être impossible tant est complexe et foisonnante la période qui s'étend des années 1780 aux premières décennies du 19^e siècle. Toujours est-il qu'il faut être reconnaissant à Geneviève Espagne de nous proposer de multiples éclairages, souvent très riches, sur un sujet essentiel et passionnant.

Didier MASSEAU

Jean-Pierre GUTTON, *Établir l'identité. L'identification des Français du Moyen Âge à nos jours*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010, 218 p.

C'est surtout après 1700 que la monarchie eut le souci d'identifier le sujet, le contribuable, le soldat, par un nom. L'entreprise est inséparable de la volonté de dénombrer, initiée par les arithméticiens politiques anglais, poursuivie par Saugrain ou Vauban. La déclaration d'avril 1736 eut comme unique objet la réglementation des registres paroissiaux. L'édit de 1787 donnant un état civil aux protestants fut la première manifestation d'une laïcisation de l'état civil. L'idée d'un passeport pour tous traversa le siècle (François Guillaudé en 1749, Cordier de Perney en 1788, les travaux de Vincent Denis). On légiféra d'abord pour des catégories jugées dangereuses, les domestiques tenus au certificat de congé (1720) et les ouvriers au livret (1781), les pèlerins devant pouvoir exhiber une attestation de l'évêque (1686), les émigrants temporaires ; les billets de santé furent demandés en cas d'épidémie (la peste de Marseille). Les étrangers furent taxés en 1697 (travaux de Jean-François Dubost), les Noirs dénombrés en 1776. Le contrôle des troupes (1716) fournit des renseignements, avec souvent un signalement, pour 1 700 000 militaires au cours du siècle. On enregistra la chiourme et depuis 1724 les hôpitaux durent théoriquement tenir registre hebdomadaire des entrées de vagabonds et mendiants et transmettre les résultats à l'Hôpital Général. En 1747, un inspecteur parisien fut chargé des « filles », femmes galantes, actrices, danseuses, et de leurs clients. Toutes ces mesures relevaient de la sûreté qui fit de grands progrès dans les villes (police professionnelle remplaçant le guet, éclairage

des rues, numérotation des maisons) et dans les campagnes (réforme de la maréchaussée en 1720). La Législative institua l'état civil laïc, le Code civil précisa la teneur des actes, l'heure était venue des recensements quinquennaux. La mentalité de citadelle assiégée de la France révolutionnaire favorisa toutes les formes de contrôle; les cartes civiques qui permettaient de voter, devenues en 1793 des cartes de sûreté, sont déjà de modernes cartes d'identité. Le passeport fut rétabli en 1792 pour qui voulait quitter son canton, portant 19 qualifications de signalement. La loi Jourdan de 1798 permit l'établissement de listes de conscrits par classe d'âge. Une synthèse utile donc pour la période moderne. Signalons néanmoins qu'en ce qui concerne le Moyen Âge, un renouvellement total a été opéré par l'équipe d'anthroponymie de Monique Bourin, 6 volumes publiés par l'Université de Tours entre 1992 et 2002, absents de la bibliographie, sous le titre *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*.

Claude MICHAUD

Rémy HILDEBRAND, *Portraits et postures rousseauistes*, tome I, Genève, Éditions transversales, 2008, 191 p.

Comme l'écrit Michel Soetard, ce livre appuie chaque épisode de la vie de Rousseau par une œuvre artistique, « qu'il s'agisse d'un tableau, d'une sculpture ou d'un vitrail ». Au fil de ce bel ouvrage, on découvre ainsi de nombreux tableaux des lieux où a vécu Rousseau ou des sculptures représentant l'écrivain ou des membres de sa famille. Le peintre Vladimir Prudnik a peint la maison de naissance de Rousseau au 40, Grand-Rue à Genève, qu'Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques, a quitté pour partir à Constantinople et fuir, a-t-on dit, son beau-père. Il restera six années à Constantinople marqué par la vie ottomane. L'errance mais surtout le goût du voyage à pied devient pour Rousseau « une méthode didactique de la découverte de l'autre » et de lui-même. Quelques aquarelles ou gravures évoquent la rencontre avec Madame de Warens et son séjour aux Charmettes.

En 1752, Rousseau rencontre Maurice Quentin de la Tour, qui séduit par les idées de l'écrivain, décide d'en faire le portrait. Jean-Jacques se reconnaissait dans ce portrait. Il détestait au contraire le portait peint par Allan Ramsay. Des peintures, celle de Frédéric Mayer, représentant Rousseau herborisant à Ermenonville ou la fuite de Montmorency par Claudius Jacquand, Rémy Hildebrand s'attarde sur les sculptures (celles de François-Marie-Suzanne ou de James Pradier) et les vitraux, des œuvres souvent plus méconnues qui ne représentent pas Rousseau mais qui entretiennent un lien avec son existence.

On trouve à la fin de cet ouvrage des annexes des épisodes de la vie de Rousseau, en particulier ses relations avec l'éditeur Marc-Michel Rey. La très riche iconographie de cet ouvrage nous rappelle à quel point l'existence de Rousseau et de son œuvre a passionné ses contemporains et les nôtres.

Pascale PELLERIN

Annie IBRAHIM, *Diderot, un matérialisme éclectique*, Paris, Vrin, 2010, 240 p.

Ce court ouvrage est un essai qui tente de montrer « que le matérialisme éclectique de Diderot est un matérialisme de la rencontre ». Il présente l'orientation originale donnée par l'auteur de *La Promenade du sceptique* aux matérialismes de son temps. Selon A. Ibrahim : « il y va d'un recommencement du matérialisme en philosophie et de l'ombre portée de ce matérialisme-là sur l'épistémologie, l'anthropologie, l'esthétique, l'éthique, la politique ». On assiste donc à une étude très pointue sur Diderot où le point de départ qu'est le matérialisme touche tous les aspects de l'œuvre de l'encyclopédiste. L'auteur affirme qu'il ne peut y avoir de réflexion philosophique sur les Lumières sans analyser comment a été pensée et vécue « une crise des modèles de la connaissance de la Nature ». Or, ce point de vue qui développe des pensées de la matière a été entrepris sur La Mettrie, d'Holbach, d'Helvétius, Buffon, Maupeituis, alors, dit-elle, pourquoi pas Diderot? Pour combler cette lacune,

elle prend à bras-le-corps ce Diderot insaisissable, celui qui a mêlé tous les genres et tous les styles mais qui a affirmé la sensibilité de la matière. Cette « décision philosophique » consiste à édifier un matérialisme sur les ruines du cartésianisme et du newtonianisme et promeut « la physiologie dans le spéculatif ». Au-delà d'un bouleversement méthodologique, il s'agit, pour l'auteur, de l'« avènement d'une nouvelle ontologie matérialiste ». Les expressions sont fortes parce que la conviction de l'auteur est inébranlable : pour Diderot, la matière explique tout parce que tout composé résulte d'une union de molécules éternelles et inaltérables « poussées par leur sensibilité individuelle à produire des formes ». Elle conclut à un « bel embarras » : pas d'hypothèse de préformation mais l'aveu de l'existence préalable d'un Tout! C'est cet embarras qu'elle se donne pour tâche d'affronter pour exposer la cohérence de la philosophie de Diderot. Pour ce faire, cette idée d'un « Tout inachevé, ouvert et changeant », va être mise en perspective avec de nombreux textes de Diderot et de nombreux auteurs. La solution ne va pas être dans une philosophie épistémologique des rapports mais, plus finement, dans une philosophie de la rencontre. On se souvient qu'en effet c'est ainsi que Diderot fait l'histoire de la philosophie ancienne dans l'*Encyclopédie* en décrivant sa rencontre avec les philosophes antiques, Sénèque en particulier. Ils sont ses amis. Et bien ici, A. Ibrahim élargit ce comportement à toute la philosophie de Diderot. Ainsi les quatre parties qui ordonnent l'ouvrage sont : 1/ la rencontre des molécules : la génération des formes physiques et organiques, 2/ la rencontre des noms et des choses : les formes du savoir, 3/ la perception des rapports : les formes esthétiques, et enfin 4/ la rencontre des hommes : les formes politiques. Les formes résultent des rencontres. À partir de là, la question à résoudre pour Diderot consiste à partir du vivant, la rencontre, et à l'expliquer dans les effets que sont les formes. Mais peut-être qu'en fait il a présenté sa philosophie en commençant par la fin ou avons-nous pensé dans le mauvais sens? Mais y a-t-il un sens pour faire état du multiple et de l'incroyable? bref, comment construire? alors il faut voir les formes comme des inventions du jeu des forces de la matière. Avant de conclure, l'auteur analyse Diderot par rapport à Descartes et Newton, à la métaphysique matérialiste de son temps, à Maupertuis en évoquant dans un titre l'essai d'abeilles et le polype, aux inversions linguistiques, à la curiosité, à la métaphore, à l'éclectisme – chapitre où une grande place est donnée à l'*Encyclopédie* –, au goût, au comique, à la peinture, au plaisir, au Moi, à la liberté et à l'histoire. Ce balayage des chapitres reflète l'exhaustivité des thèmes diderotiens abordés dans le court espace de cet essai. C'est que tout est mené de main de maître pour non pas dire que le problème est résolu mais que le paradoxe de l'aléatoire et de la construction d'un ordre est une question de philosophie. Le sens se donne après coup « dans et par la rencontre » comme « dans l'histoire » car il n'y a pas de sens « de l'histoire ». L'auteur conclut à un défi que Diderot a lancé aux philosophes de trouver les conditions de possibilité pour « construire en matérialistes la philosophie de la rencontre ». L'essai ouvre ainsi sur le large univers de la philosophie, celui de l'autre, que Kant interrogera en ces termes : « penseriens-nous beaucoup, et penseriens-nous bien, si nous ne pensions pas pour ainsi dire en commun avec d'autres? »

Martine GROULT

Frank A. KAFKER, Jeff LOVELAND (dir.), *The Early Britannica (1768-1803) : the growth of outstanding encyclopaedia*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009, 350 p., 10 ill. noir et blanc.

Cet ouvrage mené par F. A. Kafker et J. Loveland regroupe cinq chapitres rédigés soit seul, comme l'épilogue par Kafker, soit avec d'autres auteurs que sont Kathleen Hardesty Doig, Dennis A. Trinkle, William Morris et Marion Brown. À partir de la considération incontestée selon laquelle le 18^e siècle est l'âge d'or des encyclopédies, l'ouvrage propose de porter un regard sur une encyclopédie peu souvent étudiée, l'*Encyclopaedia Britannica*. Chaque chapitre, fort de 70 à 80 pages chacun, analyse les différentes éditions de la *Britannica*. Ils suivent tous le même plan : histoire de la publication, pratiques éditoriales, contenu (biographie et disci-

plines) et réception de l'édition. Le premier chapitre présente la première édition commencée sans succès vers 1760 par les éditeurs Macfarquhar et Bell vers 1760, puis reprise et publiée par William Smellie en Écosse en 1768. Le second chapitre analyse selon le même plan la seconde édition par James Tytler (1777-1784), le troisième chapitre la troisième édition établie par Colin Macfarquhar, George Gleig (1788-1797) avec la participation supposée de James Tytler. Le quatrième chapitre a pour objet le *Supplément* de la troisième édition. Enfin un court épilogue de 8 pages propose une brève comparaison entre la *Britannica* et l'*Encyclopédie*. Une importante bibliographie et un index terminent l'ouvrage.

Martine GROULT

Paschalis M. KITROMILIDES (dir.), *Adamantios Korais and the European Enlightenment*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 10, 2010, 278 p. + 3 ill. noir.

Ce collectif regroupe huit articles introduits par P. Kitromilides consacrés à A. Korais (1748-1833). Cet auteur est une figure du mouvement de l'indépendance grecque qui a joué un rôle majeur dans la transmission des idées des Lumières. Après une éducation à Amsterdam puis des études de médecine à Montpellier, il habite à Paris où il développe ses idées sur le libéralisme politique et les échanges culturels pendant la période de la révolution française. Les facettes de sa vie comme de sa pensée sont multiples et ont été peu souvent explorées. L'ouvrage a regroupé trois aspects que sont la traduction des auteurs de l'antiquité, la linguistique et le sens de l'identité nationale et enfin la critique de la Révolution française associée à une conception de politique libérale. Trois articles sont en français, l'un sur l'histoire de ses manuscrits qui couvre une période britannique de l'auteur, l'autre sur la philologie (édition des *Éthiopiennes* d'Héliodore) et le dernier sur sa réflexion philosophique vers une anthropologie médicale et culturelle. Signalons qu'en français cet auteur a pour orthographe « Adamance Coray ». Les articles en anglais traitent des rapports établis par Korais entre les Lumières et les anciens, de son projet d'une *Iliade* basée sur les rapports entre histoire et idéologie, puis sur le dilemme du nationalisme libéral et enfin sur l'idée de progrès de la théorie à l'action. Coray a traversé une période qui correspond au passage des Lumières dans le 19^e siècle et sa vie reflète, du moins les textes nous en fournissent-ils l'exposé, les liens entre les idées progressistes des Idéologues et leur confrontation avec les enjeux politiques et sociaux sur lesquels s'est construit le 19^e siècle. Une bibliographie et un index terminent l'ouvrage.

Martine GROULT

Gérard LAUDIN (dir.), *Berlin 1700-1929. Sociabilités et espace urbain*, Paris, L'Harmattan, coll. « Les Mondes germaniques », 2009, 255 p.

On s'intéresse beaucoup aujourd'hui à la formation des métropoles culturelles. C'est l'objet du présent ouvrage qui réunit 11 contributions dont l'orientation d'histoire culturelle s'inscrit déjà dans les dates-cadres choisies. C'est en 1700 que fut signé l'édit de fondation de l'Académie de Berlin (quelques mois avant que l'Électeur de Brandebourg ne devienne « roi en Prusse »), et 1929, souvent qualifiée de « dernière année avant 1933 », voit la publication de plusieurs romans sur Berlin, dont le célèbre *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin, qui apparaissent rétrospectivement comme une esquisse de bilan. Environ la moitié du volume concerne le 18^e siècle. G. Laudin retrace les étapes de l'histoire de Berlin depuis le Moyen Âge, en insistant sur le rôle joué par le Grand Électeur dans la mutation de la ville à la fin du 17^e siècle, puis sur l'Académie. Dominique Bourel analyse la coloration propre des Lumières berlinoises en relation avec les sociabilités juive et huguenote. Lan-Phuong Phan propose une lecture politique des « grands travaux » réalisés à Berlin à l'instigation de Frédéric II. Les deux derniers articles marquent, chacun à sa manière, un point d'orgue du 18^e siècle. L'un d'eux examine les salons berlinois, qui commencent à s'organiser à la veille de la Révolution (autour de Henriette Herz, dont Mirabeau fréquentera le salon en 1786), puis à partir de

1797 (Rahel Levin Varnhagen), et qui entretiennent, et pas seulement par le rôle qu'y jouent certains émigrés, des liens avec la tradition salonnrière française. Ils disparaîtront ou subiront une mutation profonde en 1806 avec l'effondrement de la Prusse avant de réapparaître par la suite sous une autre forme. L'autre article porte sur la fondation, en 1810, de l'Université de Berlin par Wilhelm von Humboldt, qui s'inspire du modèle de Göttingen, université-phare de l'Allemagne de la seconde moitié du 18^e siècle, mais qui en même temps représente l'acte de fondation de l'Université moderne, tant le modèle en sera imité, en Allemagne et ailleurs.

Aurore ARNAUD

Marie LECA-TSIOMIS (dir.), avec la collaboration d'Alain SANDRIER, *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages de Jacques Proust*, Centre International d'étude du 18^e siècle, Ferney-Voltaire, 2010, 212 p.

La production scientifique de Jacques Proust n'a pas seulement marqué un clivage dans l'historiographie dix-huitiémiste : elle a décidé de l'orientation des recherches de toute une génération de savants. Disparu le 19 septembre 2005, Jacques Proust a depuis fait l'objet de nombreux hommages posthumes, comme les *Lectures de Jacques Proust*, éditées par M. Brot et S. A. Viselli en 2008 et les pages de G. Benrekassa dans *RDE*, n° 40-41, 2006, p. 15-26. Dans son introduction, M. Leca-Tsiomis précise l'intention de ce dernier volume consacré à célébrer l'homme, le chercheur et le pédagogue Jacques Proust à travers quatre contributions retraçant des aspects peu connus de sa biographie intellectuelle et treize études portant sur des sujets de recherche qui lui étaient chers : Diderot et l'*Encyclopédie*, l'Europe des Lumières et les rapports dynamiques entre les cultures européenne et japonaise, auxquels Jacques Proust a notamment consacré ses derniers écrits. Au fil de l'ouvrage, la parole est donnée à des chercheurs internationaux qui ont tous été profondément marqués, en tant qu'élèves, disciples ou amis, par les travaux scrupuleux, lumineux et novateurs de ce professeur de littérature française passionné d'histoire des idées et de l'histoire sociale du 18^e siècle. Le collectif met à la disposition des lecteurs une liasse de quatorze lettres que Jacques Proust a envoyées au cours des années 1950-1960 à Vladimir Lublinsky, spécialiste russe de la culture du siècle des Lumières (L. Wolzfun) ; mobilise des considérations sur ses intérêts historiographiques de jeunesse (H. Nakagawa) et sur sa méthode d'enseignement (Y. Sumi) ; étudie la démarche interculturelle et multilatérale ayant caractérisé ses travaux sur la réception japonaise de la culture européenne (S. Ichikawa et M. Terada). Mais c'est avant tout l'ampleur et la vitalité de l'héritage culturel de Jacques Proust au sujet de Diderot et de l'*Encyclopédie* que le volume fait ressortir. Sans grande surprise, c'est ce champ d'investigation qui concentre le plus grand nombre de contributions du recueil. Trois études concernent « Diderot », dans sa triple casquette de philosophe conteur, d'historien dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, ou encore de contributeur dans l'*Histoire des deux Indes* (G. Benrekassa, M. Brot, G. Goggi), tandis que quatre autres essais abordent autant d'aspects différents de l'encyclopédisme européen : la pratique concrète des répertoires lexicographiques, l'étude des planches et de l'entrée UNITAIRE de l'*Encyclopédie* de Paris et le rapport de la Russie aux encyclopédies, c'est-à-dire l'image de ce pays dans la lexicographie de la deuxième moitié du 18^e siècle et les projets encyclopédiques entrepris en Russie au cours de cette même période (A. Cernuschi, M. Pinaut Sorensen, A. Thomson, G. Dulac). Parmi ces nouveaux mélanges que le volume offre à Jacques Proust, deux articles visent encore le 18^e siècle, et tout particulièrement « L'œuvre d'Antoine-Léonard Thomas en Russie » (P. Zaborov) et « Le Dictionnaire économique de Noël Chomel ». Un index des noms de personnes complète l'ouvrage.

Luigi DELIA

Guyonne LEDUC, *Réécritures anglaises au 18^e siècle de l'Égalité des deux sexes (1673) de François Poulain de la Barre. Du politique au polémique*, Paris, l'Harmattan, coll. des Idées et des Femmes, 2010, 502 p. dont un *index nominum* et un *index rerum*.

L.A. étudie l'influence de l'œuvre de Poulain de la Barre, l'*Égalité des deux sexes* (1673), traduit en 1677, *The Woman as Good as the Man; or, The Equality of both Sexes* sur les écrits pré-féministes anglais, tout particulièrement sur deux ouvrages parus anonymement, connus sous le nom de « Sophia Pamphlets », *Woman Not Inferior to Man* (1739) et *Woman's Superior Excellence over Man* (1740). Elle se livre à une étude en contexte des trois traités de Poulain et des œuvres de « Sophia », avant de procéder à une lecture comparative très minutieuse de la traduction anglaise du principal ouvrage de Poulain, *The Woman as Good as the Man* et des deux pamphlets de « Sophia » cités ci-dessus. Puis dans une troisième partie, l'A. tire des conclusions sur la filiation des idées et les transferts culturels.

La comparaison des contextes était en effet nécessaire : alors que l'ouvrage de Poulain est accueilli avec réticence en France, sa traduction connaît un certain succès en Angleterre et influence plusieurs traités préféministes, ceux de « Sophia » mais également ceux de William Walsh, Judith Drake et Mary Astell. On connaît la vie et les idées de Poulain, son cartésianisme, alors que l'on ignore tout de « Sophia » et de son contradicteur, auteur(e) de *Man Superior to Woman* (1739). Peut-être même, suggère l'A., s'agit-t-il d'une seule et même personne.

À l'heure où la notion de propriété intellectuelle et de droit d'auteur voit à peine le jour, on ne saurait parler de plagiat. Là n'est pas le problème. Il était tout à fait pertinent cependant de se livrer à une comparaison minutieuse du texte source, la traduction anglaise de Poulain, et des textes cibles, ceux de « Sophia », pour évaluer la nature des emprunts, le nombre d'ajouts originaux et ainsi les motivations de ces réécritures. De la reproduction pure et simple de certains passages à la réécriture ou au détournement du modèle, le texte cible devient un véritable palimpseste, suggère l'A. La présentation en colonne de nombreux extraits du texte source et des textes cibles permet au lecteur de juger par lui-même tout en se laissant guider par un commentaire très rigoureux.

À l'issue de cette étude textuelle comparative, l'A. constate que le préféminisme de « Sophia » est sans doute plus affirmé que celui de Poulain. Ainsi « Sophia » inverse deux clichés, en partant de l'hypothèse et non de la conséquence : d'une part elle dénonce l'hypothèse de la supériorité de l'homme, afin d'en mieux contrer la conséquence, le préjugé concernant la faiblesse des femmes, d'autre part elle rejette l'hypothèse biblique selon laquelle la femme ayant été créée après l'homme elle devrait être sous sa tutelle, afin de dénoncer le principe d'obéissance de la femme à l'homme. En revanche la posture de Poulain est beaucoup plus politique, l'inégalité des sexes s'inscrivant pour lui dans un contexte d'inégalités sociales. Comme le note très justement l'A., il faudra attendre Mary Wollstonecraft pour qu'une préféministe anglaise reprenne la démarche rationaliste et politique de Poulain. En somme les réécritures de « Sophia » inaugurent un pré-féminisme polémique mais laissent de côté la démarche philosophique et politique de Poulain, inspirée par le cartésianisme et qui tend vers l'affirmation des droits naturels.

À l'heure où les historiens s'interrogent sur les origines géographiques des Lumières, hollandaises, anglaises ou françaises, ou encore sur leur radicalité, la fortune du traité de Poulain de la Barre nous montre que les transferts culturels ne sont jamais de simples transpositions, que les mêmes idées sont plus ou moins radicales selon le contexte.

Cet ouvrage représente un apport majeur à la fois pour les études féministes et pour les dix-huitiémistes, spécialistes de la France ou de l'Angleterre.

Cécile REVAUGER

Christophe MARTIN, « *Éducatifs négatifs* ». *Fictions d'expérimentation pédagogique au dix-huitième siècle*, Paris, éditions Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2010, 354 p.

L'ouvrage de Ch. Martin est remarquable d'abord en ce qu'il invente en quelque sorte un objet d'étude qui apparaît après coup évidemment important et qui pourtant n'avait jamais fait vraiment l'objet d'une étude systématique. Il s'agit ici d'étudier les fictions philo-

sophiques ou littéraires qui mettent en scène des expériences d'isolement de l'enfant. Les textes qui composent ce vaste corpus peuvent être divisés en trois groupes, selon le but poursuivi par cet isolement : pédagogique, expérimental ou érotique. Le premier modèle, celui de la retraite pédagogique, est évidemment illustré par *l'Émile* qui est le fil conducteur de tout le livre. Il est nécessaire de retirer l'enfant d'un monde corrompu et corrupteur pour pouvoir l'éduquer sainement et vertueusement. Cette lumineuse idée, mise à l'épreuve de la fiction, est la source d'un inépuisable vivier de canevas comiques sous le thème de la précaution inutile, des *Oyes de frère Philippe* de La Fontaine à *l'Histoire d'une Grecque moderne* de Prévost en passant par *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux. Mais le thème de l'éducation hors du monde ne se réduit pas à ce scénario ironique, comme le montre *Cleveland* et sa postérité romanesque. Grand lecteur de Prévost, Rousseau réinvente la fiction d'expérimentation pédagogique avec *l'Émile* et la notion d'« éducation négative ». La postérité fictionnelle de *l'Émile* montrera la richesse nouvelle de ce thème de l'isolement pédagogique vertueux (*L'Homme sauvage* de Mercier, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, *Adèle et Théodore* de M^{me} de Genlis...). Le second groupe de textes fictionnels mettant en scène un isolement enfantin est constitué de ceux qui se donnent une finalité expérimentale : en coupant le plus radicalement possible un ou plusieurs enfants de toute influence extérieure, on peut espérer observer dans leur développement celui de la nature laissée à elle-même, et reconstituer ainsi une forme d'état originnaire de l'homme qui doit permettre de savoir, selon les textes, quelle est la langue originnaire, s'il y a des idées innées, ou lequel des deux sexes a commis la première infidélité. Ce thème, qui remonte à Hérodote, a donné lieu à de nombreuses expériences de pensée – parfois quelque peu inquiétantes – décrites et plus ou moins développées chez les philosophes les plus sérieux (Locke, Maupertuis, Rousseau, Formey, Mérian...), mais aussi à des fictions littéraires, comme *La Dispute* de Marivaux, dont Ch. Martin donne une analyse remarquable, *L'Élève de la nature* de Beaurieu, ou *Imirce* de Du Laurens. Enfin, le troisième modèle d'isolement enfantin est présenté de manière exemplaire dans *l'École des femmes* : un homme élève une petite fille à l'écart de la société dans le dessein d'en faire plus tard une épouse ou une maîtresse à sa convenance. Ce peut être, au théâtre, à nouveau le scénario comique de la précaution inutile (de Scarron à Beaumarchais) ; mais, dans le roman, cela donne lieu à des développements beaucoup plus complexes, dans *Les Délices du sentiment* de Mouhy, *Liebman* de Baculard ou *Eugénie de Franval* de Sade. Comme le souligne la dernière partie de l'ouvrage, les trois modèles d'isolement enfantin ne peuvent être totalement isolés les uns des autres : l'œil attentif du pédagogue, l'œil curieux du philosophe et l'œil concupiscent du pervers se superposent et les différentes pulsions à l'œuvre s'expriment parfois là où on ne les attendait pas – ce qui donne lieu à une belle et stimulante relecture de *l'Émile* dans les dernières pages.

Colas DUFLO

Éliane MARTIN-HAAG, *Rousseau ou la conscience sociale des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2009, 382 p.

Rousseau est-il un penseur systématique de l'immanence ? Sa philosophie est-elle redevable du spinozisme radical et annonciatrice des idées de Marx ? Son rationalisme s'incarne-t-il dans une « conscience sociale », voire dans une « raison matérialiste » visant la réalisation d'une cité juste ? Articulé en deux grandes parties respectivement intitulées « Qu'est-ce que penser ? » (p. 21-184) et « La cité ou la pensée incarnée » (p. 189-366), ce livre propose de réviser en profondeur notre compréhension de la philosophie de Rousseau. Une relecture des écrits autobiographiques et éducatifs du citoyen de Genève permet à l'auteur de cerner, dans un premier temps, la nature sociale de la pensée chez Rousseau, celle-ci étant toujours mue par « une passion innée, naturelle et nécessaire pour la justice ». Désolidarisant la conscience de la *Profession de foi* de toute nature morale pour l'assimiler à « la vertu-force d'un *conatus* affectif, pratique et social » (p. 12), l'auteur est à même de redéfinir les modes

de la conscience rousseauiste et ses affects sociaux dans le devenir historique. Cette redéfinition de la pensée justifierait un double constat : au lieu d'accréditer la thèse de Jonathan Israel pour qui Rousseau aurait conjugué Lumières modérées et Lumières radicales, il s'agit d'argumenter en faveur du spinozisme radical de ce philosophe. En outre, Rousseau serait « l'inventeur d'une nouvelle conception de la prudence », « qui cherche à s'incarner dans un esprit et un corps social en articulant le droit et le fait » (p. 14). La deuxième partie du livre vise précisément à sonder la façon dont Rousseau fait jouer cette prudence de la conscience dans ses écrits politiques. L'occasion est ainsi donnée à l'auteur d'apporter des réponses à un certain nombre de critiques que la philosophie contemporaine (Habermas, Foucault) a adressées à Rousseau. En dernière instance, cette enquête fait ressortir l'image d'un écrivain ayant conçu de façon cohérente non seulement le devenir-social de la pensée mais aussi celui de la cité : « un Rousseau étonnant, parce qu'il n'est pas sans annoncer Marx du fait de son spinozisme » (p. 15). Une bibliographie succincte et un index des noms complètent cette étude ambitieuse et bien construite.

Luigi DELIA

Philippe MEYZIE, *L'Alimentation en Europe à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2010, 288 p.

Ce livre, compte tenu d'un plan spatial et chronologique plus large, s'appuie sur la même approche que son livre précédent (*La Table du Sud-Ouest*, recensé dans *DHS* 41, p. 764-765) et se centre sur le rôle de l'échange. Aux notions de fixité et de tradition souvent privilégiées dans un sujet de ce genre se substituent celles de fluidité et de mobilité : dans le temps, dans l'espace, à travers les couches sociales et la circulation des produits. Par époque moderne, il faut entendre les années qui séparent l'arrivée des produits du Nouveau Monde (16^e siècle) de celles du restaurant et de la gastronomie (fin 18^e/début 19^e siècles), l'âge des Lumières étant privilégié. L'Europe s'y étend en toutes directions, mais c'est de loin la France qui est mise en avant. L'auteur s'en justifie en soulignant combien les modèles culinaire et épulaire français (lire parisiens) arrivent à pénétrer les autres pays. Dans un texte où histoire matérielle et culturelle priment se profilent les ombres de Braudel, de Bourdieu et, bien sûr, de Daniel Roche. Si *La Table* est la docte refonte d'une thèse de doctorat, *L'Alimentation* a des visées pédagogiques et s'adresse à ceux qui veulent parfaire leurs connaissances dans un domaine dont l'importance ne cesse de grandir de nos jours. L'apparat critique, allégé par une bienvenue absence de notes, contient d'utiles outils de recherche : plusieurs index, un glossaire et une bibliographie divisée par matières. Dans une telle synthèse de l'alimentation, des déjà-vus et de brefs survols sont inévitables. Ce qui se comprend moins, c'est l'évacuation de l'Europe d'outre-mer, à savoir celle qui, à travers ses colons anglais, français ou espagnols, pour ne citer que les groupes les plus importants, reproduisent tant que faire se peut la culture alimentaire de leurs métropoles respectives et s'associent de même à leur dynamique d'échanges. Mais ce serait sans doute trop élargir le sujet d'un ouvrage excellent par ailleurs et richement documenté.

Béatrice FINK

Claude MICHAUD, *Entre croisades et Révolutions. Princes, noblesses et nations au centre de l'Europe (16^e-18^e siècles)* Scripta varia, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, 408 p.

Depuis plus qu'un quart de siècle que Claude Michaud alimente avec constance la présente rubrique de notes de lecture, il était bien juste que la réciproque lui fût enfin rendue. C'est chose faite grâce à ce recueil de 22 articles parus entre 1979 et 2005 qu'il a eu l'heureuse idée de rassembler, alors qu'ils étaient souvent dispersés dans des revues difficiles d'accès en France. D'être ainsi rapprochés dans l'espace d'un livre leur donne d'ailleurs une unité qui à l'origine a pu passer inaperçue. Il en va ainsi, par exemple, des relations de la France avec la Sublime Porte que, par touches successives, on peut suivre

en continuité du 16^e siècle à l'empire napoléonien. C'est dire que cet ensemble témoigne d'une cohérence de la recherche qu'on ne retrouve pas toujours dans ce genre de recueil. À travers une grande variété d'approches, de thèmes et de personnalités, une même préoccupation est toujours à l'œuvre : dénouer l'infinie complexité de trois siècles d'histoire de l'Europe centrale à l'époque moderne, qui voient sans fin s'affronter de grands États prédateurs (l'empire des Habsbourg, la Russie, la Turquie, sans oublier la France à l'arrière-plan) autour d'entités plus faibles (Hongrie, Pologne) ou de grands espaces qui passent de main en main au gré des conflits armés ou des décisions diplomatiques. Un champ d'étude aussi vaste suppose des compétences rarement réunies dans un seul homme, en particulier dans le domaine linguistique. Claude Michaud sur ce point soutient la comparaison avec ce comte Fekete dont il analyse l'immense correspondance, qui suppose la maîtrise de rien moins que de l'allemand, le français, le hongrois, l'italien et le latin. Même pour le non-spécialiste, une belle netteté de pensée et une parfaite élégance d'expression assurent un grand plaisir de lecture.

Henri DURANTON

Henri de MONTEFAUCON DE VILLARS, *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes, avec l'adaptation du Liber de Nymphis de Paracelse par Blaise de Vigenère (1583)*, édition présentée et annotée par Didier KAHN, Paris, Honoré Champion, coll. « Sources classiques », 2010, 307 p.

Voilà un travail d'édition de la plus grande importance, et par la qualité exemplaire de la recherche qui l'a produit, et par l'objet qu'il nous permet enfin de revisiter dans les meilleures conditions possibles. Qu'est-ce donc que ce texte publié en 1670 ? Une série de cinq entretiens avec un certain Comte de Gabalis qui prétend initier le narrateur aux « sciences secrètes ». Pourquoi est-il important ? D'abord parce qu'il est la source de tout un genre littéraire qui fleurira durant un siècle (et surtout entre 1730 et 1770) autour des figures de sylphes et de sylphides (dont Michel Delon a judicieusement réédité un beau florilège aux éditions Desjonquères en 1999). Le Comte de Gabalis est en effet le passeur de l'imaginaire des « esprits élémentaires » (nymphe-ondines de l'eau, sylphes de l'air, gnomes de la terre et salamandres du feu), un imaginaire inspiré de Paracelse qui investit tout un pan (injustement négligé) de la littérature dix-huitième. Or le geste de « passage » qu'opère Montfaucon de Villars à travers le *Comte de Gabalis* est d'une richesse exceptionnelle et problématique : s'inscrivant dans « un projet libertin » inspiré de Naudé, Montfaucon met en scène « une parodie des sciences secrètes » ou des « Provinciales de l'occultisme », dont Didier Kahn nous donne tous les éléments pour mesurer la radicalité et la complexité. Conformément à un certain esprit de l'époque, il s'agit bien de *démystifier* la vision que les hommes se font du monde. Quoique publié la même année que le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza, le *Comte de Gabalis* opère toutefois cette démystification par un déploiement d'imaginaire qui va mystifier bon nombre de ses contemporains et des générations ultérieures. Non pas que les littérateurs qui ont lu ce texte (dont le succès fut considérable et durable) aient été véritablement tentés de croire à l'existence actuelle des esprits élémentaires. Ils ont cependant été *fascinés* par l'imaginaire déployé par ce fou de Gabalis, assez fascinés pour en tirer des fictions qui ont *fait vivre* dans la culture du 18^e siècle ces entités dont Montfaucon dénonçait l'inexistence. Alors que les démystificateurs conçoivent souvent leur travail comme visant à *éradiquer* les fausses croyances, Montfaucon publie un texte dont le destin montre qu'il est plus intéressant de savoir *composer* avec elles, en modulant une nécessaire attitude critique (de *disbelief*) avec une inévitable *willing suspension of disbelief* qui est au principe même de la fiction. C'est toute une tradition de « romans *gabalistiques* » qui sera issue de cette attitude...

Le *Comte de Gabalis* avait déjà reçu une bonne édition de Roger Laufer chez Nizet en 1963, mais le travail de recherche, d'annotation, d'introduction et de dossier critique

accompli par Didier Kahn investit ce texte de tout le savoir le plus à jour et le plus érudit dont on puisse rêver. Les deux tiers du volume sont consacrés à une présentation biographique de Montfaucon, à une analyse méthodique de son ouvrage, de son lexique, de son contexte de production et de sa réception loin en aval – travail pour lequel Didier Kahn, auteur de l'imposant ouvrage *Alchimie et Paracelsisme en France à la fin de la Renaissance 1567-1625* (Droz, 2007), est sans conteste le savant le plus qualifié de notre temps. Outre de précieuses notices sur le folklore occultiste avec lequel joue Montfaucon (magie naturelle, alchimie, cabale), outre de nombreux textes introuvables liés à la vie de l'auteur ou de son ouvrage, l'éditeur a eu en outre l'excellente idée de reproduire la source paracelsienne latine (le *Liber de Nymphis*) ainsi que sa première adaptation française donnée par Blaise de Vigenère en 1583. Cette publication passionnante de bout en bout est donc à saluer comme ce que l'érudition contemporaine – et les éditions Champion – peuvent produire de plus impressionnant et de plus réjouissant.

Yves CITTON

Isabelle MOREAU (dir.), *Les Lumières en mouvement. La circulation des idées au 18^e siècle*, Lyon, ENS Éditions, 2009, 318 p.

Ce volume, qui tire son origine d'un colloque tenu en 2008, regroupe douze études portant de façon large sur la notion de circulation. Dans son introduction, I. Moreau identifie trois types de circulation : spatiale, temporelle et textuelle, qui sont déclinés dans cet ouvrage autour de deux axes de recherches : transmission et renouvellement, axes qui déterminent la division du livre en deux parties (« Transmettre et diffuser » et « Renouveler et réinventer »). I. Moreau exprime le vœu que ce travail contribue à « une cartographie à l'échelle de l'Europe des Lumières en mouvement » (p. 9). On peut regretter de ce point de vue que les contributions concernent avant tout le domaine francophone. Les exceptions à cette focalisation sont constituées par deux études de la première partie : celle de P. Quintili sur des aspects de la diffusion des Lumières françaises en Italie (Voltaire, Galiani et Diderot) et celle d'A. Tadié sur la réputation de Francis Bacon en Grande-Bretagne et en France. D'autres contributions à cette partie du volume déclinent la notion « transmettre » de façons diverses : Maria Susana Seguin s'attache au travail de Fontenelle dans la transmission des savoirs ; Caroline Warman compare le cours de Garat prononcé en l'an III aux *Éléments de physiologie* de Diderot ; Éric Puisais revient au problème posé par l'œuvre de Dom Deschamps et à la circulation de ses manuscrits parmi ses contemporains ; et Philippe Chométy analyse le rapport entre les *Principes de philosophie* de l'abbé Genest et l'ouvrage plus célèbre qu'est l'*Anti-Lucrèce* de Polignac. Dans la deuxième partie du livre, il est d'une part question de la circulation de notions ou de motifs particuliers, comme l'aveugle-né (K. Tunstall) ou l'âme du monde représentée sous la forme de l'araignée dans sa toile (I. Moreau), et de l'autre d'emprunts plus spécifiques : l'abbé Prévost qui emprunte à Malebranche et à Bayle la distinction entre plaisir et bonheur (A. McKenna) ; la dette de Buffon envers la pensée historique de Boulanger (Benoît De Baere) ; la notion de « lois fondamentales » chez Montesquieu, Jaucourt (qui réécrit Burlamaqui et à travers lui Pufendorf) et Rousseau (G. Radica). Finalement, dans une étude fouillée consacrée à l'article MÉCANIQUE de l'*Encyclopédie*, J.-L. Martine démontre comment d'Alembert élabore un corps théorique qui tourne le dos au mécanisme.

Dans l'ensemble, si ce volume reste dans les limites de l'étude textuelle d'influence, d'emprunts et de circulation d'idées sans aborder les conditions matérielles de la circulation, il contient nombre d'analyses détaillées concernant des cas intéressants qui éclairent la relation entre des textes et qui montrent la complexité de la question des emprunts. Par la lecture attentive des textes, les auteurs de ce volume apportent leur contribution à une meilleure connaissance des chemins empruntés par la pensée du 18^e siècle et de la façon dont cette pensée se transforme au cours de sa circulation.

Ann THOMSON

Sarga MOUSSA (dir.) *Littérature et esclavage. 18^e-19^e siècles*, avant propos de Jean EHRARD, Paris, Éditions Desjonquères, 405 p.

Les textes réunis dans cet ouvrage par Sarga Moussa sont les Actes du colloque organisé à l'Université de Lyon II en juin 2009. 26 communications sont réunies et à l'exception d'une seule, elles portent toutes sur l'étude des regards portés sur l'esclavage et la traite négrière par les philosophes, les poètes, les romanciers des 18^e et 19^e siècles. La seule exception est la très utile communication consacrée aux combats menés contre la traite et l'esclavage, d'abord par la Société de la morale chrétienne au début des années 1820, puis par la Société française pour l'abolition de l'esclavage à partir de 1834.

Les textes se répartissent autour de sept thèmes, formant chacun une des parties de l'ouvrage : les fictions des Lumières ; le théâtre ; les « voix d'esclaves », à vrai dire inexistantes dans le domaine francophone, absence posant en elle-même un problème étudié par Roger Little, mais nombreuses dans les domaines anglophones et hispanophones ; les regards post-esclavagistes ; puis, centrés sur le 19^e siècle, la littérature romantique, les combats abolitionnistes en France, aux États-Unis et en Espagne ; enfin, les récits des voyageurs en terres d'esclavage, Gustave de Beaumont, Flaubert et Paul Bourget.

Au total, c'est une riche moisson qui est proposée aux lecteurs, d'autant plus précieuse que les études consacrées à la littérature francophone sur l'esclavage sont des plus rares (on se souviendra du colloque organisé par Marie-Christine Rochmann à Montpellier, publié en 2000 aux Éditions Karthala et, bien entendu, des travaux de Léon-François Hoffmann), alors qu'à l'opposé la littérature américaine sur ce même sujet a été abondamment étudiée aux États-Unis. Cet ouvrage vient ainsi combler en partie un relatif vide des études francophones et nous ne pouvons que remercier son initiateur.

Marcel DORIGNY

Mihaela MUDURE (éd. et introduction), *These Women Who Want to be Authors... Female Authorship During the Enlightenment*, Mihaela MUDURE (éd. et préface), *Ces femmes qui veulent être auteurs... L'auctorialité féminine pendant les Lumières*, Cluj-Napoca, Editura Motiv, 2001, 180 p.

Le volume portant sur l'auctorialité littéraire féminine édité par le professeur Mihaela Mudure réunit, à une exception près, des études dont les versions premières ont été présentées lors du Congrès International des Lumières de Dublin, en 1999. Par l'intermédiaire d'un titre et d'une préface bilingues, l'éditeur souligne la cohésion d'une série de contributions critiques traitant – soit en français, soit en anglais – d'une question que les femmes écrivains de l'Âge des Lumières ont dû se poser, notamment de la manière dont le *gender* peut influencer à la fois l'évolution du temps historique et la construction culturelle. Les sept spécialistes se proposent de déceler les enjeux de l'identité auctoriale féminine de la fin du 18^e siècle à l'appui d'exemples des plus divers, allant des journalistes hollandaises aux femmes auteurs allemandes, françaises et anglaises.

Dans sa contribution, « Late Eighteenth-Century German Women Authors' Strategies of Self-Authorisation and the Establishment of a Female Author Function », Corinna J. Heipcke présente une perspective historique sur le marché littéraire des années 1730, qui constitue le point de départ pour une analyse de la figure féminine entre préjugé de passivité et dynamisme réel. La défense des femmes auteurs revêt maintes formes dans le texte narratif *Die junge Schriftstellerin oder Sophie als Mädchen und Frau*, aspects que la spécialiste mentionne comme autant de preuves que Sophie Hermine Wahl manque de confiance dans sa propre qualité d'auteur. Par exemple, des personnages masculins et féminins font l'éloge de l'héroïne en tant que maîtresse de maison modeste, qui ne laisse pas paraître ses préoccupations littéraires, une rhétorique accentuée avec l'effacement de la femme écrivain au profit de la femme épouse et mère. Quand Corinna J. Heipcke décrit l'auto-dé-autorisation dans la poésie de Susanne von Bandemer, le concept de génie féminin qui prend forme

est limité par le modèle bourgeois d'une femme dont l'univers ne dépasse pas la maison. L'attitude défensive des deux écrivains a le rôle de diminuer les critiques, tout en contestant le discours officiel sur la féminité.

Avec « Women Journalists in the Dutch Republic in the Eighteenth Century », Lotte Jensen retrace l'activité des femmes journalistes des Pays-Bas, pour continuer avec une comparaison entre leur statut et celui des femmes travaillant pour la presse des autres pays européens. Des noms comme Anna Margareta von Bragner, Betje Wolff, Petronella Moens, et Anna Barbara van Meerten-Schilperoort illustrent, à travers des écrits littéraires, des traductions et des adaptations, une vocation pédagogique et artistique indéniable. Quoique tardive, l'intégration des voix féminines dans la presse hollandaise comporte des similitudes avec le même processus à travers l'Europe : elle est liée à l'apparition des périodiques destinés aux femmes, à la substance grâce à l'écriture, ainsi qu'à la préoccupation pour les autres genres littéraires.

Pour Mihaela Mudure, la personnalité complexe de l'actrice, dramaturge et romancière Elizabeth Inchbald éprouve des « coups d'auctorialité », saisissables dans le roman *A Simple Story* dès la préface, dans un discours conditionné aux niveaux textuel et paratextuel par deux contraintes : Nécessité et Fortune. Assumer la qualité d'auteur implique une dimension théâtrale en même temps qu'une finalité morale, que le critique situe dans le contexte de la subversion. C'est à travers cette dernière que la femme écrivain peut vaincre les conventions, atteignant donc une position d'autorité.

L'article de Soňa Nováková est consacré au rôle culturel joué dans la société par les intellectuelles anglaises du 18^e siècle. L'influence des femmes dans la sphère publique est envisagée premièrement en tant que produit d'une négociation qui vise leur droit même d'être reconnues en tant que « productrices culturelles ». Après avoir distingué l'espace public de l'espace privé, l'auteur prend en considération les relations entre les deux, telles que Delarivier Manley, les Femmes Savantes, Mary Wollstonecraft et Hannah More les ont valorisées.

Les indices auctoriaux féminins sont révélés par Marie-Pascale Pieretti dans une perspective traductologique. Son choix porte sur les textes de M^{me} Thiroux d'Arconville, qui démontrent la fragilité des limites entre création et traduction. Malgré l'anonymat et un ton modeste, dans les préfaces, la traductrice parvient à exprimer clairement ses principes artistiques. Marie-Pascale Pieretti mentionne son rôle d'intermédiaire culturel, lié à la variété des genres, à la fonction didactique de ses œuvres, mais aussi à sa manière d'illustrer l'autorité du traducteur (entre autres, par investissement du traducteur avec la fonction d'auteur, puisque M^{me} Thiroux d'Arconville justifie la modification du texte original).

Birgitta Berglund-Nilsson étudie en miroir la biographie et l'œuvre romanesque de Marie Leprince de Beaumont pour argumenter la dimension personnelle ainsi que l'ancrage historique et social de thèmes majeurs comme la bonne éducation, l'obéissance ou le sacrifice de soi.

La démarche de Corina Moldovan contextualise la nouvelle perception du corps féminin, contemporaine d'un individualisme accentué. Dans l'opinion du critique, ce changement a des racines philosophiques, sexuelles et politiques, mais également littéraires. Avec la découverte de la différence entre les sexes, les relations entre femmes et hommes sont redéfinies et l'amour, sinon l'érotisme, fait son entrée dans le texte par le biais du simulacre, l'écriture remplaçant le corps.

En dépit de la diversité des approches, les sept articles s'harmonisent et créent une image signalétique de l'auctorialité au féminin pendant les Lumières. Des bouleversements sociaux et historiques et des nouvelles perspectives philosophiques aux études de cas ponctuels, les contributions du recueil prouvent le potentiel du *gender* comme instrument d'analyse littéraire.

Maria MATEL-BOATCA

Adrien PASCHOUD, *Le monde amérindien au miroir des « Lettres édifiantes et curieuses »*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 07, 2008, 229 pages.

Cet ouvrage représente une réécriture d'une thèse de doctorat soutenue en 2005 conjointement aux Universités de Lausanne et de Paris 3-Sorbonne Nouvelle, *Savoir et apologétique dans le discours missionnaire jésuite : Le monde amérindien vu à travers les « Lettres édifiantes et curieuses » (1702-1776)*. Il s'agit d'une somme exceptionnelle rassemblant des informations littéraires, des concepts théologiques, l'histoire du mouvement jésuite, la littérature antique, les écrits philosophiques du Siècle des Lumières et la littérature théorique : Paschoud témoigne dans la réflexion présentée d'une connaissance approfondie en matière d'anthropologie historique. Les *Lettres* sont resituées dans le système de pensée jésuite : on se réfère aux textes fondateurs (Ignace de Loyola, Acosta et la pratique missiologique de la Compagnie à la fin du 16^e siècle ; et ouvrages de jésuites contemporains : Tournemine, Buffier, Du Tertre, Charlevoix, Castel, les *Mémoires de Trévoux*, etc.). Le corpus dépouillé est ample : on pourrait parfois souligner mieux encore ce qui appartient en propre aux *Lettres édifiantes et curieuses* (corpus limité à quelques dizaines de lettres) et ce qui relève de compléments ou de confirmations apportés par d'autres textes allégués. L'auteur commente avec discernement l'ensemble de ces sources (entrée thématique de la violence observée) ; il enrichit cette information grâce à des témoignages supplémentaires (Jean de Léry, Claude Chauchotière sur le Canada, Brébeuf et Charlevoix). On peut débattre aussi sur l'impressionnante couverture de lectures théoriques présente tout au long de ce travail et sur le risque encouru à se réclamer successivement de plusieurs courants critiques peu compatibles : pour une part le candidat présente une position d'ethnologue (comme s'il accédait directement, sans coût de déformation dû à l'écran idéologique interposé, à l'information présentée). Sur un autre plan, il pose ailleurs un diagnostic justifié sur l'objet « lettre jésuite » comme témoignant de limites, d'inflexions tendancieuses et de ses propres points de cécité. L'objet d'analyse reste-t-il d'abord le témoignage des jésuites (sur lequel il s'agirait de poser un diagnostic) ou l'enjeu est-il le dialogue avec les historiens de l'anthropologie ? L'approche globale est interdisciplinaire. Le profit est double, en quelque sorte. L'information délivrée par les *Lettres édifiantes* sert à mieux comprendre le sens des mœurs et des usages indigènes en eux-mêmes grâce à une méthodologie de décodage offerte par ces derniers (bonnes lectures d'auteurs récents à cet égard, bien utilisées) ; l'accès à la connaissance paraît alors postulé. Mais ailleurs la cécité sélective et partielle du jésuite est l'objet d'étude stigmatisé comme tel. Paschoud éclaire son propos sous des lumières différentes en fonction des différents enjeux de ses chapitres. Une question peut être posée : sur la base de quels autres documents complémentaires, le chercheur d'aujourd'hui complète-t-il et corrige-t-il l'apport informatif (indéniablement infléchi et déformé par l'intention apologétique) ? Du fait des multiples textes cités en complément, les mœurs de la société tupi-guarani ne sont (de loin) pas les seuls à être décrits et commentés. De multiples sociétés amérindiennes indigènes sont observées du Canada à l'Amérique du Sud. Peut-on postuler une sorte d'homogénéité ? Ose-t-on parler d'un indigène américain ? On pourrait apporter des précisions dans le champ ethno-historique en distinguant les nations indiennes : Nord et Sud du continent, nation Iroquoise et autres au Nord, Tupi et autres au Sud. L'homogénéité de l'objet étudié est convaincante dès lors que l'on se situe au niveau des habitudes de description de la part de la communauté des missionnaires jésuites des 17^e et 18^e siècles s'exprimant en français. A. Paschoud montre bien comment la description des dieux des idolâtres passe par l'analogie : on rapproche le sauvage grâce à des registres de comparaisons familiers : le sauvage révèle à cette occasion qu'il est bien une image lisible à plusieurs niveaux d'utilité. Cet enseignement pluriel s'ajoute à l'observation. L'imagerie est d'une part nourrie de descriptions des peuplades primitives et féroces des lettres antiques. On assiste à une projection de l'axe chronologique des histoires et de l'Histoire sur la géographie contemporaine. Le recours à ces modèles familiers de description antiques aide

à comprendre l'altérité effroyable et à rendre celle-ci moins étrangère. Ailleurs l'imagerie éloquente inflige la représentation des peines effroyables de l'Enfer (qui attendent chaque pécheur). La présentation de l'espace sauvage compris comme spectacle témoignant de l'éloignement de la Promesse de la Croix est remarquable. Ces rapprochements évidents et naturels (sous une plume de missionnaire jésuite) ne se font-ils pas au détriment de l'objectivité de l'observation directe? Vu les intéressants rapports développés par l'A. entre le propos (à la fois informatif et didactique) des *Lettres édifiantes* et la théorie pédagogique de l'image édifiante (vigoureusement défendue par les jésuites contre les iconoclastes), le rapport entre le texte et des illustrations est intéressant. Les différents cercles de destinataires des *Lettres édifiantes et curieuses* seraient à prendre en compte. Si l'on est sensible au fait que ces *Lettres* constituent un texte adressé (à des destinataires que l'on veut intéresser et émouvoir à des fins diverses), un problème déterminant est bien la définition des publics de lecteurs visés (le supérieur hiérarchique; les confrères jésuites en Europe; les jeunes catéchumènes dont on voudrait faire des émules; le lectorat extérieur à la congrégation, séculier et mondain à distraire; les adversaires philosophes à convertir ou à réfuter; etc.). Paschoud s'est montré sensible à l'omniprésence sous-jacente de la théorie de Hobbes pour penser la civilisation et l'utopie, l'état de nature, le sauvage et l'état de férocité guerrière originelle. Il montre bien, ce faisant, comment les jésuites sont aussi pleinement engagés dans les débats de leurs temps sur l'état de civilisation et qu'ils sont bien informés de ce qu'ils ont pour tâche de réfuter (au nom du dogme du péché originel). Paschoud a donc souvent le mérite de mettre en lumière la dimension argumentative et polémique de ces textes pris dans les conflits d'idées très vivants du siècle des Lumières. La position particulière des jésuites dans ce contexte est bien analysée, même si le résultat de ces démonstrations aurait pu donner lieu à des développements dans la perspective des luttes intellectuelles et idéologiques au milieu desquelles se situe la Société de Jésus.

Jacques BERCHTOLD

Pascale PELLERIN, *Les Philosophes des Lumières dans la France des années noires, 1940-1944*, Paris L'Harmattan, Série « Travaux historiques », 2010, 232 p.

Il a longtemps été acquis que l'État français du Maréchal Pétain, de Darlan et de Laval avait été hostile aux Lumières. On en avait fourni la preuve, dès 1944. Abel Bonnard, ministre de l'Éducation nationale n'avait-il pas refusé de célébrer le 150^e anniversaire de la naissance de Voltaire. Le numéro 1 de *La Pensée*, qui paraissait à nouveau, était consacré en entier au philosophe de Ferney, dont on rappelait que la statue de bronze avait été livrée à l'Occupant pour servir à fabriquer des obus. Tout semblait clair et indiscutable : les Lumières persécutées ou marginalisées, les Résistants militants de ces mêmes Lumières, dont ils se seraient ardemment réclamés. Réfugié en Russie, Jean Richard Bloch leur avait consacré des conférences diffusées par la Radio soviétique. Jean Guéhenno utilisait le Voltaire des *Lettres philosophiques* à exalter l'esprit de résistance et le goût de la liberté de ses élèves parisiens. Le livre de Pascale Pellerin, riche d'une importante documentation montre qu'il s'agit là d'une imagerie d'Épinal qui ne correspond pas à une réalité complexe. Le monde de la Collaboration n'est pas homogène. On y trouve quelques-uns des tenants d'une gauche pacifiste, qui tentent de mettre au service du pouvoir leur attachement aux Lumières, qu'ils ne renient pas. Seule l'extrême droite monarchiste, l'Action française dénoncent les Lumières, au point d'y voir la source de l'esprit de défaite. La presse la plus nettement fasciste, comme *Je suis partout* de Brasillach, n'est pas systématiquement hostile aux Lumières : on y apprécie le libertinage et on se félicite de la dénonciation voltairienne des juifs. La devise du Régime (Travail, patrie, famille) n'hésite pas à annexer certains textes de Jean-Jacques Rousseau. À ceux qui se récrieront que les Lumières n'ont pu servir de telles causes, il faut rappeler que le travail de l'Histoire brouille les évidences, que les œuvres de nos philosophes sont ouvertes.

Remercions Pascale Pellerin d'un travail qui démythifie une certaine vision de l'usage politique et idéologique des Lumières dans une période de crise qui bouleverse les clivages et modifie les rôles. Remercions-la de nous donner pour une des périodes noires de notre histoire des clés pour comprendre ce que peut être l'historicité des Lumières. Mes seuls regrets sont l'absence, dans ce travail d'autant plus méritoire qu'il a sûrement demandé à son auteur un effort particulier de lucidité, d'une analyse de la place éditoriale des Lumières, qui conforterait les constats dressés ici, et la part très réduite faite à la presse résistante.

Jean M. GOULEMOT

Martial POIRSON et Laurence SCHIFANO (dir.), *L'Écran des Lumières : regards cinématographiques sur le 18^e siècle*, Oxford, Voltaire foundation, 2009, 324 p.

Cet ouvrage collectif aborde une thématique originale et très fructueuse de recherches prometteuses mais qui, à l'heure actuelle, a suscité peu de publications scientifiques. Cette recherche sur le lien entre Lumières et cinéma part de deux constats. Tout d'abord que « l'ancêtre en ligne directe du cinématographe naît précisément au siècle des Lumières, sous la forme d'un certain nombre de dispositifs techniques de projection générateurs d'images animées (transparents, plaques de verres, lanternes magiques etc.) ». Deuxièmement, « le 18^e siècle joue un rôle de tout premier plan comme source d'inspiration privilégiée du cinéma contemporain ». Loin de constituer un catalogue historique de films ou réalisations télévisuelles mettant en scène les épisodes du 18^e siècle, ces réflexions nous invitent à une vision fragmentée et parcellaire de notre propre relation aux Lumières. Martial Poirson tient à souligner une des caractéristiques des productions cinématographiques liées au 18^e siècle qu'il qualifie de fictions patrimoniales œuvrant « à la perception consensuelle et conventionnelle d'une période considérée comme fondatrice de notre modernité et du pacte social républicain ». Nous projetons sur le 18^e siècle ce que l'on a envie d'y trouver et ce faisant, « on le dépasse des questions qui sont les siennes pour justifier les équations qui sont les nôtres ».

Il faut rappeler entre autres la place du corps et de l'érotisme dans la littérature du 18^e siècle et les champs du possible que cette thématique offre à la caméra à travers les figures majeures de Sade ou de Casanova mais également dans l'univers frivole de l'Ancien régime ou celui violent de la Révolution. On lira avec un grand intérêt les textes portant sur certains films de Renoir, « jalonnés de mécanismes et de dispositifs optiques qui nous renvoient au 18^e siècle », sur la Nouvelle Vague. Qui ne se souvient du film de Roland Topor, *Marquis*, où Sade est représenté sous la forme d'un chien ? Les anachronismes du film traduisent une totale liberté à l'égard du mythe de Sade, personnage que Barthes affirmait comme « aucunement figurable ». Jamais film sur Sade, nous dit Martial Poirson, voire sur le 18^e siècle, n'est allé aussi loin dans le travestissement burlesque de l'adaptation littéraire. L'anachronisme n'est nullement au cinéma une maladresse historique. Comme nous le rappelle Yves Citton, à propos du film *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola, « l'anachronisme n'est nullement un obstacle à la compréhension du passé, mais sa condition de possibilité. [...] C'est toujours à partir de l'horizon actuel de l'interprète que se détermine la signification ; loin de se réduire au sens à travers lequel un événement ou une œuvre sont identifiés au moment de leur apparition, la signification ne vit et ne se régénère que par les déformations que la distance temporelle surimpose au sens originel ».

Ce recueil évoque de nombreux films, des *Dames du bois de Boulogne* de Robert Bresson à *Ridicule* de Patrice Leconte en passant par *Les Liaisons dangereuses* de Vadim et *Barry Lindon* de Kubrick. On découvre tout ce que le cinéma doit au 18^e siècle, l'inventeur du regard cinématographique, celui d'un Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*. Enfin, ce recueil, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, donne le dernier mot aux professionnels du cinéma et de l'audiovisuel, Benoît Jacquot et Jean-Claude Carrière.

Pascale PELLERIN

Jean-René PRESNEAU, *L'éducation des sourds et muets, des aveugles et des contrefaits au Siècle des Lumières. 1750-1789*, Paris, L'Harmattan, coll. « Historiques », série « Travaux », 2010, 211 p.

Le 18^e siècle se sera beaucoup affairé autour des sourds-muets et des aveugles. J. R. P. s'est fait le chroniqueur de tout un monde de chercheurs et de patients alors célèbres qu'on voit passer et repasser dans l'œuvre de Philosophes comme Diderot ou Condillac, mais qui ne sont plus guère, pour leur lecteur moderne, que des noms. L'aveugle Saunderson, le sourd-muet Saboureux de Fontenay, l'abbé de l'Épée... retrouvent ici un profil concret et une histoire.

Le temps n'est plus où cette histoire mouvementée aurait pu illustrer uniment un Progrès glorieux. J. R. P., qui est un homme du métier, se sent solidaire de ses prédécesseurs et les loue d'avoir su rompre avec bien des préjugés. Cela ne l'empêche pas de souligner à plus d'une reprise que leur popularité auprès des élites éclairées tient aussi à un souci inédit de ces élites de mieux contrôler le tissu social. Les médications de plus en plus insistantes sonnaient du coup le glas de toute une tradition d'acceptation instinctive et d'« éducation spontanée » (p. 90) des infirmes qu'un Ancien Régime plus traditionnel avait souvent pratiquée sans trop en faire la théorie. Jacob-Rodrigues Pereire, l'abbé de l'Épée et leurs émules mettent au point des approches très concertées, qui consonnent avec certain activisme des Lumières et qui préluderaient donc aux ingérences de plus en plus tatillonnes de nos États-Providence comme à l'acharnement thérapeutique de toute une médecine moderne. Le 18^e siècle ne le pratiquait forcément qu'avec un outillage qui restait rudimentaire. On pouvait toujours raffiner sur un langage de signes dont J. P. R. nous détaille aussi la préhistoire (elle remonte à tels ordres religieux silencieux du Moyen Âge) ou mettre au point des appareils sophistiqués tel le fameux *bureau typographique* qui permettait d'apprendre à lire, voire à écrire à des sourds. L'auteur souligne à juste titre que ce souci est en tant que tel un signe d'époque dans un monde où l'analphabétisme restait toujours fort répandu.

D'autres rapprochements paraissent plus hasardeux. On n'est pas trop surpris que plus d'un de ces novateurs ou de leurs mandataires aient été affiliés à la franc-maçonnerie ; je suis moins sûr qu'il y ait eu là « des raisons liées à leurs idéaux et leurs rites [...] comme le rite du bandeau » (p. 65), qui aurait rendu les frères plus sensibles aux affres des aveugles. Il semble de même un peu court d'affirmer que « les femmes du 18^e siècle » s'intéressèrent « tout naturellement [...] à l'éducation des infirmes » (p. 57, je souligne) ou que les novateurs avaient du mal à se faire subventionner par la monarchie parce qu'ils ne « surent pas » négocier « convenablement avec les autorités gouvernementales » (*id.*, p. 52). Ces généralités assez faciles, voire un peu gratuites, restent heureusement rares. On se réjouira donc d'abord que ce petit livre permette de faire le tour d'un « combat des Lumières » aujourd'hui assez oublié et d'y reconnaître quelques-uns de leurs dynamismes majeurs.

Paul PELCKMANS

Jean-Michel RACAULT, *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Éditions Petra, 2010, 374 p.

Jean-Michel Racault est l'un des spécialistes reconnu de la littérature utopique. Son maître livre, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, SVEC, 1991, fait référence en la matière, prolongé il y a quelques années par les études recueillies dans *Nulle part et ses environs. Aux confins de l'utopie littéraire classique, 1657-1802* (Paris, PUPS, 2003). Le présent volume offre de nouvelles explorations du thème de l'insularité politique, considérée dans ses deux grands genres : l'utopie narrative et la robinsonnade. La première partie revient tout d'abord sur un moment fondateur, en proposant un commentaire très fouillé de la description inaugurale de l'île d'Utopie dans l'ouvrage de Thomas More et une étude sur la question des langues dans le même texte. Elle aborde ensuite différents auteurs : Shakespeare et *La Tempête*, le Président de Brosses et son *Histoire des navigations*

aux terres australes, et Bernardin de Saint-Pierre dont l'œuvre entière accorde aux îles une place décisive tant sur le plan imaginaire que dans l'investissement théorique (il sera à nouveau évoqué avec Jean-Jacques Rousseau dans la deuxième partie sous le thème de la solitude insulaire). Un chapitre général revient sur les utopies narratives de l'âge classique abordées à l'aide des questions relatives à l'espace, à la clôture, aux rapports problématiques du dedans et du dehors. La deuxième partie est consacrée au grand mythe littéraire inventé par Defoe. Un premier chapitre montre tout d'abord que les robinsonnades peuvent être lues comme des expériences fictives (et toujours plus ou moins faussées) d'autogénèse : le personnage renaît à lui-même et se reconfigure à partir d'un naufrage qui est un recommencement de l'origine. Deux remarquables études sont ensuite consacrées au *Robinson* de Defoe. La première montre que la grande réussite du récit est qu'il est tout au long susceptible d'une double lecture, en apparence contradictoire, à la fois réaliste et allégorique, tandis que la deuxième s'intéresse à la philosophie politique à l'œuvre dans le roman, dimension très souvent sous-évaluée, notamment parce qu'on ne prend pas assez en compte les suites données par Defoe aux aventures de son héros. Quittant les terres dix-huitiémistes, les trois chapitres suivants sont consacrés à Jules Verne (*L'Île mystérieuse* et sa réécriture parodique dans *L'École des Robinsons*). Une étude conclusive vient comparer la réécriture proposée par Michel Tournier à l'hypotexte de Defoe. Avec une savoureuse malice critique, elle souligne que le roman de 1719 est beaucoup plus subtil et complexe que ne le laisse croire la caricature simpliste qui en ferait une sorte de témoignage anticipé de la pensée coloniale, et que le texte de 1967 n'est peut-être rien d'autre que l'expression littéraire et cultivée de l'idéologie du Club Med.

Colas DUFLO

Franck SALAÛN, *L'autorité du discours. Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières*, Paris, Champion, 2010, 448 p.

« J'entends, par autorité dans les discours, le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit. » C'est en ces termes, repris par Frank Salaün, que Diderot (*Œuvres complètes*, tome XV, p. 100-102) désigne un objet de recherche situé au plus près de la légitimation du discours dans une perspective matérialiste, l'autorité du discours. Le 18^e siècle impose, avec la pensée analytique des Lumières, une autorité du réel, ou autorité des faits, par une réflexion renouvelée sur la civilisation matérielle et le primat des pratiques. Le nouveau discours critique procède bien d'une matérialisation du réel. Une matérialisation qui s'étend à la recherche des règles de mise en forme des discours et de la caractérisation du mouvement des formes et des normes, fiction incluse.

Frank Salaün multiplie ainsi, d'un article à l'autre, les points d'appui du développement d'une telle perspective matérialiste. Il convient d'abord de préciser en quoi l'*Encyclopédie* réhabilite la matière au profit de l'accent mis sur la civilisation matérielle. Puis, avec le baron d'Holbach, c'est le cerveau lui-même qui est défini comme de la matière qui agit sur la matière, rendant ainsi possible le sentiment, la conscience, l'imagination, la volonté. Et déjà Rousseau est d'entrée de jeu présent en position autre, dans sa dénonciation de « l'erreur matérialiste », au titre de la croyance matérialiste que le mouvement et la sensibilité sont inhérents à la matière. Or il ne s'agit, à ses yeux, que d'un matérialisme seulement propédeutique, régional, en attente de la découverte de la conscience par d'autres moyens.

Cependant l'orientation matérialiste s'élargit à d'autres horizons que la réflexion sur l'essence de la matière, met l'accent d'abord sur le rire visant la reconnaissance de la réalité corporelle, puis sur le bon sens ou sens commun, avec Marivaux dans *L'Indigent philosophe*. Ici c'est la matérialité linguistique d'un nom propre qui caractérise un indigent-individu devenu philosophe dans l'ordre des mots par le jeu des passions et le recours au sens commun. La figure de la temporalité est aussi mise à contribution par Vauvenargues avec l'insistance sur le sentiment du présent dans l'unification de l'individu par sa qualité propre,

ce qui revient à marquer le développement matériel de l'expérience de soi-même (jouissance de soi, présence à soi, conscience de soi...) par la confluence de l'intuition d'une situation et de la disponibilité de ses forces propres. Dynamique de lutte sans fin, à vrai dire.

Présence bien sûr de Diderot qui constitue la figure matérielle du philosophe par la mise en évidence de l'expérience de la pensée dans sa temporalité propre, et dans les divers genres littéraires, ce qui suppose aussi la matérialité d'une écriture philosophe. Retour aussi à Rousseau qui dénonce une fois de plus, ici dans son *Essai sur l'origine des langues*, « ce siècle où l'on essaye de matérialiser toutes les opérations de l'âme ».

Il restait à explorer, de manière complémentaire à la philosophie, un espace littéraire très proche du social au titre d'un système de discours dans lequel les censures et les diverses formes d'autorité ont pour contrepois une dynamique de l'allusion et du déchiffrement elle aussi très proche du fait social, en l'occurrence le public légitimateur. Ainsi de l'homme de lettres au spectateur, une nouvelle forme d'autorité s'impose dont le public est l'instance majeure de légitimation avec la formation tout particulièrement d'une fonction-spectateur. Fonction attachée au témoin oculaire, au destinataire supposé, et à la figure diffractée en de multiples représentations – là encore avec Diderot – de l'individu assistant au spectacle, et déployant le jeu des émotions favorables au développement de la matérialisation des mœurs dans la nation.

Jacques GUILHAUMOU

Michelle SAPORI, *Rose Bertin. Couturière de Marie-Antoinette*, Paris, Perrin/Château de Versailles, coll. « Les Métiers de Versailles », 2010, 180 p.

Avec son important volume *Rose Bertin, Ministre des modes de Marie-Antoinette*, publié par l'Institut français de la mode en 2003, Michelle Saporì s'était imposée comme la spécialiste actuelle de la plus célèbre couturière parisienne du 18^e siècle. Le volume qu'elle présente aujourd'hui est fondé sur les mêmes sources d'archives, actes, correspondances et mémoires, mais vise un public plus large. La collection se situe en effet à la croisée entre histoire factuelle et reconstitution. Des sentiments sont ainsi prêtés, par endroits, à des personnages réels – ainsi, dès l'ouverture, le curé L'Herminier d'Abbeville n'est « guère ému » de baptiser Marie-Jeanne (la future « Rose ») Bertin et s'imagine qu'elle deviendra une banale fileuse pour la manufacture voisine des Van Robais. C'est un péché véniel. La vie de M^{lle} Bertin ainsi narrée offre un parcours original de « self-made woman » de l'Ancien Régime. L'on retiendra de l'ouvrage, avec ses dix-neuf brefs chapitres, un index et une bibliographie utiles, que c'est une présentation des mieux documentées dans laquelle le lecteur cultivé mais non spécialiste pourra trouver un plaisir de lecture véritable et des renseignements solides, tant sur les costumes de l'époque que sur les circuits économiques et les enjeux politico-commerciaux des parures de la reine et des dames de la Cour. Les reproductions en couleurs de nombreuses gravures de mode ne font que rajouter à l'agrément.

Catriona SETH

Laurence SCHIFANO et Martial POIRSON (dir.), *Filmer le dix-huitième siècle*, Paris, Desjonquères, coll. « L'Esprit des Lettres », 2009, 268 p.

Ouvrage collectif dédié à Charles Brabant, réalisateur en 1973 de *La Fête ou l'invention de la liberté* avant de se lancer dans l'adaptation télévisuelle des *Nuits révolutionnaires* de Restif de la Bretonne sous forme de feuilleton, ce recueil poursuit les recherches sur le lien entre le 18^e siècle et le cinéma, commencées par la publication de *L'Écran des Lumières : regards cinématographiques sur le 18^e siècle*. Ces deux ouvrages ont vu le jour suite à un séminaire qui s'est tenu au sein de l'Université Paris X-Nanterre consacré aux représentations cinématographiques du 18^e siècle. Comment le cinéma renouvelle notre approche du siècle des Lumières, « époque, nous rappelle Laurence Schifano, puissamment liée à une conscience nationale et européenne, pour ne pas dire universelle » ? Un premier

constat s'impose sur la relation entre cinéma et 18^e siècle : bon nombre de films éliminent la Révolution de leur champ de vision pour faire place à une idéologie consensuelle purgée du mythe révolutionnaire. En même temps, le 18^e siècle, comme le dit Chantal Thomas, est celui de la liberté et du désir. Ce recueil constitue une série d'interviews de cinéastes ou d'acteurs entrecoupées d'analyses de films portant sur le 18^e siècle. Jérôme Prieur nous rappelle l'importance de la fantasmagorie chez Robertson mais pour lui c'est le dispositif de la lanterne magique qui marque véritablement l'invention du spectateur. On découvre ou on redécouvre avec la documentariste Marie-Dominique Montel l'importance des trois années que Laclous, capitaine d'artillerie, chargé de la construction d'un fort, passa à l'île d'Aix, où il écrivit l'essentiel des *Liaisons dangereuses*. Ce recueil nous invite également à un retour sur les personnages du 18^e siècle et sur cette question : filmer, c'est trahir. De l'image peu flatteuse, chez Fellini, de Casanova « dénué de profondeur et de valeurs humanistes » à celle d'un Sade victime ou révolutionnaire revendiquée par Jesus Manera ou Peter Weiss, nous sommes confrontés aux heurts et malheurs de l'adaptation cinématographique pour reprendre l'expression de Michel Delon. Ce recueil de très grande qualité interroge le 18^e siècle sous des formes surprenantes. Certaines contributions très originales, celle de Ghada Sayegh sur le film *Marat* du libanais Maroun Bagdadi où sont mises en miroir la Révolution de 1789 et la guerre civile au Liban font écho à la filmographie de la Révolution française à l'étranger. Si les films tournés dans l'Italie fasciste des années Trente dénoncent la Terreur, l'URSS, au contraire, garde le silence sur une révolution qui a précédé la révolution bolchevique et qui ne s'intègre pas dans son histoire nationale. En dernier lieu, il s'avère qu'une filmographie du 18^e siècle est impossible car il faudrait « rendre compte de tous les films qui entretiennent un rapport indirect ou secret, sous-jacent et néanmoins nourricier au 18^e siècle ». Car chacun porte en soi son 18^e siècle. Les cinéastes sont là pour nous le rappeler.

Pascale PELLERIN

Gabriella SILVESTRINI, *Diritto naturale e volontà generale. Il contrattualismo repubblicano di Jean-Jacques Rousseau*, Torino, Claudiana, 2010, 328 p.

Afin d'éclairer la compréhension rousseauiste du jurnaturalisme moderne et du républicanisme genevois, l'auteur a réélabore et réorganisé dans cette monographie six études parues dans des revues et des collectifs entre 2001 et 2009. La clarté de style de l'auteur rend ce livre accessible à tout lecteur ayant ne serait-ce qu'une légère familiarité avec la langue italienne. Divisé en trois parties (I. « République et démocratie » ; II. « Republicanisme et droit naturel » ; III. « Rousseau et le républicanisme genevois »), l'ouvrage vise à donner de Rousseau l'image d'un philosophe ayant repensé le contractualisme moderne dans une perspective républicaine. D'après l'auteur, le concept de république chez Rousseau fait signe vers une « forme de démocratie constitutionnelle et anti-majoritaire » et il attaque de front « l'idée de république chrétienne que le droit naturel recouvre » (p. 12). C'est que, pensant autrement le droit naturel et surtout la volonté générale, Rousseau est à même d'assigner à l'idée de souveraineté, élaborée par ses prédécesseurs, un caractère éminemment constitutionnel. En dépit du soupçon d'incohérence qui pèse encore sur Jean-Jacques, tour à tour considéré par ses nombreux exégètes « comme l'inspirateur de la Révolution française et de la réaction contre-révolutionnaire et aristocratique, comme un penseur libéral et totalitaire, comme un partisan de l'individualisme bourgeois et un précurseur de Marx, comme un théoricien de la démocratie moderne et un penseur nostalgique de la cité antique, comme un réformateur et un conservateur » (p. 10), G. Silvestrini met au jour la cohérence et la puissance problématique de sa réflexion politique, telle qu'elle se trouve énoncée avant tout dans le *Deuxième Discours*, dans le *Contrat social* et dans l'*Émile*. Se prévalant des analyses de Victor Goldschmidt, elle s'adonne à une relecture de l'œuvre rousseauiste faisant ressortir son « caractère profondément unitaire » (p. 17). Un rigoureux travail de contex-

tualisation, associé à une profonde connaissance de l'historiographie, permet à l'auteur de montrer que le républicanisme de Rousseau demeure inintelligible dès lors qu'on le détache de son contexte genevois. Sans vouloir présenter de manière exhaustive tous les aspects de la conceptualité politique du citoyen de Genève, l'auteur argumente en faveur de la compossibilité, chez Rousseau, d'un discours normatif et d'un regard réaliste, d'un souci pour l'universel et d'une attention pour la pluralité et la diversité des contextes. Il fait observer, entre autres choses, que Rousseau pense à nouveaux frais la constitutionnalisation du pouvoir politique (chap. II), assigne à la politique un primat par rapport à la morale et à la religion (chap. IV), fait de la prévention des abus du gouvernement et de la limitation du pouvoir des gouvernants le problème politique crucial de son républicanisme (chap. V). Bien documentée, cette étude d'histoire de la pensée politique a sa place dans le débat contemporain sur les déficiences de nos démocraties représentatives.

Luigi DELIA

Tatiana SIROTCOUK, *La vie intellectuelle et littéraire en Ukraine au siècle des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2010, 486 p.

Les ouvrages en français ou en anglais portant sur les Lumières de l'Europe orientale sont trop rares pour que celui de Tatiana Sirotchouk ne suscite pas un vif intérêt. Il se divise en trois parties ; la première, « Du côté de l'Est de l'Europe : les *clartés* et les *ombres* », présente la situation de l'Ukraine à l'aube du 18^e siècle. L'A. analyse les relations avec la Russie à la suite de l'alliance signée à Pereïaslav en 1654 par le tsar Alexis et Bohdan Khmelnytsky ; elle en profite pour préciser l'origine du nom Ukraine et surtout distinguer Rouss et Russie – confusion trop souvent faite à l'Ouest. Elle compare ensuite les deux hetmans, Ivan Mazepa et Cyrille Rozoumovsky, évaluant l'action culturelle et politique de chacun, évoque enfin cette particularité de la société ukrainienne : les Cosaques. La deuxième partie, intitulée « Splendeurs et misères de l'Ukraine », est centrée sur les Lumières ukrainiennes à travers le rayonnement de l'Académie de Kiev, la migration plus ou moins forcée des élites du pays vers la Russie (celle-ci apparaissant comme beaucoup moins éclairée que sa voisine du Sud), la présence de l'Ukraine dans le reste de l'Europe, et plus particulièrement dans l'œuvre de Voltaire. La dernière partie est entièrement consacrée au poète-philosophe Grégoire Skovoroda (1722-1794) ; après avoir esquissé sa biographie, l'A. examine les traits de sa pensée, puis le reste de son œuvre : fables, musique, correspondance. L'ouvrage est complété par des « tableaux de statistiques concernant l'Académie de Kiev » et des « tables de fréquences de la forme *Ukraine* et de son contexte dans l'œuvre de Voltaire », ainsi que par une bibliographie et un index des noms de personnes ; une chronologie n'aurait pas été inutile. Reconnaissons d'entrée que cet ouvrage est une source d'informations précieuses, en ce qu'il révèle le bouillonnement intellectuel et artistique de l'Ukraine du 18^e siècle. Les Lumières ne s'arrêtent pas à Cracovie ou à Moscou : elles ont franchi le Dniepr. L'A. montre en particulier le rôle majeur joué par l'Académie de Kiev à la fois par la qualité de ses professeurs, la diversité de ses enseignements et surtout son accueil d'étudiants de toutes classes sociales. Elle montre également comment les Lumières russes, au moins jusqu'à l'avènement de Catherine II, ont été alimentées par les meilleurs enseignants et étudiants de Kiev. Non moins riche l'étude des grandes figures ukrainiennes, de Pierre Mohyla, fondateur au 17^e siècle de l'Académie de Kiev, au philosophe Skovoroda, si proche par la vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, sans oublier le très intime conseiller de Pierre le Grand, Feofan Prokopovytch. L'ensemble appelle toutefois un complément : par un choix qui n'est pas clairement expliqué, la rive droite du Dniepr – la partie « polonaise », celle qui revendique aujourd'hui le plus vigoureusement son identité ukrainienne – n'est pas explorée ; de ce fait, pas un mot sur les grandes communautés juives de Berditchev ou Brody, aussi fécondes dans l'invention de contes que dans la réflexion kabbalistique. Il est aussi surprenant que les travaux de Daniel Beauvois qui font aujourd'hui référence aient

si peu été exploités. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage, écrit dans un style parfaitement maîtrisé et fluide, a atteint son objectif et donne de l'Ukraine des Lumières une image saisissante de vie.

Dominique TRIAIRE

Anne SOMMERLAT, *La Courlande et les Lumières*, Paris, Belin, 2010, 304 p.

Au siècle des Lumières, l'actuelle Lettonie se compose de deux duchés, au Nord la Livonie, au Sud la Courlande, qui déborde un peu sur la Lituanie d'aujourd'hui. On n'a guère écrit en France sur la Courlande, anciennement soumise aux Teutoniques, puis aux Suédois. De 1561 à 1795, le roi de Pologne en est le protecteur mais laisse à la noblesse germanobalte une large autonomie pour l'administrer (alors que la Livonie est rattachée à la Russie depuis 1710). A. Sommerlat aborde cette région aux confins des mondes germanique et slave dans une double perspective : l'étude de spécificités locales des Lumières et l'analyse de l'action politique, succès et limites, des souverains éclairés, ici les Biron (Büren). En se fondant en particulier sur un dépouillement systématique de la presse de Mitau (l'actuelle Jelgava), elle examine comment le volontarisme de quelques intellectuels (professeurs, pasteurs, éditeurs), soutenus par le duc Pierre (1724-1769-1800), fit entrer cette région dans l'espace de circulation de l'Europe éclairée au point de lui donner un rayonnement « sans commune mesure avec sa faible signification politique » (p. 6). L'augmentation du nombre des publications sur la Courlande marque alors cette entrée du duché dans la République des Lettres, tandis que des Germanobaltes (comme Elisa von der Recke) se rendent en Occident et s'intègrent à des réseaux du Saint-Empire. Toutefois, le duc Pierre, qui sut attirer des lettrés, ne parvint pas à imposer ses réformes politiques et économiques à la noblesse dont le modèle était le « républicanisme » polonais et qui fit interdire, dès après le premier numéro, un périodique qui prônait l'abolition du servage. Il ne put pas non plus toujours l'emporter sur les traditionalistes en matière de religion (Eisen, théologien inspiré par les idées de Voltaire et de Bahrdr, fut expulsé malgré son soutien). Autre limite de cette politique éclairée : on avait certes créé une Académie qui avait bonne réputation, mais on avait négligé d'ouvrir des écoles, ce qui décevait les *Aufklärer*. De surcroît, cette tentative de faire naître des Lumières dans un lieu peu peuplé, très peu urbanisé et très décentré par rapport au Saint-Empire, se heurte à des difficultés. Si le nombre relativement élevé de revues témoigne d'un vrai dynamisme intellectuel, leur faible longévité et les difficultés rencontrées par les libraires (malgré l'étroite collaboration avec Königsberg et Riga) marquent la fragilité structurelle des Lumières courlandaises. Intense dans les années 1770 et surtout 1780, la vie intellectuelle s'essouffle dans les années 1790, bien que la diffusion d'idées démocratiques à la suite des événements de France ait stimulé la réflexion politique.

L'étude d'A. Sommerlat porte ainsi sur une période courte mais intense. Le mouvement de pénétration des Lumières s'était amorcé après la Guerre du Nord (1700-1721). Dès les années 1760, la Courlande participe à la circulation des livres : Mitau, la capitale du duché (Riga, vitrine des Lumières dans la Baltique, est dans la province voisine de Livonie), a une imprimerie en 1766, un libraire en 1769 (jusqu'en 1781). Le processus s'accélère en 1769, avec l'accession au trône du duc Pierre, qui fonde en 1775 à Mitau un *gymnasium academicum*, l'Academia Petrina, chargeant Basedow et Sulzer de préparer le programme d'études et de choisir certains professeurs. Le duché attire ainsi des lettrés, souvent venus de la Prusse orientale voisine et ouverts aux idées de Berlin et de Königsberg (Kant, pressenti, refusa). Les *Aufklärer* de Courlande sont, par leurs positions, proches de ceux de Berlin. Après être restée longtemps dans l'ombre de Königsberg, de Riga, de Dorpat et de Reval, la Courlande participe ainsi aux débats de l'Allemagne protestante éclairée. Les professeurs de l'Académie créèrent un débat public à Mitau, alors qu'on s'était contenté d'apporter jusqu'alors à la population un savoir pratique. Certaines polémiques s'exportent vers la

Courlande. Dans les années 1780, la presse de Courlande s'aligna sur les positions de journaux qui, de Berlin à Göttingen, menaient campagne contre l'irrationalisme des « sociétés secrètes », s'en prenant pêle-mêle à Cagliostro (qui séjourne à Mitau à partir de 1779), aux « crypto »-jésuites, aux partisans de Lavater, aux martinistes ou aux Rose-Croix, mais aussi aux partisans d'une réforme radicale de l'orthodoxie luthérienne comme Bahrdt, ce qui marque à la fois les limites de la tolérance de certains *Aufklärer* et un brouillage des repères idéologiques conduisant au débat sur la « wahre Aufklärung » : en Courlande, Kaatzky appelait de ses vœux de « nouvelles Lumières ». La réorganisation politique de l'espace mettra un terme à cet essor, et la Courlande, rattachée en 1795 à la Russie, entrera de nouveau bientôt dans l'orbite de Riga.

À partir du milieu du 18^e siècle, on relève également des indices d'intérêt pour l'identité culturelle, ou « patriotique » lettone : on commence à étudier l'histoire régionale et les vieilles chroniques. Au même moment, la littérature (chants populaires) est redécouverte par des pasteurs, qui avaient déjà sauvé la langue lettone deux siècles plus tôt : c'est d'ailleurs en colligeant des chants lettons que Herder a forgé le concept de « poésie populaire ».

Gérard LAUDIN

Mariafranca SPALLANZANI, *L'Arbre et le labyrinthe. Descartes selon l'ordre des Lumières*, traduction et révision par Martin RUEFF, Paris, Honoré Champion, 2009, 590 p. + 16 ill. noir.

L'auteur présente son texte comme un livre d'histoire de la philosophie où l'arbre est l'image employée par Descartes dans la *Lettre-Préface* aux *Principes* pour imposer la vigueur de la nouvelle philosophie de la raison et le labyrinthe est défini comme la figure utilisée par les encyclopédistes dans le *Discours préliminaire* pour évoquer les limites d'une sage philosophie de l'expérience. Il s'agit de comprendre comment l'ordre cartésien des raisons est interprété, accepté, travesti, critiqué, refusé et finalement traduit par les philosophes des Lumières. Pour bien saisir le travail de l'auteur, il faut revenir quelques années en arrière et préciser qu'il s'agit pour une part (sur 461 pages) de la traduction de la version revue et augmentée de l'ouvrage issu de sa thèse et intitulé *Immagini di Descartes nell'Encyclopédie* paru en 1990 et, pour une autre part, d'ajouts ou scolies en une centaine de pages sur les modèles et images de l'ordre. Ces scolies sont de nouveaux textes qui reprennent les idées débattues depuis les années 1990 au sein de la recherche en France et en Italie sur l'*Encyclopédie*. Tous ces textes, comme cela est clairement précisé, ont été révisés par Martin Rueff. Le sujet est Descartes et l'objet est « l'image » de l'arbre. Ce n'est donc pas l'œuvre de Descartes qui est recherchée dans l'*Encyclopédie* mais « l'image » de l'arbre de Descartes qui est retenue. « Nous avons cherché, explique l'auteur, l'arbre de Descartes dans les jardins labyrinthiques de l'*Encyclopédie*. » Le sujet du livre n'est pas non plus l'arbre de la connaissance de l'*Encyclopédie* construit sur le modèle de Bacon (les scolies plus récents à la fin du livre évoquent cet arbre tout en conservant une image de l'arbre par rapport au Frontispice de 1765). En effet, le point de départ est Descartes comme l'expose l'Introduction « Descartes et les *Philosophes* », et la base de ce livre est constituée par la grande culture de l'auteur. La connaissance acquise dans la deuxième moitié du 20^e siècle par les chercheurs consistait à partir des grands commentateurs qu'étaient Bouillier, Gouhier, Cousin, Alquié, Cassirer et à poursuivre par la lecture de toutes les publications sur le sujet traité. On avait après dix ou quinze ans de recherche ce que nous offre M. Spallanzani, c'est-à-dire une bibliographie pour ainsi dire exhaustive de tout ce qui existe sur Descartes et sur l'*Encyclopédie* dans la Note bibliographique finale. Un état des lieux aussi complet est rare et constitue un ouvrage d'une grande richesse et la marque d'une époque. À partir de là, l'analyse de Descartes prend appui sur le grand ouvrage de Francisque Bouillier qu'est l'*Histoire de la philosophie cartésienne* pour développer le premier point de l'Introduction qui traite des généalogies philosophiques de la philosophie des Lumières. Le second point

traite des généalogies scientifiques et convoque Belaval, le troisième aborde les cartésianismes en s'appuyant sur Alquié – *Le cartésianisme de Malebranche*, 1972 – et sur Aram Vartanian au Congrès de 1979 et le dernier point part de Henri Gouhier – *Cartésianisme et augustinisme*, 1978 – pour les « images de Descartes ». Ce dernier renversait la prétendue continuité entre Descartes et les Lumières et distinguait entre l'en-soi et l'image à travers laquelle une philosophie se trouve représentée. L'histoire de la philosophie offre dans cette interprétation des images déformées et ce sont ces images destinées à devenir le signe de reconnaissance d'une époque que M. Spallanzani a cherché. Elles sont, écrit-elle, à la fois les véhicules des choix théoriques des protagonistes et les expressions de leurs positions idéologiques. Deux sections, six parties et neuf chapitres explicitent ce point de vue. La première section s'intitule Descartes selon l'ordre des Lumières et traite de Descartes, philosophe comme chef des conjurés dans le *Discours préliminaire*, de Descartes esprit admiré par Fontenelle et de l'article CARTÉSIANISME, enfin de Descartes en géomètre-philosophe. La seconde section est consacrée à l'arbre et aborde les sciences avec d'Alembert, philosophe sceptique et sensualiste renonçant à l'arbre-chaîne de Descartes mais pas au tableau, image de l'arbre de Descartes. Il n'est pas question de la métaphysique, mais de l'image de la chaîne, de tableaux, de paysages, et ceci forme un tout unificateur qui est analysé dans un nombre de textes impressionnant sur un large espace de temps. Les articles de l'*Encyclopédie* foisonnent et offrent la vision de nombreux philosophes, aussi la position des encyclopédistes est-elle jugée, par l'auteur, complexe. Toutefois le but de ce livre n'est pas d'être critique mais de tout dire. Et il faut saluer cette performance. Ce livre présente la culture française de la seconde moitié du 20^e siècle et il constitue une réelle mine d'or sur le sujet car, même avec internet, il faut savoir comment chercher. M. Spallanzani avec sa grande générosité donne tout sur cette période et cela en fait une référence pour l'histoire de la philosophie.

Martine GROULT

Céline SPECTOR, *Montesquieu. Liberté, droit et histoire*, Paris, Michalon, 2010, 310 p.

Céline Spector est l'auteur de deux contributions importantes qui participent au renouvellement actuel des études sur Montesquieu. La première porte sur les motifs passionnels qui permettent de préserver la liberté politique et de fonder le lien social à l'époque moderne, ce qui conduit à dégager une forme de sociabilité propre à la monarchie française qui se distingue du paradigme du commerce incarné par l'Angleterre (*Montesquieu. Pouvoirs, richesses et sociétés*, PUF, 2004). La seconde inscrit Montesquieu dans la naissance de l'économie politique (*Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, H. Champion, 2006). *Montesquieu. Liberté, droit et histoire* a sans doute une ambition plus modeste, puisqu'il se présente comme une « brève introduction » à *L'Esprit des lois*, « sans aucune prétention à l'érudition », mais la vue d'ensemble qu'il propose sera assurément une aide précieuse pour celui qui veut sortir des sentiers battus s'enfoncer dans les méandres de ce grand ouvrage pour essayer d'en saisir le « dessein ». Céline Spector commence par présenter la diversité des interprétations en présence pour introduire ce qui constitue finalement le fil conducteur de sa lecture, à savoir la question des normes dans le champ politique qui est celui de *L'Esprit des lois*. Il y a bien dans l'ouvrage l'ambition de constituer une « science nouvelle », et c'est à bon droit que ceux qui considèrent le rôle que Montesquieu a pu jouer dans l'élaboration de la sociologie (Durkheim, Aron) ont porté leur attention sur la façon dont l'ouvrage s'efforce de rendre raison de « l'infinie diversité » des lois et des mœurs. Mais chez Montesquieu la connaissance des lois visée porte en elle-même sa dimension normative; « l'évaluation est donc inséparable de l'étude et de la comparaison des lois et des mœurs » (p. 36). La difficulté n'est pas celle de l'articulation d'une perspective descriptive (sociologique) avec le jugement normatif (moral), puisque la thèse est que la démarche de Montesquieu est une, mais la difficulté est de penser ensemble des critères normatifs qui peuvent apparaître comme hétérogènes. Car on trouve dans *L'Esprit des lois* des énoncés qui renvoient à des « lois naturelles », d'autres qui insistent sur la cohérence interne

des juridictions (lien entre les lois politiques et les lois civiles), ou sur l'accord entre un ordre politique et ce qui relèverait d'une sphère sociale, on trouve enfin des énoncés qui semblent s'inscrire dans une perspective réaliste visant une prudence politique pour éclairer « ceux qui commandent » (*Esprit des lois*, préface). C'est l'idée de « convenance » qu'il faut mettre au centre de cette « science politique nouvelle » : « le projet de Montesquieu n'est pas de dégager des lois permettant l'élaboration désintéressée d'une physique sociale, mais de proposer une réflexion axiologique sur le bon ou le mauvais usage des lois dans leur rapport aux circonstances, de savoir comment corriger le droit ou agir opportunément sur les pratiques » (p. 37). L'esprit des lois, comme ensemble des rapports (*Esprit des lois*, I, 3), permet d'appréhender la singularité des situations historiques dans lesquelles s'articulent l'ordre politique (caractérisé par la forme du gouvernement et les lois politiques), l'ordre civil (statut accordé aux citoyens et rapports entre eux) et l'ordre social (caractérisé par les mœurs et les pratiques communes). L'objectif de Montesquieu serait ainsi d'éclairer la raison humaine, celle du politique et du législateur, qui « doit rechercher la modération dans l'espace des possibles ouverts par une situation singulière » (p. 280). Céline Spector s'attache à examiner dans le détail le jeu des déterminations qui rendent raison de ce relativisme politique qui ne conduit ni au conservatisme, ni au scepticisme. Si Montesquieu maintient l'idée de loi naturelle, s'il renvoie à une « nature humaine », ce n'est pas pour fonder positivement une théorie de la loi et de l'ordre social mais pour leur assigner le rôle d'un « universel négatif » (p. 48). Ces limites se font sentir lorsque notre nature est humiliée, et le despotisme incarne ce régime contre-nature. S'il y a assurément un mal politique à éviter absolument, il faut encore préciser quel sens donner au bien au regard des essais de la raison législatrice. Ce nouveau dispositif normatif conduit Montesquieu à redéfinir la typologie des régimes politiques : ce qui lui importe c'est le « mode d'exercice du pouvoir » (p. 79) et l'économie des passions qui s'y rapporte. La typologie qu'il élabore au début de *L'Esprit des lois* doit permettre à la fois de juger de la cohérence des rapports entre lois politiques et lois civiles dans les différents régimes, mais aussi de mettre au jour les conditions de la modération politique. À cet égard, la notion de despotisme, comme celle des régimes modérés, est centrale ; Céline Spector lui accorde l'attention qu'elle mérite et dégage son enjeu principal, à savoir la critique que Montesquieu fait de la souveraineté arbitraire et absolue (p. 120). Pour s'opposer à l'aveuglement despotique et déterminer ce qu'il convient de faire en situation, il faut connaître les causes, physiques et morales, qui gouvernent les hommes. On pourra regretter que Céline Spector n'accorde pas autant d'espace à ce que Montesquieu dit de la diversité des sociétés ; les deux tiers de son introduction sont effectivement dévolus à l'examen détaillé des questions typologiques et du rapport entre liberté et modération (ce qui correspond aux treize premiers livres de *L'Esprit des lois*). Mais la synthèse vigoureuse qu'elle propose pour chacun des livres consacrés aux conditions non politiques de la liberté (climat, mode de subsistance des peuples, mœurs, commerce et religion), ainsi qu'aux derniers livres, peu lus, de *L'Esprit des lois* portant sur l'histoire de la féodalité, délivre une mise en perspective éclairante sur la portée pratique de l'ouvrage (qui apparaît notamment dans les livres XXVI et XXIX étudiés en conclusion) qui permettra assurément au lecteur assidu de poursuivre son étude. Car l'essentiel de la thèse est établi : pour montrer comment il ne faut pas opposer justice et prudence, exigences normatives liées à notre nature sociale et attention aux situations, Céline Spector a voulu mettre en évidence comment *L'Esprit des lois* articule une théorie de la convenance et une pratique de la modération.

Denis de CASABIANCA

Alexandre STROEV (dir.), *L'Image de l'Étranger*, Paris, Institut d'études slaves, coll. « Travaux publiés par l'Institut d'études slaves », LVIII, 2010, 488 p.

Ce volume contient les actes du colloque *L'Image de l'étranger : les Français en Russie et les Russes en France*, tenu à Paris en avril 2008 sous les auspices de l'Université Paris III et la Fondation Maison des sciences de l'homme. Le 18^e siècle à la part belle et hormis une

contribution sur Venise vue par le président de Brosses et le cardinal de Bernis, et une autre sur Joseph Bonaparte, *el Rey intruso* d'Espagne, les articles concernent les rapports franco-russes, d'Élisabeth à Alexandre I^{er}. Si le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays en 1756 ne permit pas la conclusion d'un traité de commerce et laissa la maîtrise de la Baltique à l'Angleterre, le rapprochement culturel fut illustré par le très francophile Chouvalov, favori d'Élisabeth, qui commanda à Voltaire une histoire de Pierre le Grand et dans l'entourage duquel on compte quelques aventuriers, le baron de Tschudy, Mainvilliers, le chevalier des Essarts, qui recherchèrent la gloire en Russie en faisant le panégyrique du grand tsar. Autre aventurier, Sergueï Pouchkine, grand oncle du poète, il friponna Voltaire, fut emprisonné pour dettes à Paris en 1761-63 et aux îles Solovki pour délit de faux assignats. Le séjour de Diderot auprès de Catherine II (octobre 1773-mars 1774) a produit plus d'anecdotes plus ou moins véridiques qu'une relation au vrai ; la malveillance envers le philosophe athée fut très répandue en France et en Russie du temps même du séjour, elle s'amplifia ensuite et le témoignage tardif de l'Impératrice, revenue de ses flirts philosophiques, n'y eut pas la moindre part. La princesse Dachkova séjourna à Paris en 1770 et 1781 ; malgré ses faux noms, la simplicité de sa mise, son désir d'anonymat, elle fut un passeur culturel recherché par ses admirateurs, politiques et philosophes, tandis que d'autres critiquaient celle qui transgressait les normes de son sexe. Madame Vigée-Lebrun séjourna (et gagna sa vie) de 1795 à 1801 en Russie ; ses premiers portraits de grandes duchesses ne furent pas du goût de Catherine II ; elle réussit à introduire dans les portraits féminins, masculins ou mythologiques la marque de l'intériorité. Nombreux furent les Russes qui voulurent s'illustrer en écrivant et même versifiant en français, leur production oscillant entre une parfaite adaptation à la capitale parisienne et une certaine ambiguïté quand ils se rendirent compte qu'ils restaient des étrangers. Kotzebue est plus connu que Masson ; leur polémique à propos de la Russie de Catherine et Paul I^{er} marque une étape dans l'appréciation de la Russie à la fin des Lumières : à la crédulité lénifiante de Kotzebue, Masson, républicain et bonapartiste, opposa le tableau du despotisme le plus abject sur un peuple avili. La période napoléonienne ouvre vers des temps nouveaux. Mademoiselle George triompha en Russie entre 1808 et 1812 ; mais au printemps de 1812, la francophobie lui fit quitter Saint-Petersbourg. Le Français était devenu le conquérant et l'ennemi, il fit son apparition dans le folklore russe ; quant aux Russes qui occupèrent Paris jusqu'en 1818, ils surprirent, choquèrent (leur saleté), suscitèrent la peur de la barbarie. Admiration, dérision, haine, compassion, sacralisation, tels sont les registres sur lesquels se décline l'impression que produit l'étranger.

Claude MICHAUD

Ann THOMSON, *Bodies of Thought. Science, Religion and the Soul in the Early Enlightenment*, Oxford, Oxford University Press, 2008, viii + 293 p.

Les apparences sont trompeuses : la préface de l'ouvrage d'Ann Thomson commence par une évocation du célèbre chapitre consacré au matérialisme français du 18^e siècle par Karl Marx dans *La Sainte Famille* (1845), dont il fait remonter la genèse au 17^e siècle anglais, l'introduction parle dans la même veine du matérialisme comme de ce « spectre qui hantait toute réflexion sur la nature humaine au 18^e siècle » (p. 2), et on croise tout au long du livre des figures que l'on qualifie généralement de « matérialistes », comme La Mettrie ou l'abbé Gaultier. Pourtant, ce n'est pas une histoire de la pensée matérialiste qu'entreprend d'écrire l'A., qui réfute explicitement cette interprétation de son livre : « Le présent travail n'est pas une histoire du matérialisme depuis la fin du 17^e siècle jusqu'au milieu du 18^e siècle [...] mais une analyse du débat concernant l'âme humaine et les tentatives pour rendre compte de l'activité humaine en recourant à la matière » (p. 19). On se risquera même à proposer que c'est justement parce que ce livre tourne le dos à un certain type d'histoire des idées qu'il est si important dans le champ actuel des études dix-huitiémistes.

L'importance de l'ouvrage tient d'abord au type d'approche qu'adopte l'A., et dont elle explique la cohérence dans son « Introduction » (qui est en fait le premier chapitre, p. 1-27). Héritière sur ce point du nominalisme (l'A. nous pardonnera de recourir pour une fois à une de ces catégories générales qu'elle n'aime guère), l'A. se méfie des « étiquettes », dont elle dénonce à plusieurs reprises la « tyrannie » (p. 17-22 ; p. 65). Qu'il s'agisse de grandes catégories englobantes (« High Enlightenment », « Radical Enlightenment », « Enlightenment Project »), ou de notions en -isme (matérialisme, déisme, panthéisme, athéisme), les étiquettes ont pour défaut à ses yeux d'être beaucoup trop générales, de masquer la complexité du réel en le simplifiant à l'excès, et d'induire des associations d'idées – comme l'équivalence postulée entre matérialisme et athéisme – qui brouillent les enjeux et faussent les perspectives. L'abus des étiquettes aboutit à une lecture téléologique de l'histoire de la pensée, ce qui, selon l'A., est particulièrement vrai dans le cas de l'histoire du matérialisme. À bien des égards, la compréhension du matérialisme du 18^e siècle reste encore aujourd'hui surdéterminée par l'interprétation de Marx : foncièrement liée à l'irréligion et à l'athéisme, la pensée matérialiste trouverait son expression la plus aboutie dans la seconde moitié du 18^e siècle, avec le *Système de la nature* du baron d'Holbach (p. 2, p. 218). Cette lecture a trouvé des prolongements contemporains, dans les travaux bien connus de Margaret Jacob et plus récemment encore, Jonathan Israël, qui malgré certaines divergences se rejoignent pour défendre la notion de « Lumières radicales », qui serait en quelque sorte l'aile gauche, voire même l'aile gauchiste, des Lumières : s'y combinerait en effet, dans un ensemble cohérent et sans faille, matérialisme, irréligion, voire athéisme pur et simple, et radicalisme politique pouvant aller jusqu'au républicanisme. Loin d'opposer à cette vision une vaste synthèse de son propre cru, l'A. se propose de revenir à ce qu'ont effectivement écrit (« the actual writings », p. 19) les auteurs qu'elle étudie, dont les textes sont rigoureusement replacés dans le contexte qui était le leur, et qu'ils contribuent en retour à façonner et à modifier. C'est pour la même raison de fond que le titre du livre lui-même ne repose pas sur l'emploi d'un concept, mais sur la mise en rapport de deux mots – le corps et la pensée, la matière et l'esprit – dont la relation problématique est au cœur même du travail de l'A., « Bodies of Thought » renvoyant aussi aux corpus de pensée qu'elle analyse.

La nature du corpus étudié, et la périodisation choisie, forment justement un second ensemble de raisons qui rendent ce livre important. C'est en effet à un double décentrement du regard que nous sommes invités : décentrement temporel d'une part, puisqu'il s'agit de retrouver « les racines complexes et méconnues de la pensée matérialiste au 17^e siècle » (p. 218) ; décentrement par rapport au corpus canonique habituellement reçu (comme les œuvres de John Toland ou Anthony Collins), puisqu'il s'agit de redonner toute leur place à des textes d'auteurs négligés ou oubliés, qu'il s'agisse de littérature médicale (entre autres Francis Glisson et Thomas Willis, chapitre 3 : « Animal Spirits and Living Fibres », p. 65-95), ou théologique (William Coward, Henry Layton, ou Henry Dodwell, chapitre 4 : « Mortalists and Materialists », p. 97-134). Il s'agit enfin et surtout d'en finir ainsi avec les représentations simplificatrices de la genèse du matérialisme du 18^e siècle, en soulignant que la nouvelle manière de comprendre l'être humain comme être matériel ne s'enracine pas seulement, et sans doute même pas d'abord, dans une attitude irréligieuse, mais qu'elle s'explique aussi par les tentatives de chrétiens parfaitement sincères, tout particulièrement en Angleterre, pour résoudre les problèmes que leur posait le dualisme cartésien. Si en effet le corps et l'esprit sont radicalement distincts, la question de la nature de l'âme se pose avec une acuité particulière, de même que celle de son rapport avec une matière douée de vie.

À la suite du chapitre introductif, le deuxième chapitre porte donc sur les origines du débat concernant la nature de l'âme dans le contexte politique tendu de l'Angleterre de la fin du 17^e siècle (« "The Church in Danger" : Latitudinarians, Socinians, and Hobbitists », p. 29-63) : l'idée hétérodoxe de l'homme comme être matériel, et intégralement mortel,

connaît un regain de faveur et vient heurter de plein fouet la conception traditionnelle, défendue par l'Église d'Angleterre, selon laquelle l'âme est une substance séparée, immatérielle et immortelle. Cette idée, que l'on pourrait croire purement hobbiste et socinienne, est pourtant reprise par de fervents protestants, comme Layton, Coward ou Dodwell, pour lesquels l'idée d'une âme par nature immortelle est anti-scripturaire, relève du paganisme et du papisme, et conduit à limiter la toute-puissance de Dieu de manière inacceptable. C'est donc bien au nom d'une théologie volontariste conçue comme la seule à être authentiquement protestante qu'est défendue l'idée du caractère matériel et mortel de l'âme, cependant que les recherches médicales contemporaines contribuent à accréditer la thèse que la matière est en elle-même douée de vie et de sensibilité (chapitres 3 et 4). Après ces trois chapitres où l'accent est mis sur l'Angleterre (même si la France n'en est pas absente : il y est aussi question entre autres de Guillaume Lamy et Claude Perrault), le chapitre 5 (« Journalism, Exile, and Clandestinity », p. 135-174) joue le rôle de plaque tournante vers la suite du livre : il est en effet consacré à ces « médiateurs culturels » que furent les journalistes huguenots (comme Des Maizeaux) et les périodiques qu'ils animaient, grâce auxquels les thèses médico-théologiques développées en Angleterre à la fin du 17^e siècle furent diffusées en France ; le rôle de figures comme Radicati, le marquis d'Argens, ou cet original qu'était Caspar Cuenz est également longuement évoqué. Au fil de ces pages, l'A. démontre que les idées de Coward (entre autres) furent connues en France alors même qu'aucune traduction n'en fut jamais faite, grâce aux comptes rendus des gazettes de Hollande ; elle démontre surtout que, transplantées dans une culture radicalement différente – il s'agit bien ici d'un « transfert culturel » –, des idées qui en Angleterre n'étaient aucunement incompatibles avec la foi religieuse, se trouvèrent associées à l'irréligiosité, voire à l'athéisme. Le matérialisme du milieu du 18^e siècle est logiquement abordé dans le chapitre suivant (« Mid-Eighteenth Century Materialism », p. 175-215), essentiellement du côté français cette fois (La Mettrie, Maupertuis, Diderot, Buffon), sans toutefois que soient ignorées les contributions au débat de Boerhaave et Hartley. Dans le chapitre final, et comme son titre l'indique (« Épilogue : Some Consequences », p. 217-248), l'A. ne conclut pas à proprement parler, mais s'attache à montrer ce que furent les conséquences, au-delà de la période qu'elle étudie spécifiquement, des deux formes de matérialisme qu'elle se résout à distinguer, fût-ce « au risque de simplifier » (p. 219) : l'une s'enracine chez Diderot, et se fondant sur l'héritage de la spéculation médicale sur la matière vivante, met l'accent sur les différences d'organisation interne qui distinguent un individu d'un autre, ce qui peut conduire à poser l'idée de l'inégalité naturelle entre les humains ; l'autre courant, représenté par Helvetius, met au contraire l'accent sur l'importance des stimuli externes (comme l'éducation) dans la détermination des comportements humains. L'héritage du premier courant peut conduire aux thèses polygénistes, l'idée qu'il existe des différences essentielles entre les races pouvant être extrapolée à partir du constat qu'il existe des différences d'individu à individu ; l'héritage de l'autre conduit à la pensée socialiste et réformiste du 19^e siècle, que l'on trouve par exemple chez Robert Owen.

Pour conclure, on ne peut que souhaiter très vivement que *Bodies of Thought* soit rapidement traduit en français : il serait dommage que les lecteurs francophones ne puissent accéder directement à un ouvrage qui fera date.

Pierre LURBE

Ann THOMSON, Simon BURROWS, Edmond DZIEMBOWSKI (ed.), *Cultural transfers : France and Britain in the long eighteenth century*, Oxford, SVEC, 2010 04, 326 p.

L'ouvrage propose plusieurs regards croisés sur les interactions entre cultures britanniques et françaises au 18^e siècle, à travers des articles publiés dans l'une ou l'autre langue. Plusieurs colloques internationaux (et notamment trilatéraux, organisés par la seds et les sociétés britannique et irlandaise) ont eu lieu ces dernières années sur les échanges d'un

côté de la Manche à l'autre dans les domaines économiques et culturels pris au sens large (philosophiques, religieux, politiques, littéraires...). Ce livre est issu d'un autre contexte, un travail mené dans un projet sur trois ans (ANR et AHRC), et pose fort bien les bases de la réflexion.

La préface, en anglais, est excellente et est bien plus qu'une simple introduction au volume. Elle fait l'historique de la notion de « transferts culturels » qui a ouvert un nouveau champ de recherches, présent depuis les années 80 et qui connaît aujourd'hui un regain d'intérêt à travers de nouvelles perspectives d'étude. Inauguré par des chercheurs français et allemands, ce domaine de recherche s'est étendu rapidement à d'autres espaces géographiques très importants pour cette question. L'ouvrage publié ici se présente comme destiné à travailler davantage sur les échanges réciproques, et sur la réception des influences : il s'agit de dépasser le constat du transfert pour s'interroger sur la réussite ou l'échec de celui-ci, sur sa fécondité et ses prolongements.

La première section développe la question des correspondances (huguenots, francs-maçons, philanthropes, P. des Maizeaux, W. Playfair..., Sociétés savantes). La deuxième, celle du journalisme (*Bibliothèque anglaise*, *Courrier de l'Europe*, journaux politiques et scientifiques). La troisième, celle des traductions (Collin, Toland, Hume, Bentham, le rôle de la Société typographique de Neuchâtel). Chaque article est précis et éclairant sur son domaine, l'ouvrage est d'un grand intérêt.

Anne-Marie MERCIER

François TRÉMOLIÈRES, *Fénelon et le sublime. Littérature, anthropologie, spiritualité*, Paris, Honoré Champion, 2009, 727 p.

Cet ouvrage appartient de plein droit aux études dix-septiémistes, par son objet et par les dates de publication de plusieurs œuvres analysées, mais l'on connaît, entre autres par le livre d'Albert Chérel, l'immense fortune de Fénelon au 18^e siècle et l'importance de ses œuvres publiées à titre posthume. La célèbre *Lettre à l'Académie* publiée anonymement du vivant de l'auteur, paraît pour la première fois sous son nom, juste après sa mort, en 1717. Le *Télémaque* (1699) prépare la promotion du sublime, « comme mot clef de la réception de Fénelon au 18^e siècle ». Ajoutons que, de manière générale, les écrits de l'archevêque de Cambrai sont souvent cités par les antiphilosophes comme l'abbé Proyart et qu'en 1723, Ramsay expose dans sa *Vie de Fénelon* ce qu'il appelle « la philosophie sublime » du pur amour. À plus d'un titre, l'ouvrage de François Trémolières doit donc faire l'objet d'un commentaire dans *DHS*.

Ce travail issu d'une thèse soutenue en 2002, frappe d'abord par son ampleur et par la volonté de l'A. d'étudier la notion de sublime dans des domaines faisant souvent l'objet d'une approche séparée : l'éloquence profane et sacrée, le spirituel et l'expérience proprement mystique, dans laquelle Fénelon impose sa marque, en montrant que, contrairement à ce qu'ont prétendu ses détracteurs au 17^e siècle, il ne la conçoit pas comme distincte de l'enseignement de l'Église, estimant aussi que les plus hautes cimes du « pur amour » ne sont pas incompatibles avec une attitude simple et douce, par ailleurs aussi éloignée de la croyance naïve que d'un rationalisme enivré de son propre pouvoir. Dans un premier chapitre l'A. affirme que le *Télémaque*, interprété par les adversaires de Fénelon comme une stratégie mondaine, marque, au contraire, comme chez Boileau, le désir de s'éloigner de l'éloquence d'apparat. Devenue publique, l'œuvre acquiert une valeur anthropologique et morale, poursuivant finalement la même finalité que l'éloquence sacrée. Quant à celle-ci, elle atteint au sublime, lorsqu'elle transporte le public et lui arrache des larmes, mais ici encore prévaut un idéal de simplicité et de naturel, puisé dans l'Écriture sainte et retranscrit ensuite par le prédicateur à l'aide de moyens humains. L'A. montre fort bien ce qui distingue ici Fénelon de Bossuet : contre l'éloquence tonnante de l'Aigle de Meaux, Fénelon use d'une douceur insinuante, qui cherche l'adhésion et la complicité, plutôt que la soumission.

Dans un chapitre d'une grande densité, l'A. se livre ensuite à une analyse proprement philosophique de l'apologétique fénelonienne, présente en particulier dans la célèbre *Démonstration de l'existence de Dieu* (1712). L'originalité du point de vue est d'insister sur la concordance entre un rationalisme exigeant et une foi ardente, lumineuse et obscure à la fois. Se situant souvent dans le sillage d'Henri Gouhier, et de Michel de Certeau, l'A. montre que Fénelon est pénétré de la pensée de Descartes et de Malebranche, mais qu'il récusé tout autant le recours au cogito que l'occasionalisme malebranchien. La preuve par la nature des idées révèle Dieu en tant que présence de l'intelligible. La nécessité de la nature dépend entièrement de l'arbitraire divin qui, différence majeure avec Malebranche, ne cesse d'agir comme un miracle permanent. L'accord de la grâce et de la volonté libre est un autre mystère que les jansénistes évacuent en recourant à l'idée de prédestination.

La raison doit reconnaître l'incommensurabilité du temps et de l'éternité, des plans humain et divin. Sur fond de cette reconnaissance, une mise en relation du fini et de l'infini est possible, ce que Kant théoriserait dans la *Critique de la faculté de juger*, en évoquant lui aussi le sublime, mais chez Fénelon, qui n'appartient nullement à l'âge critique de la métaphysique, la relation s'établit entre le néant du moi et l'être par soi. François Trémolières peut alors se tourner vers les textes mystiques des années 1690, la correspondance avec M^{me} Guyon et l'*Explication des maximes des saints*, qui portent à leur degré le plus haut et le plus pur cette expérience du sublime. Mais nullement se confondre avec l'indolence du quiétisme, ni être exactement une abdication de la volonté, puisqu'il témoigne, au contraire, d'un assentiment volontaire à une volonté qui nous dépasse, le mysticisme chez Fénelon est dénuement et désappropriation du moi. Cette analyse lui permet de revenir sur la notion de sublime dans la rhétorique classique et de récuser, en même temps, l'interprétation que donne Marc Fumaroli du *Traité du sublime* du Pseudo-Longin. Celui-ci ne constituerait pas, comme il le prétend, « une sorte de valeur refuge à une culture de l'enthousiasme comme exilée de la religion » (p. 446). Au contraire le sublime « classique » s'opposerait à l'enthousiasme faux que le « bon goût » français reproche aux Italiens et aux Espagnols. Chez Fénelon, la simplicité du style comme idéal littéraire ne contredit pas l'ineffable éprouvé dans l'expérience mystique. Celle-ci ne vise pas à l'ascétisme et à l'isolement, elle permet d'assumer en ce monde la condition de chrétien, dans le rejet de tout orgueil spirituel. Simplicité et douceur, les deux maîtres mots du vocabulaire fénelonien, allient le goût « naturel » et la vertu « sublime » d'essence religieuse, qui consiste essentiellement, selon le mot de saint Paul à « se perdre soi-même ». Ce qui est aussi la visée de l'éloquence sacrée. François Trémolières termine son ouvrage par un chapitre intitulé « Autour du Télémaque ». Il montre, de manière assez neuve, que la représentation du pouvoir monarchique proposée au duc de Bourgogne repose sur un héroïsme sacrificiel, puisque le roi qui possède seulement l'usufruit du royaume, doit dans une conversion intérieure, oublier ses rêves de gloire, pour se consacrer entièrement au bonheur de ses sujets, illustrant ainsi l'idée fénelonienne d'une perte nécessaire de soi. Le sacrifice du souverain se manifeste également dans le risque assumé de mourir au combat. Il peut alors affirmer que le chant sublime de Mentor qui s'élève à la fin de l'œuvre sans « douceur efféminée », prend le contre-pied de l'épopée, et témoigne du contenu implicitement religieux du *Télémaque*, en se situant « entre l'image de la Madeleine repentante tant goûtée au 17^e siècle, et le type créé par Greuze, au siècle suivant, de la *Jeune fille qui pleure son oiseau mort* ». L'auteur confère ainsi toute sa cohérence à son travail, en montrant que cette évocation pathétique est l'équivalent littéraire de la « préparation du cœur » qu'enseignent les écrits spirituels de Fénelon.

Ce travail exigeant, d'une lecture souvent difficile parce qu'il embrasse les plus hautes questions de la philosophie classique, envisage toutes les subtilités de la théologie (la question du congruisme, de la prémotion physique, du libre arbitre) et de la pensée mystique dans sa permanence fondamentale et ses variantes historiques, est accompagné d'un nombre impressionnant de notes faisant référence à un éventail de perspectives ouvertes par les

philosophes et les théologiens du 20^e siècle. Ainsi le sublime fénelonien est-il constamment examiné à la lumière de la modernité philosophique et esthétique. Le lecteur est parfois pris de vertige devant cette masse de démonstrations ardues et de références qui semblent inépuisables, mais l'ouvrage fera date et donne constamment à penser. Il témoigne d'une grande connaissance de l'expérience mystique et de sa relation avec le langage; il ouvre, de surcroît, des voies multiples aux dix-huitiémistes, en multipliant les angles d'attaque sur les fondements mêmes de la raison et de la croyance, et en construisant une théorie de la connaissance autour de la notion d'« assentiment » qui les subsume.

Didier MASSEAU

Mary TROUILLE, *Wife-abuse in eighteenth-century France*, Oxford, The Voltaire Foundation, 2009, SVEC 2009, 01, 377 p.

Les meilleurs travaux récents des littéraires empruntent souvent des approches aux historiens. De la même manière, les grands historiens actuels du 18^e siècle sont proches des textes et des méthodes littéraires. Le livre de Mary Trouille prend une question centrale, celle de l'épouse victime d'abus, pour en tracer la présence au sein des causes célèbres, mais aussi d'œuvres de fiction. Les grandes affaires juridiques ont selon toute probabilité influencé les romans gothiques. L'exemple le plus connu est probablement l'un de ceux qui sont évoqués ici, celui de la malheureuse marquise de Gange. Le volume est organisé en trois parties de longueurs inégales. La première pose les jalons de la question en rappelant à grands traits les contextes socio-historiques et légaux. La seconde, fort instructive, évoque le passage devant les tribunaux de cas de femmes victimes d'abus perpétrés par leurs époux, de M^{me} Blé, au cœur de questions sur la transmission d'une maladie vénérienne, à M^{me} Rouches – femme battue ou opportuniste? – en passant par la marquise de Mézières, M^{me} Aubailly de La Berge et M^{me} de L'Orne. Dans un troisième temps, ce sont des héroïnes romanesques qui occupent le devant de la scène : la marquise de Gange de Sade, la duchesse de C*** de M^{me} de Genlis, la victime dans *l'Ingénue Saxanour* de Rétif de La Bretonne. On observera que tous les cas juridiques examinés et toutes les œuvres de fiction étudiées sont de la seconde moitié du 18^e siècle, voire des premières années du 19^e. Toute la discussion des œuvres romanesques souffre, paradoxalement, d'un manque de contextualisation. La chronologie est insuffisamment marquée. Il aurait été judicieux de se demander dans quelle mesure, par exemple, M^{me} de Genlis lance une mode ultérieurement suivie par Mmes Radcliffe et Wollstonecraft plutôt que de signaler quelques épisodes du récit de la Française comme caractéristiques du gothique. On regrette aussi quelques redites qu'une relecture soignée aurait permis d'éliminer. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un ouvrage novateur qui ouvre des perspectives stimulantes, revisite de manière passionnante les volumes de causes célèbres ainsi que les mémoires de procès, et devrait intéresser les historiens, les juristes et les littéraires.

Catrina SETH

Martin VÖHLER et Hubert CANKIĆ (Hg.), *Humanismus und Antikerezeption im 18. Jahrhundert*, Band 1, *Genese und Profil des europäischen Humanismus*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2009, 216 p.

En Allemagne comme ailleurs, des positions fondamentales de l'humanisme percent dans de larges pans de la réflexion du 18^e siècle, les références à l'Antiquité se multiplient et changent de sens, le mot « homme », l'idée de *dignitas hominis* et des composés comme « droits de l'homme » reçoivent une forte charge emphatique. Toutefois, la présence de l'Antiquité ne revêt pas les mêmes formes qu'à la Renaissance. La série de trois ouvrages dont nous avons ici le premier volume entend étudier quels infléchissements subit le discours humaniste au 18^e siècle par rapport à ses origines florentines au *quattrocento* et quel rapport productif ces formes nouvelles entretiennent avec la tradition, alors que la

société a radicalement changé, que le champ littéraire s'est considérablement élargi, que les théâtres se multiplient, que des musées s'ouvrent au public et que des disciplines nouvelles (anthropologie, psychologie expérimentale, esthétique, philosophie de l'histoire) se développent, tandis que la société des ordres d'Ancien Régime se délite. Les analyses porteront sur les fonctions que remplissent l'art, la littérature et la philosophie antiques dans la construction et la critique de la modernité du 18^e siècle, ainsi que sur la place, exclusive ou non, que les idéologues universalistes de l'humanisme se voient reconnue dans le champ de la pensée. La place réservée à l'altérité et la question de l'ethnocentrisme, ou du rapport entre monde oriental et monde occidental, constituent un fil conducteur de ces ouvrages. On nous annonce que les volumes à venir porteront, l'un, sur la réception de l'antique dans les arts, l'autre, sur le champ juridique et politique, des thématiques déjà représentées dans les articles réunis dans la présente publication.

La première contribution, en partant de la description (guère admirative) par Winckelmann du célèbre Antinoüs du Belvédère et en analysant, à la lumière de la psychologie lockienne et de *The Analysis of beauty* de Hogarth, les représentations d'adolescents dans des peintures de J. Reynolds et de Th. Lawrence, que les références à la sculpture d'Antinoüs fondent une tentative de développer une nouvelle esthétique normative qui substitue au beau idéal renaissant une expérience sensorielle subjective. Après un article sur la réception du stoïcisme chez Shaftesbury, deux études s'intéressent aux droits de l'homme, liberté et égalité, pour montrer en particulier le glissement affectant la notion de liberté : appliquée, dans l'humanisme politique, à la communauté (libre de toute tyrannie), elle devient plus tard un lieu de tensions, entre liberté individuelle et liberté collective, parfois entre liberté et licence, une attention particulière étant accordée ici aux spécificités que les notions de liberté, de propriété et de vertu entretiennent en Angleterre, en Amérique, en France et en Allemagne. Quant à la réflexion contre l'esclavage, on observe qu'elle se constitue d'abord hors de la réception de la pensée antique, chez des minorités religieuses, en particulier chez les quakers nord-américains de la fin du 17^e siècle, la philosophie des Lumières n'emboîtant le pas que vers le milieu du 18^e siècle.

Plusieurs contributions portent sur la notion d'« humanité », qui devient, surtout avec Herder, un concept essentiel dans l'Allemagne de la fin du 18^e siècle. Dans ses derniers textes (ses polémiques contre Goeze, *Nathan* et *L'Éducation du genre humain...*), Lessing place la *dignitas hominis* dans l'effort accompli pour la recherche indéfinie d'une vérité qu'on sait à jamais inaccessible et donc exclusive de tout dogmatisme. Dans les *Briefe zur Beförderung der Humanität* (1793-98), Herder adopte une perspective identique, celle d'une humanité en formation, mais il la relie aux concepts clés de la Révolution française, qu'il voit comme initiatrice d'un âge nouveau, *via* les droits de l'homme et ses devoirs, sans jamais cesser de se référer aux textes antiques et à l'art des Anciens compris comme une « école de l'humanité ». À partir du concept d'humanité se développe alors celui d'« humanisme », en relation avec les théories de l'éducation, selon une opposition qui remonte à la réception de Rousseau et de La Chalotais, ainsi qu'aux discussions et polémiques autour de Basedow, et à laquelle Niethammer consacre en 1808 une étude dans laquelle il oppose l'« humanisme » (les *studia humaniora*) au « philanthropisme » (terme basedowien), un enseignement tourné vers le concret, le pratique et l'utile.

Une autre étude montre que la réception de Winckelmann s'écarte bien vite, même chez ses admirateurs, de ce qui est perçu comme sa vision trop idéalisée de l'art antique. Une autre encore montre comment, depuis le 16^e siècle, les descriptions de la Transylvanie mettent en perspective la Dacie antique et les confins modernes de l'Europe. Des analyses intéressantes et en partie peu convenues, mais la cohérence du volume, malgré des regroupements en « parties », n'est pas encore toujours très apparente. Une forte attention est accordée aux œuvres iconographiques.

Gérard LAUDIN

Lise ANDRIÈS (dir.), *Cartouche, Mandrin et autres brigands du 18^e siècle*, Paris, Desjonquère, 2010.

Cartouche est une des grandes figures populaires de la Régence. Son arrestation, le procès de sa bande de brigands, la répression vigoureuse menée par la police parisienne, l'intense circulation des rumeurs, des écrits et des images, en ont fait l'incarnation du brigand parisien du 18^e siècle. Mais au-delà de ce cas exceptionnel et fascinant, quel place occupèrent les brigands dans la société de la fin de l'Ancien Régime, dans les représentations de la criminalité et de l'ordre, et dans la littérature des Lumières? Le grand intérêt de ce volume est de proposer des réponses multiples, en croisant le regard des historiens et des littéraires. Ainsi, la question de l'identification des brigands est traitée à la fois sur le plan des nouvelles méthodes de signalement utilisées par la police, *via* l'évolution du portrait littéraire, et à travers l'étude de l'iconographie. De même, la confrontation des brochures qui circulaient à l'occasion de l'arrestation ou de la mort d'un brigand célèbre, telle *l'Histoire de la vie de la vie et du procès de Louis-Dominique Cartouche*, et de la littérature criminelle, s'avère fructueuse, notamment dans le cas anglais.

Le 18^e siècle marque un tournant assez profond dans les représentations du brigand. Dans les grandes villes comme Paris ou Londres, les efforts de la police permettent de contrôler davantage la criminalité, notamment celle des bandes organisées. Parallèlement, le brigand échappe peu à peu aux stéréotypes de la littérature de gueuserie. Il gagne en individualité et en réalisme, et certains écrits annoncent déjà le thème du bandit rebelle et romantique qui triomphera au siècle suivant. Le brigand suscite toujours l'inquiétude, mais aussi un certain engouement, pour peu qu'il soit jeune, beau et habile à se jouer de la police, comme Jack Sheppard, exécuté finalement en 1725, à 22 ans, à Londres. Le brigand devient même, chez Helvétius ou chez Rousseau, l'objet d'une réflexion philosophique sur le pouvoir et la morale. Au final, le brigand des Lumières fascine parce qu'il continue à évoquer une contre-société menaçante et invisible tout en incarnant le prestige nouveau de l'individu exceptionnel dont les exploits sont relatés dans la presse et tiennent en haleine le public.

Antoine LULTI

Frank ATTAR, *Aux armes citoyens! Naissance et fonctions du bellicisme révolutionnaire*, L'Univers historique, Paris, Le Seuil, 2010, 399 p.

Le 20 avril 1792 l'assemblée législative déclare la guerre à l'Autriche, marquant le début de vingt années d'affrontements sanglants. Or la décision fut prise sans réelle concertation et pour tout dire au milieu d'une parfaite pagaille. C'était pourtant le résultat de l'action concertée d'un groupe aux contours flous, qu'il est convenu d'appeler le parti brissotin, avec comme principaux porte-parole, outre Brissot lui-même, Condorcet, Hérault de Séchelles et Vergniaud. L'objectif du livre est de décrypter les manœuvres de ce « parti de la guerre » qui parviendra à ses fins, malgré une opinion publique au départ peu encline à la guerre, et au fond contre le gré d'une Europe monarchique, l'Autriche en tête, qui, malgré un appui ostensible au roi de France, ne manifestait en définitive pas grande envie d'en découdre. L'analyse repose sur deux piliers : d'une part les innombrables discours prononcés à l'assemblée ou au club des Jacobins, de l'autre l'analyse précise des forces politiques actives dans la France révolutionnaire du moment, les premiers ayant pour objectif d'influencer les seconds, voire de les investir. On assiste donc en quelques mois à une prise du pouvoir par le parti belliciste, qui réussit par exemple à s'emparer du « Comité diplomatique » et à vassaliser de fait le pouvoir exécutif, par la constante suspicion jetée sur l'action des ministres. Par tous les moyens aussi on agira sur l'opinion : en martelant que la Révolution est loin d'être achevée et qu'il faut l'imposer comme modèle à l'Europe entière ; en dégradant l'image royale, entre autres par la contestation de son droit de veto et en suspectant son

patriotisme ; par l'affirmation répétée que « l'aristocrate » est la figure de l'anti-Français ne rêvant que de renverser par les armes la Révolution avec l'aide de l'étranger, donnant ainsi naissance à une « conjuraphobie » qui voit des traîtres partout. Et comme des rapports mensongers font croire que l'armée française est en état de remporter facilement victoire sur victoire, rien en fait n'empêche d'entraîner la décision d'une assemblée législative où règne un parfait désordre, chacun s'époumonnant sans guère être entendu, les orateurs étant de plus constamment interrompus par des contradicteurs ou par des flots de pétitionnaires qui, avec la meilleure volonté du monde, empêchent l'assemblée de travailler sérieusement. Au fond, d'ailleurs, tout le monde croit avoir intérêt à la guerre : le roi qui espère reprendre son pouvoir après la défaite des armées révolutionnaires, la noblesse exilée qui aspire au retour et croit ne faire qu'une bouchée de hordes désorganisées ; les sympathisants étrangers qui veulent voir triompher les idées nouvelles dans leur pays ; et bien entendu à peu près toutes les personnalités politiques importantes, pour qui la conquête du pouvoir ne peut, à leurs yeux, qu'être facilitée par un conflit international. En un mot, le « parti de la guerre » avait toutes chances de faire favorablement entendre sa voix. Et c'est ainsi que, dans une ambiance surexcitée, avec un parfait mépris des contingences matérielles, une France militairement fort peu préparée à un conflit réel, s'est lancée dans une aventure qui faillit l'emporter. Tant de légèreté fait problème, et pour finir le livre s'interroge sur les causes profondes d'une telle attitude, oscillant entre deux extrêmes : un aveuglement exalté qui se paie de mots, l'auto-intoxication d'une assemblée qui vit au rythme de discours de plus en plus violents ; ou au contraire un parfait cynisme qui pense gagner quelle que soit l'issue : soit une victoire, synonyme de conquête du pouvoir, avec en prime le rêve prédateur de piller les terres conquises pour rétablir des finances publiques vacillantes ; soit une défaite qu'il serait loisible de rejeter sur l'ennemi de l'intérieur (monarchie, aristocrates de tout poil, modérés) pour s'en débarrasser définitivement et – qui sait ? – imposer la République. L'auteur se garde de trancher, laissant d'ailleurs au hasard des événements un rôle que des explications ultérieures tentent de neutraliser. Quoi qu'il en soit, le résultat est bien là : une France ne rêvant en 1789 que de paix universelle, s'est réveillée belliciste bien peu d'années après. Ce livre d'une parfaite clarté démonstrative ne prétend pas s'appuyer sur des documents nouveaux. Il lui a suffi de dépouiller les divers recueils de discours prononcés, de la réunion de la Législative au fatidique 20 avril 1792, et de mettre en résonance ce flot continu de paroles avec les diverses composantes des forces politiques du moment. Il le fait avec une rigueur convaincante.

Henri DURANTON

Pierre-Yves BEAUREPAIRE et Pierrick POURCHASSE (dir.), *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2010, 504 p.

L'histoire est grande consommatrice de cadres conceptuels. On parlait d'influences ; vinrent ensuite les transferts (culturels) ; voici maintenant les circulations, nouveau cadre heuristique pour l'enquête historique, qui veut désenclaver une histoire culturelle compartimentée en multiples espaces nationaux (Stéphane Van Damme). Et comme tout cercle, les hommes pour des motifs de religion, de travail, de nécessité professionnelle, de loisir, d'agrément, les marchandises importées et exportées, les monnaies pour solder les échanges, les techniques industrielles ou agricoles, les idées philosophiques et les savoirs scientifiques et administratifs, les méthodes pédagogiques, les livres, les œuvres d'art, les modes vestimentaires ou gastronomiques etc., le choix des 35 articles (plus l'introduction) ouvre un large éventail où l'on se plaira à reconnaître l'émergence d'une culture européenne, tout en concédant la permanence des identités nationales. Les nécessités vitales poussent à la migration de groupes humains, les « remues d'hommes », entre des pôles répulsifs et des pôles attractifs, en Europe du Nord-Ouest ou du Sud, dans l'aire de la mer du Nord, dans

la monarchie des Habsbourg. Mais il n'y a pas que la misère pour jeter les hommes sur les routes ou les mers. On recherche aussi les travailleurs qualifiés, les ingénieurs, les militaires, les mineurs et métallurgistes, les agronomes, les spécialistes de l'administration, de la police et des sciences camérales, en un temps où les savoirs se transforment en ingénierie d'État. Le « doux commerce » transporte les marchandises, il installe aussi des colonies d'étrangers dans les grands ports ; au 18^e siècle, les Hollandais se font supplanter par les Anglais et les Scandinaves en Baltique et mer du Nord ; les Français sont en position de force en Espagne, les Allemands s'implantent à Bordeaux, Londres et Cadix ; le cabotage méditerranéen définit un espace économique. Monde des marchands, mais aussi monde des voyageurs éclairés érudits, curieux, esthètes, monde des diplomates, monde des francs-maçons, monde des savants. En dépit de l'arsenal coercitif, le livre brave la censure, les traductions triomphent de l'obstacle linguistique, le roman français inonde l'Europe, les textes passent d'une langue à l'autre pour former un corpus apatride, la littérature libertine touche même les aristocrates hongrois. À la veille de la Révolution, les Français s'enchantent pour une Angleterre « plus qu'anglaise », fruit d'une lecture sublimée. Au total, un recueil d'une grande richesse, offrant une multitude de pistes de recherches pour explorer les dynamiques circulatoires.

Claude MICHAUD

Michel BIARD (dir.), *La Révolution française. Une histoire toujours vivante*, avec une préface de Michel VOVELLE, Paris, Tallandier, 2010, 447 p.

Plus de vingt ans après la célébration du bicentenaire de la Révolution française, ce collectif dresse tout à la fois un bilan historiographique vaste et précis des recherches thématiques et des approches méthodologiques passées et en cours et s'interroge sur les nouvelles perspectives qui se présentent à l'historien. Précédé d'une préface provocatrice et prospective de Michel Vovelle, l'ouvrage rassemble vingt-huit articles denses et succincts, tous assortis d'une note bibliographique. Aucune rubrique ne vient organiser les articles en sections. Il suffit néanmoins de parcourir la table des matières pour se rendre compte de la grande diversité des thèmes abordés, qui vont de la question classique du rapport entre philosophie des Lumières et avènement du fait révolutionnaire (M. Belissa) à l'influence transformatrice des idées révolutionnaires sur les territoires et sur les peuples qu'elle a investis (P. Dupuy, A. Forrest). Privilégiant des enquêtes thématiques ciblées et nuancées aux grandes lectures idéologiques et globalisantes – soient-elles d'inspiration marxiste, républicaine, libérale ou contre-révolutionnaire –, l'ouvrage traite avant tout l'objet Révolution sous l'angle de l'histoire socio-politique (analyse des sociétés populaires, pratique du vote et de la délibération, le Directoire, l'imagerie politique, le langage révolutionnaire, les univers militaires et scolaires), sans pour autant négliger les répercussions économiques et sociales de la révolution sur la condition des familles, des femmes, des esclaves, des nobles... Variant les approches et les contextes, les auteurs écrivent une multiplicité d'histoires particulières qui forment moins une narration unilatérale de la Révolution, qu'un panorama complexe des changements historiques qu'elle a provoqués. L'histoire de la culture politique se mêle dès lors à celles du genre, de l'esclavage, de l'économie, de la justice : H. Leuwers rappelle justement qu'en 1789 commence une révolution juridique qui se poursuit sans cesse depuis lors. Une place considérable est également ménagée à l'histoire artistique : si d'une part le théâtre, véhicule de diffusion de l'imaginaire patriotique, permet de porter des regards nouveaux sur un monde en pleine mutation (Ph. Bourdin), d'autre part les faits de 1789 favorisent l'émergence d'une esthétique révolutionnaire fonctionnelle au discours républicain (Ph. De Carbonnières). Un pertinent et utile essai d'histoire de l'historiographie de la Révolution française, signé par C. Mazauric, clôture cet ouvrage qui témoigne de comment l'objet Révolution, loin d'être une « mémoire morte » ou un « dossier clos », demeure ouvert aux interprétations qui toujours le relancent.

Luigi DELIA

Anne BROGINI et Maria GHAZALI (dir.), *Des marges aux frontières. Les puissances et les îles en Méditerranée à l'époque moderne*, Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « Les Méditerranées », 2, 2010, 434 p.

La problématique de la frontière est un champ historique en plein développement. Le présent ouvrage y inscrit la Méditerranée occidentale, espace frontalier entre deux civilisations antagonistes et d'affrontement entre États européens. Quatre contributions, de facture fort traditionnelle, prenant souvent le tour d'un récit minutieusement chronologique, illustrent pour le 18^e siècle les divers contacts et affrontements à Malte, en Corse et à Minorque. Réduit dans sa vocation corsaire par les accords commerciaux entre la France et Tunis, l'Ordre de Malte ambitionnait de faire de l'île le grand centre de dépôt des marchandises entre Orient et Occident. La place de plus en plus grande tenue par la France et Marseille suscita l'hostilité britannique, ponctuée par une série d'incidents pendant la guerre de Sept Ans : la course anglaise fit quelques prises de Français dans les eaux maltaises. À partir des années 1770, ce fut la Russie qui s'intéressa à Malte. Pendant la Révolution, l'Angleterre qui avait perdu l'appui des Baléares et de la Corse, rivalisa d'intérêt pour l'île avec Paul I^{er}. Après les quelques mois d'occupation française (1798-1800), l'Angleterre prit possession de l'île, obtint confirmation en 1814 et en fit la plaque tournante d'un commerce florissant. L'histoire de la Corse est suivie depuis l'aventure de Neuhoff, l'arrivée de Paoli en 1755, les interventions anglaises, l'abandon par Gênes à la France de ses droits de suzeraineté en 1768, la défaite de Ponte Novo l'année suivante, l'occupation anglaise en 1796-98. Le dilemme génois fut que la République ne disposait pas de moyens militaires et financiers suffisants pour réduire l'insurrection corse, surtout lorsqu'elle s'engagea aux côtés de Bourbons dans la guerre de Succession d'Autriche. Dès 1748, Gênes fut contrainte d'accepter des garnisons françaises à Ajaccio, Calvi, Bonifacio et Capraia. Minorque fut occupée par l'Angleterre de 1708 à 1756, de 1763 à 1782, de 1799 à 1802, par les Français pendant la guerre de Sept ans, elle redevint espagnole entre 1782 et 1799 et définitivement à la paix d'Amiens. Madrid démantela alors le système de la course, expulsa les Anglais, les juifs et les Grecs et sut utiliser les commerçants ayant eu des relations avec Alger pour rétablir la paix et les échanges avec la Régence. La famille Soler, qui avait armé pour la course, se reconvertit dans les consulats du Levant. Les Minorquins firent preuve de la plus grande adaptabilité, tout en conservant leur identité, en particulier leur religion et leur langue. C'est cette identité insulaire, par delà les contingences de l'histoire, qui ressort de cet ouvrage.

Claude MICHAUD

Léonard BURNAND, *Les pamphlets contre Necker. Médias et imaginaire politique au 18^e siècle*, Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2009, 410 p.

Ce sont 150 pamphlets contre et pour Necker, abondamment cités, qui sont ici analysés. L'A. situe sa recherche dans le sillage de Robert Darnton et des études sur les Lumières du ruisseau. Tout ouvrage de Necker déclencha une bordée de libelles. Cela commença en pleine guerre des Farines avec son *Sur la législation et le commerce des grains*, où il défendait l'interventionnisme étatique garant du minimum vital de la population; les physiocrates avec l'abbé Baudeau, Condorcet, Morellet et même Voltaire (qui retourna sa veste lorsque Necker remplaça Turgot) réagirent vigoureusement. Le *Compte rendu au Roi* (1781) suscita les réponses d'Augeard contre un étranger, protestant, roturier et venu d'une république, de Calonne surtout qui guignait la place; Madame Necker ne fut pas épargnée, ni Germaine de Staël dans *La Galerie des dames françaises*; la Société Typographique de Neuchâtel publia alors une anthologie de tous les textes pro- et anti-Necker. *De l'administration des finances de la France* (1784), foudroyant succès de librairie, 100 000 exemplaires en français, plus des traductions, inquiéta Vergennes et surtout Calonne alors Contrôleur

général des Finances, lequel fut l'instigateur de nombreuses répliques contre le traître qui divulguait les secrets d'État. Après la disgrâce du ministre, le relais fut pris par Mirabeau, fils de physiocrate, contre un Necker spéculateur boursier et emprunteur à tout va. Il n'est pas jusqu'à son *De l'importance des opinions religieuses*, où il s'inquiétait de la montée de l'impiété en France, qui ne valut à Necker les critiques des catholiques et l'ironie de Rivarol. Le retour au pouvoir en août 1788, sa défense du doublement du Tiers s'accompagna d'une popularité extraordinaire; on sait les conséquences du renvoi du 11 juillet 1789. Le retour fut triomphal, bien proche l'année suivante de la chute de l'idole : Necker fut dénoncé par Marat comme complice des réactionnaires et responsable de la disette; Jean-Jacques Rutledge, dans *L'Astuce dévoilée*, s'en prit aussi scandaleusement à son épouse, devenue Madame Cuchaud (pour Curchod); dans le *Père Duchesne*, Hébert ajouta la xénophobie à la grossièreté. Le retour à Coppet ne fut pas sans risques, à Arcis/Aube et à Vesoul. In fine l'A. évoque la persistance de l'image négative de Necker chez Sénac de Meilhan, Michelet, les historiens Marcel Marion, Lavaquery, Soboul, Vovelle, Lüthy, chez Françoise Chandernagor – le père de l'enfant des Lumières est ruiné par Necker – et termine par la tempête que déclencha à Genève en 1964 la pièce de Walter Weidoli, *Le Banquier sans visage*, une pièce « de gauche » où le banquier, mais aussi la puissance financière de Genève, s'en sortaient plutôt mal. Il y eut aussi Henri Grange, Ghislain de Diesbach, Jean Egret, Marcel Gauchet pour retrouver un peu d'impartialité.

Claude MICHAUD

Gilles BUSCOT, *Pouvoirs et fêtes princières à Fribourg-en-Brisgau (1677-1814)*, Bern, Berlin..., Peter Lang, coll. « Contacts », 2010, 437 p.

Moins étudiées pour l'Allemagne que pour la France, les formes de ritualisation de la vie politique que sont les Entrées solennelles (qui comprenaient, à l'origine, les rituels de remise des clés de la ville au souverain mais aussi, en échange de l'hommage rendu, la cérémonie de confirmation par le souverain des droits et des privilèges) sont étudiées ici pour le cas de Fribourg, ville quasi frontalière de la France. La période étudiée correspond au moment où elle traverse des crises : habsbourgeoise de 1368 à 1797, elle est annexée à la France de 1677/1679 à 1697, puis en 1713-14, une dernière fois en 1744-45. Suit une période de calme jusqu'en 1792. En 1797, le traité de Campoformio prévoit la remise de la ville au duc de Modène, mais celui-ci tardant à arriver, les Français l'occupent jusqu'en 1803. Son rattachement au grand-duché de Bade à l'instigation de Napoléon en 1806 sera sanctionné par le Congrès de Vienne.

Dans sa période habsbourgeoise, la ville fait partie de l'Autriche antérieure (*Vorlande*) : rattachée au gouvernement d'Innsbruck (avec un certain accroissement de ses prérogatives après 1648), puis de Vienne à partir de 1752, elle est une sorte de bouclier occidental des Habsbourg et un bastion de la Contre-Réforme (dont l'université est un instrument essentiel), ce qui explique aussi le soin pris par l'Autriche pour emporter l'adhésion de la population. Avec succès d'ailleurs, car une identité habsbourgeoise forte s'est constituée au cours des siècles, et l'accueil triomphal réservé à Charles d'Autriche en 1796 et en 1797 témoigne d'un attachement de la ville aux Habsbourg, confirmé par le triomphe qui est fait en 1813, alors que la ville est badoise, à François I^{er} d'Autriche (venu rencontrer le tsar et le roi de Prusse) et prolongé au 19^e siècle par des fêtes exprimant la nostalgie de l'époque habsbourgeoise. Les fêtes représentent de grands moments de la propagande princièrè, et les « nouveaux venus », Français, Modénains, Badois, tenteront, sans y parvenir vraiment, de tirer parti de la fête pour asseoir leur légitimité auprès des populations.

Ce n'est toutefois pas seulement cet attachement quasi indéfectible qu'illustre la présente étude qui, pour chaque cérémonie princièrè, examine le contexte politique dans lequel elle se déroule, les programmes et le déroulement des festivités, l'iconographie, la symbolique des Entrées, ainsi que les pièces jouées (à partir de 1797). L'A. montre aussi

comment s'inscrivent dans ces fêtes les relations entre la ville de Fribourg et son souverain, ou plutôt ses souverains, l'évolution des institutions urbaines, et plus largement les évolutions culturelles, politiques et esthétiques. Après l'Entrée solennelle de Louis XIV en 1681, qui se déroule en l'absence des États provinciaux du Brisgau, la période suivante, qui ne connaît aucune Entrée, est marquée par un renforcement de la « conscience » autrichienne, dont témoignent les catafalques érigés à Fribourg au moment de la mort de Joseph I^{er} et de Charles VI, les fêtes célébrant les naissances d'héritiers mâles en 1741 et en 1747, ainsi que les festivités spontanées en faveur des Habsbourg en 1744 et 1745. Alors que le mécontentement croît ensuite parce que la centralisation absolutiste habsbourgeoise s'exerce au détriment du pouvoir urbain, le passage de Marie-Antoinette en route vers la France en 1770 donne lieu à la plus fastueuse Entrée qu'ait connue Fribourg, la dernière des Entrées « baroques ». S'y exprime la joie de la réconciliation franco-autrichienne, amorcée en 1756. Venu *incognito* en 1777, Joseph II séduit par sa « simplicité ». Il ne tardera pas néanmoins à menacer d'abandonner l'Autriche antérieure en vue de l'échanger contre un autre territoire. Durant la période suivante, les pouvoirs locaux utilisent les cérémonies princières pour s'attirer les bonnes grâces du prince, et surtout ce sont eux désormais qui s'adressent au prince, alors que lors du passage de Marie-Antoinette encore, c'était le souverain qui adressait un message « d'en haut ». Pendant l'occupation française entre 1797 et 1803, les Fribourgeois continuent de célébrer la fête de l'Empereur François II. Les Entrées de 1796 et 1797, qui manifestent la naissance d'un patriotisme allemand, expriment aussi l'attente d'un nouveau type de relations, marqué d'idées des Lumières, entre le prince et ses sujets. L'Entrée de Stéphanie de Bade, en 1811, symbolisera l'alliance franco-badoise et conciliera un certain faste avec l'idéal d'un prince « proche » du peuple.

Gérard LAUDIN

Jean-Pierre DEDIEU, *Après le roi. Essai sur l'effondrement de la monarchie espagnole*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Essais de la Casa de Velázquez », vol. 2, 2010, 196 p.

Cet essai ne se veut pas une nouvelle chronologie des faits mais une analyse nouvelle du système monarchique espagnol mettant en œuvre le concept de convention, c'est-à-dire d'une règle de coordination à ce point partagée par les groupes et les pouvoirs acteurs de la vie politique et sociale qu'elle en devient quasiment subconsciente et qu'elle agit par des schèmes sous-jacents qui donnent sens aux textes réglementaires où l'historien d'aujourd'hui perçoit leur affleurement. Le fonctionnement structurel de la monarchie se fonde sur la « convention royale », qui œuvre en composition avec la « convention divine » (ou « convention ecclésiastique »); celle-ci la soutient et la justifie, mais aussi elle la contrôle. Accentuant la tendance de ses prédécesseurs à l'absolutisme, la monarchie des Bourbons tend à mettre l'ensemble de la société dans la dépendance du roi. Il ne choisit pas ses Secrétaires d'État (sauf exceptions) parmi les Grands; ils ne dépendent que de lui et traitent les affaires par la « *vía reservada* » (voie réservée), qui rend contingentes les procédures des Conseils. Il écarte donc des affaires la haute aristocratie et il cherche à mettre au pas l'Église. L'administration royale attire cadets ou hidalgos de rang inférieur, qui n'ont plus recours à l'institution ecclésiastique pour assurer leur existence sociale; mais le trésor royal, diminué par les guerres, laissera bien des insatisfaits. En acquérant un patronage universel sur les bénéfices ecclésiastiques, puis en tentant de réformer l'Université, la monarchie contrôle le clergé séculier et modifie à son avantage sa symbiose avec l'Église, dont l'équilibre avait été un trait fondamental de l'Ancien Régime. La « privatisation » de la monarchie culmine avec Godoy aux affaires et contribue à sa perte de prestige. L'invasion napoléonienne serait un fruit autant qu'une cause de l'effondrement de la convention royale. Les Cortes de Cadix montrent l'émergence d'une nouvelle convention : celle de la souveraineté nationale, dont l'équilibre avec l'institution royale ne se serait établi qu'à la fin du vingtième siècle. L'A. en recherche l'apparition et le développement en Amérique et retarde un peu l'installation de

l'idée d'indépendance jusqu'à sa proclamation en Argentine (1816) et au Chili (1818). Cet essai offre d'intéressantes interprétations de l'histoire politique du 19^e siècle en Espagne et en Amérique – et des appels à la force militaire. Il suggère encore une hypothèse plausible : la présence des valeurs chrétiennes, plus marquée dans les principes nouveaux que dans les justifications du système ancien. Il ne prétend qu'ouvrir une voie d'analyse de la crise politique de la royauté. C'est une lecture utile et attrayante, de par l'esprit d'observation et de par la réflexion qu'elle apporte.

Michel DUBUIS

David ELTIS et David RICHARDSON, *Atlas of Transatlantic Slave Trade*, préface par David Brion DAVIS, postface par David W. BLIGHT, Yale University Press, 2010, 307 p., grand format, nombreuses cartes en quadrichromie.

Depuis la fin des années 1960 la connaissance des réalités chiffrées de la traite négrière atlantique a beaucoup progressé et nous n'en sommes plus aux polémiques qui firent rage à la suite du chiffrage avancé par Philip D. Curtin, très en dessous des chiffres alors le plus souvent cités, sans que de véritables investigations aient été menées dans les archives. L'ampleur des travaux accomplis par plusieurs équipes de chercheurs depuis plus de 30 ans (Serge Daget et Jean Mettas en France, David Richardson et David Eltis, notamment, en Grande Bretagne) permet de dresser un bilan relativement sûr des réalités de cette traite : flux, chronologie, géographie, répartition par ports d'embarquement en Afrique, de débarquement aux Amériques sont autant de données pouvant faire l'objet d'une cartographie fine. C'est ce travail qui est présenté dans ce très bel atlas. Les données chiffrées ayant servi de base à la réalisation des cartes et graphiques sont celles regroupées dans la base de données élaborée sous l'égide des deux maîtres d'œuvre de cet atlas et disponible en ligne sur Internet depuis plusieurs années. Le passage d'une base de données en ligne à un atlas doté d'une très belle cartographie est à l'évidence une amélioration qualitative qui ouvre l'accès à cette formidable source pour un public élargi, notamment scolaire et étudiant.

Ce travail est à l'évidence un événement éditorial majeur, même si on peut regretter la priorité donnée aux cartes de synthèse pour ne faire que peu de place à la mise en perspective des chronologies différenciées de l'activité négrière : les très nombreuses cartes visualisent des flux cumulés sur de très longues périodes, le plus souvent la tranche chronologique choisie est la plus large possible, allant de 1501 aux années 1860, avec quelques cartes au champ chronologique plus resserré, par exemple portant sur la seule période de la traite illégale. Une série de graphiques mettant en lumière la chronologie de la traite eût été bienvenue.

Comme le titre de cet atlas l'indique explicitement, et selon une tradition britannique solidement ancrée depuis plusieurs décennies, c'est la traite transatlantique qui est décorquée ici avec une érudition irréprochable ; la traite de l'océan Indien, tout aussi coloniale que la traite atlantique mais moins massive, est absente de cette synthèse, de même que les routes des traites intra-africaines et orientales, en contact commercial constant avec les circuits de la traite européenne. Une chronologie simplifiée termine l'ouvrage, avec un glossaire fort utile. L'absence de bibliographie est regrettable mais s'explique probablement par le fait que la source quasi unique de l'atlas est la base de données quantitative des flux des navires négriers.

Marcel DORIGNY

Michel FONTENAY, *La Méditerranée entre la Croix et le Croissant. Navigation, commerce, course et piraterie (16^e-19^e siècle)*, Paris, Éditions Classique Garnier, 2010, 426 p.

Cet ouvrage est un recueil d'articles publiés par l'auteur au fil d'une trentaine d'années de recherches dans les différents dépôts d'archives du pourtour de la Méditerranée et d'enseignement à la Sorbonne sur cette question souvent évoquée mais rarement étudiée : le

corso, c'est-à-dire la guerre de course menée par les « Barbaresques » du 16^e jusqu'au début du 19^e siècle et son pendant que fut l'activité incessante des chevaliers de Malte, notamment, pour réprimer cette piraterie qui coupait la Méditerranée en deux, entre le nord sous l'égide de la Croix et le sud sous celle du Croissant. Le rapport des forces fut toujours inégal entre les deux camps, les pirates chrétiens ayant au grand maximum à leur disposition 3 à 4 fois moins de navires que leurs homologues musulmans. Cinq axes de regroupement ordonnent ce recueil d'articles : la navigation, le commerce, la croisade (au sens moderne du mot), la piraterie et l'esclavage, ici celui des chrétiens razzisés sur les côtes nord de la Méditerranée et vendus en terre d'Islam pour devenir le plus souvent des otages monnayables. Selon la démonstration de M. Fontenay, toutes ces activités humaines relèvent d'un seul et même objet d'étude : les formes multiples et complexes des échanges à l'intérieur de la Méditerranée ; ce sont ces échanges, au fil des siècles, qui ont forgé l'identité culturelle de cet espace et des sociétés riveraines. Dans la paix ou dans la guerre, y compris sous la forme de la piraterie, ces échanges n'ont jamais été rompus durablement. Certes, le 18^e siècle n'occupe qu'une place modeste dans ce recueil, au profit des 16^e et 17^e siècles, « âge d'or » de la piraterie barbaresque jusqu'à la défaite ottomane de Lépante, mais il n'en est pas pour autant absent. On signalera tout particulièrement les chapitres VII et VIII de la première partie qui dressent une synthèse éclairante des situations respectives des sociétés méditerranéennes et de celles de l'Europe du nord-ouest dans la seconde moitié du 18^e siècle : le déclin relatif de l'espace méditerranéen est ancré dans sa démographie stagnante face à la croissance rapide de l'Europe du nord-ouest qui a éradiqué la peste (1720) et les famines dévastatrices. Aucune ville méditerranéenne (sauf Naples pour encore un temps) ne peut rivaliser avec Londres, Paris ou Amsterdam, voire Berlin. La conclusion est limpide : le 18^e siècle a été celui de la « périphérisation » de la Méditerranée au sein de ce qui est une « économie-monde » largement dominée par les puissances atlantiques. M. Fontenay résume ce basculement en rappelant deux chiffres : la part de la Méditerranée représentait 23 % des échanges de la Grande Bretagne en 1700, et seulement 6 % en 1790 ; en 1786, l'ensemble des flottes méditerranéennes atteignaient environ 625 000 tonneaux, alors que celles du reste de l'Europe en totalisaient plus de 3 millions. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Marcel DORIGNY

Arlette GAUTIER, *Les sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du 17^e au 19^e siècle*, préface d'Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 275 p.

Cet ouvrage est la réédition du livre publié par l'auteur en 1985 aux Éditions Caribéennes, disparues depuis longtemps maintenant. On ne peut que se réjouir de cette initiative prise par les Presses Universitaires de Rennes. En effet, au moment de sa première publication, ce travail d'Arlette Gautier était résolument novateur dans l'historiographie française de l'esclavage : les études consacrées à la place des femmes esclaves dans les sociétés coloniales européennes étaient quasi inexistantes en langue française, et plus encore celles portant sur le domaine colonial français. C'était alors un livre « pionnier » ; par son titre, il était placé sous l'égide de la mulâtresse Solitude, cette esclave devenue mythique, qui, pour avoir lutté aux côtés de Delgrès et Ignace afin de s'opposer au rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe en 1802, fut condamnée à mort après la chute des derniers résistants, le 28 mai, mais son exécution fut repoussée jusqu'en octobre pour lui laisser le temps d'accoucher...

Arlette Gautier examine dans son ouvrage les diverses facettes de la vie des femmes esclaves : la maternité, la famille et le mariage ; le libertinage et le métissage qui en était le fruit le plus répandu ; la moralisation et la christianisation des familles, mais également le refus de la natalité et les politiques incitatives menées par des colons ou des administrateurs

éclairés à la fin du 18^e siècle ; la dernière grande partie du livre est consacrée au travail des femmes au sein du système servile, sur les sucreries et les caféières, mais aussi dans la domesticité des maîtres, sans oublier le travail de la terre qui n'était pas réservé aux seuls hommes ; enfin, les multiples formes de résistance des femmes au système esclavagiste sont mises en lumière.

Si cet ouvrage était novateur en 1985, il l'est encore en grande partie aujourd'hui, hélas. En effet, depuis 25 ans, trop peu de travaux en langue française ont été consacrés à cette histoire des femmes esclaves, en dehors d'articles publiés dans des revues trop souvent confidentielles, ou de rares synthèses englobant les esclavages de l'Antiquité à nos jours. À cet égard l'historiographie nord américaine a ouvert des chantiers qui n'ont été que très peu empruntés par les chercheurs français, jusqu'à aujourd'hui. À défaut d'une nouvelle édition entièrement revue et augmentée – ce qui eût été l'idéal – la présente réimpression est néanmoins complétée d'une longue postface (p. 237-254), rédigée par l'auteur elle-même, qui permet une large mise à jour historiographique et bibliographique. Cette mise au point vient utilement enrichir un travail certes ancien mais qui demeure indispensable aujourd'hui.

Marcel DORIGNY

Max GUÉROUT et Thomas ROMON, *Tromelin, l'île aux esclaves oubliés*, Paris, CNRS Éditions, 2010, 195 p.

Cet ouvrage présente aux lecteurs le bilan de deux opérations de fouilles archéologiques effectuées en 2006 et 2008 sur cet îlot perdu et désert de l'océan Indien, connu aujourd'hui sous le nom d'île Tromelin et utilisé par la France pour des observations météorologiques sur la zone des cyclones. Un épisode tragique de l'histoire de la traite négrière française s'est déroulé sur cette île entre 1761 et 1776 dont les recherches archéologiques relatées ici constituent d'une certaine façon l'épilogue.

Le 31 juillet 1761, un navire de la Compagnie des Indes transportant une cargaison de 160 esclaves achetés illégalement à Foulepointe, à Madagascar, pour les revendre à l'île de France, fit naufrage suite à une erreur de navigation : le bateau (*l'Utile*, capitaine de La Fargue, armé à Bayonne) heurta les récifs coralliens d'une île quasi inconnue, repérée fortuitement par des navigateurs en 1722, mais mal localisée sur les deux seules cartes qui signalaient sa présence. Appelée alors *l'île de Sable*, émergeant à peine au-dessus des flots, elle était vide d'hommes et ne comportait ni végétation ni eau douce. Il y eut 123 membres de l'équipage qui réussirent à atteindre l'île, et seulement 80 des esclaves enchaînés à fond de cale survécurent.

Les débris du bateau furent autant que possible récupérés par les naufragés, qui réussirent à creuser un puits donnant une eau saumâtre. Dans ces conditions épouvantables, une sorte de radeau fut construit par l'ensemble des survivants, mais il s'avéra trop petit pour contenir tous les rescapés : les Français décidèrent alors de partir seuls, laissant sur l'île les Malgaches tout en leur promettant de prompts secours... Il n'en fut rien : arrivés, après quatre jours de mer, à Foulepointe puis de retour par un vaisseau de la Compagnie des Indes sur l'île de France, ils demandèrent bien au gouverneur, Desforges-Boucher, d'envoyer un navire chercher les esclaves, mais celui-ci refusa catégoriquement. Les esclaves survivants furent ainsi abandonnés sur une île minuscule, balayée par les cyclones et dépourvue de la moindre végétation ; ils y survécurent 15 années. Ce fut seulement en novembre 1776 qu'une expédition fut organisée, commandée par Jacques Marie Tromelin, pour tenter de retrouver les survivants : seules sept femmes vivaient encore, ainsi qu'un nouveau-né de 8 mois. Ces rescapés furent ramenées à Port-Louis et déclarées « libres »... étant arrivées par une traite illégale. L'affaire était close.

Bien que peu diffusé en France, cet événement finit par être connu, alors que le débat sur l'inhumanité de la traite négrière et de l'esclavage prenait son essor : une telle barbarie

fut dénoncée par quelques auteurs, mais curieusement de façon plutôt modérée. Bernardin de Saint-Pierre, qui arriva à l'île de France en juillet 1768, fut informé sur place de cet épisode qui ne pouvait que renforcer ses convictions antiesclavagistes : il rédigea un texte très violent pour relater le fait et dénoncer l'abandon d'êtres humains voués à une mort certaine, mais curieusement ce passage n'a pas été inséré dans son *Voyage à l'île de France* et il n'est connu aujourd'hui que par le manuscrit conservé au Havre. Condorcet, en 1781, alors que le retour des sept femmes était connu en France, lui consacra un passage de ses *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* – note 1, p. 75-77 de l'édition de 1788 et p. 120-121 de l'édition Garnier-Flammarion, Paris, 2009 – mais s'étant adressé à l'ancien gouverneur de l'île de France pour obtenir des renseignements sur cette affaire, il fut sciemment mal renseigné et ne put porter un jugement en toute connaissance de cause. Plus tard, en 1791, l'abbé Rochon, présent à Port-Louis au moment des faits, fut le plus radical dans sa condamnation de ce crime, mais à cette date, le procès de l'esclavage avait pignon sur rue à Paris et l'audace de Rochon est certainement le reflet du nouveau contexte.

Les deux expéditions archéologiques, conduites notamment par Max Guéroult, ont pu mettre au jour les vestiges matériels laissés par ces hommes et ces femmes qui ont survécu dans de telles conditions : leurs abris, leurs vêtements confectionnés avec des plumes, leur nourriture, leurs ustensiles et leurs armes de chasse ; les conditions sanitaires subies sont également mieux connues grâce à l'analyse de squelettes retrouvés...

L'ouvrage publié par les éditions du CNRS restitue avec minutie le patient travail de terrain mené par les deux équipes qui se sont succédées sur Tromelin et dresse ainsi, à sa façon, un véritable monument à la mémoire des captifs abandonnés – en toute lucidité sur leur devenir – par une administration coloniale avant tout soucieuse de ne pas engager les frais d'un armement naval pour retrouver ce qui n'était pour elle qu'une marchandise perdue... Le contexte technique, économique et géopolitique de l'expédition de l'*Utile* est minutieusement restitué, grâce aux nombreuses archives laissées par les survivants français et aux publications contemporaines consécutives au naufrage. De nombreuses photographies des fouilles illustrent l'ouvrage, ainsi que des cartes et des vues aériennes du site, en son état actuel. On pourra regretter, cependant, qu'un tel ouvrage, publié par le CNRS, ne comporte pas de notes infrapaginales mais simplement des renvois regroupés à la fin du volume, ce qui rend l'utilisation bien peu commode et c'est dommage.

Marcel DORIGNY

François HUBERT (dir.), *Bordeaux au 18^e siècle. Le commerce atlantique et l'esclavage*, Bordeaux, Éditions Le Festin-Musée d'Aquitaine, 2010, 207 p.; Benoît JULLIEN (dir.), *Un commerce pour gens ordinaires. La Rochelle et la traite négrière au 18^e siècle*, La Rochelle, Archives départementales de Charente-Maritime, 80 p.; Annick NOTTER et Érick NOËL (dir.), *Être noir en France au 18^e siècle (1685-1805)*, La Rochelle, Musées d'art et d'histoire, 2010, 51 p.

Longtemps les ports de la façade atlantique française ont ignoré, ou rejeté, leur passé de ports négriers. Depuis quelques années ce déni du passé, qui fut pourtant en partie à l'origine de leur puissance et de la fortune de leurs élites, n'est plus à l'ordre du jour : Musées et Archives mettent en avant leurs collections de pièces relatives à la traite négrière locale. Les trois publications présentées ici illustrent au mieux cet investissement intellectuel et mémoriel des institutions implantées dans deux des principaux ports atlantiques : Bordeaux et La Rochelle, qui furent globalement les seconds ports négriers français, il est vrai loin derrière Nantes.

Le Musée d'Aquitaine a ainsi aménagé quatre nouvelles salles dans ses locaux pour accueillir une grande partie du legs Marcel Chatillon, qui fut un des grands collectionneurs d'œuvres d'art, d'objets de toutes sortes, de manuscrits et de livres anciens relatifs à l'histoire de la traite, de l'esclavage et des processus de leurs abolitions. L'ouvrage publié

ici, sous l'égide du musée d'Aquitaine et de son directeur François Hubert, est à la fois une présentation de l'essentiel du legs Chatillon et un survol de l'histoire des relations entre Bordeaux et le monde atlantique colonial au 18^e siècle. Les illustrations, magistralement reproduites, proviennent en grande partie des collections du Musée mais sont complétées par des pièces conservées à Paris au Musée du Quai Branly. Les textes sont publiés en deux langues, français et anglais, donnant ainsi une plus grande visibilité internationale à une collection qui par sa nature a une vocation transatlantique, même si le domaine colonial français des « îles à sucre » y est de loin le plus représenté. On soulignera la présentation qui est faite d'une plantation sucrière de Saint-Domingue par une maquette réalisée par Jacques de Cauna et qui est ici commentée, ainsi que la place conséquente qui est accordé à la Révolution de Saint-Domingue et à la naissance d'Haïti dans un long chapitre final, ouvrant sur la complexe évocation de la « mémoire de l'esclavage » à Bordeaux.

À La Rochelle, deux expositions ont été consacrées à ce thème en 2010. Les Archives départementales ont organisé une exposition sur la traite négrière rochelaise sous ce titre hautement significatif des réalités perçues alors : *Un commerce pour des gens ordinaires*; titre repris pour la brochure-catalogue, objet de cette note. Le grand mérite de cette publication, outre sa qualité typographique, réside dans la volonté de son maître d'œuvre, Benoît Jullien, de « démonter » le mécanisme complexe de ce commerce particulier que fut la traite négrière. Les nombreux documents conservés par les Archives départementales de Charente Maritime, largement utilisés et mis en valeur dans l'exposition rendent possible cette démonstration : inventaires de navires au départ du port, multiples associés pour financer les expéditions, recrutement des équipages, journaux de bord tenus au cours de la traversée, opérations d'achat des esclaves sur les côtes d'Afrique, puis de vente aux îles... C'est tout le processus du commerce esclavagiste qui est mis en lumière, de façon claire et pédagogique.

La brochure publiée par le Musée du Nouveau Monde est, elle, consacrée à la présence de populations de « Noirs et gens de couleur » dans la France du 18^e siècle, de la Révolution et du début du 19^e siècle. Outre une très belle série de reproductions d'œuvres d'art mettant en valeur des « gens de couleur » dans la société française, y compris aux côtés de la haute noblesse et de la cour, cette brochure donne un aperçu de l'essentiel de la législation relative à cette population non désirée par les pouvoirs publics sur le sol métropolitain où l'esclavage n'existe pas en droit. Ainsi, de la fin du 17^e siècle jusqu'à la législation napoléonienne, tout un arsenal juridique s'est-il évertué à essayer d'endiguer, puis à interdire la venue en France de ces « Noirs et gens de couleur » ; ce fut en vain, notamment en raison de la pratique des colons de se faire accompagner de leurs esclaves domestiques (et parfois de leur maîtresses) lors de leurs longs séjours sur leurs terres européennes. Les statistiques résumées par des cartes et des graphiques prouvent, si besoin était, la vanité de ces mesures coercitives inapplicables ; de même pour l'arsenal législatif visant, de façon récurrente, à interdire les mariages interraciaux, que du reste l'Église refusa toujours d'appliquer comme contraire au droit canonique relatif aux mariages. Un chapitre est consacré à la présence noire à La Rochelle et plus généralement en Saintonge, illustration locale de ce phénomène qui concernait la quasi-totalité du territoire.

Marcel DORIGNY

Michel JANGOUX (éd.), *Portés par l'air du temps : les voyages du capitaine Baudin*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2010, 290 p.

Nicolas Baudin est certainement l'un des navigateurs français de la fin du 18^e siècle les moins connus aujourd'hui, sa gloire étant largement éclipsée par celles de Bougainville ou de La Pérouse ; il n'en fut pas moins un des acteurs majeurs de la politique maritime de cette époque : il participa à la guerre d'Amérique, puis fut un « récolteur » de nombreux objets d'histoire naturelle et contribua ainsi à l'enrichissement des collections européennes ; au service de l'Autriche au début de la Révolution, il repassa en France sous le Directoire

pour se mettre au service du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris pour le compte duquel il repartit pour les Antilles en 1796 d'où il ramena d'abondantes collections naturalistes. Le succès de ce voyage scientifique lui fit accorder par Bruix, ministre de la marine, le grade de capitaine de vaisseau, puis il se vit confier la direction d'une expédition de grande ampleur, en 1800, commanditée par l'Institut et approuvée par Bonaparte, vers les mers du sud où depuis plus de 30 ans Français et Anglais rivalisaient en moyens de toute nature pour y explorer le fameux continent austral. Baudin était chargé de visiter Timor, mais surtout la Nouvelle Hollande, future Australie; l'expédition était à la fois à but géographique, naturaliste et anthropologique. Dotée au départ de France d'*Instructions* rédigée par Bernardin de Saint-Pierre au nom de la Classe des sciences morales et politiques, elle fut rapidement un échec tragique, dont la responsabilité fut attribuée à Baudin et à son autoritarisme excessif. Il mourut sur la route du retour, à l'île de France en 1803. Les objets récoltés par Baudin n'en furent pas moins ramenés en France : Chaptal, ministre de l'Intérieur, en fit transférer une partie à la Malmaison pour enrichir les collections de Joséphine, mais il est impossible de les identifier; les autres objets rejoignirent les collections du Muséum, où Lamarck commença à étudier des mollusques et les invertébrés dès 1803.

Le présent volume regroupe les communications présentées lors du colloque consacré à Baudin, tenu à Bruxelles en septembre 2009 et dont l'initiative originelle émanait des universités d'Adélaïde et de Sydney. L'ensemble de la carrière de Baudin est revisitée au fil des 21 chapitres de ce livre, mais l'accent est mis sur deux axes principaux de sa trajectoire : la quête du naturaliste qu'il fut d'abord, puis l'expédition aux Terres Australes durant laquelle il fut à nouveau naturaliste, mais également géographe, géologue, « observateur de l'homme ». Un ensemble très riche qui apporte un bel éclairage sur Baudin, personnage maltraité par une postérité peut-être injuste.

Marcel DORIGNY

Iaroslav LEBEDYNSKY, *La « Constitution » ukrainienne de 1710. La pensée politique des élites cosaques d'Ukraine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Présence ukrainienne », 2010, 113 p.

Pour se soustraire à la domination russe, l'hetman des Cosaques, Mazepa, s'était rallié à Charles XII. La défaite infligée par Pierre le Grand au roi de Suède à Poltava (1709) contraignit les vaincus à se réfugier en territoire ottoman. Après la mort de Mazepa, les Cosaques élurent à Bender un nouvel hetman, Philippe Orlyk, qui dut souscrire le 5 avril 1710 aux *Pactes & Constitutions des lois et libertés de l'Armée Zaporogue*. Les Cosaques redoutaient le retour de l'autoritarisme du temps de Mazepa. Le texte affirmait la filiation des Khazars et des Cosaques, instituait l'exclusivisme orthodoxe contre les catholiques et les juifs (mais les Cosaques étaient alliés aux musulmans de Crimée et aux protestants de Suède), avec une Église autocéphale, revendiquait les frontières de 1649 de la *Parva Rossia, patria nostra*, promettait l'aide aux Cosaques du Dniepr inférieur, et « constitutionnellement » limitait les pouvoirs de l'hetman dans les domaines judiciaire, fiscal, budgétaire, par le contrôle d'un Conseil général réuni trois fois l'an, regroupant la *starchyna* (les hauts dignitaires) et les colonels et représentants des régiments. Des articles concernaient la protection des paysans, des veuves et des orphelins contre les exactions des officiers, la garantie des privilèges des villes, une meilleure distribution des terres et des impôts, la détaxation du petit commerce. Que l'Ukraine indépendante depuis 1991 fasse de ce texte la première constitution au sens moderne ne peut être tenu. Il s'agit, non d'une constitution qui exige des clauses précises, mais tout au plus d'un programme de correctifs à un ordre existant, dans la tradition médiévale des accords entre un souverain et sa noblesse. Néanmoins, le texte veut définir un État cosaque dans des frontières fixées et soustrait au despotisme tsariste. L'ouvrage offre le texte en latin et en traduction française, avec des commentaires et un résumé de l'histoire cosaque. Rappelons que le fils de Philippe Orlyk, Grégoire, fut au service de Louis XV (*DHS*, n° 39, p. 701).

Claude MICHAUD

Guillaume MAZEAU, *Le Bain de l'Histoire. Charlotte Corday et l'attentat contre Marat 1793-2009*, Seyssel, Champ Vallon, 431 p.

L'exposition récente autour des différents regards sur Marat et Charlotte Corday à Vizille se fondait en grande partie sur les investigations passionnantes menées par Guillaume Mazeau dans le cadre d'une thèse dirigée par Jean-Clément Martin et dont est issu ce livre. La quatrième de couverture, à titre de provocation, commence en demandant « Marat a-t-il été assassiné par Charlotte Corday ou par les historiens eux-mêmes ? » Voilà qui donne le ton d'un ouvrage qui tient de l'enquête, avec un important travail dans les archives de l'époque, dans la presse et les mémoires, pour reconstituer tout d'abord les circonstances matérielles de l'assassinat le plus célèbre de 1793 et, probablement, de toute la Révolution, en examinant le plan de l'appartement de Marat, la place occupée par les « témoins », le détail des interrogatoires et ainsi de suite. Les faits mis en place, est analysée la série de réactions immédiates à la mort puis la constitution d'un certain nombre de scénarios mythiques avec la récupération de deux figures, Marat, la victime ou le monstre qu'il fallait abattre, Charlotte Corday, la criminelle ou l'héroïne prête à tout pour sauver la France. L'auteur montre que les récupérations de l'une et de l'autre figure peuvent être contextualisées. L'ouvrage est illustré de documents divers, pourvu d'une bibliographie impressionnante et accompagné d'un index. L'ensemble est riche et intéressant. Il offre un prolongement bienvenu aux travaux engagés il y a plus de vingt ans déjà dans le collectif sur *La Mort de Marat* (1986).

Catriona SETH

Sophie MOUSSET, *Olympe de Gouges et les droits de la femme*, Paris, Éditions du Félin/collection Pocket-Agora, 2007, 135 p.

Écrivain et photographe, Sophie Mousset propose une biographie informée sur Olympe de Gouges, militante de la Révolution française et pionnière du combat pour les droits des femmes. De sa naissance à Montauban en 1748 à sa mort sur l'échafaud en 1793, l'auteur retrace les principaux épisodes de sa vie mouvementée. Dans les années 1770, Olympe de Gouges fréquente les salons parisiens, le milieu des journalistes et des écrivains et se lie notamment avec Louis-Sébastien Mercier. Passionnée de théâtre, elle se lance dans une carrière littéraire. Sa pièce *Zamore et Mirza ou l'Heureux naufrage* témoigne de son engagement contre l'esclavage. Dès les débuts de la Révolution française, Olympe de Gouges publie des écrits politiques, dont la *Déclaration des droits de la femme et de la Citoyenne* (sept. 1791), dénonçant l'oppression des femmes. Proche des Girondins qu'elle défend lors de leur arrestation après l'insurrection du 2 juin 1793, elle est arrêtée le 20 juillet suivant et exécutée le 3 novembre.

Grâce aux longs extraits des écrits d'Olympe de Gouges commentés et insérés dans leur contexte, le lecteur peut se familiariser avec sa pensée et suivre l'évolution de son parcours politique. Déplorant le relatif oubli d'Olympe de Gouges aujourd'hui, l'auteur tente de souligner son actualité. Mais il est difficile de la suivre lorsqu'elle voit dans le *Projet d'un contrat social entre l'homme et la femme* une préfiguration du PACS. Si cet ouvrage n'apporte pas d'informations supplémentaires aux importants travaux d'Olivier Blanc, il a le grand mérite de faire découvrir à un large public la vie et l'œuvre d'une figure d'exception de la Révolution française.

Caroline FAYOLLE

Stanis PEREZ, *La santé de Louis XIV*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2010, 699 p.

Louis XIV aurait joui d'une santé de fer. La lecture du *Journal de santé* tenu par ses médecins révèle au contraire la longue suite de maladies et d'infirmités qui affligèrent le souverain, mais aussi l'exceptionnelle résistance à la douleur qui était une composante de son métier de roi. Plusieurs fois la vie de Louis XIV fut en danger. La petite vérole, une blennorragie en 1655 soigneusement cachée, la typhoïde à Calais en 1658, le palais défoncé

à la suite d'extractions dentaires, la fameuse fistule anale de 1686, un anthrax, des chutes de cheval, puis les maux de la vieillesse, les migraines, la goutte et le diabète d'un roi podagre poussé dans sa « roulette », et en 1715 la gangrène mortelle, de multiples saignées et lors des opérations, des cautérisations au fer rouge... L'équipe médicale dirigée par le premier médecin, Daquin, disgracié en 1693, non pour faute professionnelle, mais pour excès d'exigences de courtoisie, puis Fagon, doit prévenir et soigner, conseiller une logique diététique incompatible avec l'exigence cérémonielle car le gros appétit du roi est garant de la bonne santé de la monarchie. On lira avec intérêt tout ce qui concerne le corps d'un roi saturé de protocole, l'hygiène, l'usage de l'eau et des bains, la netteté des habits. Le toucher des écrouelles confronte le roi au danger de la contagion, les malades sont triés, le roi effleure mais ne se laisse pas toucher. La santé du roi est un sujet d'actualité, médicalisation et médiatisation vont de pair. Les moindres signes sont guettés, le *Mercur*e et la *Gazette* rendent compte officiellement de cette précieuse santé, chaque maladie, la fistule en particulier, est instrumentalisée et permet d'exalter le stoïcisme d'un roi qui doit continuer coûte que coûte à paraître. Les guérisons donnent lieu à des fêtes officielles, à des célébrations poétiques, elles sont sacralisées; dans les dernières années, la vieillesse et le travail du temps s'inscrivent dans le marbre et le bronze. Voici donc une belle étude de biohistoire qui montre que le corps du roi, dans sa réalité triviale – les rois ont des poumons, de la bile et du sang – mais aussi par sa mise en scène, participe pleinement à la construction de l'État moderne.

Claude MICHAUD

Denis PIAT, *L'île Maurice. Sur la route des épices. 1598-1810*, Paris, Les Éditions du Pacifique, 2010, 256 p.

Le cadre chronologique dans lequel s'inscrit cette étude va de la première installation des Hollandais jusqu'à la fin de la période française, en 1810. L'histoire de l'île est ainsi marquée par une succession de colonisateurs : les Hollandais, à partir de 1598, qui succédaient aux Portugais, premiers Européens à la découvrir sur la route des Indes à l'extrême fin du 15^e siècle et qui l'appelaient Cirné; puis, l'abandon de fait de cette escale hollandaise à partir de 1710 ouvrit la voie aux Français, déjà solidement installés sur l'île voisine baptisée significativement île Bourbon. La Mauriti^{us} des Hollandais devint alors l'île de France, toponyme qui annonçait on ne peut plus explicitement le transfert de souveraineté.

Le livre de D. Piat se présente sous la forme d'un très bel ouvrage, imprimé sur beau papier, richement illustré de cartes anciennes, de portraits des principaux personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire coloniale de l'île, de paysages, de planches botaniques ou zoologiques. Le plan est simple : d'abord, la « période arabe », puis les brefs passages des Portugais et des Hollandais (p. 17-45); ensuite la période française, allant de 1710 à 1810, qui constitue de loin la partie la plus importante du livre (p. 47 à 219); enfin, la fin de l'ère française et la mise en place de la colonisation britannique à partir de 1810, mais l'auteur ne traite pas cette avant-dernière période qui va de 1810 à 1968, date de son indépendance.

Le 18^e siècle est donc le cœur du livre, c'est la période de mise en place d'une administration, d'une économie de plantation, d'un système d'échanges avec la France, mais également avec son environnement indo-océanique, notamment ses rapports compliqués avec l'île jumelle de Bourbon. La démarche de l'auteur vise avant tout à mettre en valeur les étapes successives de l'installation française et, plus encore, la place des principaux acteurs de cette histoire. Ainsi, Mahé de la Bourdonnais occupe-t-il une place de choix au centre du livre, mais également Pierre Poivre et Bernardin de Saint-Pierre avec son illustre *Paul et Virginie* et son *Voyage à l'île de France*, aux côtés des gouverneurs et des nombreux voyageurs qui y firent étapes lors de leurs périples : Bougainville, La Pérouse et, bien évidemment, Dupleix, sans omettre le rôle central joué par la Compagnie des Indes, « quasi propriétaire » de l'île. On l'aura compris, ce n'est pas à proprement parler d'une histoire de Maurice qu'il

est question ici, mais d'une histoire des personnages illustres qui s'y sont succédés à divers titres. Ce choix est certes légitime, mais nous ne pouvons tout de même nous empêcher de souligner la grande et terrible absence de ceux qui ont constitué le cœur du peuplement d'une île totalement vide d'hommes à l'arrivée des Portugais au 16^e siècle et seulement peuplée de quelques centaines d'habitants à l'arrivée des Français au début du 18^e siècle. En effet, pas un mot n'est consacré à la traite négrière et à l'esclavage... Or, entre 1710 et 1810, la France a importé sur cette île près de cent mille esclaves déportés de Madagascar et des côtes orientales et occidentales d'Afrique. Ces esclaves ont formé le fond du peuplement de Maurice jusqu'à l'arrivée massive des engagés indiens au 19^e siècle, à l'époque anglaise, et ils furent la seule force de travail appliquée à l'agriculture, aux activités de transformation des produits agricoles et aux travaux publics. À l'évidence un second volume s'impose qui réparera cette lacune en mettant en avant les réalités économiques et humaines de cette « épopée » française dans l'océan Indien ; et on ne peut que le souhaiter aussi somptueux que celui-ci.

Marcel DORIGNY

Emmanuelle REBARDY-JULIA, *Un Évêché entre deux mondes. Elne/Perpignan. 16^e-18^e siècles*, 66140 Canet, 2009, 668 p.

L'intérêt majeur de l'ouvrage tient à la situation géo-politique de la circonscription ecclésiastique étudiée, à la lisière des possessions du « roi très catholique » et du « roi très chrétien », ainsi qu'à son passage sous la souveraineté du second par l'effet du traité des Pyrénées (1659). Non seulement le vieil évêché dont la création remonte au 6^e siècle « se caractérise par la pluralité de son ancrage culturel », mais, à partir du rattachement du Roussillon au royaume de France, son clergé doit se soumettre à une politique religieuse nouvelle et modifier ses rapports avec la papauté, quand bien même l'*indult* de 1668 semble marquer un succès de Rome sur le gallicanisme, puisque les structures ecclésiastiques antérieures à la conquête sont maintenues. En réalité, le pouvoir monarchique français a réussi à grignoter progressivement toutes les particularités locales acceptées par lui, ce qui n'alla pas sans heurt. Mais au cours de la première moitié du 18^e siècle, la rationalisation institutionnelle se traduit par l'adaptation du diocèse d'Elne à l'Église de France, puis, à partir des années quarante, par une véritable intégration, la perte d'influence du Saint-Siège favorisant cette évolution. Une telle reprise en main n'a pas manqué de provoquer une « réaction aristocratique » au sein du clergé dont les privilèges sont menacés par les interventions étatiques. Majoritairement réfractaire au cours de la Révolution, mais retrouvant ses positions anciennes après l'an VIII, ce dernier ne peut alors « satisfaire des tensions sociales restées vives », et l'auteur d'affirmer que l'évolution du diocèse d'Elne/Perpignan, du temps des Lumières à celui du Concordat, pose « le problème des mutations complexes d'une société baroque méditerranéenne qui, à travers les caractères formels d'une "terre de chrétienté", présentait déjà toutes les potentialités d'un "Midi rouge" ». Cet élargissement de la perspective en rupture avec l'historiographie traditionnelle ne constitue pas la moindre originalité du livre.

Jean BART

Joaquim ALBAREDA SALVADÓ, *La guerre de Succession d'Espagne (1700-1714)*, Barcelone, Crítica, 2010, 553 p.

Pendant les trente-six années qui se sont écoulées entre la publication de l'ouvrage d'Henry Kamen sur la guerre de Succession et le moment où celui de Joaquim Albareda a vu le jour, un énorme progrès a été fait dans la connaissance de ce conflit et de ses conséquences de tous ordres. La profusion d'études a été telle que toute tentative de synthèse, de mise en commun, d'un tel univers de connaissances se présente d'emblée comme une entreprise titanessque. Seul pouvait assumer une telle tâche un historien de la trempe d'Albareda,

grand spécialiste de la période – depuis qu'il y a des années celle-ci fut l'objet de sa thèse de doctorat – et qui a démontré de grandes capacités et une extrême compétence dans ses contributions sur ce thème; en attestent ses multiples publications sous forme de livres et d'articles dans des revues spécialisées.

Mais il serait injuste de qualifier cet ouvrage de pure synthèse qui viendrait remettre à jour, conformément à l'usage, l'œuvre déjà ancienne de Kamen. En effet, il y a bien davantage dans ce livre qu'un simple effort de précision des progrès réalisés dans la connaissance de la guerre de Succession d'Espagne pendant cette longue période de temps. Le livre d'Albareda, outre le fait qu'il présente une étude très sérieuse de cette guerre dans toutes ses dimensions, militaire, politique, économique et sociale, constitue un modèle en ce sens qu'il ne se base pas seulement sur ce que l'auteur lui-même ainsi que d'autres chercheurs ont avancé sur cette guerre sinon qu'il incorpore, à notre avis, deux éléments que l'on trouve rarement dans des ouvrages de ce type : d'une part, il apporte des références inédites, d'archives, qui se combinent au fil du livre avec les résultats de multiples recherches, et qui donnent à cet ouvrage une fraîcheur inhabituelle; d'autre part, il contient un ensemble de réflexions théoriques et conceptuelles pointues qui incitent au débat et à la poursuite d'une nécessaire remise en question de vieilles théories historiographiques qui doivent être dépassées.

Cet ouvrage dense est articulé en suivant une séquence chronologique, de telle manière que sa structure répond complètement à l'évolution des événements du conflit qui se produisent entre 1702 et 1714, amplifiés, comme il est logique, jusqu'au point final marqué par la paix de Vienne de 1724, et à la survivance de l'*austracismo* (partisans de la Maison d'Autriche contre les Bourbons) postérieurement à ces dates. Il répond par conséquent à un modèle historique qui, s'agissant d'une guerre, doit nécessairement suivre ces archétypes avec lesquels cependant l'auteur parvient à rompre avec une grande habileté. Pour ce faire, il utilise de multiples et, en même temps, suggestives formes de rupture de la narration séquentielle des événements du conflit.

En premier lieu, la guerre est bien contextualisée grâce à une bonne présentation préalable de la problématique découlant des origines de la crise de succession et à l'exposé d'un panorama détaillé des intérêts internationaux, français et anglais surtout, qui entrent en lice à partir de la mort du dernier monarque de la maison d'Autriche. Vu que dans ce conflit d'intérêts Louis XIV joua un rôle décisif, en assumant complètement la tutelle des premières années en Espagne de son petit-fils Philippe d'Anjou, l'auteur prête une attention toute spéciale au rôle des conseillers français ainsi qu'à celui du monarque lui-même. Bien avant cette « intervention » étrangère, le contexte préalable à la guerre prend comme point de départ une succincte analyse de la situation politique et institutionnelle préexistante en Espagne avant l'arrivée du nouveau monarque et le début de la guerre.

L'auteur introduit la deuxième rupture avec l'analyse chronologique du conflit en envisageant, avec une profusion de données et de réflexions, la complexe problématique du parti autrichien; et il le fait en prenant comme point de départ l'étude des attitudes que les différents royaumes adoptèrent face au nouveau monarque et qui cristallisèrent finalement dans des positionnements, presque toujours immuables, clairement décantés : d'un côté les pro-Bourbons ou partisans de Philippe d'Anjou, et de l'autre les *austracistas* ou partisans de l'archiduc Charles. Du terrain des attitudes politiques, l'auteur passe à celui des faits pour approfondir dans un chapitre complet consacré au triomphe du parti autrichien dans les territoires de la couronne d'Aragon, au sein desquels le rôle essentiel de la Catalogne émergea par-dessus tout autre comme principal fief du parti de l'archiduc et de la résistance au nouveau pouvoir centralisateur qu'incarnait la figure du monarque d'origine française.

Et c'est précisément dans les domaines de l'étude de l'*austracismo*, de l'analyse du conflit en Catalogne et de la répression qui suivit la victoire des troupes pro-Philippe d'Anjou, ainsi que des décrets de *Nueva Planta*, que le travail d'Albareda met l'accent

– ce n'est pas en vain, en effet, qu'il les a étudiés en profondeur pendant de nombreuses années et qu'il est aujourd'hui l'un des principaux spécialistes dans ce domaine de recherche. La justification n'est pas autre que celle de la transcendance même pour la Catalogne d'une guerre qui en finit avec son régime de privilèges foraux et qui représenta pour ce territoire le début d'une nouvelle étape sous les directrices uniformisantes du système politique que Philippe V et ses conseillers français finirent par imposer pour tous les territoires de la monarchie. Toutefois, l'auteur aborde cette très vaste étude sans jamais perdre de vue qu'outre le conflit interne cette guerre eut une dimension internationale. Pour ce faire, le discours narratif de l'ouvrage parvient à conjuguer avec *maestria* les deux espaces.

On pourrait invoquer beaucoup d'autres considérations pour affirmer que l'on est devant LA grande œuvre sur la guerre de Succession en Espagne. Cependant, dans les étroites limites de ce compte rendu, il suffit de signaler deux éléments qui sont des indices clairs de la qualité de cet ouvrage. D'une part, le vaste, et même impressionnant, appareil bibliographique, totalement actualisé, qui constituera, conjointement à la totalité du texte, un point de départ incontournable pour de futures recherches. D'autre part, les judicieuses conclusions, qui ne sont rien d'autre qu'une fascinante liste de propositions de débat et de réflexions sur la guerre de Succession d'Espagne, sur la nature de l'État bourbon, du réformisme, du prétendu changement social dans les institutions, de l'*austracismo* après 1714 et, en somme, d'un ensemble de thèmes qui constituent une véritable invitation à poursuivre l'approfondissement de la recherche sur cette période cruciale de l'histoire. Il reste maintenant aux futurs historiens et, tout particulièrement, aux plus jeunes d'entre eux, à faire ce travail, si possible avec la même rigueur, la même profondeur et la même amplitude de perspectives qu'a eu Joaquim Albareda dans une œuvre qui est maintenant une référence indispensable.

Francisco ANDÚJAR CASTILLO

Marion SIGAUT, *Le mystère du tableau de David*, Dijon, Éditions de Bourgogne, 2010, 126 p.

L'assassinat de Louis-Michel Lepeletier de Saint-Fargeau, quelques heures avant l'exécution de Louis XVI, par un royaliste qui voulait punir un régicide issu d'une des plus riches et des plus puissantes familles de la noblesse de robe devenu fervent Montagnard, ami de Robespierre, est un des événements les plus connus de la Révolution. Lepeletier fut érigé en « Martyr de la liberté », ouvrant la voie à un rite qui s'est continué avec la mise en scène de la mort de Marat, en juillet suivant, puis de Châlier, maire de Lyon assassiné par les « fédéralistes ». L'ouvrage de M. Sigaut revient, certes, sur la carrière de Lepeletier, sur sa famille et sa fortune colossale, puis sur les conditions de sa mort, de la mise en scène du culte civique autour du personnage, mais là n'est pas l'intérêt principal de son travail car tous ces faits sont bien connus des historiens de la Révolution. Ce qui intéresse l'auteur est d'abord le décryptage de l'enquête trop rondement menée qui conduisit à ne désigner qu'un seul assassin (Pâris) alors que d'autres sources, dont le témoignage de Prud'homme, en virent six : l'auteur démonte les fils d'une enquête qui évita soigneusement de retenir les nombreux témoignages qui tendaient à accréditer l'existence d'un complot organisé à la faveur de la convergence d'intérêts entre des noyaux contre-révolutionnaires liés à Batz et une partie des nouveaux membres du Comité de sûreté générale de la Convention, dont Bazire, tous ouvertement corrompus. Le complot fut tel que le suicide officiel de Pâris à Forge-les-Eaux ne serait qu'une mise en scène, l'assassin de Lepeletier ayant bénéficié d'un puissant réseau de protection lui ayant permis de passer en Angleterre et de réapparaître à Genève au début du Consulat... Pour notre auteur, le cénacle où ce complot s'est noué se trouve autour du duc d'Orléans, étroitement lié aux conventionnels corrompus du Comité de sûreté : Lepeletier avait voté la mort du roi alors que son rôle était d'entraîner une

partie des députés à le sauver... Les agents royalistes ne lui pardonnèrent pas cette trahison et organisèrent son assassinat avec la complicité des révolutionnaires corrompus, dont plusieurs avaient eux aussi voulu sauver Louis XVI. On se gardera de trancher entre ces différentes hypothèses, celle retenue par l'auteur étant la plus iconoclaste puisqu'elle fait du « Martyr de la liberté » un agent de la contre-révolution piégé à son propre double-jeu... Cette analyse est confirmée par la lecture très conservatrice que donne M. Sigaut du fameux plan d'éducation de Lepeletier, pour lequel les lectures « égalitaires » traditionnelles seraient hautement fantaisistes.

Le dernier chapitre du livre est consacré au devenir du fameux tableau peint par David, sur commande de la Convention, qui représentait Lepeletier mort, exposé tout ensanglanté Place des Piques (Place Vendôme aujourd'hui comme avant la Révolution) devant un immense public qui venait rendre hommage au martyr qui allait être transféré en grande pompe au Panthéon. Le tableau a disparu depuis la mort de la fille, Suzanne, de Lepeletier, en 1829. Ce chapitre résume les diverses hypothèses émises : destruction volontaire du tableau par Suzanne, après qu'elle l'eut acheté au prix fort aux héritiers de David ? Ensevelissement dans le tombeau même de Suzanne ? Ou, hypothèse récurrente depuis plus de 150 ans, dissimulation dans un des murs ou un des plafonds du château de Saint-Fargeau ? Prudemment l'auteur n'opte pas pour l'une ou l'autre de ces hypothèses, qui ont toutes été prospectées, pour laisser libre cours à l'imagination des lecteurs. C'est assurément un sage parti-pris...

Marcel DORIGNY

Jean-Pierre TARDIEU, *La traite des Noirs entre l'océan Indien et Montevideo (Uruguay). Fin 18^e-début 19^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2010, 113 p.

Jean-Pierre Tardieu, éminent spécialiste de l'histoire de la population noire du Pérou colonial, ouvre ici un chantier nouveau qui bouscule bien des idées reçues sur la traite espagnole, ou à destination des possessions espagnoles du sud de l'Amérique du sud, vers le Rio de la Plata, puis le Chili. En effet, à la fin du 18^e siècle, l'Espagne avait perdu depuis longtemps sa suprématie navale et elle dut modifier profondément son système commercial pour continuer à assurer le ravitaillement en esclaves de ses possessions les plus lointaines d'Amérique. Elle institua alors une quasi liberté du commerce pour cette zone et pour ce « produit » spécifique qu'était l'esclave de traite. Un nouveau circuit du commerce négrier s'est ainsi mis en place, dont le centre névralgique fut installé principalement à l'île de France (redevue île Maurice après 1815) et secondairement à Bourbon (La Réunion à partir de 1793). L'île de France, alors capitale des possessions françaises de l'océan Indien, fut l'escale obligée des navires espagnols, le point d'où ils partaient pour pratiquer la traite sur les côtes orientales d'Afrique (Zanzibar, Mozambique...), et le lieu principal de ravitaillement en produits frais, mais également pour l'achat de produits « secondaires », formant de fructueux appoints aux cargaisons humaines : poivre, girofle, cannelle, sucre et plus tardivement vanille de Bourbon. Tous ces produits étaient revendus à bons prix en Amérique espagnole. Jean-Pierre Tardieu a dépouillé minutieusement les archives laissées par cette traite et conservées aux Archives de Montevideo. Il a ainsi mis au jour un circuit jusqu'alors mal connu, voire ignoré des cartes des circuits négriers classiques, ceux de l'Atlantique nord et sud, mais également de l'océan Indien orientés exclusivement vers l'approvisionnement en captifs des Mascareignes françaises. Non seulement ce circuit relia l'Afrique de l'est aux Amériques coloniales par l'Atlantique sud, via les îles françaises de l'océan Indien à l'aller et le Cap au retour, mais, fait encore moins connu, il contribua à l'importation d'esclaves aux États-Unis nouvellement indépendants. Une série de tableaux termine l'ouvrage en donnant l'intégralité de la liste des navires qui ont été enregistrés à Montevideo en provenance de l'océan Indien, avec leurs cargaisons d'esclaves qui seront dispersées sur l'immense territoire du cône sud de l'Amérique espagnole. Les graphiques

des p. 83 et 84 visualisent l'ampleur des taux de mortalité au cours de ces transports : plus de 28 % en moyenne, soit plus du double de la mortalité enregistrée pour la traite de l'Atlantique nord à la même époque ; mais il y eut des taux de mortalité allant jusqu'à 70 % pour les expéditions les plus catastrophiques. Une telle mortalité s'explique par la longueur du trajet, malgré l'escale de ravitaillement au Cap.

Cette publication apporte ainsi un élément nouveau à la connaissance fine de l'internationalisation de la traite négrière à la fin du 18^e siècle, alors qu'en Europe elle faisait l'objet des plus vives polémiques. Ce commerce négrier reliant l'océan Indien au Rio de la Plata prospéra à grande échelle jusqu'à la mise en application des dispositions du traité de Vienne de 1815 qui interdisait la traite. Dès lors, l'île de France, devenue anglaise la même année, ne pouvait jouer le rôle de pôle d'impulsion de ce commerce jusqu'alors légal. L'époque de la traite illégale commençait, mais ses circuits ne passaient plus par une zone passée quasi totalement sous contrôle britannique.

Marcel DORIGNY

Anne VERJUS, *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010, 392 p.

Dans cet ouvrage, la politiste Anne Verjus poursuit ses réflexions élaborées dans son précédent livre, *Le cens de la famille – Les femmes et le vote, 1789-1848* (Belin, 2002), en proposant le concept de conjugalisme. Terme utilisé au début du 19^e siècle pour désigner l'art de bien se marier, le conjugalisme est ici conçu comme une catégorie de pensée qui révèle un fondement implicite de la citoyenneté pendant la Révolution française : le couple fonctionnant comme une unité politique, les femmes n'ont pas à voter puisqu'elles sont déjà représentées par leur époux.

Pour explorer les mécanismes du conjugalisme, l'ouvrage s'organise en quatre parties. Dans la première, l'auteur étudie, en s'appuyant sur des textes législatifs et des débats parlementaires de 1789 à 1792, le processus menant à l'émancipation politique des « fils de famille ». Le décret du 28 août 1792 qui, après la chute de la monarchie, abolit la puissance paternelle, marque son « couronnement ». L'autorité familiale passe de l'aîné mâle de la lignée à l'individu-citoyen, chef de la famille fondée sur les liens conjugaux. Dans une seconde partie, Anne Verjus confronte notamment les positions de Condorcet et de Roederer sur le vote des femmes. Alors que Condorcet défend l'accès des femmes à ce droit, Roederer théorise leur représentation politique par leur mari. Dans une troisième partie, l'auteur analyse les mémoires envoyés à l'Institut dans le cadre des trois concours, organisés entre 1798 et 1801, sur le thème de l'autorité paternelle. Ces mémoires légitiment l'autorité familiale du chef de famille, seul détenteur de la raison, tout en soulignant les freins « naturels » au despotisme paternel. Enfin, une quatrième partie traite de « la société parentélaire », expression empruntée à Roederer pour qualifier les rapports entre père et mère. Étudiant par exemple les fêtes des époux organisées sous le Directoire, l'auteur précise les caractéristiques du « bon mari » qui a pour devoir d'éduquer son épouse, assimilée à son enfant. Cette pédagogie maritale est nécessaire pour rallier les femmes à l'avis de leur époux, évitant ainsi toute dissension au sein de l'unité familiale.

Contrairement à ce que laisse supposer son sous-titre, l'ouvrage vise moins à produire une histoire politique des hommes et des femmes qu'à définir un des modèles politiques de conjugalité conçus pendant la période révolutionnaire. On peut regretter l'absence des prises de position multiples, et parfois contestataires, des femmes sur cette question et des débats sur le divorce. Mais le livre d'Anne Verjus a le grand intérêt de stimuler par une thèse forte le débat historiographique sur les femmes et la citoyenneté pendant la Révolution française.

Caroline FAYOLLE

Renate ZEDINGER/Wolfgang SCHMALE (dir.), *Franz Stephan von Lothringen und sein Kreis. L'empereur François I^{er} et le réseau lorrain. L'imperatore Francesco I e il circolo lorenese*, Jahrbuch der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts 23, 2008, Vienne, 2009, 525 p., 111 ill. en noir.

L'empereur François-Étienne demeura toujours dans l'ombre de son épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, héritière des Habsbourg ; c'est pourtant à son époux qu'elle devait son titre d'impératrice (consort). Après la biographie de Renate Zedinger (2008), le présent ouvrage présente 37 articles, 26 en allemand, huit en français, deux en italien et un en anglais sur ce duc détrôné de Lorraine, devenu grand-duc de Toscane en 1737 et souverain du Saint Empire romain germanique en 1745. Il est impossible de rendre compte de la richesse et variété du contenu. Le centre névralgique de l'action du personnage fut son palais viennois de la Wallnerstraße, où se traitaient les affaires politiques lorraines, toscanes, impériales tout comme il était le cadre de ses activités de collectionneur et d'homme d'affaire. À la cour de Vienne depuis 1723, François-Étienne, devenu François III de Lorraine à la mort de son père, dut accepter, au grand désespoir de sa mère, une sœur du Régent, de troquer son duché contre la Toscane. Il se rendit à Florence avec son épouse en 1738 seulement, une sorte de voyage de noce retardé ; son entrée fut l'objet d'une scénographie de l'architecte Jadot. Les Lorrains obtinrent une place prépondérante dans le gouvernement du grand duché et le domaine de la culture ; ne citons que Gervais, grand ordonnateur de jardins que l'on voit œuvrer à Lunéville, à Florence puis à Vienne (Schönbrunn) et à Eisenstadt chez les Esterházy. Par les Lorrains, l'influence française supplanta à la cour de Vienne celle de l'Espagne, toute puissante sous Charles VI, en particulier dans le domaine de la cuisine et de la table ; les Lorrains furent tout aussi présents à Bruxelles, où le frère de l'empereur était gouverneur et où une bonne part de sa domesticité venait de sa province d'origine. Autre célébrité, Valentin Jameray-Duval, bien connu par l'ouvrage de J.-M. Goulemot, que l'on suit de Lunéville à Bruxelles, à Florence et à Vienne, où il fut directeur du cabinet des médailles ; sa correspondance (dont avec M^{me} de Graffigny) sera publiée. L'empereur François fut le grand artisan de la fortune privée des Habsbourg-Lorraine ; en 1736 il acheta le domaine de Holič où il installa des manufactures. En 1751, il visita les mines de Haute-Hongrie et fut à l'origine de la fondation de l'Académie minière de Banská Štiavnica. Il commandita l'expédition scientifique de Jacquin dans les Caraïbes et les côtes N.-E. de l'Amérique du Sud pour en ramener plantes et animaux. Il fut un amateur de théâtre et d'opéra, de son arrivée à Prague en 1723 où il assista à *La Costanza e Fortezza* de Fux jusqu'à la veille de sa mort à Innsbruck avec *Il tutore* de Goldoni. N'oublions pas qu'il fut empereur, représenté dans des médailles, des estampes, des allégories, au côté l'aigle bicéphale. En tant que souverain, il fut hostile au renversement des alliances – il ne pardonnait pas à la France la spoliation de la Lorraine –, protecteur des petits États du *Reich*, dont les villes impériales, mainteneur de la paix religieuse. Au total, une très belle mise au point et des pistes ouvertes pour des recherches futures.

Claude MICHAUD

HISTOIRE DES SCIENCES

Jacques BESCOND, *Une construction de la clinique. Le savoir médical au 18^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2010, 547 p.

À travers seize chapitres hétéroclites, ce livre au projet ambitieux porte sur la volonté diversement manifestée au 18^e siècle de concilier théorie et pratique médicales. L'Hôpital de la Charité de Paris est donné comme exemple de cette volonté, fondatrice selon l'auteur de la clinique médicale moderne. Les deux premiers chapitres proposent un historique de

la pratique chirurgicale, depuis le Moyen Âge jusque dans les années 1720. Le troisième évoque la vie et les œuvres de quelques chirurgiens qui ont officié à l'Hôpital de la Charité. Le chap. 4 porte sur l'opération de la taille. Le 5^e concerne les conditions de la création de la Société des Arts en 1730, tandis que le chap. 6 rappelle les épisodes liés au vieux conflit corporatiste entre les chirurgiens et les médecins et les débats, dans les années 1740, autour de la figure controversée du chirurgien lettré. Le chap. 7 porte sur les chimistes à la Charité, et donne quelques informations sur les cours dispensés par Roüelle. Le chap. 8 touche à la question de la présence de la médecine dans l'*Encyclopédie*. Suivent ensuite un chapitre sur Bordeu, un autre sur les débats autour de la colique du Poitou dans les années 1750, sur la Déclaration de Louis XV en 1761 à propos de l'exercice de la chirurgie, sur quelques praticiens ayant abordé les maladies mentales (notamment à Charenton), puis sur l'invention de la palpation et de la percussion. Le chap. 14, intitulé « Les années 1780 » traite de la création de la Société Royale de Médecine. Le chap. 15 porte sur le mesmérisme. Enfin, le dernier chapitre touche aux transformations hospitalières instituées au cours de la période révolutionnaire. Des questions intéressantes telles que la place de la maçonnerie dans la médecine des Lumières, la dialectique entre une économie du regard et l'investigation manuelle comme source de connaissance, ou encore la réforme de l'enseignement médical au 18^e siècle sont abordées dans ce livre. Malgré ses louables intentions, il présente des défauts de méthode. Le statut des sources n'est pas pris en compte : par exemple, les éloges académiques, dont l'intentionnalité est loin d'être neutre, sont pris pour argent comptant. Il n'a y pas de construction de la durée ni de problématisation des acteurs historiographiques de la « construction » de la clinique. Les introductions aux chapitres se réduisent parfois à une seule (!) phrase. En outre, le domaine couvert par ce travail a déjà fait l'objet d'importantes études, mais les ouvrages de références sont absents de la bibliographie critique ; cela explique probablement l'emploi problématique de concepts tels que celui de la *médicalisation*. Apparemment mù par la volonté de réhabiliter les chirurgiens face aux médecins, on sent que les médecins vitalistes ne trouvent pas grâce aux yeux de l'auteur, ce qui donne par exemple lieu à un étrange chapitre à charge contre Bordeu (ce qui est acceptable à condition de ne pas être gratuit). La lecture de ce livre est malheureusement aussi desservie par de nombreuses coquilles, par l'absence d'italiques dans les références, surtout par de longs « tunnels » composés d'énumérations, de paraphrase des sources, de listes de brèves biographies médicales, d'enfilades de citations, de catalogues de titres ou de définitions de termes médicaux. On reste donc sur la désagréable impression d'informations livrées en vrac, plus proches de notes de lectures que d'une réelle analyse.

Alexandre WENGER

André CHARRAK, *Empirisme et théorie de la connaissance. Réflexion et fondement des sciences au 18^e siècle*, Paris, Vrin, 2009, 176 p.

Dans son dernier ouvrage, André Charrak nous propose une analyse très poussée du moment empiriste des Lumières, et centralement sur sa figure historique au titre de la prise de conscience philosophique qu'elle suscite dans le contexte d'une métaphysique requalifiée théorie de la connaissance. Dans un premier temps, il s'interroge sur le statut de la réflexion là où il s'agit de prendre en compte le cours de l'expérience. Ce qui suppose une réévaluation de la critique leibnizienne de Locke, via le recueil *Des Maizeaux* (1720) d'écrits leibniziens traduits en français, dont nous avons souligné l'importance dans la relation de Sieyès à l'empirisme.

L'accent mis sur l'ordre d'exposition du système empiriste s'inscrit ici, contre toute vision linéaire du progrès scientifique, dans un *tournant réflexif* où la connaissance ouvre l'esprit humain aux véritables idées, non par de simples sensations représentatives, mais selon un ordre où s'estiment les choses, donc là où la réflexion s'applique à des rapports. Les êtres empiriques procèdent alors à la fois de la substantialité et de la nécessité. André

Charrak en vient ainsi à singulariser un programme réductionniste au centre même de la refonte de la métaphysique : il s'agit de réduire les premiers principes pour pouvoir les inscrire dans les bornes de la connaissance.

En subordonnant les opérations de l'esprit au matériau auxquels elles s'appliquent – l'acte de l'esprit étant un point de vue émergent sur le fait positif que représente la donation du matériau sensible –, la pensée empiriste de l'expérience affirme l'unité de l'opération de l'esprit et des idées qu'elle atteint, sous la forme d'un externalisme en considérant que les actes réflexifs sont des modalités d'appréhension des rapports entre les idées. Cependant, il ne s'agit pas, pour autant, de s'en tenir à un empirisme de la genèse, mais de considérer, dans un second temps, *un empirisme de la constitution* qui réfléchit sur la connexion des sciences au plan de leurs fondements rationnels et des concepts donnés qu'elles manipulent effectivement, ce qui nécessite de prendre en compte l'histoire d'une science sous l'angle de sa systématité.

En convoquant, tout au long d'une enquête généalogique, des théories – textes à l'appui donc avec la plus grande rigueur philologique –, chez des auteurs tels que Rousseau, Condillac, d'Alembert, Maupertuis, Malebranche, Helvétius et d'autres, André Charrak approfondit sa passionnante enquête sur le site empiriste des Lumières, à la fois comme lieu de réflexion théorique et comme statut particulier des faits. Il ne cherche pas pour autant à dégager des zones de cohérence systématiques, mais bien plutôt à interroger des possibilités théoriques foisonnantes, voire divergentes qui contredisent toute croyance dans l'avènement d'une transparence à soi. Une telle saisie de l'analyse empiriste dans son historicité, donc dans son mouvement conceptuel même, permet une plus grande intelligence des théories, de leurs rapports, de leurs applications, des propositions qu'elles énoncent, des nouveaux objets qu'elles considèrent.

Jacques GUILHAUMOU

Nathalie VUILLEMIN, *Les beautés de la nature à l'épreuve de l'analyse. Programmes scientifiques et tentations esthétiques dans l'histoire naturelle du 18^e siècle (1744-1805)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009, 412 p.

Comment les discours scientifiques des Lumières font-ils apparaître la nature ? Comment se constitue cet objet complexe dans la diversité des essais des naturalistes ? Nathalie Vuillemin se propose de « comprendre grâce au texte, mais sans négliger les contraintes culturelles, sociales, intellectuelles ou technique dont il émerge, quelles représentations de la nature proposaient les savants du 18^e siècle, et quel était le sens de ces représentations » (p. 17). Ce projet ne cherche pas tant à donner une unité factice à l'ensemble des données culturelles et historiques qui présideraient à une manière de penser et de voir la nature, qu'à interroger la diversité *des* représentations pour nous rendre sensibles aux tensions et aux ruptures qui se jouent au sein même de l'histoire naturelle. Tout en tenant compte de l'ensemble des contraintes sociales et techniques qui déterminent les normes de l'écriture des discours d'observation, tout en rappelant opportunément le contexte culturel et intellectuel dans lequel s'inscrit le travail des auteurs qu'elle étudie, Nathalie Vuillemin porte son attention aux modalités de l'écriture du texte scientifique dans la mesure où elles permettent de dégager le regard que chaque auteur porte sur son objet, révélant les présupposés communs, les approches partagées, aussi bien que la diversité des perspectives. Les succès de la modernité scientifique dans le champ de l'étude des corps inertes (mécanique, dynamique, optique, astronomie) engagent les savants à s'efforcer d'appliquer systématiquement la démarche analytique à l'ensemble des êtres naturels. Mais les difficultés rencontrées face à une nature prolifique et bariolée conduisent à inventer, plus qu'à appliquer, la forme d'un savoir propre qui permet de mener effectivement l'enquête sur ces êtres naturels. La faveur croissante que connaît l'histoire naturelle au 18^e siècle montre que c'est sur ce terrain que se joue véritablement le débat philosophique sur la nature. Le parcours des textes doit

permettre d'interroger en même temps un savoir en mouvement et le rapport à la réalité naturelle qu'il induit.

Le corpus étudié se limite volontairement aux textes écrits en français dans la seconde moitié du siècle, mais cela n'entame pas la solidité des conclusions, tant le travail sur les textes est probant et a valeur exemplaire. Pour mettre en évidence les difficultés rencontrées dans les différents projets des naturalistes, et les tensions qui résultent dans l'écriture de leurs discours, Nathalie Vuillemin a choisi d'examiner les études consacrées à certains corps naturels, qui par leur nature sont susceptibles d'éveiller les débats, non seulement sur des représentations concurrentes de la nature, mais aussi sur les modalités de son étude. Minéraux, fossiles, coquillages, zoophytes sont ainsi des objets privilégiés pour interroger les essais des observateurs. La réflexion est ordonnée en deux temps : le premier porte sur les tentatives de construction d'un savoir propre à saisir la réalité naturelle, le second porte sur les conflits des représentations liées à ces tentatives. L'activité du naturaliste consiste essentiellement à nommer et à décrire. Comment se forme un langage de l'histoire naturelle dans ces corollaires indispensables de l'observation ? L'examen des réformes proposées des nomenclatures et des classifications manifeste la volonté des savants de parfaire la langue des sciences, et des difficultés à concilier l'expression idéale des choses et la communication la plus large des connaissances (chap. 1). Les noms généraux laissent échapper les nuances des êtres, les tableaux systématiques semblent sans cesse débordés par une nature foisonnante. La description des êtres particuliers peut-elle seule se prévaloir d'une fidélité à l'objet ? En fait, la description nourrit les efforts de classification de certains savants en même temps qu'elle est informée par les catégories qui en sont issues. L'étude des choix que les savants font, dans les caractères présentés, les termes utilisés, l'ordre de présentation, l'étude des théories de la description et des qualités que doit remplir le bon observateur (chap. 2), permettent de manifester les tensions entre tableau d'ensemble et détail, vue superficielle et vue pénétrante qui suppose l'intervention de l'expérimentateur. Les débats autour de la logique des formes et du bon usage des comparaisons montrent comment le savant est rapproché de l'artiste pour penser les exigences de composition du discours d'observation. Les problèmes liés à l'invention d'un langage trouvent leur illustration dans l'étude précise que Nathalie Vuillemin fait de l'importante découverte de Trembley, notamment à travers l'écriture de sa correspondance avec Réaumur (chap. 3). En même temps que se constitue un langage, c'est un regard qui se forme. La seconde partie de l'ouvrage examine d'abord les options interprétatives des savants, le sens qu'ils donnent à l'ordre naturel, à partir des rapports entre le visible et l'invisible et du rôle que peut jouer l'expérience pour mettre à jour ce qui échappe au regard du savant (chap. 4). Les problèmes que posent l'étude des coquillages (comment classer ces corps incomplets, quelle part accorder à l'examen de l'animal informe ?) et la définition du minéral (selon que l'on privilégie l'approche visuelle ou l'analyse chimique) manifestent les hésitations des savants et les oppositions entre les tenants d'une science qui force la nature à répondre à ses questions et les défenseurs d'une nature dont les secrets doivent être respectés. Cette seconde partie parcourt donc les représentations à partir des textes scientifiques qui manifestent comment différents regards se posent sur la nature. Les différents sens que prend le « merveilleux » indiquent comment joue l'imagination dans l'appréhension des phénomènes naturels (chap. 5). Si la science moderne tend à discréditer ce qui alimente la superstition et la curiosité vaine, elle joue aussi avec les discours préexistants pour promouvoir par des stratégies d'écriture un apprentissage de l'in vraisemblable. Mais l'émerveillement face à la nature s'accroît aussi à proportion qu'augmentent les connaissances et un enchantement proprement scientifique naît de la lecture même que propose le savant. L'étude des différentes façons d'entendre la « contemplation » de la nature (attitude passive et spectaculaire, ou pratique véritablement scientifique qui engage à voir l'organisation au-delà des apparences) permet de manifester les tensions qui existent dans les discours apologetiques issus de la tradition physico-théologique

(chap. 6). Enfin, les expressions d'approches esthétiques sont abordées : comment les savants parlent de la « beauté de la nature » (chap. 7)? L'étude de l'évolution de l'ordre des cabinets de curiosité et des ménageries permet d'examiner les mises en scène de la nature ; c'est ici le mode d'exposition qui révèle le regard. La perspective cognitive induit également une spécification du sentiment esthétique.

La tension centrale qui anime ces discours de l'histoire naturelle consiste essentiellement dans le jeu entre l'extériorité des formes visibles et l'intériorité d'un processus. Il y a deux manières de dire et de voir la nature, selon que l'on examine les apparences des êtres naturels ou que l'on cherche à saisir leurs propriétés cachées. Mais cette tension n'apparaît pas seulement dans l'opposition entre les options méthodiques des différents savants et leur représentation de la nature (selon qu'on privilégie une patiente description des formes qui peut aller avec une tentative d'unifier la nature créée en produisant une synthèse finaliste, ou qu'on s'efforce de pénétrer les secrets de la production naturelle, qu'on quitte la *natura naturata* pour la *natura naturans*) ; l'intérêt des études précises et suivies de Nathalie Vuillemin est de montrer que cette tension joue à l'intérieur même des discours de chacun, et qu'elle détermine les jeux d'écriture, l'invention propre d'une poétique scientifique qu'ils mettent en œuvre. De ce point de vue, l'examen de textes dont le statut et la forme sont multiples (de la dissertation au traité, de la notice de dictionnaire à la correspondance) permet de mettre en évidence les évolutions de vocabulaire, les choix de mise en scène, la façon dont le savant place son regard pour déterminer son objet. L'ouvrage de Nathalie Vuillemin se propose bien d'étudier des « représentations de la nature », mais parce que celles-ci sont dégagées de la pratique de l'écriture du texte savant, il nous rend sensible à la façon dont le regard (celui du savant, mais aussi celui du lecteur) peut se former dans cette pratique. Tous les auteurs évoqués partagent manifestement une même fascination pour l'infinie variété de la nature, pour sa créativité toujours surprenante. La lecture de leurs textes, du foisonnement de leurs essais, est assurément d'actualité si elle éveille en nous un amour partagé de la diversité naturelle.

Denis de CASABIANCA

LITTÉRATURES

Jean-Christophe ABRAMOVICI (dir.), *Romanesque et Encyclopédie*, Valenciennes, PUV, 2010, 175 p.

Romanesque et Encyclopédie est un ouvrage constitué de onze études réunies par Jean-Christophe Abramovici. Il fait suite à la troisième journée d'étude sur l'*Encyclopédie* organisée à Valenciennes en 2006 par Madeleine Descargues-Grant et Sylviane Albertan-Coppola, qui présente d'ailleurs les travaux en préambule de cette publication. Inscrit dans un vaste projet dont l'ambition est d'étudier les sources et l'héritage de l'*Encyclopédie* et de définir les modes de transmission du savoir au fil des siècles, cet ouvrage invite à s'interroger plus particulièrement sur le lien entre savoir et littérature et à comprendre comment ces deux modes d'écriture s'articulent autour de la notion de vérité. Il est de notoriété publique que le roman est frappé de discrédit au 18^e siècle. Les fictions qu'il rapporte, considérées comme frivoles et invraisemblables, sont définies comme foncièrement mensongères et donc antinomiques à la quête de vérité que mènent les ouvrages savants. Au sein de l'*Encyclopédie*, l'ouvrage emblématique de la quête du savoir et de la vérité au 18^e, le terme « roman » est tenu en suspicion. Utilisé comme synonyme de récit fabuleux pour discréditer les discours scientifiques peu vraisemblables, le mot est porteur d'une connotation péjorative. L'écriture romanesque est même parodiée dans certains articles à des fins polémiques afin de discréditer des travaux scientifiques. C'est ce qu'étudie l'article « Roman et vérité dans l'*Encyclopédie* » dans lequel l'auteur montre que Ménuret de Chambaud a utilisé les procédés d'écriture romanesque pour critiquer les théories médicales de Boerhaave relatives aux maladies de peau. Connoté

péjorativement quand il est employé dans un sens figuré, le mot « roman » fait également l'objet de circonspection lorsqu'il est employé dans son sens propre. En effet, même lorsque les encyclopédistes comme Jaucourt abordent le roman en tant qu'œuvre littéraire, ils se montrent très réservés dans leurs jugements. D'ailleurs, à l'exception de la *Nouvelle Héloïse*, les romans du 18^e sont passés sous silence. En revanche, les romans plus anciens acquièrent une certaine légitimité, puisqu'ils sont considérés comme des objets de connaissance, informant leurs lecteurs sur la langue ou les coutumes d'antan. Cette conception du roman véhiculée par l'*Encyclopédie*, qui est loin d'être aussi catégorique qu'on pourrait le croire de prime abord, est bien analysée dans les deux premiers articles de l'ouvrage, intitulés respectivement « Enquête lexicale sur le terme "roman" » et « Roman et vérité dans l'*Encyclopédie* ». Le troisième article est consacré au *Monde moral* de Prévost. Colas Duflou montre que Prévost invente une forme hybride entre roman et encyclopédie. L'écrivain inaugure cette forme d'écriture avec son *Voyage du capitaine Robert Lade* dans lequel il compile des récits de voyage en ménageant des transitions romanesques entre les différents récits. Il rédige alors une sorte de « roman encyclopédique » dont il reprend la forme dans son *Monde moral*, lorsqu'il tente de dresser une encyclopédie des passions. Bien que les personnages et les situations évoqués par Prévost dans cet ouvrage soient romanesques, son œuvre se rapproche de l'écriture encyclopédique dans la mesure où il souhaite réunir dans un même recueil toutes les connaissances des passions que chaque homme possède de façon fragmentaire. Par l'invention de cette forme nouvelle, Prévost articule pleinement l'écriture encyclopédique et l'écriture romanesque, montrant que toutes deux peuvent œuvrer pour la quête de la vérité. Si les trois premiers articles de l'ouvrage s'intéressent avant tout à la conception du roman dans l'*Encyclopédie* ainsi qu'à la façon dont l'écriture romanesque est réinvestie dans l'écriture encyclopédique, que ce soit ou non dans une perspective polémique, les autres articles tendent plutôt à inverser la problématique pour montrer comment l'écriture encyclopédique influence et investit l'écriture romanesque. Ainsi Luc Ruiz et Annie Rivara, dans leurs articles respectifs, montrent comment l'entreprise encyclopédique trouve place dans les fictions romanesques de Jean Potocki et Du Laurens puisque ces écrivains mettent en scène des personnages animés par la même quête de savoir que les encyclopédistes. Qu'il s'agisse de Diègue Hervas, l'un des protagonistes du *Manuscrit trouvé à Saragosse* ou d'Arrétin, héros éponyme du roman de Du Laurens, ces « êtres de papier » ambitionnent de rédiger un ouvrage synthétique réunissant la somme du savoir contemporain. Les analyses de Luc Ruiz et celles d'Annie Rivara, extrêmement intéressantes, mettent en lumière une nouvelle facette de l'articulation entre roman et encyclopédie en montrant que l'encyclopédie est devenue, en soi, une matière romanesque. Les derniers articles, enfin, invitent à réfléchir à la façon dont l'écriture romanesque supplante l'écriture encyclopédique dans la quête de la vérité. Alors que la « sécheresse » et l'aspect théorique de l'écriture encyclopédique risque de faire tomber celle-ci en désuétude, les agréments de l'écriture romanesque garantissent la longévité du roman et en font la nouvelle forme de transmission du savoir et de la vérité. C'est ce que montre, par exemple, Catherine Grall lorsque, rapprochant la forme fragmentaire de l'écriture encyclopédique des fictions brèves, elle souligne que le conte a été, de longue date, un mode de transmission du savoir. C'est également ce que prouve Jean-Yves Tadié en analysant l'omniprésence du discours théorique et savant dans le roman anglais du 18^e, son étude introduisant en cela la réflexion menée par Siham Bellil sur le récit de voyage de *Tristram Shandy* et celle d'Anne-Gaëlle Weber sur le roman encyclopédique au 19^e siècle. Les onze articles réunis ici permettent donc d'étudier différents aspects des vases communicants entre l'écriture romanesque et l'écriture encyclopédique. Intéressants, ils invitent à porter un nouveau regard critique sur deux genres qui semblent de prime abord antinomiques mais dont on ne peut plus, après la lecture de *Romanesque et Encyclopédie*, remettre en question la dimension « transgénérique » définie par Genette.

Nadège LANGBOUR

Valerio CANTAFIO CASAMAGGI et Armelle SAINT-MARTIN, *Sade et l'Italie*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2010, 130 p.

Il semblerait que les affinités, bien connues, qu'entretient le libertinage sadien avec l'imaginaire gothique cher au roman noir aient malheureusement favorisé la mise en place d'une image réductrice de l'œuvre du marquis de Sade, systématiquement lue à l'aune des décors de *Justine* et des *Cent vingt journées de Sodome*. Car derrière le Sade obsédé par la clôture carcérale et les prisons de toutes sortes s'en profile un second bien différent, plus intéressant peut-être, un Sade solaire et plein d'allant, apôtre d'un libertinage en mouvement, lumineux et triomphal, qu'incarne dans son ultime œuvre la belle Juliette s'envolant sur les routes italiennes.

C'est le grand mérite du petit ouvrage de Valerio Cantafio Casamaggi et d'Armelle Saint-Martin que d'attirer l'attention du lecteur sur ce Sade méconnu, nourri, comme nombre d'autres écrivains avant et après lui, au grand rêve italien. L'influence pour la formation de l'œuvre des deux voyages dans la péninsule effectués par le marquis au cours de sa jeunesse – Venise en 1772, Florence, Rome et Naples en 1775-1776 – n'était pas complètement ignorée de la communauté sadienne, et l'on se doutait, depuis l'édition de l'*Histoire de Juliette* proposée par Michel Delon pour la Pléiade (1998), mais aussi celles du *Voyage en Italie* par Maurice Lever (1995) et, plus récemment, celle du *Voyage de Naples* par Chantal Thomas (2008), de l'influence fondamentale de l'expérience italienne dans la formation de la personnalité et des idées de l'écrivain : les liens unissant l'expérience biographique et l'écriture romanesque – Sade promenant son héroïne sur les traces de son propre périple –, l'enthousiasme pour l'esthétique baroque et la fascination pour le spectacle d'une nature destructrice, tout cela était ainsi déjà plus ou moins connu. L'intérêt de ce *Sade et l'Italie* est donc moins de nous faire découvrir le goût du marquis pour une Italie, par ailleurs utilement restituée dans sa réalité de l'époque, que de prolonger utilement le travail déjà effectué par ces deux auteurs sur les sources italiennes de Sade (voir l'article « Sade à Florence. Chroniques et faits divers italiens dans l'*Histoire de Juliette* », *DHS* n° 41), et de nous faire prendre la mesure de la profondeur et de l'ancienneté des liens qu'il entretient avec la péninsule. Liens familiaux, tout d'abord, avec une ascendance italienne, qui lui lègue une parentèle et des contacts utiles dans la péninsule. Liens mythiques ensuite, avec la figure ancestrale de la belle Laure chantée par Pétrarque, silhouette féminine qui ne cesse de hanter son imaginaire comme ses fantasmes érotiques – on est d'ailleurs tenté de souscrire à une hypothèse proposée en ces pages, et à lire dans la fugue de 1772, en compagnie du grand amour de sa vie, sa belle-sœur Anne-Prospère de Launay, fugue sans doute bien plus préparée qu'on ne l'a longtemps cru, la trace d'un « désir de vivre un amour absolu et teinté d'un érotisme puissant » pour marcher sur les traces du couple mythique –. Liens amicaux durables, enfin, forgés par la rencontre de personnalités avec lesquelles le voyageur de 1775-1776 se découvre des affinités profondes, qu'elles soient littéraires, culturelles ou libertines : le docteur Mesny, Ange et Sarah Goudar à Florence, Bernis à Rome, etc. Doit-on alors affirmer avec les auteurs que Sade n'aura vraiment été lui-même qu'en Italie ? Il est permis de le penser, tant l'image du marquis qui s'ébauche peu à peu semble éloignée de celle du « grand seigneur méchant homme » traditionnellement véhiculée. C'est d'ailleurs l'un des grands plaisirs de ce livre que d'y découvrir un Sade aussi séduisant, à l'esprit ouvert et curieux de tout, avide de jouir comme de se cultiver, un « Sade des Lumières » en quelque sorte, loin du reclus obèse prisonnier de ses obsessions et de sa frénésie érotique que la postérité a le plus souvent retenu.

Vincent JOLIVET

Yolande COSTE-ROORYCK, *Le pari fou de Louis-Sébastien Mercier dans le Tableau de Paris (1781-1789) et Le Nouveau Paris (1799) : un réalisme militant*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-Huitièmes Siècles », 2009, 440 p.

Le livre de Yolande Coste-Rooryck traverse courageusement la totalité des dix-huit volumes du *Tableau de Paris* et du *Nouveau Paris*, pour dégager chez Mercier un « réalisme militant », qui dit les choses pour éclairer à la fois, mais différemment, ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ont la puissance; il les retrace encore dans un examen de la mise en œuvre de ce dessein; il les retrace enfin dans un dernier parcours, le plus long, qui explore les failles et les doutes, et les options fondamentales de l'auteur, dans toute leur dynamique (une attention particulière est portée à l'avant- et l'après-1789). Mercier est ainsi montré dans sa complexité, sa verve, son énergie et son réel talent d'écrivain. Il est aussi confronté aux discours de ses contemporains (dont beaucoup sont opportunément cités d'après des anthologies récentes qui amorcent la comparaison) : si beaucoup partagent ses illusions, peu d'entre eux font preuve d'une démarche aussi prophétique de ce que seront la pensée et la littérature des deux siècles suivants. De ce livre parfois paradoxal, mais stimulant et nécessaire, retenons deux formules frappantes parmi bien d'autres sur Mercier : « Son mot d'ordre, c'est le désordre » (p. 70), « Son *credo* pourrait être : quand on voit, on peut » (p. 394).

Martine de ROUGEMONT

Pierre HARTMANN, *Rétif de La Bretonne. Individu et Communauté*, Paris, Éd. Desjonquères, coll. L'esprit des lettres, 2009, 255 p.

Avec cet essai ambitieux Pierre Hartmann engage une lecture totalisante, à dominante sociohistorique voire ethnographique, de l'œuvre de Rétif de la Bretonne, prise dans une dialectique entre individu et communauté. Il montre à la fois comment Rétif est divisé entre le désir d'autoréalisation et la nostalgie d'une communauté protectrice et tentaculaire, et comment ces pulsions pourraient se traduire exactement dans le langage et les réalités d'un vingt-et-unième siècle commençant.

Le parcours est balisé par des lectures d'œuvres particulières; que leur statut se veuille autobiographique ou romanesque ou utopique, l'A. montre l'instabilité de ces dénominations, leur réversibilité constante. « Famille patriarcale et communauté paysanne » : c'est *La Vie de mon père*; « la communauté perdue » : c'est le *Paysan/Paysanne*; « communautés fantastiques », *La Découverte australe* et *Les Posthumes*. Soit : mais l'A. ne se renferme jamais dans une seule de ces analyses, et presque toute l'œuvre de Rétif est mise en relation avec ces moments forts, chacun des textes entrant en résonance avec les autres.

Il en résulte un ouvrage parfois difficile, toujours original et stimulant, qui renverse bien des clichés, mais l'incontestable justesse n'exclut pas de nouvelles interprétations, à venir, de Rétif et de son œuvre. Voilà un ouvrage qui comptera désormais dans la bibliographie rétivienne.

Martine de ROUGEMONT

Emmanuelle HÉNIN (dir.), *Les Querelles dramatiques à l'Âge classique (17-18^e siècles)*, Louvain, Paris, Walpole MA, Peeters, coll. « La République des Lettres », 37, 2010, X-335 p.

Ce collectif ne concerne que partiellement le 18^e siècle. Car les querelles dramatiques sont nées avec le théâtre lui-même. En préambule de ce siècle, la querelle Caffaro-Bossuet sur la légitimité de l'art scénique aurait pu être mieux marquée, car elle alimenta ensuite une partie du discours contre le théâtre dans la société du temps, et pas seulement chez Rousseau. Ce volume s'intéresse surtout aux débats experts des protagonistes : auteurs dramatiques, comédiens, gens de lettres divers et journalistes. Ces querelles sont très souvent publicitaires sur les diverses scènes rivales de Paris. Pour ce qui est des auteurs et des journalistes, il n'y a rien de mieux que la mousse vite oubliée de la polémique pour exister et prospérer. Le 18^e siècle n'a pas ses Aubignac et ses Boileau, il se contente souvent d'un Fréron – oublié ici – ou d'un Marmontel. Les querelles les plus marquantes deviennent moins littéraires que politiques, telles celles des Bouffons, des *Philosophes* de Palissot ou du

Siège de Calais de Buirette de Belloy. Une large partie du recueil est consacrée aux querelles internes du petit monde des théâtres, Français, Italiens ou forains. Elles ont le mérite du spectaculaire, sinon de la variété. L'inflation du discours critique (p. 152) témoigne, par l'effet de brochures se répondant sans espoir de synthèse, que les affaires théâtrales sont au centre d'une certaine sociabilité mondaine parisienne, mais que la presse diffuse aussi à travers l'Europe. La *Correspondance littéraire* de Grimm informe tous les quinze jours les princes et les souverains étrangers de l'état des querelles générées au bord de la Seine : et ils s'y intéressent au point d'en acheter fort cher les nouvelles. Le débat critique sur les genres nouveaux – drames bourgeois ou tragédies à sujets nationaux – ou sur le statut de l'acteur et sur la forme de son art particulier n'est plus l'affaire des doctes comme au siècle précédent ; le moindre journaliste s'en veut l'expert. Le spectacle est moins sur la scène que dans les couloirs des théâtres et les cafés à la mode. Le volume proposé par Emmanuelle Héning est un utile ensemble qui rafraîchira les mémoires et ouvrira quelques perspectives. Une bibliographie générale n'eût pas été inutile.

François MOUREAU

Christoph JÜRGENSEN/Ingo IRSIGLER, *Sturm und Drang*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Profile, UTB 3398, 2010, 123 p.

Les travaux sur l'avant-garde littéraire des années 1770 (le *Sturm und Drang*) s'étaient multipliés dans les années 1970. Loin de n'étudier que le jeune Goethe, on avait alors exploré les œuvres d'auteurs encore négligés (on avait en particulier « (re)découvert » Lenz, et les Français René Girard et Elisabeth Genton y avaient grandement contribué), et d'éminents germanistes allemands (Walter Hinck, Andreas Huyssen ou Manfred Wacker en RFA, Peter Müller en RDA) avaient publié des ouvrages relativement brefs, qui constituaient des compromis utiles entre « manuels » d'enseignement supérieur, états de la recherche et présentation savante de perspectives nouvelles. Gerhard Sauder, dans les années 1980, avait apporté une contribution majeure à la compréhension du *Sturm und Drang* en y voyant une radicalisation et un retour critique des Lumières sur elles-mêmes, critiquées donc « de l'intérieur », et entériné ainsi la rupture avec la thèse de son « irrationalisme » si souvent formulée avant les années 1960. Plus récemment, Matthias Luserke avait fait fond sur cette analyse et esquissé un élargissement à un strasbourgeois francophone (Ramond de Carbonnières) et à Moritz (*Sturm und Drang*, Stuttgart, 1997).

De dimensions (abusivement?) modestes, le présent ouvrage se veut une brève et dense présentation. À la différence de ses devanciers, il n'apporte pas de nouvelles perspectives d'ensemble sur son objet, mais il rend compte honnêtement de nombreux aspects de la recherche, contient des analyses précises et multiplie les remarques, le plus souvent judicieuses, parfois expéditives. Comme bien d'autres ouvrages qui se multiplient depuis quelques années, il entend répondre aux besoins pédagogiques engendrés outre-Rhin comme ailleurs par la « réforme LMD ». De fait, il ne cesse jamais d'être lisible et pourra rendre des services aux étudiants. Mais la bibliographie laisse perplexe. Précédée d'un surtitre obscur, « Serviceteil », qui signifie peut-être « service après-vente » en néovolapük supposé académique, elle ignore superbement toute la recherche étrangère, qui existe pourtant à ce qu'on dit, y compris « classique » et traduite en allemand (Roy Pascal). De France, elle ne connaît que Bourdieu et Genette, théoriciens fort estimables mais dont la présence dans une « trousse d'urgence » sur le *Sturm und Drang* ne s'imposait peut-être pas vraiment. À l'époque d'« Erasmus », seule contrepartie positive des récentes « réformes », ce localisme réducteur a quelque chose d'anachronique. Ladite bibliographie ne remonte d'ailleurs pas non plus au-delà des toutes dernières décennies. Faut-il vraiment suggérer aux étudiants « globalisés » qu'il n'existe de germanistique qu'en Allemagne et que cette jeune discipline, ainsi géographiquement circonscrite, les contemple du haut de ses quelque trente ans d'âge ?

Gérard LAUDIN

Roland KREBS, *Johann Wolfgang Goethe*, Paris, Belin, Voix allemandes, 2010, 256 p.

C'est dans l'excellente collection en format semi-poche dirigée par Michel Espagne que nous parvient ce volume consacré au plus prestigieux des écrivains allemands. Rendre compte en un nombre restreint de pages de la totalité de l'œuvre goethéenne est une gageure brillamment remportée par l'auteur d'*Helvétius en Allemagne*, qui fait le choix judicieux d'intégrer les indispensables éléments de biographie à la description et à l'interprétation de l'œuvre (ne sont éliminées, sinon totalement passées sous silence, que les spéculations scientifiques de l'auteur d'une théorie des couleurs). Au fil du texte se voit corrigée l'image convenue de l'*Olympien* : à l'opposé du sage hautain et distant se profile un Goethe inquiet et fébrile, un auteur souvent en butte à l'incompréhension de ses contemporains et entretenant avec la si riche histoire de son temps un dialogue permanent mais souvent rugueux. L'immense courbe de la vie et de l'œuvre goethéenne est distribuée en une dizaines de chapitres permettant d'en saisir à la fois la profonde unité et la prodigieuse diversité. Toutes les œuvres importantes du grand weimarien font l'objet d'une présentation qui en décrit précisément la forme (souvent déroutante) et en explicite l'arrière-plan (esthétique, politique, symbolique) avec une clarté qui force l'admiration, et dont l'objectivité ne masque ni n'entrave des options herméneutiques, voire des choix idéologiques discrètement mais fermement assumés. Compte tenu de la datation goethéenne (1749-1832), les dix-huitiémistes liront avec intérêt et profit une synthèse particulièrement éclairante quant à la position évolutive du poète relativement aux Lumières à l'époque de leur tournant.

Pierre HARTMANN

Alexis LEVRIER, *Les journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »*, préface de Françoise GEVREY, Paris, PUPS, coll. Lettres Françaises, 2007, 521 p.

Le « Collectif de Grenoble » recensait en 1982 cent douze « journaux » inspirés de près ou de loin par le *Spectator* d'Addison et Steele, parus en langue française entre 1711 et 1789 – dont beaucoup n'avaient eu que quelques numéros, voire un seul. Alexis Lévrier a voulu concentrer sa recherche sur une première vague, du *Misanthrope* de Justus Van Effen (1711-1712) au *Cabinet du Philosophe* de Marivaux (1734). Pour resserrer son corpus sur onze titres, il en a examiné quelques dizaines d'autres dont il nous rend compte avec précision. Qu'est-ce qu'on appellera un « journal de spectateur » ? : une publication annoncée comme périodique, qui s'adresse au lecteur à la première personne (souvent à plusieurs voix fictives ou réelles, et le plus souvent anonymes), et qui traite de sujets divers avec une intention morale. Dans ce cadre-là, c'est en effet tout un « monde » qui apparaît, avec ses pratiques palimpsestiques (toutes les modalités évoquées par Genette s'y présentent), ses balourdises parfois, ses excentricités plus ou moins voulues, sa fantaisie... L'A. examine chaque prestation avec intérêt, multipliant les citations, s'attachant particulièrement aux réseaux qui lient chaque auteur à la source anglaise d'abord, puis au *Spectateur français* de Marivaux. Marivaux est bien le protagoniste de l'histoire, celui qui crée ce que l'on n'ose pas appeler un genre; et la preuve de son éminence est le fait que Van Effen, l'initiateur de 1711, se place dans la nouvelle obédience avec son *Nouveau Spectateur français* dès 1723. Mais chaque auteur le plus éphémère a son rôle à jouer dans ce vaste et fascinant tourbillon où le lecteur se laisse entraîner avec bonheur.

Martine de ROUGEMONT

Ann LEWIS, *Sensibility, Reading and Illustration. Spectacles and Signs in Graffigny, Marivaux and Rousseau*, Londres, Legenda, Modern Humanities Research Association and Maney Publishing, 2009, XVIII-291p., 70 illustrations.

Cet ouvrage complexe, savant et inventif croise sans relâche les disciplines et les temps : l'A. travaille sur la réception, sur la façon dont les textes l'induisent, sur la pratique de la

lecture, sur les lectures historiques jusqu'à nos jours, et notamment sur la façon dont l'illustration, ici des romans, découpe le texte, l'oriente, le colore, à travers trois siècles...

La démarche critique ne va pas sans quelque excès : un premier chapitre qui aborde les interprétations successives de la « sensibilité » du 18^e siècle aboutit à peu près à renoncer à toute définition, et constate ensuite qu'il en allait déjà de même à l'époque, où la notion de sensibilité est évidemment centrale, mais ne peut être réduite à aucune version unitaire, même chez un auteur donné. Chaque avancée et chaque recul sont motivés et illustrés, mais on tire une certaine frustration de cette trentaine de pages, même si l'on a beaucoup appris.

Suit un court chapitre sur les *Lettres d'une Péruvienne*, avec un intéressant complément sur la *Suite* publiée par M^{me} Morel de Vindé en 1797, où l'image éveille une sensibilité « sentimentale » alors qu'elle était plutôt, chez M^{me} de Graffigny, le lieu d'une formation esthétique de l'individualité (pour simplifier).

Presque les deux tiers du livre sont consacrés à *La Vie de Marianne* et *La Nouvelle Héloïse*. Des tableaux utiles font ressortir la richesse des illustrations et les orientations de lecture qu'elles proposent par le choix autant que par le graphisme des « scènes » ou « tableaux », tenant parfois un discours qui nous semble contraire aux intentions de l'auteur lui-même, dès les premières éditions illustrées, et combien davantage de nos jours quand le roman de Marivaux, par exemple, se charge d'érotisme aux dépens du pathétique. Pour Rousseau, Ann Lewis rebondit des illustrations vers une relecture toute personnelle du roman et de ses incohérences intrinsèques, entre la première moitié centrée sur les individus purs et passionnés, et la seconde sur les communautés recréées qu'elle voit comme manipulatrices et finalement désespérantes.

Mais on ne peut résumer la complexité et le caractère stimulant, voire roboratif, d'une démarche très consciente et qui assume ses choix provisoires, tout en se situant avec une grande intensité dans le moment actuel de la recherche. On peut certainement beaucoup attendre de cette chercheuse.

Martine de ROUGEMONT

José Manuel LOSADA GOYA (dir.), *Métamorphoses du roman français. Avatars d'un genre dévorateur*, Louvain, Peeters, 2010, 316 p.

Ces actes d'un colloque, tenu à l'Université Complutense de Madrid, suivent les transformations d'un genre qui n'est pas corseté par une poétique *a priori*. En vingt-cinq articles et presque neuf siècles, ils mènent de Chrétien de Troyes à François Cheng et Alain Nadaud. Cinq articles concernent plus particulièrement le 18^e siècle. Les *Illustres françaises* de Challe (1713) sont situées entre histoire tragique et roman comique et le dispositif d'encadrement y est mis en valeur. Voltaire utilise des formes classiques pour confronter des naïfs au désordre du monde et dénoncer ainsi les préjugés. Le cercle d'Épinay, composé de Diderot, Rousseau et M^{me} d'Épinay, apporte une contribution majeure à l'évolution du roman épistolaire, dans la tension entre unité de style et polyphonie. Deux communications enfin proposent de larges synthèses. Le maître d'œuvre de la rencontre risque un genre romanesque comme « contrepoint idéaliste » à la philosophie des Lumières : aristocratie de Marianne, vertu de Julie et de Virginie portée jusqu'au mysticisme et au sacrifice. Ces figures féminines s'opposeraient à l'existentialisme des Lumières. Mais Marianne ne va pas sans Jacob. Entre Rousseau, Chateaubriand et Senancour, enfin, se joue un brouillage dans la poétique des genres. Les catégories de récit, de poème en prose, de mémoires, d'essai se mêlent et produisent toute une variété de greffes. Plutôt que raconter les aventures de sa vie, René préfère rendre « les sentiments secrets de son âme ». Les modalités du moi l'emportent sur le roman-monde et la traversée des océans. La vignette de couverture montre Saturne, dévorant son enfant, une des œuvres saisissantes de Goya au Prado. La teneur des actes suggère une transformation agitée, souvent polémique, moins tragique.

Michel DELON

Flora MELE, *Le Théâtre de Charles-Simon Favart. Histoire et Inventaire des manuscrits*, préface de François MOUREAU, Paris, Honoré Champion, coll. Les Dix-Huitièmes Siècles, 146, 2010, 258 p.

On connaissait l'existence de pièces manuscrites de Favart, on ignorait leur nombre et leur intérêt. Flora Mele fournit un inventaire renouvelé et détaillé du répertoire, et ouvre de premières pistes à sa lecture. On peut dire, comme François Moureau dans sa préface, que Favart a conservé des compositions successives, des plans, des états de pièces d'où il pourrait tirer de nouvelles compositions, comme un *zibaldone* de *commedia dell'arte*, regorgeant de matières à improvisations.

L'inventaire des manuscrits a ses pièges, dus à la ductilité des textes et à leur caractère fragmenté : ici, le n° 6.5 appartient au même scénario que les 18.6 et 18.8, le n° 51 est un « remake » du n° 47, etc... On aurait aimé, par ailleurs, un index des titres, pour passer plus facilement des commentaires aux descriptions. Mais comme le souligne avec humour Flora Mele, le foisonnement est tel qu'il faudrait être un ordinateur pour trier d'emblée toutes ces richesses. Telle quelle, cette première étape sera précieuse pour tous les chercheurs qui s'intéressent au théâtre du 18^e siècle.

Martine de ROUGEMONT

Émilie MOSSÉ, *Le Langage de l'implicite dans l'œuvre de Crébillon fils*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-huitième siècles » n° 132, 475 p.

Petit Crébillon est devenu grand. Le petit conteur a quitté l'entresol des *minores* pour siéger au côté des écrivains majeurs du 18^e siècle, ceux dont le sens de l'œuvre est en perpétuel débat. Ainsi a-t-on successivement vu en Crébillon fils un héraut de la morale (H.-G. Funcke), un maître de l'ambiguïté (B. Fort), un pionnier de la philosophie militante des Lumières (C. Dornier) et suprême ironiste (V. Guéraud). E. Mossé choisit de creuser ce dernier sillon en replaçant l'œuvre de Crébillon dans une perspective comique, et constate que la notion d'implicite est à la croisée de plusieurs chemins interprétatifs : à la fois exigence mondaine et élément du dispositif érotique, l'implicite est aussi un procédé comique, et l'étudier, comme se propose de le faire E. Mossé, c'est aborder Crébillon comme un écrivain complexe partagé entre perfection et dérision, prenant appui sur les règles anciennes pour inventer des formes nouvelles. Forte de cette hypothèse que l'implicite régit et organise l'écriture de Crébillon, E. Mossé aborde d'abord la dimension sociale en étudiant l'inscription aristocratique de l'implicite (I), avant de comprendre son rôle dans la conversation mondaine (II), puis dans le roman (III). Tout chez Crébillon, décor, choses, personnages, semble à ce point traversé par l'implicite, éléments d'un « univers réduit à l'épure » (IV), que se pose la question de l'inachèvement et de la participation du lecteur à la construction du sens. La dernière partie de cette belle étude est consacrée à l'élaboration d'un « art poétique de Crébillon » (V). Cette étude ménage une belle entrée et propose une visite intelligente dans l'œuvre complexe et subtile de Crébillon.

Nicolas VEYSMAN

Martial POIRSON (dir.), *Perrault en scène, Transpositions théâtrales de contes merveilleux, 1697-1800*, Éditions Espaces 34, « Théâtre du 18^e siècle », 335 p.

La recherche dix-huitiémiste s'est engagée depuis quelques années dans le défrichage d'un domaine de recherche relativement peu exploré jusqu'alors, celui des réécritures et transpositions pour la scène des contes merveilleux en vogue depuis la fin du 17^e siècle. Cet ouvrage collectif, dirigé par Martial Poirson, avec la collaboration d'Angela Braitto, Jeanne-Marie Hostiou, Judith Le Blanc, Jean-Charles Léon, Benjamin Pintiaux et Jean-Yves Vialleton est consacré aux adaptations dramatiques de quatre contes de Perrault : *Cendrillon*, opéra-comique d'Anseume, musique de La Ruelle (1759), *Le Petit Poucet*, comédie-proverbe de Carmontelle (1769), le canevas du ballet-pantomime de Jean-François Mussot dit

Arnould, *Le Chat botté* (1770), et l'opéra-comique *Raoul Barbe bleue* de Sedaine et Grétry (1789). Ce premier volume d'une série en préparation chez le même éditeur constitue une édition critique tout à fait précieuse, non seulement pour l'établissement des textes mais aussi pour la richesse des notices et des annexes, avec un inventaire des pièces tirées des contes de Perrault, et des abrégés des contes et des réécritures aisés à exploiter pour les futures recherches sur la technique et la poétique de l'adaptation dramatique à cette époque. La dense introduction de Martial Poirson vaut d'abord comme brillante synthèse des recherches actuelles sur le conte de fées et le conte oriental; il révèle également l'indiscutable prépondérance de Perrault dans le champ des réécritures scéniques de la seconde moitié du siècle et en signale les enjeux idéologiques et esthétiques relatifs à l'ironisation du merveilleux et à la subversion joueuse d'une matière reçue comme conservatrice par le 18^e siècle, en dépit de son affichage « moderne » à l'époque de son entrée en littérature. Il nous offre parallèlement une précise poétique du « conte dramatique » selon transpositions, variations, procédés de distanciation et parodies, ces dernières colorant le genre d'un humour souvent grinçant et « politiquement incorrect ». L'analyse bénéficie d'ailleurs d'un éclairage efficace par la postérité du conte dramatique aux 19^e et 20^e siècles.

Au titre des réflexions suscitées par ce beau travail, on pourrait s'interroger sur le différé de la prise en charge de Perrault par la scène (à l'exclusion de M^{me} d'Aulnoy, qu'on réédite pourtant autant que lui durant le siècle), alors que le conte oriental y passe presque aussitôt, à la Foire ou chez les Italiens. Voir ici le répertoire joint au volume 4 de la revue *Féeries* : « le conte à la scène : enquête sur une rencontre (17^e-18^e siècles) » – disponible en accès libre sur le site revues.org – et les remarques de Christelle Bahier-Porte dans son introduction. On peut aussi se demander ce qu'il faut penser de la reprise « orale » sur la scène d'une matière hissée au rang de littérature par les Modernes à partir de sources « populaires » mais aussi d'une circulation écrite en cours depuis Straparole au moins. Le colloque de Grenoble *Le Conte en ses paroles* (Paris, Desjonquères, 2007) avait ouvert la voie dans cette direction d'une approche des modes énonciatifs du genre, tant dans l'écrit qu'à la scène. Poursuivre dans cette direction permettrait peut-être de tisser un lien avec la scénarisation du métier d'artiste-conteur qui caractérise le « renouveau » du conte aujourd'hui sous l'étiquette provocatrice de « littérature orale ».

Outre cette préface, on tire grand profit de la notice de J.-Ch. Léon consacrée au genre de l'opéra-comique et au phénomène de l'édition des partitions musicales au 18^e siècle : la *Cendrillon* d'Anseaume et La Ruette est ici accompagnée de la partition et d'une notice sur ses sources. La notice du *Petit Poucet* (A. Braitto et M. Poirson), outre la fine interprétation qu'elle présente du « moralisme sensible » de la pièce, livre par surcroît une petite monographie sur Carmontelle et le proverbe dramatique. La dense notice consacrée au *Chat botté* (A. Braitto, M. Poirson, B. Pintiaux) présente efficacement le genre de la pantomime et propose une réflexion sur la représentation des animaux à la scène. Quant à celle de J.-Y. Vialleton sur *Barbe-Bleue*, elle dégage une intertextualité médiévale à l'œuvre en surimpression du conte de Perrault et propose une lecture « politique » suggestive d'une pièce mal reçue et mal jugée par les contemporains.

On recommande vivement la lecture de ce bel ouvrage qui vaut autant pour la neuve matière éditée que pour l'originalité de ses approches critiques.

Jean-François PERRIN

François ROSSET et Dominique TRIAIRE (dir.), *Jean Potocki ou le Dédale des Lumières*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2010, 388 p.

Après la publication en 2004 de la grande biographie de Potocki et l'achèvement, deux ans plus tard, de l'édition en six volumes des œuvres complètes chez Peeters, les architectes de ces travaux ont réuni les meilleurs spécialistes afin de poursuivre sur nouveaux frais des pistes nouvelles dont ce collectif apporte les conclusions. Les archives de Kiev ont fourni des matériaux

biographiques nouveaux et quelques œuvres inconnues (données en annexe, p. 185-201). La rencontre avec Herder à Karlsbad est aussi un apport important pour la biographie. Diverses études sur des aspects parfois peu connus de la production multiforme de Potocki précèdent une copieuse dernière partie consacrée au *Manuscrit trouvé à Saragosse*, dont l'édition des œuvres complètes a permis de suivre l'élaboration complexe. Les études sur cette « machine utopique à tordre le droit » (Yves Citton) vont de la philologie aux études thématiques qui balaient cette œuvre en forme de labyrinthe dont le génie est dans une espèce de lumière noire, que définit fort bien un « style géométrique » orné de figures dont Jean-Marc Rohrbasser fournit quelques clés. Un volume passionnant et original sur ce météore des Lumières.

François MOUREAU

Frank SALAÜN, *Le genou de Jacques. Singularité et théorie du moi dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Hermann, 2010, 172 pages.

Dans son nouvel ouvrage, Frank Salaün interroge, page après page, et de question en question, la philosophie des singularités, et le moi en son centre, propre à Diderot. Première question, Comment dire ses singularités si l'on refuse l'existence d'un moi permanent ? À l'insistance rousseauiste sur l'individualité en tant qu'identité personnelle, Diderot substitue une individualité naturelle faite d'un complexe de rapports. Le moi est donc avant tout relationnel : il n'est qu'une forme de vie passagère avec son organisation, particulière, ses habitudes, sa mémoire. C'est un moi réseau, une collection de moi prise dans l'infinie variété des expériences.

Ainsi Diderot écarte d'emblée la question ontologique relative à quelque chose qui existe au fondement de l'individu qui parle ; question abstraite à ses yeux, donc vide de sens. La seconde question en découle : à quelles conditions existe-t-il quelque chose comme un moi ? Là encore, il répond que le moi n'est ni permanent, ni transparent à soi, mais qu'il est pris dans l'organisation et l'histoire individuelle de chacun. Seul compte l'individu et son histoire personnelle, en tant qu'ensemble en mouvement et qui se modifie à la façon d'un organisme se régénérant sans perdre certaines de ses qualités acquises par l'expérience. Ce qui explique que le moi existe souvent de manière automatique : il est ainsi mené par des tendances fortes liées à son organisation et à son histoire. Alors quels concepts pour définir le moi ? C'est là où la réponse de Diderot paraît tout à fait matérialiste : le moi est le produit des concepts qui donnent corps à la vie, l'habitude, la mémoire, la modifiabilité, l'expérience, et de toutes choses qui rendent compte de la multiplicité du réel.

Mais reste une question énigmatique au regard de cette vision du moi : comment peut-on être Rousseau, un être qui se veut au plus profond de lui-même et dont l'attitude inquiète ? C'est où le dialogue, dans *Le Neveu de Rameau* entre MOI et le Neveu prend toute son importance : il permet de constituer une théorie de la formation des individus, en réponse à cette énigme. Diderot dresse ainsi, face à un Neveu cynique jusqu'à l'abjection, le portrait d'un MOI héroïque, loin de toute servitude, donc soucieux des valeurs les plus naturelles, et se mettant à distance des mœurs corruptrices. C'est une manière de ne pas laisser à Rousseau le monopole de la bonté morale, sans pour autant ontologiser le moi. Diderot s'en tient ainsi à la croyance en la moralisation de l'homme par la culture au sein d'une économie des interactions.

Jacques GUILHAUMOU

Jean-Paul SERMAIN, *Métafictions (1670-1730). La réflexivité dans la littérature d'imagination*, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », n° 65, 2002, 461.

Alors que cela a pu être fait de façon systématique pour d'autres siècles, aucun ouvrage n'avait jamais affronté l'autoréflexivité dans le roman au 18^e siècle. Ce livre est consacré au roman des 17^e et 18^e siècles : il prend en compte autant de chefs-d'œuvre consacrés que de textes beaucoup moins connus. La Métafiction renvoie à un dispositif textuel qui

incite le lecteur à mettre en doute sa propre confiance dans l'énoncé romanesque. Si une part substantielle est dévolue au conte de fées, le paradigme du récit fictionnel critique à l'égard de la fiction est reconnu dans le *Don Quichotte*. La disponibilité plastique du roman à cette période fait de celui-ci un véritable laboratoire d'essayage de formes. « Nouvelle », « Conte », « Mémoires », le roman se présente à l'époque de la Querelle des Anciens et des Modernes sous une succession d'étiquettes. La « Fable » (certes leurre et illusion, mais non pas à récuser : La Fontaine est fondateur) est toujours en tension avec la « Métafiction » (dimension de conscience distante du rôle joué, notamment signalisation discrètement explicitée de mensonge ou d'artificialité de la part du producteur marionnettiste). Le roman (anti-roman) est conjointement héritier d'une conception de la « fable » riche de sa propre autocritique (voir Fontenelle en 1724), et de *Don Quichotte*. À la fois il assume la dimension d'illusion produite (sa vocation) et il prévient le lecteur qu'il l'illusionne et, se jouant des licences autorisées par le genre, décompose et recycle des conventions, des savoirs, des contenus narratifs : Robert Challe, Lesage, Marivaux. La leçon de ce qui se joue au niveau du protagoniste don Quichotte (ou encore du visionnaire de Desmarests) se reflète au niveau du lecteur du roman (transfert pragmatique). Depuis Courtlitz de Sandras et même avant lui, le lecteur est dès lors appelé à comprendre, grâce à ce qu'il lit, la nature de l'effet que produit le texte sur son lecteur; il recueille une prime de plaisir à apprécier comment le narrateur (ou le Préfacier) se débrouille pour vendre sciemment le mensonge (su comme tel par tous : trompe-l'œil) comme vérité. Dès lors la prouesse et la performance narratives seront appréciées à leur juste valeur par qui (lecteur éclairé) accepte d'admirer la prestation offerte (sans plus s'offusquer naïvement de se voir offrir des vessies pour des lanternes). Le lecteur accédant à l'âge adulte est amené à assumer le position qui lui permet d'accepter son plaisir tout en reconnaissant qu'il fait ainsi des concessions (démission assumée) vis-à-vis de l'exigence de véridiction, d'authenticité ou de sincérité. Ce lecteur est réhabilité par le fait qu'il a réfléchi sur la nature du plaisir qui est le sien. Tout l'embarras d'une époque de (re) création romanesque réside dans l'évaluation d'une reconnaissance d'effet de vraisemblance conciliable avec une éducation du lecteur mûr apte à reconnaître la présence de la théorisation, dans le roman, de la prédiction des modes de l'aventure sa propre réception. Les utopies de Veiras et Foigny, les Persans de Montesquieu, les romans de jeunesse de Marivaux jouent ici un rôle éminent. Mais aussi le conte voltairien apparemment dominé par l'ironie difformante devrait être réapprécié sous ce ré-éclairage : ainsi le « Nègre de Surinam » de *Candide* (la difformité remarquable du ch. 19). Le Comte de Gabalis de Villars met en scène un personnage réfutant la superstition et intégralement illusionné pouvant valoir pour figure des pouvoirs auto-hypnotiques de sa propre parole. Mais le protagoniste de l'abbé Bordelon revêt aussi un rôle central. Or le lecteur éduqué par le *Don Quichotte* est appelé à mesurer la supériorité de la distance qu'il a, lui, au moins acquise. Le conte de fées moderne instaure une double scène : d'une part une scène fabuleuse, et une composante autocritique intégrée. Chez Perrault (on est pourtant déjà à contre-courant de l'esthétique classique) et surtout ses héritiers, le conte de fées (recyclage assumé) joue avec son statut de non-modernité et suggère un questionnement de la part du lecteur actif. Marianne de Marivaux et Schéhérazade des *1001 Nuits* d'Antoine Galland (lien entre narration et lien social) séduisent pareillement l'une et l'autre par l'art brillant de leur récitation. Les leçons des deux formes, celle, apparemment archaïque, du conte, et celle du roman renouvelé et modernisé, convergent. L'essai réussi de Sermain nous rappelle cette vérité fondamentale : une des vocations de la littérature consiste à faire réfléchir sur le processus fictionnel et sur la crédulité en l'illusion fictionnelle. Il reste à établir d'une part que cette attitude (certes démontrée de façon fort probante dans cet ouvrage) soit véritablement prédominante et qu'elle vaille comme caractère majeur du roman de cette période particulière – plutôt que de n'importe quelle autre ? Certes une opposition schématisée avec une conception simplifiée d'un roman du 19^e siècle, réaliste et naturaliste, serait de nature à justifier la pola-

rité historique instaurée. Sans nécessité à se faire la partie aussi facile, *Métafictions* met en évidence un paradigme ou une modalité majeurs et représente une contribution riche et décisive à l'histoire du roman et à sa théorie.

Jacques BERCHTOLD

Catriona SETH (dir.), *Imaginaires gothiques. Aux sources du roman noir français*, Paris, Desjonquères, 2010, 262 p.

Ce passionnant volume tente de cerner les contours et les figures d'une littérature qui ne l'est pas moins : le *gothique* qui envahit la fin du dix-huitième siècle sous l'influence de l'Angleterre, Ann Radcliffe en tête. Les multiples avatars français rencontrent un insatiable lectorat, désireux de se faire peur en s'engouffrant dans les noirs souterrains de la psyché (Maurice Lévy, « Du roman gothique au roman noir : traductions, illustrations, imitations, pastiches et contrefaçons »). D'emblée objet d'épigrammes de la part de certains contemporains, cette fiction n'a été qu'assez peu étudiée par la critique moderne et ce recueil comble heureusement un vide. On peut voir cette inspiration littéraire comme une « revanche de l'imagination à la fois sur la Raison triomphante des Lumières et sur les débordements d'une Histoire qui paraît s'emballer » (Catriona Seth). Le refus de la rationalité convoque fantômes et créatures de cauchemar que le siècle qui s'achève a tant cherché à faire sortir du cadre mental, tandis que les événements de l'heure tendent à bouleverser la temporalité et à encourager la veine uchronique – tournée vers un Moyen Âge de fantaisie.

S'il n'est pas à proprement parler un genre, le gothique impose néanmoins sa coloration singulière et son répertoire de lieux, où figurent en bonne place les sombres cryptes et les donjons où de blanches héroïnes traînent leurs fers. La topographie, lourdement symbolique, est essentielle et informe prioritairement sur cet imaginaire (Michel Delon, « Le château, ou le lieu de la crise » ; Joël Castonguay-Bélanger, « Histoire naturelle et surnaturelle : les profondeurs gothiques de la mine de sel » ; Catriona Seth, « À flanc d'abîme, à flanc d'énigme »). C'est un espace romanesque qui vise au sublime mais s'établit moins sur les cimes que dans les catacombes. Une telle option se comprend précisément par l'importance de l'Histoire : ces ossuaires, ces ruines invitent à la rétrospection. Comme l'écrit justement M. Delon, « le château a une mémoire ». En ces temps troublés où sont mis à sac les témoins architecturaux de l'Ancien Régime – religieux et nobiliaires –, ils envahissent la littérature, sous une forme plus ou moins effrayante, et non sans ambivalence.

La dimension politique de la veine gothique est en effet souvent affirmée. Si la pente anticléricale n'est pas toujours manifeste dans la fiction française, alors qu'elle imprègne nombre de textes d'outre-Manche, on y décèle de nets traits relevant de la critique sociale, y compris dans les romans à vocation morale ou sentimentale (Roland Virolle, « Madame de Genlis, Mercier de Compiègne : gothique anglais ou gothique allemand » ; Jérémie Grangé, « *Les Chevaliers du cygne* de Madame de Genlis : la politisation du roman gothique »). Mais c'est surtout la période révolutionnaire, et notamment celle de la Terreur, coïncidant avec la plus grande vogue du gothique, qu'il paraît tentant d'associer avec cet imaginaire sanglant : à époque violente sa contrepartie littéraire (Katherine Astbury, « Du gothique anglais au gothique français : le roman noir et la Révolution française »). Germaine de Staël voyait cependant dans la fascination pour le meurtre, qu'elle observait dans la production romanesque comme dans la réalité des événements, une relation de cause à effet inverse : c'est par l'accoutumance à la délectation livresque de la souffrance que le déchaînement des pulsions criminelles a pu se réaliser – Marie-Antoinette, héroïne gothique, en ayant fait les cruels frais (Stéphanie Genand, « La reine flétrie. Politique du gothique chez M^{me} de Staël »). Du reste, le supplice féminin est, dans cette littérature, structurel et peut-être – légère réserve – peut-on s'étonner de l'absence à peu près totale de Sade dans ces pages.

Maurice Lévy rappelle très pertinemment le jugement d'André Breton sur cette sensibilité « pathognomonique du grand trouble social qui s'empare de l'Europe à la fin du

18^e siècle ». Elle ne date pourtant pas de cette étroite période, même si celle-ci y porte à l'incandescence ce curieux imaginaire gothique. En amont, on sait qu'un Jean-Pierre Camus et son *Amphithéâtre sanglant*, ou l'abbé Prévost, entre autres, ont exploité cette veine ténébreuse. En aval, au 19^e siècle comme au 20^e (Maud Dubois, « Entre convention et discours critique : présence du roman noir dans deux romans ; Jacques David « *Melmoth réconcilié*, ou le gothique "repris" » ; Gilles Ernst, « Les châteaux hantés de Georges Bataille ») ce désir de noirceur et de châteaux perdure.

Anne RICHARDOT

Jacques SCHERER, *Molière, Marivaux, Ionesco... 60 ans de critique*, articles réunis par Colette SCHERER, Saint-Genouph, Librairie Nizet, 2007, 362 p.

Le 18^e siècle a une part modeste (9 articles sur 54) dans ce recueil d'articles de Jacques Scherer, créateur des études théâtrales en France. L'A. a consacré, dans son enseignement et dans ses livres, une place importante à Marivaux, Voltaire, Beaumarchais et Diderot, mais il restait peu de morceaux épars. Les spécialistes et les curieux se réjouiront surtout de retrouver l'inclassable « Théâtre et anti-théâtre au 18^e siècle », un texte fondateur de 1975, et seront touchés par la brève introduction de Martine de Rougemont qui compare Scherer l'inventeur de la « dramaturgie classique », et Scherer le théoricien du « vrai-faux », aux deux Diderot, du drame et du paradoxe. L'ensemble du recueil foisonne en aperçus stimulants, tant méthodologiques que littéraires et dramaturgiques.

Marie WANG

ARTS ET MUSICOLOGIE

L'Antiquité rêvée innovations et résistances au 18^e siècle, Paris, musée du Louvre, hall Napoléon, 2 décembre 2010-14 février 2011. Catalogue Gallimard et musée du Louvre, Paris, 2010, sous la direction de Guillaume FAROULT, Christophe LERIBAUT et Guilhem SCHERF, essais de Marc FUMAROLI, Thomas W. GAETHGENS et Christian MICHEL, 501 p., 157 n^o reproduits et ill. de comparaisons, index et bibliographie.

L'exposition avait pour but de montrer en trois parties la montée en puissance des thèmes antiques à partir de 1720 essentiellement et l'engouement européen pour l'antique qui s'en suit dans toute l'Europe, principalement à partir de l'Angleterre et de l'Allemagne mais aussi de la France qui occupe une place importante grâce à Caylus. Elle était accompagnée par un substantiel catalogue très soigné et richement illustré en couleurs.

Le catalogue débute par des préfaces, celle de Roberti Poli, président d'ENI, mécène de l'exposition qui doit être remercié et celle d'Henri Loyrette, président-directeur du musée du Louvre. Elles sont suivies de cinq autres préfaces qui traitent chacune d'un point particulier de ce renouveau et qui, réunies, donnent un panorama de la question : Marc Fumaroli est l'auteur du « Retour à l'antique : la guerre des goûts dans l'Europe des Lumières », Christian Michel du « Mythe de la régénération de l'art du 18^e siècle », Thomas W. Gaethgens du « Classicisme et néo-classicisme à Rome, Londres et dans les pays germaniques », Guilhem Scherf de « Tout est bon dans le grec : la sculpture et le goût grec (1750-1770) » et, pour terminer, Guillaume Faroult du « Marbre et du feu. La quête de la "grandeur" dans la peinture européenne, entre épure et enthousiasme (1747-1789) ».

Suit le catalogue qui reflète le plan de l'exposition en trois parties sous-divisées en sections présentées chacune par un texte plus détaillé, signé par l'un des trois commissaires scientifiques. La première partie, intitulée « Renouveau du goût pour l'antique 1720-1770 », est composée de cinq sections qui montrent la convergence des artistes, principalement ceux qui ont séjourné à Rome, vers l'antique avec comme emblèmes le *Laocoon* et le *Testament d'Eudamidas* de Nicolas Poussin venu spécialement de Copenhague. La

deuxième partie, qui traite des « Résistances 1760-1790 », comprend trois sections sur « Le néo-baroque », « Le néo-maniérisme » et « Le sublime ». Cette dernière partie présente des thèmes nouveaux sortis, non de l'antiquité grecque et romaine mais de la littérature anglaise, de la mythologie scandinave connue par des textes très anciens, des premiers temps de la chrétienté mais aussi du tréfonds de l'âme humaine. Enfin, la troisième partie consacrée aux « Néoclassicisms 1770-1790 » est composée de quatre sections dévolues à des thèmes qui dominent dans la dernière partie du 18^e siècle, « Le triomphe de Mars », « Le grand homme » qui nous permet de voir une belle série de bustes sculptés dont ceux de Montesquieu et de Diderot, « L'apologie de la vertu héroïque » et « Le corps magnifié ».

Au total, une exposition passionnante qui embrasse tous les aspects de l'art à la fin du 18^e siècle et qui montre des œuvres très connues comme le *Serment des Horaces* de David mais d'autres moins vues. Il faut saluer le courage des commissaires de s'être lancés dans cette difficile entreprise qui a suscité de nombreuses réflexions et débats sur cette période qui ne laisse aucun historien de l'art indifférent.

Madeleine PINAULT SØRENSEN

Andrea FABIANO (études en l'honneur de Gilles de VAN réunies et présentées par), *À travers l'opéra. Parcours anthropologiques et transferts dramaturgiques XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. Arts et Sciences de l'art, 2007, 358 p.

Centrés sur les transferts et les transformations, ces essais touchent par bien des points au XVIII^e siècle. D'un côté, *Métastase en 1734-35* emprunte quatre sujets de livrets, au moment des défaites de son empereur Charles VI, à des essais de Sénèque, et de l'autre Verdi transpose en opéra, en 1845, la tragédie d'*Attila* de Zacharias Werner (1807), sans doute connue par la médiation de *De l'Allemagne*, de même que Auden et Stravinsky, pour monter *The Rake's Progress*, empruntent à Mozart et à Goethe autant qu'à Hogarth. Ou bien c'est le métissage des langues et des genres : la « *commedeja pe mmuseca* » napolitaine, à partir de 1707, infiltre et subvertit la « *commedia per musica* » dominante, et la « *commedia dell'arte* », elle, nourrit de toutes ses formes et de tous ses caprices le *Don Giovanni* de Mozart, alors que la version française, par Moline, de *l'Orfeo* de Gluck devient un modèle de « naturalisation ».

La virtuosité le dispute, dans ce recueil, à une interdisciplinarité innovatrice et forte. Chaque auteur se forge une méthode, selon ses objets propres ; tous sont savants et inventifs.

Martine de ROUGEMONT

Andrea FABIANO, *Histoire de l'opéra italien en France (1752-1815). Héros et héroïnes d'un roman théâtral*, Paris, CNRS Éditions, coll. Sciences de la musique Série Études, 2006, 295 p.

Le double titre du livre d'Andrea Fabiano dit bien la curiosité et l'intérêt d'une double démarche : à partir d'une base de sources et de recoupements historiques souvent nouveaux et remarquablement précis et détaillés, l'A. lance des hypothèses sur le difficile rapprochement entre l'esthétique classique française et son public chauvin, et l'opéra italien avec le primat de l'expérience musicale. La partie créatrice de l'ouvrage passe par la reconstitution d'une série de projets, notamment le « projet Goldoni » et le « projet Montansier », dans lesquels des initiatives individuelles arrivent à créer des entreprises, des aventures en vérité, collectives modifiant peu à peu l'horizon d'attente.

L'incroyable résistance des Français au chant et à la musique d'Italie amène une série de « coups de théâtre », ou de « catastrophes ». La première descente des Bouffons à l'Opéra, 1752-54, décalée par rapport à la contemporaine « Querelle des Bouffons », aboutit à un départ anticipé. L'ambition de la Comédie-Italienne de rester italienne tout en absorbant l'Opéra-Comique (le « projet Goldoni », 1760-1762) aboutit à l'interdiction du chant italien. Longue pause. Une nouvelle aventure à l'Opéra, 1778-1780, aboutit à une

nouvelle rupture. Dans ces trois premières tentatives, l'A. met bien en valeur la présence des opéras-bouffes sur des livrets de Goldoni – dès 1753 *Bertoldo in corte*, musique de Ciampi, remporte un vrai succès – puis davantage encore la présence de Goldoni en personne, qui s'active sans désespérer.

Heurtée dans ses débuts mais plus décisive, une seconde vague italienne: le « projet Montansier » lancé à Versailles en 1787 aboutit à la création à Paris du Théâtre de Monsieur en 1789. Mais la Terreur et la défiance à l'égard de l'étranger suppriment chanteurs et opéra italiens en août 1792: c'était peut-être en fait un « projet Marie-Antoinette », comme il est clair que la reprise d'une activité opératique italienne en 1801 est un « projet Napoléon », qui prendra la forme de l'Opera Buffa puis du « Théâtre de l'Impératrice »... Désormais la place des chanteurs italiens, tant « bouffons » que sérieux, est assurée à Paris.

Cet ouvrage qui se veut aventureux reste très solide, il tisse la trame des faits et relève les motifs avec pertinence. C'est un travail important.

Martine de ROUGEMONT

Thierry FAVIER, *Le Motet à grand chœur (1660-1792)* Gloria in Gallia Deo, Paris, Arthème Fayard, coll. « Les chemins de la musique », 2009, 644 p.

Le genre du motet à grand chœur, couramment appelé « grand motet » par les musicologues depuis 1900, constituait incontestablement, d'environ 1660 jusqu'à la fin du 18^e siècle, le genre dominant de la musique religieuse française, notamment par rapport à celui de la messe en musique. Principalement composé sur les textes des psaumes, ainsi que de quelques cantiques ou hymnes latines comme le *Te Deum*, il est d'abord lié à la pratique religieuse de la Chapelle Royale, et à la décision prise par Louis XIV d'entendre chaque jour publiquement une messe basse : celle-ci est alors, comme l'indique le poète Pierre Perrin en avant-propos d'un recueil de cantiques, accompagnée de l'exécution de motets. Par delà, le motet, particulièrement le motet à grand chœur, alimente le répertoire sacré de l'ensemble des cérémonies solennelles du royaume, qu'elles relèvent directement du culte dans les grandes paroisses ou d'autres occasions marquantes (naissances, baptêmes, mariages princiers...), et se trouve constitué en emblème de la monarchie et vecteur privilégié du gallicanisme. Le genre est aussi très largement à l'honneur dans les institutions de concert, académies de province ou Concert Spirituel parisien (à partir de 1725). Thierry Favier, professeur à l'université de Poitiers, collaborateur régulier du Centre de Musique Baroque de Versailles, spécialiste de musique religieuse, particulièrement française, analyse avec clarté les caractéristiques musicales du motet à grand chœur, et donne de ce genre majeur non seulement une histoire appuyée à l'étude des sources les plus riches (Archives nationales et départementales, fonds anciens et catalogues des bibliothèques, périodiques...) mais encore une évaluation, une réévaluation même, tant au plan de l'esthétique et de la poétique musicale du sentiment religieux (dans une perspective diachronique, l'idée de la « déchristianisation » du motet au fil du 18^e siècle est largement mise en question) que pour ce qui concerne l'importance et la richesse des répertoires proprement dits et, finalement, la place occupée dans la conscience collective du temps. Les pratiques musicales et institutionnelles sont ainsi scrutées avec acuité; la circulation des œuvres, leur réception, les particularités parisiennes et provinciales sont étudiées et l'auteur, donnant, au besoin, de ses enquêtes un compte rendu synthétique sous forme de tableaux ou graphiques clairs et parlants, interroge avec perspicacité le catalogue des œuvres exécutées dans le cadre des diverses institutions, entre diversité et renouvellement d'une production collective féconde, d'une part, succès pérenne de l'œuvre de quelques compositeurs-phares (Campra, Lalande, Mondonville, Giroust), d'autre part. D'utiles annexes analytiques, une bibliographie exhaustive et un index des noms complètent l'ouvrage, dont on ne peut douter qu'il constitue une avancée décisive pour la connaissance de la musique religieuse française d'Ancien Régime, au-delà même du seul genre du motet à grand chœur.

Pierre SABY

Laure GAUTHIER, *L'Opéra à Hambourg (1648-1728). Naissance d'un genre, essor d'une ville*, préface de Dominique BOUREL, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Mondes germaniques. Culture et histoire », 2010, 469 p.

Autant la tentative d'établir à Hambourg une scène privée consacrée à l'art dramatique, avec Löwen comme directeur et Lessing comme critique attaché au théâtre, est célèbre, même hors de la germanistique, autant l'opéra du Marché aux oies (*Gänsemarktoper*) demeure méconnu, y compris en Allemagne, malgré quelques travaux récents. Il s'agit pourtant du premier opéra permanent de l'espace germanophone, à la fois première salle de spectacle privée et premier opéra public, qui eut pour lui la longévité (1678-1738), alors que l'expérience autour de Lessing ne dura que de 1767 à 1769.

Cet opéra a une préhistoire à Hambourg même, ce qui explique, dans la présente étude, un *terminus a quo* largement antérieur à sa fondation. À Hambourg même, après 1648, les instrumentistes et les compositeurs de la ville œuvraient à renouveler le répertoire, les organistes créaient un style nouveau, le *stile nuovo* transalpin trouvait un défenseur actif avec le cantor Christoph Bernhard (1664-1674), tandis qu'au même moment, Johann Rist se faisait le défenseur d'un « modèle » culturel hambourgeois, vrai modèle allemand à opposer aux cours et aux modes transalpines. Dès 1660 est créé un premier espace musical indépendant de l'Église (et ancêtre direct de l'opéra) et un répertoire profane se développe. Puis, alors que nulle cour luthérienne, pas même Wolfenbüttel, n'est jamais parvenue à rivaliser durablement avec Vienne et Munich, le repli du duc Christian Albrecht von Schleswig sur Hambourg après 1675 va permettre de fédérer les projets existants dans une ville déjà en pleine effervescence artistique, grâce à l'action du Conseil urbain, en relation avec les mutations identitaires qu'elle traverse alors. Par souci de représentation, le Conseil va donc soutenir l'opéra du Marché aux oies qui va devenir bien vite l'emblème d'une nouvelle culture urbaine, assurer le rayonnement culturel de Hambourg (qui se détache alors de l'orbite hanséatique pour se tourner vers l'Empire « de l'intérieur ») et attirer en particulier le librettiste Christian Heinrich Postel, puis Händel et Telemann.

Si l'opéra, à ses débuts, est soumis à la censure des autorités religieuses, il va s'en affranchir bien vite. D'emblée, il promet un répertoire lyrique spécifiquement (30 % du répertoire de 1678-1689 sont déjà en allemand, les autres spectacles étant adaptés à la réalité hambourgeoise), comme le fera plus tard pour l'art dramatique le « théâtre national » « de » Lessing. Grâce à Johann Theile, on s'oriente vers un dépassement du clivage entre répertoire sacré et profane: sujets historiques et bibliques se côtoient (les sujets mythologiques sont moins nombreux qu'en Italie ou en France). Mais très vite, l'opéra est au centre d'une polémique orchestrée par Anton Reiser, pasteur hambourgeois et auteur d'un célèbre pamphlet théâtophobe, la *Theatromania* (1681), bien étudié ici (p. 231-246), et dont le nom réapparaîtra bien plus tard comme titre d'un roman célèbre. Il s'ensuit une « querelle de l'opéra » qui dura une dizaine d'années, centrée sur la question de « l'immoralité » des spectacles, pas comme en France sur la vraisemblance. Les répliques à Reiser pleuvent (dont une, fort prudente, de Leibniz), le conflit se radicalise, vire au scandale politique dans une attaque contre la politique de Conseil jugé par certains inféodé aux Viennois, et on frise l'émeute. Peu après, en 1687, les facultés de droit et de théologie de Rostock et de Wittenberg rendent des avis qui permettent à l'opéra public, légitimé, de s'institutionnaliser. Il devient alors, jusque vers 1725-27, où s'amorce son déclin, l'institution culturelle la plus prestigieuse de la ville à laquelle il contribue à donner son visage propre, ni Résidence, ni ville de foire comme Leipzig ou Francfort. Sa fermeture en 1738 sera la conséquence d'une mauvaise gestion, et aussi de trop nombreuses et coûteuses programmations festives. Alors que la direction commence à engager des artistes forains, l'opéra de Hambourg cesse de représenter l'avant-garde et passe à côté du style nouveau de la galanterie que Johann Mattheson et Georg Ph. Telemann cherchent vainement à y faire triompher. Sa fermeture coïncide avec la désaffection que connaît le répertoire lyrique germanophone.

L'opéra de Hambourg n'a pas seulement contribué à faire de Hambourg une capitale culturelle, il a porté presque seul la constitution d'un répertoire opératique en langue allemande, ainsi que d'un discours théorique sur la musique; il constitue aussi une étape essentielle dans l'institutionnalisation des théâtres dans l'Empire, et fait ainsi partie de la préhistoire de l'idée de « théâtre national ». Le présent ouvrage, riche en documents iconographiques, se situe au croisement de l'esthétique, de l'histoire et de la musicologie.

Gérard LAUDIN

Pascal GRIENER, *La République de l'œil. L'Expérience de l'art au siècle des Lumières*, Paris, Odile Jacob, coll. « Collège de France », 2010, 335 p. 46 ill.

Collectionneur intrépide et savant très méthodique, l'A. propose à partir de quatre conférences au Collège de France une expérience de l'art du 18^e siècle qui est, d'abord, la sienne propre, ce qui donne à son livre une coloration unique. Mais le « curieux » sait s'effacer devant l'analyste, dont l'érudition sur le champ européen de l'histoire de l'art est impressionnante. Après d'autres, mais avec sa sensibilité particulière, il montre le rapide développement du collectionnisme au 18^e siècle, qui aboutit, en particulier, à la laïcisation – il parle même de démythologisation – de la sculpture religieuse au profit du simple et profond regard de l'amateur. En revanche, l'A. marque les affinités singulières du collectionneur compulsif avec le dévot : il connaît les limites de son addiction – la mort – et la vacuité d'une entreprise pourtant essentielle à son désir de vivre. L'amateur est un solitaire qui préfère, comme le montre l'A. par divers exemples, jouir dans la pénombre du mystère d'une œuvre qu'il cèle à autrui. Le connaisseur n'est pas prêteur. Si les voyageurs du Grand Tour, de Montesquieu à Dupaty, s'initient alors à une culture visuelle qui n'a que peu à voir avec celle des livres, le « fantôme de l'image artistique » (Georg Forster) ou l'image dégagée par l'œuvre (Joseph Addison) peuvent être transmis par le ressenti de l'écrivain d'art, qui construit une espèce de galerie immatérielle au titre de l'expertise. La représentation gravée de salons de peinture parisiens ou londoniens propose des champs de batailles dont l'amateur est la cible explicite. L'A. montre comment l'expertise qui est une forme de chasse solitaire, elle aussi, devient au 18^e siècle le propre des rabatteurs d'État (diplomates et envoyés spéciaux) et des amateurs dans les premières salles de vente : le vrai, le faux, la copie sont leurs gibiers, et la prise de décision instantanée leur risque et leur obligation. L'étude scientifique des objets devient aussi la marque de cette compétence nouvelle que l'amateur s'arroge au nom d'une autopsie technique : la matière parle. Le « technologue empirique » naît. Outre les recueils de planches gravées selon des techniques illusionnistes du dessin ou du lavis (fac-simile, chiaroscuro, manière de sanguine, etc.), on voit se publier les vies d'artistes et les correspondances de peintres et de sculpteurs propres à « l'expérience de l'art ». Une bibliographie générale eût été utile à ce livre très neuf sur un sujet brillamment débroussaillé par Krzysztof Pomian et par Antoine Schnapper.

François MOUREAU

Tony HALLIDAY, *The Temperamental nude : class, medicine and representation in eighteenth-century France*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 2010, 05, 2010, 258 p.

Ouvrage posthume d'un historien de l'art célèbre pour son travail sur les portraits au lendemain de la Révolution, ce livre original part de la question des tempéraments et de la médecine humorale pour examiner l'évolution de la représentation du nu en France pendant les Lumières. Si les « académies » d'hommes constituaient le point culminant des études artistiques d'après le modèle, l'auteur entend ici examiner les enjeux politiques des figures dénudées dans les arts, en particulier au moment de la Révolution. Il se fonde sur un riche corpus iconographique – et on saluera la présence, dans le volume, de représentations nombreuses, toutes, malheureusement, en noir et blanc – de la statuaire classique aux caricatures révolutionnaires. Plusieurs tableaux de David servent d'appuis aux temps forts

de son parcours, du *Serment du jeu de Paume* à *La Mort de Bara* et, surtout, point d'orgue et aboutissement de sa démonstration, le célèbre tableau des *Sabines* conservé au Louvre. Dans la tension entre les préférences du peuple, en 1810, pour une œuvre de Girodet représentant *Le Déluge*, et celles de représentants du gouvernement – notamment celle de Montalivet – pour l'œuvre de David, et dans l'éclipse rapide du grand tableau d'histoire romaine, Tony Halliday voit l'illustration de la fin d'une certaine peinture officielle, mais aussi une confirmation d'un lien entre esthétique et politique : l'énergie des *Sabines*, l'appel à la raison du spectateur, étaient, selon lui, caractéristiques d'une époque éclairée et démocratique qui n'était déjà plus à l'ordre du jour. De telles remarques ne font que laisser entrevoir la richesse d'un livre original et novateur, qui invite à réfléchir.

Catriona SETH

Jérôme de LA GORCE et Pierre JUGIE, *Dans l'atelier des Menus Plaisirs. Spectacles, fêtes et cérémonies aux 17^e et 18^e siècles*, Paris, Versailles, Archives nationales, Éditions Artlys, 2010, 256 p., in-4° carré, nb. ill.

La direction des Menus Plaisirs de la Chambre était une administration dépendant du ministre de la Maison du roi créée au premier chef pour l'organisation technique des spectacles donnés à la Cour et chargée de conserver décors et costumes pour de futures représentations (ou des pompes funèbres). À l'intérieur de la série O¹ (« Argenterie, Menus Plaisirs et Affaires de la Chambre ») des Archives nationales fournissant la comptabilité de ces spectacles et qui ne manque pas d'informations sur les fournitures, il existait des archives graphiques heureusement conservées, en partie grâce à l'apport d'un garde général des Menus, Antoine Levesque, mort en 1767 et collectionneur impavide... de ce qu'il était chargé de protéger. Grâce au travail d'inventaire et d'attribution à la fois minutieux et savant de ces dessins menés sur dix ans par J. de la Gorce et Pierre Jugie, les Archives nationales ont pu présenter une magnifique exposition qui publie pour la première fois un nombre considérable de dessins datés des trois derniers règnes de la monarchie. Pour ce qui est du 18^e siècle, on notera dans les divers chapitres thématiques, l'importante contribution de grands artistes décorateurs (Servandoni, les frères Slodtz, etc.), la théâtralisation des décors de fêtes... et de pompes funèbres. Quelques documents souvent exceptionnels venus d'autres archives éclairent ceux des Archives nationales (Institut de France, musée de la Mode, Champs-sur-Marne, etc.). Ce catalogue rédigé par le grand spécialiste de Jean Berain permet de mesurer, du siècle de Louis XIV au règne de son successeur, la continuité de l'art de la scène, souvent inspiré de l'Italie, en particulier dans les décors d'opéra dont J. de la Gorce identifie presque toujours le titre et la scène concernée. La découverte d'un dessin de Gioacchino Pizzoli représentant un décor de tragédie et les loges latérales du théâtre Guénégaud où s'installa en 1673 la Veuve Molière est le seul document graphique que l'on connaisse de cette scène. D'autres révélations sont là pour prouver que l'étude du fond facilitée par la base de données ARCHIM (<http://www.culture.gouv.fr/documentation/archim/menus-plaisirs.html>) procure la vision directe de nombreuses réalisations (dont les machines) pour les scènes de la fin de l'Ancien Régime.

François MOUREAU

Christophe MARTIN, « *Dangereux suppléments* ». *L'illustration du roman en France au dix-huitième siècle*, Louvain-Paris, Peeters, coll. « La république des Lettres », 24, 2004, 224 p.

L'ouvrage rend compte de l'étroite association entre gravure et littérature dans la production de librairie du 18^e siècle, où les livres illustrés sont foisonnants. Dans le champ étudié, sa lecture est aussi à accompagner de celle de Nathalie Ferrand, *Livres lus, livres vus. Une traversée du roman illustré des Lumières* (Oxford, Voltaire Foundation, 2009). Christophe Martin procède à une analyse de près d'une soixantaine de gravures provenant

d'une quarantaine de fictions en prose (68 gravures de romans illustrés sont utilement reproduites dans l'Annexe). Le concept-titre est pris dans le sens à la fois de ce qui remplace « supplétivement », et de ce qui est ajouté « supplémentairement ». Avant les riches examens de détail, une introduction théorique énumère un certain nombre d'enjeux (p. 1-40). Comment se caractérise le rapport de l'image et du texte? Le moment représenté correspond souvent à un moment de crise et de paroxysme. Mais si le 18^e est le siècle de la vignette, l'illustration n'est de loin plus confinée au frontispice. En 1769 Grimm peut parler de « la fureur de mettre en images dans les livres ». Quelles menaces, quels dangers sont apportés par cette expansion, par cette inflation illustrative? L'illustration met d'abord le lecteur de roman dans l'obligation d'investir une place de voyeur (tant de sommeils surpris de belles endormies, tant de jeunes beautés dénudées surprises au bain). Une sensualité se dégageant de l'image attache d'une façon autre que le ferait le seul discours. Il y a dès lors menace pour l'autosuffisance et l'autonomie du discours et pour l'imagination participative (à propos de l'*imago agens*, les distinctions de Malebranche entre différents types d'imagination auraient pu être sollicitées). De façon autoréflexive, le motif de la lectrice (la liseuse) est lui-même en faveur et volontiers représenté. Les raisons du goût pour ce remplissage de l'espace visuel, de cette visée de saturation de l'espace du livre et du sens, sont explorées. On observe une évolution au cours du siècle : une élévation chiffrable de la fréquence de gravures par ouvrage. Souvent la première image revêt une fonction prolepique (la signalisation anticipée de l'un des « clous » de l'histoire annonce une scène vedette du roman). En première page le recours à la dimension allégorique était plus classique : le procédé de l'image allégorique (pour sortir le texte hors de lui-même) est en concurrence de celui consistant à sélectionner des moments significatifs de l'intrigue. Des réflexions de grand intérêt sont aussi formulées à propos de torsions infligées au respect de modes narratifs : dans le cas de récit jeté sur la scène et donc hétérogénéité modale (ou complémentarité de points de vue : car l'illustrateur reste quant à lui toujours hétérodiégétique et extradiégétique). Autre aspect étudié, l'inversion possible de l'ordre d'antériorité et de postériorité entre le texte et l'image qui est censée l'illustrer : tel conte de Duclos est secrété à partir d'illustrations d'estampes en réalité préalables (d'après Boucher) auxquelles le texte s'adapte! Plus qu'un accompagnement ornemental, l'image apporte un supplément de signification introuvable dans le texte. Des illustrations *circulent* parfois d'un roman à l'autre, prétendant se rapporter successivement dans des univers diégétiques non identiques, à des scènes littéraires thématiquement apparentées. Ces illustrations peuvent même conquérir une autonomie et s'extraire hors du livre pour illustrer des parois murales. Les cartons de Coyzel pour *Don Quichotte* donnent aussi lieu à des peintures et à de nombreuses tapisseries. La fortune du livre illustré peut être étudiée à partir de l'exemple de la reprise spectaculaire d'œuvres du siècle précédent (La Fontaine, *Fables*; mais aussi les *Contes*, éd. des Fermiers Généraux, qui devait étudier de façon spécifique deux ans plus tard David Adams, *Book illustration, taxes and propaganda : the Fermiers généraux édition of La Fontaine's « Contes et nouvelles en vers » of 1762*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006). Le roman du 18^e siècle est bonifié par la présence de gravures : on réédite avec des illustrations des romans qui, à l'origine, n'en avaient pas (*Manon Lescaut*). De façon générale un effet de série se laisse observer : un même roman inspire un éventail d'illustrateurs variés (exemple du *Télémaque*) ; ou un même type de scène similaire (un accouplement d'amants quasi inamovible réapparaissant dans plusieurs livres produit un effet de retour familial en dépit de la différence des fictions distinctes). On ressort des livres non seulement du siècle précédent (Scarron est illustré par Oudry), mais aussi antique (*Daphnis et Chloé* magnifiquement illustré par Audran, 1718) : le phénomène de l'irruption des illustrateurs dans le monde du texte romanesque est tout à fait remarquable (un autre monument considéré est un célèbre *Décameron* illustré par Gravelot et Boucher, 1757-1761). L'aspect artistique et économique des négociations entre auteur et

graveur est envisagé (Rousseau intervient de façon directive et autoritaire) et les vœux ou réticences exprimées par l'éditeur-imprimeur représentent un autre paramètre important. *La Nouvelle Héloïse* précède un autre cas très particulier d'une collaboration exceptionnellement étroite à la fin du siècle : celle du romancier Rétif de la Bretonne avec Binet (nous disposons là encore des directives). Le public des acheteurs et amateurs est lui aussi pris en considération : le roman devient plus volontiers un objet de collection si les éditions sont « ornées de figures illustrées en style rocaille ». Christophe Martin commente les jugements rédigés par le graveur et dessinateur Robert Hecquet, de grand intérêt. Contrairement au grand format prisé au Grand Siècle, les livres sont petits (un grand *Don Quichotte* de 1746 illustré par Coypel représente une exception, de même qu'une grande *Nouvelle Héloïse* de 1774 illustrée par Moreau le jeune). Petit format et présence d'illustrations sont solidaires : la petitesse du livre illustré reflète l'avènement de la pratique privée de la lecture solitaire et silencieuse : le livre est devenu objet intime. Ce phénomène observé au niveau de l'histoire des pratiques est lui-même accompagné par l'envahissement pléthorique de représentations de scènes intimes : que de scènes de chambres, de boudoirs, de recoins de cabinets ! Un signe que l'habitude est entrée dans les mœurs se manifeste par la présence, dans le texte même du roman, de nombreuses allusions aux relations de personnages à la gravure, tandis que des *descriptions* littéraires étendues ressemblent parfois à de véritables *ekphrasis* qui ne donnent pas leur nom, comme si elles n'étaient que provisoirement orphelines de gravures souhaitées ! Ce serait presque oublier, rappelle Christophe Martin, que les deux registres, le visible et le lisible, ne sont pas homogènes. L'anthologie est composée de huit sections. Le jeu texte/image. 2. Allégories. 3. Courbel/végétal. 4. Geste/moment. 5. Séduction vs. harcèlement. 6. Effraction. 7. Visible/invisible. 8. *La Nouvelle Héloïse*. Cette étude à la fois de détail et de fond sur le très important problème du rapport entre texte et illustration dans les livres édités au 18^e siècle est un ouvrage pionnier important.

Jacques BERCHTOLD

Patrick MICHEL, *Peinture et plaisir. Les goûts picturaux des collectionneurs parisiens au 18^e siècle*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & société », 2010, 537 p., 125 ill. noir et blanc, XX pl. en couleur.

À la suite des travaux fondateurs d'Antoine Schnapper (1988, 1994) sur les collectionneurs du Grand Siècle, l'A. étudie le monde des « amateurs » (ceux qui amassent) et des « connaisseurs » (ceux qui jugent sans nécessairement conserver : critiques d'art et... marchands), pour l'essentiel dans la seconde moitié du 18^e siècle. Analysant les catalogues de vente des grandes collections, il tente de mesurer des constantes et l'évolution du goût au long des dernières décennies qui mènent à la Révolution. La prédominance dans les grandes collections de la peinture du Nord constatée sous Louis XIV se maintient au siècle suivant, malgré une légère diminution qui est compensée par l'arrivée de la peinture espagnole, de la peinture anglaise et surtout de l'allemande dans les années 1770. La peinture italienne classique reste l'apanage des collections liées à la grande aristocratie et à la famille royale qui, tels les Orléans ou le prince de Conti, recherchent les grands formats et les grands noms (Raphaël...). On les ouvre parfois au public (Jean de Jullienne). La peinture italienne contemporaine est surtout la conséquence des voyages outremer : Pannini et les « védutistes » vénitiens et napolitains. Pour ce qui est de la peinture française, si les chefs-d'œuvre du siècle précèdent (Poussin en particulier) conservent leur attrait, les œuvres contemporaines semblent le plus souvent des compléments assez secondaires dans les collections les plus notables : la distinction entre « amateur » et « connaisseur » joue alors à plein. L'A. montre que, contrairement à une idée reçue, ces œuvres ne sont pas mieux représentées dans le milieu des financiers, réputés depuis la Régence comme les principaux collectionneurs de peinture moderne française – conséquence d'une certaine inculture, de la méconnaissance de la Fable et du goût pour les formats intégrables dans les hôtels particuliers. Dans ce domaine, on constate que Chardin, qui eut

un certain succès dans le genre et la nature morte, ne mobilise plus guère d'intérêt dans les dernières années de la période. Mais, à la même époque, les « connaisseurs » commencent à se passionner pour les premières pensées des peintres, les esquisses, les dessins préparatoires. L'analyse des collections des peintres eux-mêmes (Ch.-A. Coppel, F. Boucher, L. M. Vanloo, etc.) permet de distinguer ce qui appartient à leur monde (dessins utilisables pour divers travaux, dons amicaux de confrères) de ce qui est chez certains une véritable passion de « connaisseur ». L'A. conduit son lecteur des galeries privées du temps aux salles de vente, du milieu des marchands à celui des grands et moyens collectionneurs dans une ville qui est alors la capitale européenne des arts, au moins par la diversité et par le nombre de ses collections privées. Un très savant ouvrage, doté d'une bibliographie tout à fait exceptionnelle. On regrettera seulement la médiocrité des reproductions.

François MOUREAU

Guilhem SCHERF, *Jean-Baptiste Pigalle. Voltaire nu*, Paris, Louvre éditions/Somogy, éditions d'art, coll. « Solo », 2010, 56 p. et 17 ill.

La célèbre statue de Voltaire nu par Pigalle trône dans une salle du Louvre par dépôt de l'Institut. Elle fit scandale en son temps. L'A., conservateur en chef des sculptures au Louvre, en retrace l'histoire. Fruit d'un amical complot des « gens de lettres » (piédestal de l'œuvre), qui ouvrirent une souscription ouverte à tous – à l'exclusion formelle de Fréron et de Palissot, mais pas de Rousseau!, le projet fut confié en 1770 par M^{me} Necker à Pigalle. Celui-ci se rendit à Ferney pour saisir sur le vif le visage du philosophe. Pour le reste, il se contenta d'imaginer le corps maigre, sinon décharné de l'auguste vieillard et il le représenta nu à l'exemple d'une sculpture antique que lui signala Diderot : le vieux pêcheur dit aussi Sénèque se taillant les veines, alors dans la collection Borghèse (aujourd'hui au Louvre). Cette nudité héroïque déplut fortement à Voltaire, qui ne voulut pas y voir le modèle du philosophe libéré des oripeaux du monde qu'on lui proposait. Achevée en 1776, après plusieurs années de polémique, la statue fut offerte à Voltaire... En 1806, son neveu et héritier en fit cession à l'Institut de France nouvellement créé qui ne se préoccupa jamais de lui donner une place bien visible. En 1962, le Voltaire nu fit son entrée au Louvre.

François MOUREAU

Antoine SCHNAPPER, *Jean Jouvenet 1644-1717 et la peinture d'histoire à Paris*, Nouvelle édition complétée et préfacée par Christine GOUZI, Paris, Arthena, 2010, 33 x 25 cm, nb. ill. couleur et noir et blanc.

Publié pour la première fois en 1974, ce travail pionnier dont l'importance fut essentielle pour une définition rénovée de l'art français sous Louis XIV – ce qu'analyse finement la préface de Christine Gouzi – paraît de nouveau avec les compléments de cette dernière. L'A. y prouvait que, contrairement à la critique dominante, la peinture avait été largement indépendante de l'absolutisme royal et que le débat du coloris et du dessin avait été plus complexe qu'on ne le disait en général. Mais Jouvenet n'était pas un prétexte; il était à la fois l'acteur et le témoin privilégié de cette histoire entre deux siècles traitant d'un art plein de tentatives et de lumineuses découvertes qui était bien loin de cet académisme louis-quatorzien dont on l'avait affublé. On le disait aussi appartenant à une mythique école normande, dont Poussin aurait été le parangon naturel, et un sectateur du dessin. Or l'A. montra dès 1974 l'influence italienne sur Jouvenet – de Véronèse et du Titien en particulier – et qu'il fut un peintre inspiré par l'esthétique dominant la peinture religieuse parisienne dont les prototypes étaient ensuite déclinés en province – un des apports quantitatifs de cette nouvelle édition (voir sa célèbre *Descente de croix* [p. 98] ou *L'Adoration des mages* [p. 114]). Des cent cinquante compositions, ou environ, conservées de l'artiste, on possède très peu de dessins préparatoires, que l'A. estime avoir été six ou sept par œuvre. Les répliques d'atelier et les copies pullulent en revanche, ce qui témoigne du succès de ses grands

compositions religieuses. Si Jouvenet travailla au début de sa carrière pour Versailles (salon de Mars), quelques maisons nobles parisiennes et les Invalides, le parlement de Rennes (Grand-Chambre), puis surtout pour les institutions ecclésiastiques, il fut un portraitiste plus discret, dont la production semble s'être orientée vers des hommes d'Église marqués par Port-Royal, malgré la représentation d'une profondeur intense du jésuite Bourdaloue d'après un masque *post mortem* (Munich). Les compléments de Christine Gouzi imprimés en gris apportent à cet imposant et sévère ouvrage des éléments d'érudition et les œuvres ou copies reparues depuis la première édition.

François MOUREAU

Elisabeth SOULIER-DÉTIS: « *Guess at the Rest* » : *Cracking the Hogarth Code*, Cambridge, The Lutterworth Press, 2010, 233 p., illustrations.

À la suite des travaux de David Bindman, Ronald Paulson, Sean Shesgreen et bien d'autres, l'abondante littérature consacrée à l'œuvre du peintre et graveur William Hogarth (1697-1764) ne cesse de s'enrichir de nouvelles tentatives d'interprétation critique. Toute œuvre de génie résiste bien sûr à une lecture unique qui en rendrait intégralement compte et en épuiserait les significations, mais cela est d'autant plus vrai de celle de Hogarth qu'il s'agit d'un artiste « bavard » dont les tableaux invitent à une interprétation polysémique. De nombreux niveaux de sens s'entremêlent ou se superposent dans les quatre grandes séries de « sujets moraux modernes » de Hogarth : *A Harlot's Progress* (*La carrière d'une prostituée*, 1732), *A Rake's Progress* (*La carrière d'un libertin*, 1735), *Marriage-à-la-Mode* (1745) et *Industry and Idleness* (*Le Zèle et la Paresse*, 1747). Élisabeth Soulier-Détis entreprend courageusement d'utiliser une nouvelle grille de lecture de ces quatre séries de Hogarth – celle des références à la franc-maçonnerie. Ce n'est pas la première fois, bien sûr, qu'on évoque les allusions à la franc-maçonnerie chez Hogarth, mais cette étude passionnante adopte le parti-pris de structurer l'interprétation autour de cet axe central, sans pour autant jamais prétendre que ce soit la seule lecture possible. Un déchiffrage attentif permet de comprendre la valeur symbolique des emblèmes utilisés par Hogarth selon un réseau latent et cohérent de significations (11). Si les œuvres de Hogarth sont envahies par toutes sortes d'emblèmes (par exemple la rose, ou les gants croisés, etc.), ceux-ci sont régis par un code qui demande à être déchiffré, ce que l'A. s'attache à faire en suggérant qu'aux références bibliques et mythologiques il convient d'ajouter les références maçonniques (14). La recherche interprétative constitue l'un des aspects cruciaux du « progrès » que le spectateur doit accomplir. Il faut rappeler que Hogarth lui-même devint membre d'une loge maçonnique autour de 1725. Il appréciait vraisemblablement le sens du symbolisme et du secret si présent dans la franc-maçonnerie.

Extrêmement bien documenté, abondamment illustré de reproductions aussi bien des gravures de Hogarth que de dessins et gravures maçonniques qui témoignent des emprunts effectués par le peintre, et rédigé dans un anglais fluide et clair (seulement entaché parfois de curieux changements de temps dans le résumé de l'intrigue des « histoires »), l'ouvrage analyse tour à tour chacune des quatre séries de Hogarth, dans l'ordre chronologique de leur réalisation. Chaque gravure est commentée en détail, avec, en tête de chaque partie analytique, une liste des éléments maçonniques identifiables dans la gravure en question, clairement encadrés dans la reproduction qui en est donnée, pour faciliter le repérage. Le tout se lit comme une véritable enquête, toujours stimulante sinon toujours absolument convaincante. La bonne connaissance qu'a l'A. des nombreuses lectures critiques de l'œuvre de Hogarth lui permet de résumer les grandes lignes interprétatives généralement suivies par la littérature hogarthienne, sur la toile de fond de laquelle s'élabore sa propre lecture.

Selon l'A., une interprétation possible de la série *A Harlot's Progress* serait d'y voir une allégorie des débuts de la franc-maçonnerie en Grande-Bretagne et, notamment, une allusion à la rivalité entre la loge de York et la grande loge de Londres ainsi qu'aux débats de

l'époque sur les conditions d'admission au sein des loges (69). *The Rake's Progress* serait principalement construit autour de la thématique chrétienne de la naissance de Jésus et de la Passion mais comporterait un second niveau de signification fondé sur des allusions aussi bien à la franc-maçonnerie (et au débat entre « anciens » et « modernes » en son sein) qu'à l'alchimie (71, 102). *Marriage-à-la-Mode* poserait la question de la dualité et de l'union des principes féminins et masculins – du mercure et du soufre. L'A. se demande toutefois à juste titre si les allusions à l'alchimie faites par Hogarth dans un contexte maçonnique et chrétien doivent être interprétées comme dérogatoires ou élogieuses (155). Elle tente de répondre à cette interrogation dans la lecture qu'elle propose enfin de *Industry and Idleness* où, selon elle, le « bon apprenti » (Goodchild) représenterait davantage une conception erronée de la franc-maçonnerie tandis que le « mauvais apprenti » (Idle), en passant successivement par toutes les épreuves de la conversion chrétienne et maçonnique, atteindrait finalement à la vraie connaissance à l'issue d'un processus de régénérescence (180, 186). Hogarth se positionnerait de la sorte de façon satirique à l'égard de toute conception superficielle de la franc-maçonnerie qui n'en respecterait pas l'esprit véritable. En conclusion, l'A. souligne que pour Hogarth la franc-maçonnerie faisait partie intégrante de sa conception du sentiment national anglais et des valeurs des classes moyennes qu'il défendait si bien que les allusions maçonniques dans son œuvre constituent à la fois un jeu érotique et satirique, et un moyen d'exprimer un certain nombre de valeurs humanistes et sociales.

On peut ne pas adhérer à toutes les interprétations proposées par l'A. (son explication de la queue des fidèles à l'entrée de l'église dans la troisième planche de *Industry and Idleness*, par exemple, ne semble pas entièrement convaincante) ou déplorer le parti-pris un peu systématique de sa lecture. On déplore aussi quelques faiblesses dans les références de certaines sources iconographiques : ainsi l'intéressante gravure intitulée *French Brethren Preparing to Dine* (185) est donnée sans aucune indication de son origine et avec deux dates différentes, c. 1787 et c. 1875, dans le texte et dans la liste des illustrations en fin d'ouvrage ! On sera peut-être agacé par l'emploi gratuit d'initiales (*AHP, ARP, MM, II*) à la place des titres complets des quatre séries, qui ralentit plutôt qu'elle ne facilite la lecture... Au-delà de ces détails, il s'agit là néanmoins d'un ouvrage extrêmement bien documenté, intellectuellement stimulant, et qui témoigne d'une culture impressionnante de la part de son auteur. Il mérite assurément d'être pris en compte par quiconque s'intéresse à l'œuvre foisonnante et inépuisable de William Hogarth.

Pierre DUBOIS

Mélanie TRAVERSIER, *Gouverner l'opéra. Une histoire politique de la musique à Naples 1767-1815*, École française de Rome, « Collection de l'École française de Rome », 424, 2009, [8]-694 p. XIV pl.

Fondé en grande partie sur les documents de l'Archivio di Stato di Napoli, cet ouvrage très savant et original interroge la contradiction apparente entre un État, le royaume de Naples, en relative décrépitude et une vie musicale extraordinairement variée et novatrice. Ce travail se situe dans les recherches nouvelles concernant l'économie des spectacles et ses liens avec la réalité sociale et politique. Cinq grandes parties balaisent tout ce qui concerne ces questions entre l'avènement de Ferdinand IV de Bourbon et la chute des « Napoléonides ». Mais ce qui caractérise les divers gouvernements de la période – république jacobine comprise – fut leur fort investissement dans le théâtre musical. Édifié en 1737, le Teatro di San Carlo a une fonction curiale essentielle : c'est là que, dominés par la Loge royale, vont se dérouler les fastes marquants du pouvoir d'État, et là aussi qu'est le lieu naturel de l'*opera seria* et des castrats qui l'interprètent au nom de la spécificité d'un art lié à une célébration monarchique parallèle à ce qui se faisait à la Chapelle royale. La rupture avec cette scénographie bien connue depuis la France de Louis XIV se fait, curieusement, par le monarque lui-même, Ferdinand IV, qui se plaît à transgresser

l'étiquette pour fréquenter des scènes moins officielles et peut-être plus créatives comme le Teatro Nuovo ou celui dei Fiorentini et à faire édifier des théâtres consacrés à l'*opera buffa* dans ses résidences de Naples, Caserte et Portici. Cela favorise, dans les années 1770, la création de nouvelles salles d'*opera buffa* par des entrepreneurs privés. Le Teatro del Fondo se reconvertira, sans trop de succès, sous les « Napoléonides » en théâtre français animé par Larive, un transfuge de la ci-devant Comédie-Française. Qu'en est-il du contrôle politique des théâtres, dont la nécessité se fait de plus en plus sentir vers la fin du siècle ? Le système est assez semblable à celui que l'on connaît partout dans l'Europe monarchique : censure préalable et police des théâtres. Comme dans d'autres villes d'Italie, on trouve une double organisation des spectacles par un pouvoir d'État plus ou moins interventionniste et par des initiatives privées comme des sociétés musicales dont le génie gestionnaire n'est pas, cette fois encore, à la mesure de leurs ambitions artistiques. L'auteur signale pour San Carlo une intéressante répartition du budget artistique : près du tiers pour les chanteurs, autant pour les danseurs et un tiers pour les décors et costumes. Le vedettariat oblige à des investissements permanents de la part des impresarios. Ce livre étudie tous les aspects d'une culture musicale, en déclin certes vers la fin du siècle, qui fit de Naples un phare pour tous les amateurs de théâtre musical.

François MOUREAU